



HAL
open science

**Narrer une nabol: La production des textes nisvais en
fonction de l'âge et de la situation d'énonciation,
Malekula, Vanuatu**

Jocelyn Aznar

► **To cite this version:**

Jocelyn Aznar. Narrer une nabol: La production des textes nisvais en fonction de l'âge et de la situation d'énonciation, Malekula, Vanuatu. Linguistique. EHESS, 2019. Français. NNT: . tel-02513026

HAL Id: tel-02513026

<https://hal.science/tel-02513026>

Submitted on 20 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École doctorale de l'EHESS n° 286

Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (UMR 7308)

Doctorat

Discipline : Sciences du langage

AZNAR JOCELYN

Narrer une nabol

La production des textes nisvais en fonction de l'âge et de la situation d'énonciation

Malekula, Vanuatu

Thèse dirigée par : M. Laurent DOUSSET, Directeur d'études, EHESS
Mme. Núria GALA PAVIA, Maître de conférences HDR,
Université Aix-Marseille

Date de soutenance prévue : le 16 décembre 2019 à Marseille

Rapporteurs	1	Mme. Evangelia ADAMOU, Directrice de recherche HDR, CNRS
	2	M. Knut RIO, Professor, Universitetet i Bergen
Jury	1	Mme. Evangelia ADAMOU, Directrice de recherche HDR, CNRS
	2	M. Laurent BESACIER, Professeur, Université de Grenoble
	3	M. Laurent DOUSSET, Directeur d'études, EHESS
	4	Mme. Núria GALA PAVIA, Maître de conférences HDR, Université Aix-Marseille
	5	M. Knut RIO, Professor, Universitetet i Bergen

Table des matières

Remerciements.....	9
Conventions d'écriture.....	11
Liste des abréviations.....	13
Résumé.....	14
Abstract.....	15
Introduction générale.....	16
Conte d'un fait divers : trouble dans les genres discursifs.....	16
Hypothèses et objectif de la thèse.....	22
De l'annotation des <i>nabol</i> à l'étude de leurs variations.....	23
Le Vanuatu.....	27
Les langues du Vanuatu.....	28
Une recherche qui s'inscrit dans la politique linguistique nationale.....	31
La communauté nisvaie.....	33
Situer la communauté nisvaie.....	35
Les classes d'âge nisvaies.....	40
Étudier les narrations nisvaies sur le terrain.....	48
Chapitre I De la documentation des langues orales à leur étude ethnolinguistique.....	53
I.a La documentation des langues orales.....	54
I.a.1 Les descriptions linguistiques au Vanuatu et à Malekula.....	61
I.a.2 Le rôle des motivations locales pour écrire la langue.....	64
I.b Étudier les pratiques narratives.....	67
I.b.1 L'organisation du texte narratif.....	70
I.b.2 Les voix du texte.....	73
I.b.3 Des contes, légendes et mythes aux genres discursifs locaux.....	75
I.c Associer les variations langagières aux représentations d'une communauté de locuteurs.....	80
I.c.1 La linguistique variationnelle : associer des observations linguistiques à des représentations locales.....	80
I.c.2 Enquêter sur les représentations locales d'une communauté langagière.....	82
Conclusion.....	83
Chapitre II L'annotation des <i>nabol</i>	87
II.a Concevoir l'annotation des pratiques narratives.....	89
II.a.1 Observer la pratique du nisvai.....	90
II.a.2 Organiser l'annotation avec ELAN.....	94
II.b L'annotation : du terrain au bureau.....	96

II.b.1 Enregistrer les textes.....	96
II.b.2 Transcrire les <i>nabol</i>	99
II.b.3 Traduire les <i>nabol</i>	101
II.b.4 Noter les commentaires.....	104
II.b.5 Annoter la morphologie.....	106
II.b.6 Annoter le plan du texte.....	107
II.b.7 Citer le corpus.....	108
II.c Conclusion.....	110
Chapitre III Interpréter les <i>nabol</i> : lieux de narration, régimes de vérité et genres discursifs.....	115
III.a Les lieux de narrations.....	115
III.a.1 Les narrations provoquées.....	118
III.a.2 La veillée.....	120
III.a.3 La transmission au sein du lignage.....	123
III.a.4 À l'Église presbytérienne.....	124
III.a.5 L'école Kamai.....	126
III.b Les Nisvais croient-ils à leurs <i>nabol</i> ?.....	127
III.b.1 Narrer est une forme de discussion.....	127
III.b.1.1 Interdiction d'inventer : un rapport différencié aux <i>nabol</i>	134
III.b.2 Les noms propres : ancrer dans la véridiction les <i>nabol</i>	135
III.b.2.1 Les <i>nahsyn</i> des lieux.....	138
III.b.2.2 Les <i>nahsyn</i> des esprits.....	139
Conclusion.....	141
Chapitre IV Les procédés d'organisation textuelle des <i>nabol</i>	145
IV.a Marquer le plan du texte.....	147
IV.a.1 Distinguer les péripéties.....	147
IV.a.2 Montrer la cohésion d'une péripétie.....	150
IV.a.2.1 Marquer la conséquence.....	151
IV.a.2.2 La reprise.....	152
IV.a.2.3 Les périodes : distinguer certains événements.....	154
IV.a.2.4 Les récapitulations.....	157
IV.a.2.5 Montrer le déroulement temporel des événements.....	158
IV.a.3 Débuter ou conclure la narration.....	162
IV.a.3.1 Les séquences introductives.....	162
IV.a.3.2 La situation initiale.....	164
IV.a.3.3 La situation finale.....	165
IV.a.3.4 Les séquences conclusives.....	166
IV.b Narrateur, énonciation et voix.....	170
IV.b.1 La focalisation narrative.....	170
IV.b.1.1 L'annonce des êtres focalisés durant le texte.....	170
IV.b.1.2 Changement de perspective.....	172
IV.b.1.3 La focalisation seconde.....	173
IV.b.2 La parole des personnages.....	174

IV.b.2.1 Le discours direct.....	175
IV.b.2.2 Le discours indirect.....	180
IV.c Les séquences poétiques.....	182
IV.c.1 Les séquences poétiques au cours des textes.....	183
IV.c.2 Deux rôles des séquences poétiques.....	186
IV.c.2.1 Produire de la tension narrative.....	190
IV.c.2.2 Prendre du recul sur la narration.....	192
IV.c.3 Les figures du poétique.....	193
IV.c.3.1 Les répétitions.....	193
IV.c.3.2 Le parallélisme.....	195
IV.c.3.3 Assonances redoublées.....	196
IV.c.3.4 Assonances croisées.....	196
IV.c.4 Narrer une séquence poétique, une pratique multilingue.....	197
Conclusion.....	201
Chapitre V Des variations dans la production des nabol : les rôles de la situation et de la classe d'âge de l'orateur.....	205
V.a Organiser le texte lors de l'énonciation : variations autour d'une même nabol.....	206
V.a.1 Une même nabol lors de séjours différents.....	206
V.a.2 Une même nabol narrée par différents orateurs.....	211
V.a.2.1 Des variations dans l'organisation du plan du texte.....	211
V.a.2.2 Des variations situationnelles, de compétences langagières et de thèmes.....	214
V.b Une organisation de la nabol en fonction de la situation d'énonciation.....	222
V.c L'influence de la classe d'âge dans la pratique de la nabol.....	229
V.c.1 La coordination nominale : un marqueur de classe d'âge.....	230
V.c.2 Employer des noms propres, une pratique différenciée selon la classe d'âge.....	234
V.c.2.1 Les <i>nahsyn</i> de personnes.....	236
V.c.2.2 Les <i>nahsyn</i> de lieux.....	242
V.d Conclusion.....	246
Chapitre VI Des ressources langagières à partir des annotations des <i>nabol</i>	249
VI.a Du corpus à l'élaboration d'un traitement automatisé.....	250
VI.a.1 Étape 1 : La compilation des annotations au sein de la base de données.....	253
VI.a.2 Étape 2 : La production des ressources.....	256
VI.b Les ressources papier : un retour à la communauté nisvaie.....	257
VI.b.1 Le lexique bilingue nisvai et français.....	258
VI.b.2 Le recueil de textes des pratiques narratives.....	260
VI.b.2.1 Une première version des ressources pour la communauté nisvaie.....	262
VI.c Les ressources en ligne : communiquer ses travaux.....	263
VI.c.1 L'interface de consultation des annotations du corpus.....	263
VI.c.2 L'interface de lecture-écoute des pratiques narratives nisvaies.....	265
VI.c.2.1 Retours sur l'utilisation de l'interface de lecture-écoute.....	267

Conclusion.....	269
Conclusions et perspectives.....	273
La nabol : une forme narrative de discussion.....	275
Limites et Perspectives.....	279
Les index.....	281
Index des illustrations.....	281
Index des exemples.....	283
Index des cartes.....	285
Index des schémas.....	286
Bibliographie.....	287
Annexes.....	309
Liste des nabol du corpus annoté avec ELAN.....	310
Liste des informations relatives aux langues de Malékula.....	319
VI.d Liste des chants du Naluan, la cérémonie d'initiation des hommes.....	321
Liste des chants du Lebus, la cérémonie de graduation des femmes.....	322
Liste des différents noms propres de personnes ou personnages présents dans le corpus.....	322
Liste des noms de lieu dans le corpus des pratiques narratives nisvaies.....	324
Représentation graphique des tables et colonnes de la base de données linguistiques.....	325
Les pratiques narratives répétées.....	326
Catégorisation des abréviations morphologiques employées dans le corpus.....	328
L'alphabet du nisvai et comparaison avec le travail de Charpentier.....	329
Le lexique bilingue français-nisvai.....	Volume 2
Le recueil de nabol nisvai-français.....	Volume 3

Remerciements

La rédaction d'une thèse est un travail dont la concrétisation passe par le soutien de son entourage, qu'il soit professionnel, amical ou familial. Cette section est dédiée aux personnes et institutions qui ont rendu cette thèse possible à travers leurs soutiens au cours de ces années de doctorat.

Je tiens tout d'abord à remercier mes directeurs de thèse. Laurent Dousset qui a rendu possible cette recherche et la rencontre avec la communauté nisvaie et à Núria Gala qui a accompagné mes études depuis le Master. Je souhaite également exprimer ma reconnaissance à Véronique Lafay-Rey pour avoir encadré les premières années de cette thèse.

Ma gratitude va aux différentes institutions qui ont permis la concrétisation de ce travail de recherche. À l'EHESS tout d'abord, pour avoir financé un terrain de recherche, puis à deux personnes en particulier qui l'incarnent : Mme Laure Ginod et Mr Rossen Roussev pour leurs attentions particulières lors des différents soucis administratifs. Au CREDO pour son soutien fort, notamment en finançant un aller-retour au Vanuatu et des communications scientifiques dans le cadre de cette thèse. Et enfin, au Vanuatu Kaljoral Senta pour avoir rendu cette recherche possible.

Les lignes qui parcourent ce texte n'existent que grâce aux dialogues, à la patience et aux efforts de discussion des locuteurs du nisvai. Je pense fortement à vous Tatag, Nanag, Gelu, Sophie, Kati, Mamu, Peta, Tatag John, Tatag William, Vavu Bongmeme, Vavu Sumbles, Vavu Membran, Vavu Limeten, feu Vavu Bongalgal, Kalbatik, Aven, Elda Bongman, Civ Daniel. Merci à toi Vavu Luan pour avoir consacré tant de temps à m'expliquer ces paroles enregistrées. Merci à vous Jacky et Magalie Abong pour m'avoir si chaleureusement hébergé et pour avoir, avec Dimitri, consacré tant de patience à m'enseigner le bichelamar. Merci Romarik et Kalisto pour ces soirées à discuter et à se détendre. Merci à toi Albane pour m'avoir accueilli à Port-Vila, merci à vous Paul Tavo et Leslie Vandeputte-Tavo pour m'avoir soutenu quand cela a été nécessaire.

La rédaction de cette thèse n'aurait pas été si conviviale sans la chaleureuse équipe du CREDO et de ses chercheurs associés. Pascale Bonnemère, Sophie Caillon, Émilie Courel, Anne Di Piazza, Élodie Fache, Sébastien Gallot, James Leach, Pierre Lemonnier, Isabelle Merle, Simonne Pauwels,

Florence Renaud, Sandra Révolon, Monika Stern, vos remarques, vos conseils et vos discussions animent d'une manière ou d'une autre cette thèse et les travaux qui y sont liés. Aux membres de l'IrAsia et de la MAP : Sarah Couloma, Judith Hannoun, Louise Pichard-Bertaux, Christophe Cauldron, Isabelle Dupeuble, Mathilde Lefebvre, Caroline Cavallasca. Et à vous aussi, Arnaud Kapa, invité temporaire de l'IrAsia et Julie Abbou, du Laboratoire Parole et Langage.

Merci aux amis dont le soutien a permis de traverser les péripéties qui parsèment la vie à travers la thèse. À vous, Alice Servy et Qays Bousmah. Merci Chiara Calzolaio pour ces beaux moments. Aux collègues de bureau Virginie Bernard, Marie Durand, Aurélien Esgonnière du Thibeuf, Alice Fromonteil, David Glory, Diego Munoz. Aux amis : Baptiste Lambert, Raphaël Gravagna, Claudia Coppola, Maura Guerrera, Joël et Monika, Sylvain et Thaïs, Pat et Rita, Alba, Martina, Nicolas, Carlo et Noëlle, Rosa, Élise et Julien, Justine et Daniel, Camille, Lucie, Mamie Wuwu, Fauve et Medhi, Laureline. Aux collègues du Centre Norbert Elias et de la Vieille Charité : Fleur Beauvieux, Matteo Fano, Stéphanie Fonvielle, Carlota Magnani, Marjolaine Martin, Christelle Rabier, Léa Renucci, Laura Taubman, Solenn Thircuir.

Je dois aussi une reconnaissance à l'aide bénévole des membres des réseaux liés aux logiciels libres et à la plateforme Freenode. À ces heures consacrées à répondre à mes sollicitations et questions techniques. Une reconnaissance particulière va ainsi à habnabi et à glyg.

Enfin, à ma famille, papa, maman, Tristan, Jeanne :

Merci

Conventions d'écriture

Les transcriptions phonétiques sont encadrées par des crochets [naɣsən], les transcriptions phonologiques sont indiquées entre barres obliques, que ce soit lorsque la transcription repose sur l'alphabet phonétique international : /naɣsə-n/, ou avec les conventions d'écriture propres au nisvai : /nahsy-n/. Lorsqu'il est nécessaire de distinguer l'écriture d'un exemple nisvai inventé pour discuter un point particulier d'une donnée issue du terrain, l'écriture est indiquée entre accolades {nahsyn}. Les guillemets français : « » indiquent des données issues du corpus, des entretiens ou encore les citations d'auteurs. Les guillemets anglais : " " marquent l'analyse des données. Ils sont également utilisés afin d'indiquer les traductions en français d'extraits du nisvai.

Afin d'améliorer la traçabilité des données et de leur analyse, les exemples issus du corpus sont consultables en ligne grâce à une interface dédiée à la visualisation et à l'écoute des annotations¹. Ces exemples répondent à plusieurs conventions. Lorsque les informations grammaticales sont pertinentes à la compréhension du raisonnement, les exemples sont présentés suivant les conventions d'interlinéarisation de Leibzig (Martin *et al.*, 2015), c'est-à-dire que les informations grammaticales sont placées en dessous des morphèmes qu'ils décrivent. Lorsque le passage utile à la compréhension du raisonnement n'est pas évident, le passage en question sera souligné :

Exemple 1 Marquer le début d'une péripétie

T21.t2013.23

<u>Ale</u>	ara=rohroh,	taim	aur	a=Livwume...
COO.TMP	3PL=rester	PRE	PRE	ART.P=OISEAU

" Ensuite, ils restent là, lorsque le pigeon... "

L'exemple 1 illustre la manière dont les données du corpus sont présentées dans cette thèse. Ces données sont d'abord introduites par un titre en italique et en gras. Ensuite, à la droite de ce titre se situe un identifiant, ici **T21.t2013.23**, qui se réfère à un segment précis du corpus. Les conventions liées à l'écriture des identifiants sont décrites dans la section *Citer le corpus* du chapitre

¹ Voir la section *L'interface de consultation des annotations du corpus*, p. 263 du chapitre VI pour davantage de détails concernant cette interface. L'interface est disponible à l'adresse suivante : http://jocelynaznar.eu/lexique_nisvai/form_visualisation.php.

II, p. 108. Le contenu textuel de l'exemple 1 est exposé en suivant les conventions d'interlinéarisation de Leibzig :

- la première ligne correspond à la transcription en langue nisvaie, voir la section *Transcrire les nabol*, p. 99,
- la deuxième ligne à l'analyse morphologique des termes². Cette ligne n'est présentée que lorsque les précisions qu'elle contient sont pertinentes à la réflexion en cours.
- la troisième ligne correspond à la traduction qui en a été faite dans le cadre de l'élaboration du recueil de textes bilingues nisvai-français, voir *Traduire les nabol*, p. 101.

Les citations provenant d'autres textes respectent les mises en forme originales. S'il n'y a pas de précisions en note de base de page, cela signifie que les mises en forme, italique, gras ou soulignage, suivent celles qui étaient présentes dans le texte original.

² Se reporter à la *Liste des abréviations*, p. 13 pour obtenir les correspondances entre les abréviations utilisées et les concepts qui leur sont associés

Liste des abréviations

Abréviations courantes

BOLD	<i>Basic Oral Language Documentation</i>
BOLD-PNG	<i>Basic Oral Language Documentation-Papua New Guinea</i>
BULB	<i>Breaking the Unwritten Language Barrier</i>
ELAN	<i>EUDICO Linguistic Annotator</i>
GOLD	<i>General Ontology for Linguistic Description</i>
ISO	<i>International Organization for Standardization</i>
ISOCat	<i>International Organization for Standardization categories</i>
LIG-Aikuma	<i>Laboratoire d'Informatique de Grenoble-Aikuma</i>
LMF	<i>Lexical Markup Framework</i>
MAAOA	<i>Musée des Arts Africains, Océaniens, Amérindiens</i>
ONG	<i>Organisation non gouvernementale</i>
UNESCO	<i>United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization</i>
XML	<i>Extensible Markup Language</i>

Abréviations linguistiques

ART.P	article de nom propre	DEI.R	déictique référenciel	NARR	narratif
ASP	aspect	DESI	désignatif	NEG	négation
ASP.A	aspect atélique	INCL	inclusif	OBJ	objet
ASP.C	aspect continue	INST	instrumental	PI	possession inaliénable
ASP.EC	aspect en cours	INT	intensificateur	PL	pluriel
ASP.R	aspect télique	INTER	interjection	PRE	préposition
COO	coordination	INTR	intransitif	PRE.LOC	préposition locative
COO.VB	coordination de verbes	IRR	irréel	RED	réduplication
COO.TMP	coordination temporelle	LOC.DEI.R	locatif déictique référenciel	SG	singulier
DEF	défini	LOC.DEI.E	locatif déictique éloigné		
DEI.P	déictique proche	MUL	multiplicatif		

Résumé

Titre : Narrer une *nabol* : la production des textes nisvais en fonction de l'âge et de la situation d'énonciation, Malekula, Vanuatu

Mots clefs : Vanuatu, nisvai, Malekula, classes d'âge, noms propres, pratiques narratives, situation d'énonciation.

Cette thèse étudie la production des *nabol*, des pratiques narratives de la communauté linguistique nisvaie, située dans le sud-est de Malekula, au Vanuatu. S'appuyant sur la demande de locuteurs nisvais afin que des ressources langagières soient produites pour l'école locale, un corpus de textes oraux a été constitué pour montrer que les *nabol* sont produites en fonction de la situation d'énonciation et d'enjeux sociaux locaux liés à la classe d'âge de l'orateur.

Le corpus de textes oraux annotés résulte de séjours de recherche réalisés entre 2011 et 2015, totalisant 14 mois de terrain au sein de la communauté nisvaie. Les *nabol* sont étudiées d'une part, à l'aide des concepts issus de la linguistique textuelle afin de décrire les procédés discursifs employés par les locuteurs nisvais. À partir de ces procédés, il a été possible de comparer l'organisation des *nabol* et de mettre en évidence des variations significatives en fonction de la situation d'énonciation. D'autre part, l'observation participante et des entretiens dirigés ont permis d'identifier des enjeux sociaux que les locuteurs nisvais associent à leurs pratiques narratives. L'emploi des noms propres de personnages ou de lieux lors de la narration répond à un régime de vérité. En fonction de sa classe d'âge, l'orateur doit nommer ou non les personnages qui prennent part à l'intrigue au risque de se faire critiquer par ses pairs.

Les pratiques et normes issues du programme de documentation des langues à travers le monde et du traitement automatique des langues ont fourni des outils pour élaborer des ressources langagières pertinentes à l'étude des narrations et à son utilisation par la communauté nisvaie. Deux ressources papier sont jointes en annexe, un lexique bilingue nisvai-français et un recueil bilingue des textes du corpus, conçues pour les locuteurs nisvais et leur école francophone. De plus, deux ressources accessibles en ligne, une interface de lecture-écoute des textes et une interface de consultation des annotations ont été développées pour communiquer les travaux aux chercheurs travaillant sur des pratiques narratives orales ou les langues du Vanuatu.

Abstract

Title: Narrating a *nabol*: the production of Nisvai texts according to age and the situation of enunciation, Malekula, Vanuatu

Key words: Vanuatu, Nisvai, Malekula, age groups, names, narrative practices, enunciation situation.

This thesis studies the production of *nabol*, the narrative practices of the Nisvai language community, located in southeast Malekula, Vanuatu. Based on a request from Nisvai speakers for language resources to be produced for the local school, a corpus of oral texts was compiled to show that *nabol* are produced according to the situation of enunciation and local social issues related to the speaker's age set.

The corpus of annotated oral texts results from research trips carried out between 2011 and 2015, totalling 14 months in the field with the Nisvai community. On one hand, *nabol* are studied using concepts from textual linguistics to describe the discursive processes used by Nisvai speakers. From these processes, it was possible to compare the organisation of the *nabol* and to highlight significant variations according to the situation of enunciation. On the other hand, participant observation and guided interviews helped identify social issues that speakers associated with their narrative practices. The use of proper nouns of characters or places in the narrative is part of a regime of truth. Depending on his or her age set, the speaker must name or omit the names of the characters who take part in the plot at the risk of being criticised by their peers.

Practices and standards from the language documentation program and Natural Language Processing have provided tools to develop language resources relevant for the study of narratives and their use by the Nisvai community. Two paper resources are joined as appendices: a bilingual Nisvai-French lexicon and a bilingual collection of texts from the corpus. They are designed for Nisvai speakers and their French-speaking school. In addition, two online resources, a reading-listening interface and an annotation consultation interface, have been developed to communicate the work to researchers working on oral narrative practices or Vanuatu languages.

Introduction générale

Conte d'un fait divers : trouble dans les genres discursifs

Cette thèse porte sur les pratiques narratives de la communauté linguistique nisvaie³, située au sud-est de l'île de Malekula⁴ au Vanuatu (voir carte 1, p. 26). Ces pratiques sont étudiées et décrites depuis une perspective ethnolinguistique : les pratiques narratives nisvaies, les *nabol*, sont présentées à travers leurs annotations, structurées en un corpus de textes replacés dans leur situation d'énonciation. L'étude de ces annotations vise à décrire des enjeux sociaux et énonciatifs liés aux pratiques narratives nisvaies. L'anecdote qui suit permet d'introduire la problématique centrale qui parcourt le présent travail.

Le mardi 29 octobre 2013 au matin, deux membres de l'Organisation non Gouvernementale *Save The Children* se sont rendus au village de Renivier, un des villages de la communauté nisvaie, dans le cadre d'une campagne d'information sur les différentes qualités de sel. L'après-midi, les deux membres de l'ONG sont allés chez l'un de mes *tatag* : " père ", *tatag John*, dans ma famille d'accueil. Alors qu'ils expliquaient la différence entre un sel minéral et un sel chimique, un autre *tatag*, *tatag Filip*, est venu s'asseoir avec nous. Profitant d'un moment de pause pendant les explications, *tatag Filip* a débuté la narration d'un récit qu'il venait d'entendre, en bichelamar, l'une des langues véhiculaires de l'archipel, afin que toutes les personnes présentes puissent comprendre. Voici une traduction de la narration de *tatag Filip*. Celle-ci reproduit dans la mesure du possible les formulations et les redondances originales :

Il y a eu une nouvelle qui s'est répandue. Il y a un bateau, un *yot*, qui est arrivé à... Efaté, puis à Haedawe, et s'est ensuite dirigé à côté, sur la petite île de Mélé. Après Mélé, il y a une petite île dans la mer, le bateau est allé à côté. Après, sur ce *yot* qui est arrivé, il n'y a qu'un Blanc, seul dessus. Ce blanc, il est dessus, ensuite, lorsqu'il est arrivé, il n'a pas posé l'ancre à Haedawe, mais il était plus loin. Ensuite, cet homme blanc, un dimanche, est allé sur la plage. Il est allé le jour où les femmes... les gens de Mélé se

3 L'emploi du terme nisvai est expliqué dans la section *La communauté nisvaie*, p. 33.

4 Le nom de l'île de Malekula est également Malakula ou Malicollo. Le nom Malicollo tend à être employé par les francophones. L'emploi Malekula au cours de ce texte reflète l'emploi des locuteurs nisvais.

rendent au service, à la messe, ils vont prier. Ensuite il est là, il se lève et va les rejoindre, mais, alors que tout le monde entre à l'intérieur de l'église, lui reste derrière, au fond, près de la porte. Il regarde les gens qui arrivent.

Le temps passe, à la fin de la cérémonie, lorsque tout le monde part, il reste regarder les gens qui sortent à nouveau. Alors qu'ils sortent, il regarde les femmes. Il voit une femme. Cette femme, elle vient. Cette femme qui vient, elle est grosse, très grosse. Une fille seulement, qui est bien grosse. Ensuite il se lève et suit la femme, la fille. Tous deux vont dehors et ensuite il parle avec la fille :

« Hé, je voudrais me marier avec toi.

La fille se lève et répond :

– Si tu veux, on y va et tu demandes à mon père. »

Ensuite, tous deux partent demander l'autorisation du père. Le père leur dit :

« C'est bon, ça marche. Je serais content que tu prennes ma fille. »

Ensuite, le père annonce un montant le jour même⁵. Le Blanc le paie. Il paie, le couple reste un peu puis part en direction du voilier. Tous deux prennent l'annexe du bateau et vont vers le voilier. Ils vont jusqu'au voilier, puis le Blanc se lève et dit à la fille, tous deux sont sur le voilier, il dit :

« Eh, regarde, on est venu ici, mais il n'y a pas de nourriture. Maintenant, je vais aller chercher de quoi manger pour nous deux en ville. Reste ici. Tu restes, si tu veux te balader, tu peux aller dans cette pièce, dans l'autre là-bas, mais, cette pièce là-bas, tu n'entres pas dedans. »⁶

Il dit cela à la fille, ensuite la fille se lève et prend un balai, elle passe le balai, elle nettoie le bateau. Ensuite le mari se lève et va sur la plage. Il va ramener de la nourriture pour tous les deux, et la fille elle reste. Alors qu'il est parti pour chercher de la nourriture, elle a fini de nettoyer. Elle se

⁵ Le mariage au Vanuatu fait l'objet de compensations matrimoniales.

⁶ Dans une autre version de ce texte, narré également par « tatag Filip », le mari donne à ce moment la clef de la pièce à la jeune femme.

demande : « Tsss, pourquoi cet homme, on est venu là, mais il ne me laisse pas aller dans cette autre pièce-là ? »

Alors qu'elle dit cela, la fille se décide. Après elle se lève et dit :

« C'est bon, je vais essayer d'y aller. »

Elle se rend dans une première salle, va et regarde à l'intérieur. Ensuite : « Ok, cet endroit est comme ça. ». Puis elle va dans l'autre pièce, elle regarde et dit : « Non, c'est vrai, cet endroit est comme ça. » Après, lorsqu'elle va à celle qu'il a interdite : « Pourquoi il ne m'a pas laissé aller dans cette pièce ? ». Elle va pour aller à l'intérieur de la pièce, elle prend la clef et ouvre la porte. Elle regarde à l'intérieur et voit qu'un énorme congélateur se trouve là. Elle va à l'intérieur, près du congélateur, elle l'ouvre. Elle ouvre le congélateur et voit deux femmes, toutes deux sont allongées, et leurs cous sont brisés. Elle se lève et regarde ces deux femmes, ces deux femmes sont des femmes noires.

Ensuite, elle se lève et sort. Elle sort en courant, referme la porte et se met à pleurer. Elle pleure et pense :

« Ah ! je me suis trompée. » Elle pense à sa vie : « Je dois mourir maintenant. » Après, elle s'aperçoit que : « Mélé, aller jusqu'à Mélé ? C'est loin, car la distance à nager est longue, à cause des eaux profondes. » Elle pense, elle pense, elle pense, sa pensée est courte. Puis elle se lève, une pensée lui vient et dit : « Non, lorsque le Blanc arrivera, je lui dirai que nous devons aller sur terre, car je dois prendre mon téléphone portable et prendre les numéros de téléphone de la famille pour que je puisse les appeler. »

Peu de temps après, le Blanc laisse l'annexe et rentre, amenant la nourriture. Alors qu'il rentre, il voit que la femme est pensive. Il transporte la nourriture sur le bateau et dit à la femme :

« À quoi penses-tu ? »

La femme répond :

« Tsss, non, je pense juste à quelque chose, je me suis trompée, quand nous étions sur terre, j'aurais déjà dû le prendre.

– Quoi ?

– Non, c'est juste mon téléphone. Je dois prendre mon téléphone, je dois prendre les numéros de téléphone de ma famille, de mon père, de ma mère et de tous les proches. Ainsi lorsque nous partirons, s'il y a quelque chose et que je veux les contacter, je dois m'en occuper maintenant. »

Le Blanc se lève et dit :

« Pas de problème, on va faire ça. »

La fille demande :

« On peut aller récupérer mon téléphone ?

– Oui, on peut y aller. »

Alors tous les deux montent dans l'annexe à nouveau, ils vont jusqu'à Mélé. La femme dit à son mari :

« Reste dans le bateau. »

À ce moment, il y a une pensée qui lui vient. L'homme, le Blanc, voulait la suivre. Elle dit :

« Toi tu restes, je vais y aller toute seule. J'y vais pour voir mon père, après je vais prendre le téléphone et revenir. Ne t'éloigne pas du bateau, car il y a des hommes d'ici qui fument de la marijuana, ça serait dommage qu'ils abiment notre bateau. » Elle est en train de mettre en place son piège.

Elle saute du bateau, se rend sur le rivage et va voir son père. Son père lui dit :

« Eh, quoi encore ? »

Elle se lève, se tait et pleure. Lorsqu'elle se met à pleurer ainsi, son père dit :

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Ah là là, tu as vendu ma vie pour que j'aie mourir. »

Son père dit :

« Pourquoi ?

– Non, je suis partie dans le bateau et j'ai vu deux femmes noires, toutes les deux sont mortes, le cou brisé. Elles sont allongées nues dans le congélateur. Si j'étais restée avec lui, alors je serais morte. Je ne veux plus suivre cet homme maintenant. »

Il dit :

« C'est bon. »

Le père se lève et appelle la police. Il appelle la police, le Blanc est en train d'attendre que la femme revienne, et il frémit à la vue de la voiture de la police qui se gare sur la plage. La voiture se gare et ensuite ils attrapent le Blanc, ils le mettent dans l'annexe. Ils viennent et disent au blanc :

« Nous voulons aller sur votre voilier. »

Le Blanc se lève et dit :

« Oui, pas de problème, mon voilier est là-bas. »

Ils montent dans l'annexe. Ils vont jusqu'au voilier.

« Nous voulons vérifier une pièce de votre bateau. »

Ils visitent chacune des pièces. La première, rien. La deuxième, rien. Puis ils vont à la troisième. Là, ils trouvent les femmes. Ils se lèvent et disent au Blanc :

« Prends ton bateau, on va là-bas. »

À ce moment, ils prennent le voilier et vont jusqu'au quai. Après, ils y attachent le bateau puis ils vont au tribunal. Au tribunal, ils demandent à l'homme. Ils lui disent :

« Tu étais où avant de venir ici ?

– Nous, on vient d'Australie, notre endroit, c'est l'Australie. On navigue en Australie.

– Mais vous êtes combien ?

– Il n'y a que moi que vous détenez, mais nous sommes beaucoup, vraiment beaucoup à naviguer comme ça. »

Voilà. Mais il y a une autre histoire, celle des deux femmes dont ils ont parlé. Peut-être qu'il y en a une de Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'autre vient de Malekula, un endroit comme Atchin là-haut. Voilà les deux filles dont l'histoire a été dite. Peut-être que... c'est ça seulement, merci.

Ce fait divers permet d'aborder la problématique principale de la présente recherche : quelle interprétation les locuteurs nisvais ont-ils des événements relatés lors d'une narration ? Cette nouvelle m'a été racontée plusieurs fois et par différentes personnes, notamment *tatag Filip* et Romarik Tavo, un jeune adulte qui habite à Penoop, un village situé aux alentours de Renivier. Romarik lit régulièrement de la littérature occidentale et a été surpris à l'écoute de cette narration. Il a reconnu des éléments d'une histoire qu'il connaissait déjà : la clef donnée par le mari, la femme qui désobéit et se rend dans une des pièces interdites, la désobéissance qui sauve la vie de la femme. Ces éléments proviennent de l'intrigue de *Barbe Bleue*, une histoire écrite par Charles Perrault.

Les faits narrés par *tatag Filip* ont cependant été réinterprétés et organisés en fonction d'un genre discursif local, celui de la *nabol* : une pratique narrative nisvaie. Les interprétations associées aux événements relatés dans le texte produit par *tatag Filip* et celui de Perrault ne sont pas identiques. Le texte de Perrault relève du " conte ", c'est-à-dire d'un genre littéraire dans lequel il y a un accord implicite entre l'auteur et les lecteurs : les événements relatés sont fictionnels. La narration de *tatag Filip* ne suit pas la même logique, elle s'ancre dans des lieux connus par les personnes présentes. La performance narrative d'un orateur nisvai est évaluée par l'auditoire en fonction d'un ensemble de critères spécifiques à cette communauté. Cette évaluation en fonction de critères particuliers à une communauté est ce que Foucault désigne par « régime de vérité » (Foucault, 2012)⁷. Les événements relatés au cours de la narration sont présentés comme s'étant déroulés près de Port-Vila, la capitale du Vanuatu. Cet ancrage dans l'espace connu participe à la véridiction de la narration de *tatag Filip*, c'est-à-dire à la reconnaissance de ses propos par l'auditoire.

⁷ Foucault (1984, 6:50) propose également de comparer les différents régimes de vérité mis en place par les sociétés à travers le monde.

Hypothèses et objectif de la thèse

L'objectif de cette thèse est de démontrer que les *nabol*, ces pratiques narratives de la communauté nisvaie, sont des pratiques organisées au moment de la narration en fonction des caractéristiques sociales de l'orateur. Dans un premier temps, un corpus de textes annotés à partir de l'enregistrement sonore des *nabol* a été constitué. Ce corpus a pour objectif d'étudier les procédés discursifs que les orateurs nisvais emploient afin de poser une base à la comparaison linguistique des *nabol*. Dans un deuxième temps, des entretiens ont été réalisés avec les locuteurs nisvais pour transcrire, traduire et commenter les *nabol* et ont permis d'aborder ces pratiques selon leur point de vue. Ces entretiens seront sollicités pour montrer que les variations linguistiques observées dans l'emploi des procédés discursifs sont significatives du point de vue de la communauté nisvaie.

Un point important est de savoir si les textes narratifs sont appris par cœur par les locuteurs nisvais. La signification des variations observées entre des textes appris par cœur ou des textes organisés en fonction de la situation n'est pas identique. Les variations de textes appris par cœur ne seraient alors que des aléas dans la performance, alors que, dans le cadre de textes organisés sur le moment, certaines variations pourraient résulter des caractéristiques sociales de l'orateur ou des caractéristiques de la situation de narration. La corrélation entre ces deux ensembles de caractéristiques et les annotations linguistiques permettra d'émettre une hypothèse quant à l'influence de la situation sur la production d'un texte. Enfin, le rôle des catégories sociales locales sera abordé à travers la classe d'âge de l'orateur. L'enjeu sera d'étudier la variation du contenu de la narration en fonction de cette dernière. Une étape de l'analyse devra définir les procédés discursifs employés par les locuteurs nisvais lors de la narration d'une *nabol*. Cette étape permettra de définir des éléments comparables entre les *nabol*.

Lors du terrain, il a été décidé, avec les locuteurs nisvais, que les ressources langagières produites par la recherche seraient bilingues : en nisvai et en français. Ces ressources seront développées à partir du corpus d'étude des pratiques narratives et sont jointes en annexe. Elles cherchent à répondre aux attentes des différents acteurs intéressés par cette étude, en particulier la communauté nisvaie, la communauté scientifique et enfin le chercheur à l'origine de la recherche. Le corpus d'annotations audios et textuelles des pratiques narratives nisvaies est un support pour cette recherche et ne constitue pas une ressource en soi. Il n'est pas directement exploitable par les locuteurs, car il nécessite des compétences spécifiques⁸. Toutefois, grâce aux techniques issues du

⁸ Il est nécessaire soit de savoir consulter et interpréter un fichier XML ou alors de maîtriser le logiciel de transcription ELAN (Brugman & Russel, 2004).

traitement automatique des langues, un processus d'annotation *ad hoc* a été élaboré afin de produire les ressources langagières pour la communauté nisvaie et, dans un second temps, pour la communauté scientifique. Ce processus est polyvalent, en ce qu'il assiste les analyses linguistiques du chercheur tout comme la création de ressources langagières pertinentes aux acteurs du projet.

De l'annotation des *nabol* à l'étude de leurs variations

Plusieurs étapes sont nécessaires avant d'établir que les *nabol* nisvaies sont des pratiques narratives organisées en fonction de la situation d'énonciation et des caractéristiques sociales de l'orateur. La thèse est constituée de six chapitres afin de décrire ces étapes qui ont contribué à cette démonstration.

Le premier chapitre dresse un état de l'art de l'étude des pratiques narratives orales. Il commence par présenter la problématique de la documentation des langues orales, dont l'objet est de fournir des outils qui permettent aux linguistes de produire des données qui sont réutilisables. Le chapitre continue sur un panorama des descriptions linguistiques existantes au Vanuatu et en particulier à Malekula. L'écriture d'une langue orale et le rôle de la motivation locale lors de l'élaboration de l'écriture sont ensuite abordés. La section suivante porte sur les procédés discursifs utilisés pour organiser la narration et sur le rôle de la voix narrative dans l'interprétation du texte. Cela amène au dernier point abordé au sujet de la narration : la conception en genres littéraires des pratiques narratives. La dernière section de l'état de l'art porte sur la question de la variation linguistique et de son interprétation. La méthodologie abordée est la linguistique variationniste développée par Weinreich, Labov et Herzog (1968) qui propose d'étudier les variations d'une pratique langagière au sein d'une communauté linguistique définie.

Le deuxième chapitre décrit le processus d'annotation qui a été élaboré pour étudier les pratiques narratives de la communauté nisvaie. La première section présente la conception de ce processus d'annotation des pratiques narratives en décrivant, dans un premier temps, l'unité d'intonation, l'unité au cœur du processus d'annotation. Dans un deuxième temps, c'est la manière par laquelle cette unité a été intégrée dans un schéma d'annotation conçu en fonction du formalisme proposé par le logiciel ELAN qui sera discuté. La section suivante porte sur l'annotation à proprement parler. Elle débute par la question de l'enregistrement des pratiques narratives nisvaies.

Les entretiens qui ont permis de transcrire les narrations, puis de les traduire sont ensuite décrits du point de vue de leur pratique, en commençant par la question de la transcription, puis en abordant la traduction. La section se termine avec la prise de notes des commentaires émis par les locuteurs sur la pratique des autres, rapportant ainsi les diverses informations que les locuteurs émettaient lors de ces entretiens. Il s'agit d'annoter le résultat des analyses morphologiques lors de la transcription des textes narratifs. La transcription et la traduction sont retravaillées afin de refléter les avancées dans l'étude des structures linguistiques du nisvai. Ce n'est qu'une fois que le texte a été transcrit et traduit qu'il est possible d'étudier et d'annoter le plan de la pratique narrative. Comme nous le verrons dans le chapitre IV, l'annotation du plan se fonde sur l'étude des procédés textuels employés par les orateurs.

Le troisième chapitre porte sur l'interprétation des *nabol* par les locuteurs nisvais, Afin de resituer ces pratiques dans leur contexte énonciatif, les différentes situations de narration associées à la pratique des *nabol* sont décrites et accompagnées d'une description ethnographique lorsque la situation a été observée directement. La deuxième section de ce chapitre questionne le rôle de la vérité dans les pratiques narratives nisvaies à travers le concept de « régime de vérité » de Foucault (1984). Si la question de la vérité n'est pas distinctive du point de vue des genres discursifs locaux, elle appelle à un commentaire pour comprendre les enjeux associés à la pratique narrative. La description du lexique des termes désignant les genres narratifs locaux permet d'accéder au point de vue local sur les pratiques narratives. Nous verrons qu'elles relèvent d'un genre plus général, celui de la " discussion ". La véridiction des pratiques narratives s'appuie sur les *nahsyn* : " les noms propres ". Ceux-ci sont distingués en deux catégories : les noms de lieux et les noms des *nahemac* : " esprit " et fondent ainsi le « régime de vérité » de la communauté nisvaie.

Le chapitre quatre décrit les procédés que l'orateur emploie pour marquer la cohérence d'un texte narratif. La description de ces procédés a pour objet de poser des éléments comparables d'un texte à l'autre. Ce sont les variations dans l'emploi de ces procédés qui seront étudiées au cours du chapitre V. La première section porte sur les procédés de marquage du plan du texte, c'est-à-dire les procédés pour distinguer les péripéties les unes des autres, les procédés qui relient les actions les unes aux autres au sein d'une péripétie et les procédés qui marquent le début et la fin d'une pratique narrative. La deuxième section de ce chapitre aborde la question de la manifestation des points de vue au cours de la narration. Le premier point abordé est celui de la focalisation narrative, à travers la caractérisation des personnages du texte. Le deuxième point est celui de la mise en scène des voix des personnages avec la description des différents discours : discours direct ou discours indirect. La dernière section porte sur les séquences poétiques qui sont produites lors des narrations. Ces

séquences sont décrites d'abord à l'échelle du corpus afin d'identifier les textes contenant ces séquences. Ensuite, ce sont leurs occurrences à l'échelle du texte lui-même qui sont observées, ce qui permettra de les distinguer en deux types de séquences. Nous verrons également les différentes figures de style qui sont réalisées lors de leur production. Enfin, nous terminerons cette description sur le multilinguisme qui caractérise ces séquences poétiques.

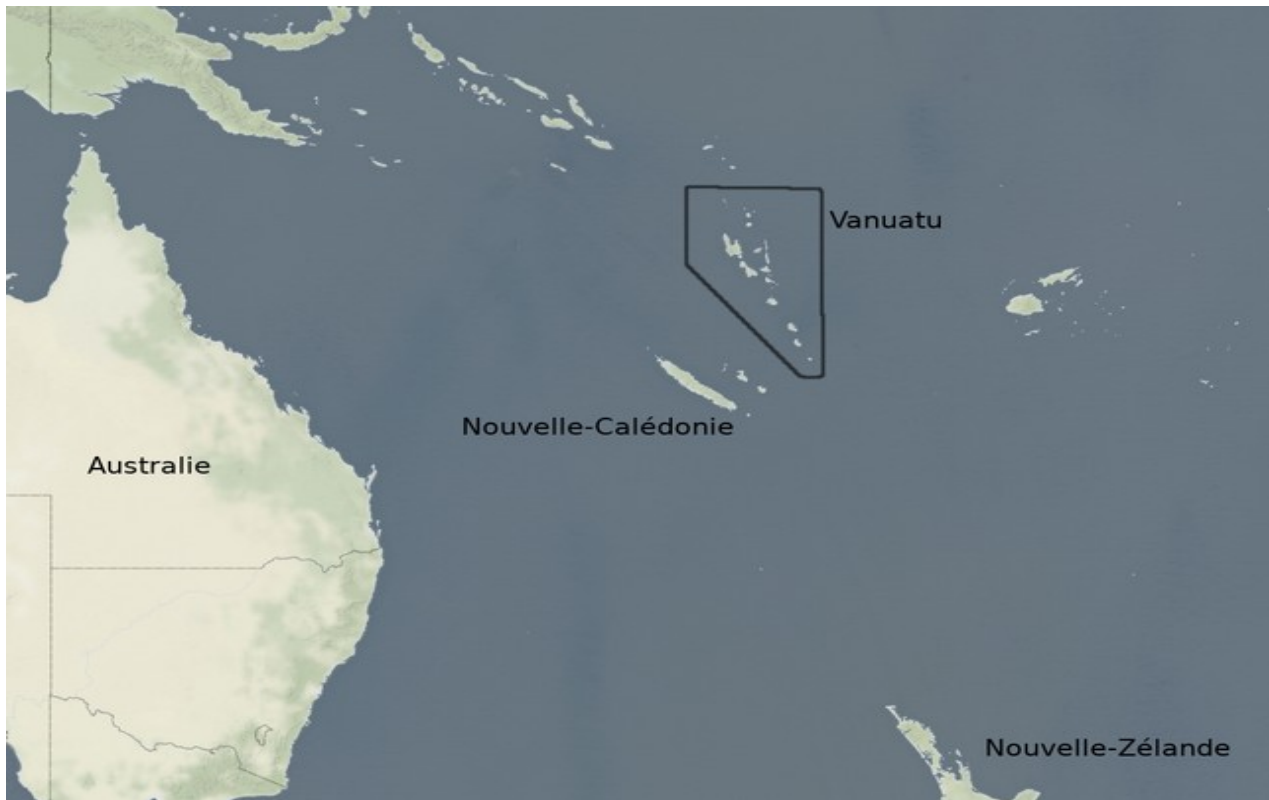
Le chapitre cinq met en évidence certaines des variations dans les pratiques narratives nisvaies. Ces variations sont examinées en premier lieu à l'échelle de la *nabol* afin de montrer que ces pratiques narratives ne sont pas apprises par cœur, mais organisées au moment de la narration. L'étude des variations reliera dans un second temps la production d'une introduction et d'une conclusion à certaines caractéristiques de la situation de narration. Nous verrons qu'en fonction de la situation, les orateurs produisent une séquence introductive. Enfin, la troisième section montre que la production d'une *nabol* est une pratique sociale qui répond au régime de vérité de la communauté nisvaie. Selon sa classe d'âge de l'orateur, le contenu de la narration varie. Les « enfants » n'emploient pas de noms propres, que ce soit ceux des lieux ou des personnages. Si les « adultes » et les « vieux »⁹ emploient les noms des personnages, pour ce qui est des noms propres de lieux, seuls les « vieux » les citent et situent géographiquement le déroulement des événements narrés, alors que les adultes ne les emploient qu'à titre de comparaison descriptive.

Le sixième et dernier chapitre de la thèse conclut sur les ressources langagières qui ont été produites à partir du corpus d'annotation des pratiques narratives nisvaies. réaliser ressources pour l'école locale a été un vecteur de motivation pour la communauté nisvaie et a facilité leur coopération. L'élaboration du traitement automatisé développé pour cette étude est l'objet de la première section. Ce traitement est composé de deux étapes principales : la compilation des annotations au sein d'une base de données et la production des ressources conçues afin de répondre aux attentes des acteurs intéressés par cette recherche¹⁰. La deuxième section porte sur deux ressources papier issues du traitement automatisé qui ont été pensées pour les locuteurs nisvais eux-mêmes et leur école : le lexique nisvai-français, français-nisvai et le recueil bilingue des textes résultant de la transcription en nisvai et de la traduction des pratiques narratives. La troisième section présente les deux interfaces en ligne qui ont été développées pour communiquer les

9 « Enfant », « adulte » et « vieux » correspondent à la traduction de catégories sociales nisvaies. Leur emploi est expliqué dans la section *Les classes d'âge nisvaies*, p. 40.

10 Les ressources issues du traitement automatisé sont jointes en volumes annexes au présent texte. Le lexique bilingue nisvai-français constitue la première annexe tandis que la deuxième annexe correspond au recueil de textes nisvai-français.

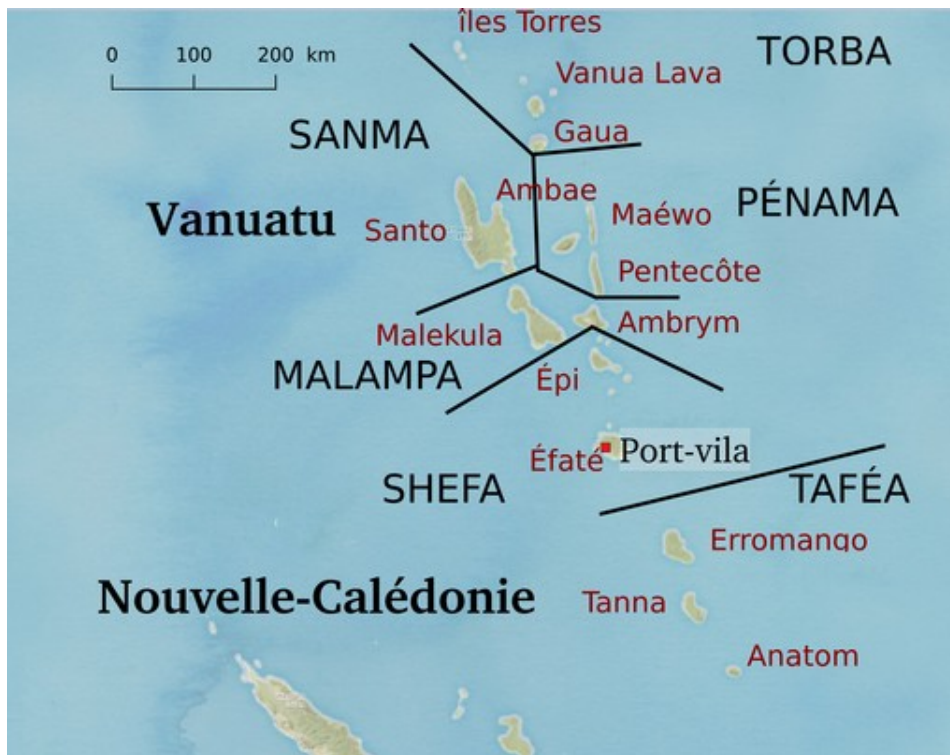
analyses, que ce soit à des chercheurs, avec l'interface de consultation des annotations du corpus, ou dans le cadre d'une médiation scientifique, avec l'interface de lecture-écoute des pratiques narratives.



Carte 1: Le Vanuatu est situé à 500 kilomètres au nord-est des côtes de la Nouvelle-Calédonie (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com, licence CC-BY-SA).

Le Vanuatu

La République du Vanuatu¹¹ (carte 1) est un archipel océanique composé d'îles d'origine volcanique et d'îlots coralliens. Elle est située en mer de Corail à environ 500 kilomètres au nord-est des côtes de la Nouvelle-Calédonie. L'archipel ni-vanuatais est composé de 83 îles et îlots dispersés sur plus de 900 km du nord au sud et d'une largeur d'est en ouest de moins de 200 km. Ayant acquis son indépendance du condominium franco-britannique en 1980, le Vanuatu est l'État le plus récent d'Océanie. Il s'agit d'une république démocratique de type Westminster avec une seule chambre législative, le Parlement.



Carte 2: Détail des îles et provinces de l'archipel du Vanuatu (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com, licence CC-BY-SA).

Parmi ces îles et îlots, comme l'indique (Siméoni, 2009, p. 1), douze sont de taille supérieure à 300 km². Ces douze îles sont, par ordre décroissant de surface : Santo, Malékula, Erromango, Éfaté,

¹¹ Les termes « ni-vanuatais /ni-vanuataise » seront employés pour désigner les gentilés du Vanuatu. L'écriture « Vanouatou » a été proposée par Siméoni (2009) afin de désigner le pays dont l'endonyme constitutionnel est « Vanuatu ». La proposition est pertinente du point de vue de l'interprétation de l'écriture française. Les Français peuvent lire le mot « Vanuatu » [va.nya.ty], au lieu de [va.nua.tu]. La pratique courante dans la littérature en sciences humaines et sociales est d'employer la forme endonyme « Vanuatu », plutôt que d'employer une écriture fonctionnelle selon les conventions de l'orthographe française comme cela se fait pour d'autres pays.

Ambrym, Tanna, Pentecôte, Épi, Ambae, Gawa, Vanoua-Lava et Maéwo. Sept autres îles, de taille plus modeste, se démarquent ensuite : Malo, Tongoa, Paama, Émaé, Mota-Lava, Aniwa et Foutouna. Les 64 îlots restants sont de superficies inférieures à 10 km². Au total, l'archipel s'étend sur 12 289 km². La population est d'environ 260 000 habitants, soit une densité de près de 21 habitants au km² (Office, 2009).

Depuis son indépendance, le Vanuatu est divisé en six provinces, du nord vers le sud : Torba, Sanma, Pénama, Malampa, Shefa et Taféa (carte 2). Chaque province comporte une capitale provinciale et un « conseil provincial comprenant une représentation des chefs coutumiers » (Parlement du Vanuatu, 2006, sect. 83). La capitale du pays, située sur l'île d'Éfate, est Port-Vila ; c'est la ville la plus peuplée du pays avec près de 45 000 habitants. Parmi les autres villes importantes en termes de population, citons Luganville, sur l'île de Santo avec une population de 13 000 habitants, puis Lénakel à Tanna, avec 1 500 habitants (Office, 2009).

Les langues du Vanuatu

Le Vanuatu est le pays à la densité linguistique la plus élevée au monde. D'après François *et al.* (2015), 138 langues vernaculaires y sont actuellement recensées. Le nombre moyen de locuteurs pour une langue est de 1800 personnes. Cependant, comme le montre l'illustration 1, 96 des 132 langues¹², soit environ 73 %, sont parlées par une communauté comptant jusqu'à mille personnes. Ces chiffres révèlent une certaine précarité dans la situation démographique des communautés

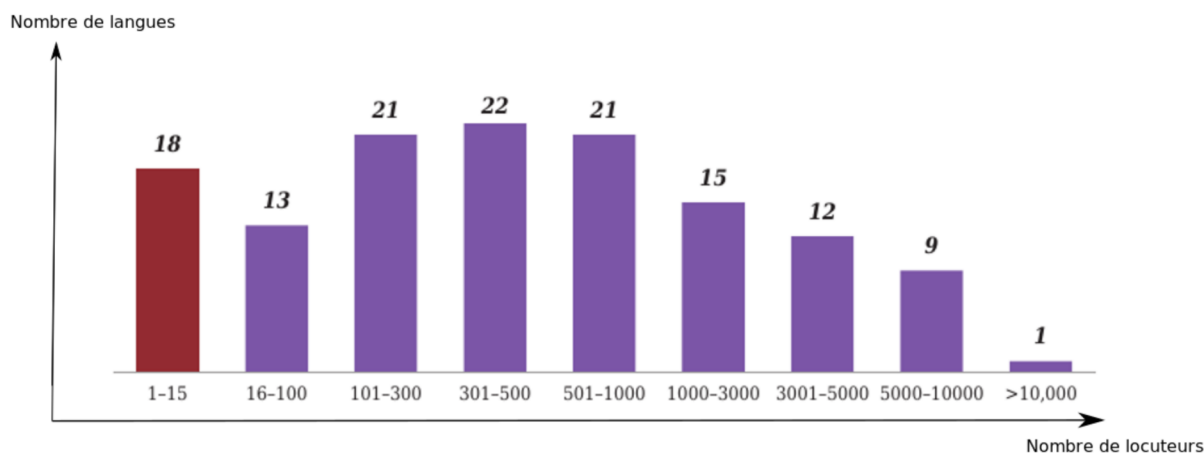


Illustration 1: Nombre de locuteurs par communauté linguistique au Vanuatu (François *et al.*, 2015, p. 8)

12 Si François *et al.* (2015) recensent bien 138 langues vernaculaires, ils n'ont associé un nombre de locuteurs qu'à 132 de ces langues.

linguistiques du Vanuatu : le nombre de locuteurs d'une langue étant un critère d'évaluation de la pérennité de la pratique d'une langue (UNESCO, 2008, p. 10).

À ces langues vernaculaires, il faut ajouter les trois langues officielles : le français et l'anglais, et le bichelamar, la langue véhiculaire nationale et créole¹³ pour la population de Port-Vila¹⁴. Les pratiques de l'anglais et du français sont dues aux missions d'évangélisation qui ont débuté à partir du milieu du XIX^e siècle, puis à la mise en place d'un condominium entre le Royaume-Uni et la France en 1906. Cette évangélisation, différenciée en fonction du pays d'origine des missionnaires, explique en partie pourquoi les locuteurs francophones du Vanuatu sont associés au catholicisme tandis que les anglophones sont, eux, associés aux différents mouvements protestants (Crowley, 2000). Les deux langues européennes sont également les langues de l'éducation scolaire, l'utilisation du bichelamar étant sujette à de nombreuses controverses (Vandeputte-Tavo, 2014, pp. 259-304). Notons aussi la présence des langues liées à l'immigration plus ou moins récente telles que le vietnamien, le mandarin, le hakka et le wallisien.

13 Il n'est pas l'objet de rentrer dans les débats sur la nature actuelle du bichelamar dans les îles du Vanuatu. Le bichelamar s'est développé comme un pidgin : « *A pidgin is, very simplified, a language that emerges when groups of people are in close and repeated contact, and need to communicate with each other but have no language in common.* » (Velupillai, 2015, p. 15). Il est aujourd'hui pour une certaine partie de la population vanuataise un créole, c'est-à-dire : « [...], *a natural language spoken as a mother tongue by an entire community that arose due to situations of intense contact.* » (2015, p. 43). Si Vandeputte -Tavo (2014) montre que le bichelamar est aujourd'hui une langue maternelle à Port-Vila, la situation dans les îles est différente. En ce qui concerne la communauté nisvaie, les parents de la communauté étaient de l'opinion que les enfants apprenaient le bichelamar lorsqu'ils commençaient à côtoyer des enfants d'autres communautés langagières, à l'école de « Kamai » par exemple. Les discussions avec les enfants de trois ans montrent que ceux-ci ne maîtrisent que quelques mots du bichelamar, alors qu'ils conversaient en nisvai.

14 Le bichelamar s'est développé avec les échanges commerciaux et le recrutement de travailleurs parmi les îles mélanésiennes au XIX^e siècle (voir Crowley, 2004).

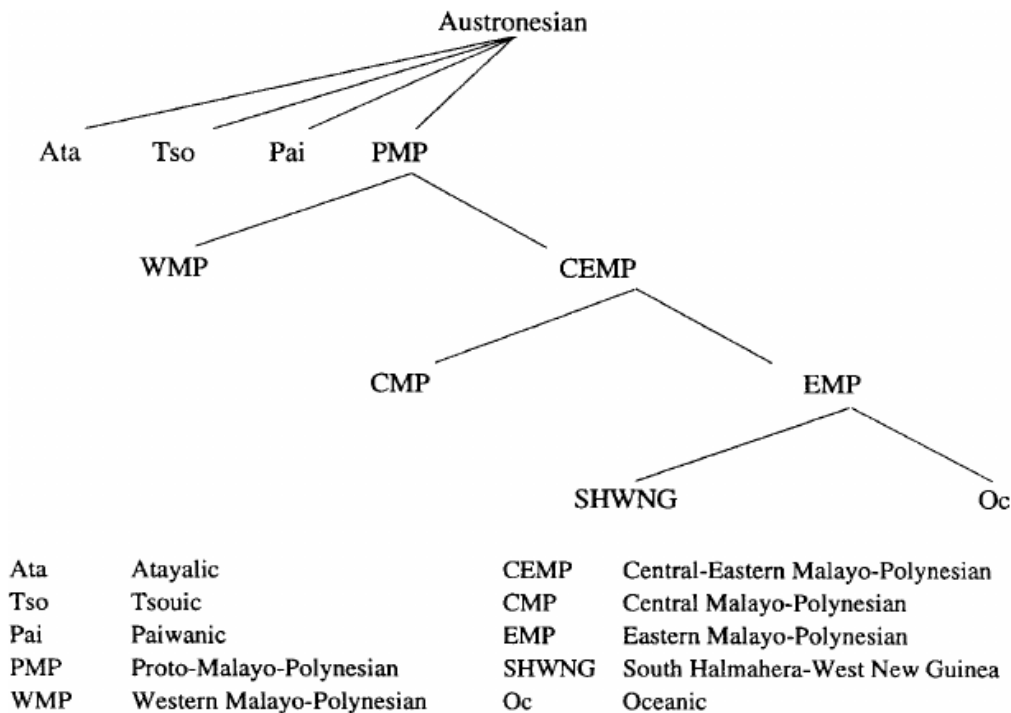


Illustration 2: Reconstruction linguistique des langues Océaniques (Bellwood et al., 1995, p. 24)

La reconstruction des protolangues et le regroupement des langues en groupes montrent que les langues vernaculaires du Vanuatu font majoritairement partie de la branche océanique du groupe austronésien (François *et al.*, 2015, p. 9). L'origine des langues et populations austronésiennes est associée à Taiwan¹⁵. La corrélation entre les reconstructions linguistiques, la distribution des langues océaniques et les vestiges des Lapitas ou des cultures postérieures indiquent le proto-océanique ("Oc" dans l'illustration 2) comme étant la langue de la culture lapita qui a été la première à s'installer au Vanuatu (Bellwood, Fox, Tryon, & Australian National University, 1995, p. 128).

15 À noter la critique de Lemaréchal (2010) qui reproche au modèle dominant actuel de trop associer les mouvements de population aux mouvements de langues et critique ce modèle qui résulte de la comparaison de listes de mots : « Speculation on migrations, at least as far as the most ancient periods are concerned, is mostly dependent on, and in a circular manner which is worrying at the least, on linguistic “dat” ; the paralogisms and false assumptions on which lexicostatistics and glottochronology are founded make it, in our opinion, imperious to reject them entirely as being utterly unfounded [...] ».

Le proto-océanique est la langue dont toutes les langues océaniques du Pacifique sont issues. C'est aussi la branche la plus importante en nombre de langues du groupe austronésien. Les langues parlées à Malekula font partie de cette branche océanique, et plus précisément du sous-groupe « centre Vanuatu ». Lynch, (2016, p. 403), propose une nouvelle structuration des embranchements des langues de l'île (voir l'illustration 3). Cette hypothèse est basée sur l'étude comparative du lexique de ses langues. Selon cet arbre, la langue nisvaie est incluse dans le sous-groupe « sud-est Malekula ».

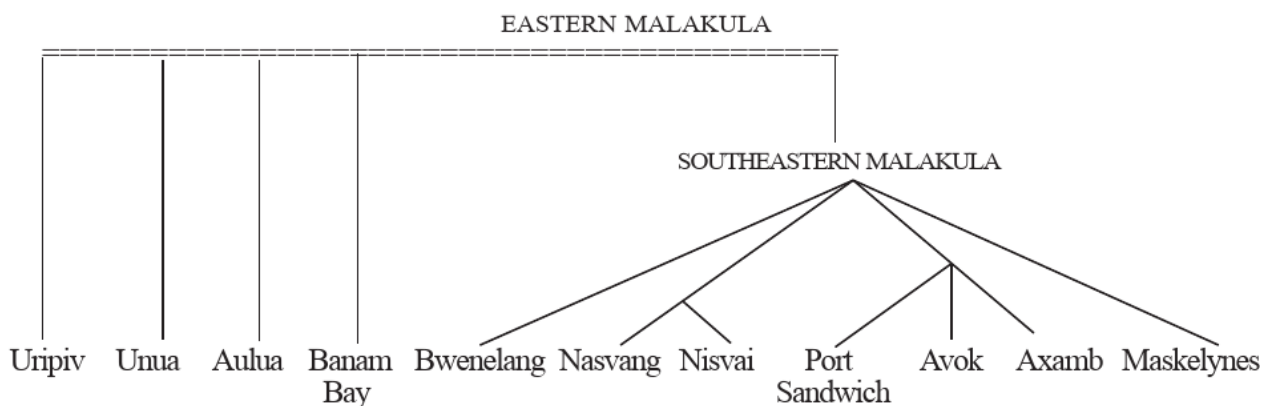


Illustration 3: Les sous-groupes de langues de l'est de Malekula, (Lynch, 2016).

Une recherche qui s'inscrit dans la politique linguistique nationale

La constitution nationale du Vanuatu identifie quatre ensembles non exclusifs de langues (Parlement du Vanuatu, 2006). Le premier ensemble, comportant uniquement le bichelamar, est la langue véhiculaire nationale de la République. Le deuxième ensemble correspond aux langues officielles : le bichelamar, l'anglais et le français. Les communications de l'État doivent pouvoir être traduites dans ces trois langues¹⁶. Le troisième ensemble comprend les langues liées à

16 L'article 64 de la Constitution est dédié aux « Droits linguistiques » des citoyens vanuatais. Elle précise les droits langagiers des citoyens du Vanuatu. Ainsi le Parlement du Vanuatu (2006) écrit :

- « 1) Tout citoyen de Vanuatu peut obtenir, dans celle des langues officielles qu'il pratique, les services qu'il est en droit d'attendre de l'administration de la République.
 2) Si un citoyen estime que le paragraphe 1) n'a pas été respecté, il peut adresser une plainte au Médiateur, qui enquêtera conformément aux dispositions des articles 62 et 63.
 3) Chaque année, le Médiateur présente au Parlement un rapport spécial sur le respect du pluralisme linguistique et sur les mesures susceptibles d'assurer ce respect. »

l'éducation : l'anglais et le français prioritairement, mais aussi les langues vernaculaires du Vanuatu. Enfin, le quatrième et dernier ensemble comporte les langues locales, « héritage national » que la République doit protéger et peut également déclarer langue nationale.

À partir de l'indépendance en 1980, les politiques linguistiques ont eu pour projet de mettre en valeur les langues vernaculaires du Vanuatu et le bichelamar. Vandeputte-Tavo montre que « la nouvelle politique linguistique éducative de 2010 s'inscrit dans une perspective historique d'abandons répétés » (2011, p. 269). Dès 1981, lors d'une conférence organisée par les Églises du Vanuatu et l'Université du Pacifique Sud, la *Vanuatu Language Planning Conference*, les participants s'accordent sur l'emploi des langues vernaculaires pour l'instruction au primaire et des classes 1 à 3, le bichelamar les remplacerait pour les classes suivantes. L'anglais et le français seraient relégués à des sujets d'étude à partir de la classe 4 et ne pourraient être employés comme langue d'instruction qu'en école secondaire. Cependant, aucune de ces résolutions n'a été appliquée. En 1999, le *Vanuatu Language Master Plan*, réalisé à la demande de la Banque Mondiale, prévoit d'intégrer les langues vernaculaires dans l'enseignement à l'école primaire afin de pallier le faible taux d'alphabétisation et l'absence des langues vernaculaires à l'école (Vandeputte Tavo, 2011).

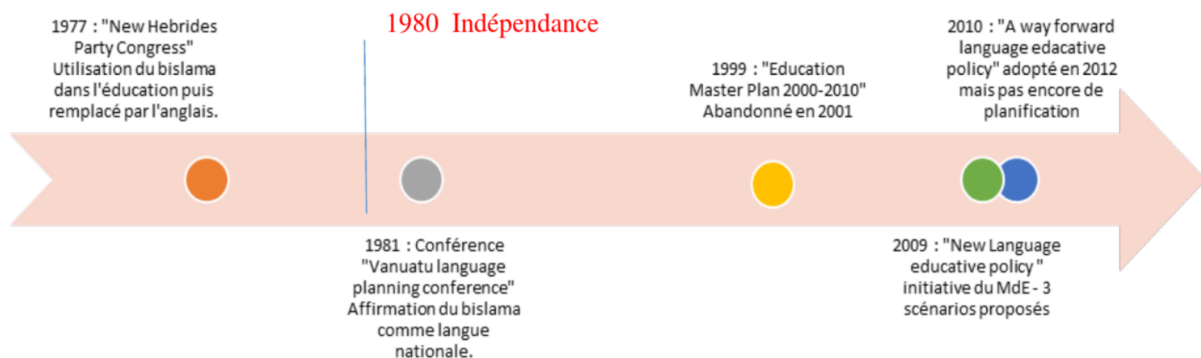


Schéma 1: Chronologie des différentes politiques linguistiques éducatives depuis 1977 (Vandeputte-Tavo, 2014).

Le rôle de langues d'éducation attribué au français et à l'anglais dans le système éducatif ni-vanuatais peut sembler paradoxal par rapport à celui du bichelamar. Le bichelamar bénéficie d'une reconnaissance particulière au sein de la Constitution : c'est la première langue citée par le texte et elle y est décrite comme « [l]a langue véhiculaire nationale de la République [...] ». En pratique

cependant, son usage est souvent interdit en milieu scolaire (Vandeputte-Tavo, 2014)¹⁷. En ce qui concerne les langues vernaculaires du Vanuatu, si la Constitution leur accorde une place importante, la pratique ne suit pas encore le cadre législatif. Sur le plan légal, n'importe quelle langue vernaculaire du Vanuatu, le bichelamar inclus, pourrait servir de support à l'éducation en maternelle et au primaire. Les ressources pédagogiques adaptées n'existent cependant pas.

Lorsque Filip Dalei Gelu, alors principal de l'école francophone locale, mais aussi ancien candidat aux élections des membres du Parlement, demande à Laurent Dousset, codirecteur de cette thèse, si un chercheur pouvait venir les aider à rédiger des ouvrages didactiques destinés à l'école locale, cette demande s'inscrit dans la politique linguistique du Vanuatu qui autorise l'enseignement en langue vernaculaire dans les écoles maternelles et primaires. Les ressources langagières développées dans le cadre de cette thèse sont issues d'un dialogue entre cette demande, elle-même articulée dans le cadre plus général de la politique linguistique d'enseignement en langue vernaculaire du Vanuatu, et les autres acteurs du projet de documentation. L'élaboration d'une écriture de la langue, l'enseignement scolaire étant associé à cette contrainte, et les ressources papier basées sur les pratiques narratives ont ainsi été pensées pour permettre aux professeurs des écoles du Vanuatu d'avoir accès à une littérature vernaculaire.

La communauté nisvaie

La communauté nisvaie est désignée par l'une des expressions que les locuteurs utilisent pour nommer leur pratique langagière : *nisvai*¹⁸. Parmi les autres termes existant pour désigner la langue, il y a *naocin* : " la parole ", et des expressions composées avec ce terme pour désigner la pratique du nisvai en opposition à d'autres : *naocin s'dari* : " notre (inclusif) parole " ou *naocin s'madri* : " notre (exclusif) parole ", en fonction de l'interlocuteur et de s'il s'agit d'un locuteur du nisvai ou non ; et enfin l'expression *naocin urag* : " la parole d'ici ". Le terme *nisvai*, dont une possible traduction en français est " quoi ", est employé par les locuteurs pour désigner leur pratique langagière lorsqu'ils s'interrogent sur leur langue ou sont questionnés à son propos par une

17 Certains locuteurs associaient clairement le bichelamar aux « Blancs » et à la colonisation, la langue étant parfois appelée en nisvai : *naocin s'ambat* : " la langue des blancs ".

18 La graphie {nisvai} a été adoptée car les locuteurs de la langue insistaient à ce qu'il soit écrit de la sorte. D'un point de vue phonétique, le terme est prononcé [nisve] le plus souvent, cependant parfois également [nisvæj] par les « vieux » de la communauté. Cette proposition ne semble pas être dû à une influence de l'écriture française du son [e], mais davantage une façon de valoriser une prononciation ancienne jugée plus légitime du terme.

personne étrangère. Dimock (2009, p. 1) remarque qu'il est courant à Malekula que les locuteurs identifient leur pratique langagière par un terme pouvant être traduit par « quoi » en français.

Il existe un autre terme, *Malesip*, qui désigne le groupe socio-culturel qui s'identifie à un ancêtre commun. Ce terme englobe davantage que les membres de la communauté langagière nisvaie à proprement parler : il désigne l'ensemble des individus s'identifiant comme descendants d'un même ancêtre¹⁹. Du point de vue des locuteurs du nisvai, *Malesip* joue un rôle dans la question de l'identité, alors que le terme *nisvai* ne possède pas cette connotation. Les locuteurs s'identifient à la culture *Malesip*. S'il n'y a pas d'interdit particulier associé à l'emploi de ce terme, il semble cependant relever d'une sphère d'usage réservé : il serait en effet malvenu qu'un inconnu emploie ce terme. Le *Malesip* est associé à une cérémonie du *Naluan*, rituel d'initiation durant lequel les enfants passent au stade d'adulte. Comme le remarque Deacon (1934b, p. 425), la tenue d'une cérémonie permet à d'autres cérémonies d'avoir lieu en même temps. Lors du *Naluan* à Levetbao en janvier 2014, organisée par deux « vieux » de la communauté nisvaie, des cérémonies d'échange ont précédé et succédé à la cérémonie du *Naluan*²⁰. Le *Naluan* est pratiqué par de nombreuses communautés dans le sud de Malekula (Arthur Bernard Deacon, 1934b). Lorsqu'un de ses membres passe par la cérémonie du *Naluan*, il peut alors accéder aux maisons des initiés, le *nahmal*²¹, au sein desquelles résident les enfants dont l'initiation est en cours. Cette autorisation n'inclut que les maisons des initiés associées au même groupe culturel, dans ce cas le *Malesip*. Si quelqu'un qui n'est pas associé à la communauté *Malesip* souhaite visiter un *nahmal* durant la période précédant la cérémonie du *Naluan*, il doit payer un droit. Chacun de ces groupes, que Filip Dale Gelu désigne par l'emprunt au bichelamar *traeb*, s'identifie à un ancêtre particulier et possède sa propre cérémonie d'initiation des enfants. Deux autres expressions nisvaies désignent des sous-groupes de parenté, inclus dans une *traeb* : *nakandrin* et *man pyn* + *NOM*. Charpentier (1984, p. 2.4.1) traduit le nom *nakandrin* par " famille " et propose la décomposition en morphèmes suivante : / na- /, / kandr / et / -in /, mais ne fournit aucune interprétation au morphème lexical / kandr /. Le verbe « kandr » : " avoir " (Charpentier, 1984, p. 2.5.5) correspond au niveau de la forme phonologique, mais les locuteurs l'ont distingué comme étant homophone de *nakandrin* : " famille ". Les locuteurs n'ont pas en mesure de formuler une définition précise de ce terme. Ils ont

19 La question de l'appartenance au *Malesip* possède une portée politique et foncière. Ces problématiques n'étant pas au cœur du sujet de cette thèse, mais pouvant être une source de conflits à Malekula, la question n'a pas été approfondie afin d'éviter toute tension.

20 Les enregistrements suivants illustrent une autre cérémonie qui s'est tenue durant la cérémonie du *Naluan* : *Naluan_mov_4* et *5*, enregistrements d'une cérémonie avec tambours entre deux familles vivant à Renivier.

21 Une comparaison systématique avec le vocabulaire seniang permettrait d'établir la correspondance, mais il est possible que *nahmal* soit un cognat des termes *nakamal* en bichelamar et *naamel* ou *amel* en seniang <https://www.odsas.net/object/86465>

préférée un autre terme pour parler de la parenté : *man pyn* + NOM : " descendant de + NOM ". L'expression est ensuite complétée par le nom d'une personne. Ainsi ,Filip Dale Gelu s'est dit « man pyn Gelu » : " descendant de Gelu ". *Gelu* est également le nom local pour un arbre duquel les *man pyn Gelu* s'identifient et qui est utilisé pour délimiter le territoire du groupe de descendance²².

Le terme *nisvai* a cependant été retenu dans ce travail pour qualifier la communauté étudiée pour plusieurs raisons. La communauté nisvaie fait référence aux personnes s'identifiant comme locuteurs de la langue nisvaie et non aux enjeux locaux liés à la généalogie. Employer le terme *Malesip*, quand bien même les membres de la communauté nisvaie associent leur *nabol* au *Malesip*, risquerait de créer une confusion entre l'interprétation locale de *Malesip* et l'optique de la présente étude. *Nisvai* présente l'avantage d'être utilisé également dans ce sens par les membres de la communauté elle-même. De plus, *nisvai* ne possède pas de connotations liées à la *kastom*²³, un ensemble de pratiques et savoirs jugés coutumiers qui permet de distinguer les groupes sociaux, alors que le terme *Malesip*, associé à la généalogie, renvoie à des enjeux politiques et territoriaux. Enfin, le terme *nisvai* permet de faire le lien avec le doculecte²⁴ de Charpentier (1984), ce dernier employant l'expression « nisvaj-vetbong ».

Situer la communauté nisvaie

Jusqu'en 1968, la communauté nisvaie habitait principalement à l'intérieur des terres à une dizaine de kilomètres de la côte²⁵, comme le note Charpentier (Siméoni, 2009, p. 215). Le chercheur écrit que le nombre de locuteurs nisvais a grandement augmenté depuis 1970 : d'une vingtaine de personnes (Charpentier, 1984, p. 24) dans les années 1970²⁶ à plus de 120 personnes en 2009 (Siméoni, 2009, p. 215). De leur côté, (Lynch et al., 2001, p. 68 à 77) estiment qu'il y aurait environ 100 locuteurs nisvais. Lors du recensement effectué dans le cadre du séjour de recherche de 2013 à

22 Du point de vue de la taxonomie nisvaie, le *gelu* est un arbre proche du nangaille (*Canarium Indicum*).

23 Bolton (2003, p. xiii) propose la définition suivante du terme bichelamar *kastom* : « *Kastom is the word that people in Vanuatu use to characterize their own knowledge and practice in distinction to everything they identify as having come from outside their place.* » Elle précise que la *kastom* évolue et ne correspond pas à un ensemble de savoirs et de pratiques figés.

24 Selon la définition de Good et Cysouw (2013), un doculecte est le nom donné à une langue au sein d'un projet de documentation particulier.

25 Ces propos ont été confirmés lors de nos séjours de recherche par le vieux Sumbles à Renivier et le vieux Salben à Farun.

26 Compter les personnes résidant dans une zone n'est pas une tâche aisée. Lorsqu'interrogé sur le nombre de personnes vivant dans un village, un informateur pouvait répondre : « Nren ckai ni ! », qui peut être traduit par : " Une seule personne ! ". Cependant, le terme *nisvai* : « nren » peut également signifier : "couple " voire " famille " ou " foyer " en français. L'informateur, suivant la compréhension qu'il a de la question, peut ne faire référence qu'au nombre de foyers associés au village désigné.

2014, près de 200 locuteurs natifs du nisvai ont été dénombrés. Plusieurs facteurs expliquent la différence entre ces différents recensements. Il est possible que le village de Bwenarai n'ait pas été pris en compte lors du recensement réalisé par Lynch *et al* (2001), ce qui n'est pas le cas de Charpentier qui avait mentionné le village. Quant aux données de Charpentier, les membres du lignage Gelu, qui résidait alors dans le village de Burbar, n'ont probablement pas été inclus. Quoiqu'il en soit, les données concordent sur un point : l'augmentation importante de la population de locuteurs nisvais coïncide avec la dynamique générale de l'augmentation massive de la population au Vanuatu (Office, 2009).

La communauté des locuteurs nisvais est répartie principalement en quatre villages : Renivier, Asuk Malekula, Levetbao et Blaksand (voir la carte 3, p. 39). Avec le village d'Asuk Pentakost, cet espace a été désigné par le nom de *Blaksand area*²⁷.

Le village de Renivier, aussi écrit Ronovie ou Renivie par les locuteurs nisvais, a été nommé ainsi en référence à un colon français, Charles Renevier ou son petit-frère Gabriel²⁸ (O'Reilly, 1957, pp. 196-197 ; Guiart, 1986, p. 14), qui possédait une plantation aux îles Maskelyne, situées au sud-est de Malekula, et une autre près du village actuel, aux alentours de 1920. Le village possède une église d'obédience protestante qui a été rénovée en 2015. Une quarantaine de personnes, adultes et enfants, y résident. Trois *hevuh*, littéralement des " vieux ", vivent à Renivier : Filip Dale Gelu, Sumbles Raidin et Membran Raidin. Le village a été fondé après qu'un cyclone ait abîmé l'ancien village de Vetbong à la fin des années 1980 (voir la carte de Charpentier, 1984, p. 25). Suite à cette tempête, les habitants du village ont estimé que le village de Vetbong était trop exposé aux inondations et aux vents et ont décidé de l'abandonner. Cependant, une dissension est apparue quant au choix du lieu et deux villages ont alors été fondés : Renivier et Levetbao.

²⁷ Ce nom est employé par les représentants du gouvernement ou d'ONG lorsqu'ils se rendent dans la région.

²⁸ L'article de Guiart ne précise pas lequel des deux frères, Gabriel ou Charles Renevier, possédait la plantation à Renivier. Selon les recherches généalogiques de Daly Lecourtier (2018b, 2018a), Gabriel Renevier serait né à Koné, en Nouvelle-Calédonie en 1893 et décédé à Nouméa en 1967. Son frère serait né également à Koné, en 1889, mais serait mort à Santo en 1930.



Illustration 4: Vue de l'allée centrale de Renivier, donnant sur la place du village. Sur la gauche se trouve l'église, à droite la maison d'hôte pour accueillir les éventuels visiteurs ou touristes, août 2015, Renivier.

Le village de Levetbao²⁹ se trouve plus en amont de la rivière *Libansese*³⁰, qui sépare Blaksand de Renivier. La population de Levetbao est plus importante que celle de Renivier, avec une soixantaine d'habitants. Quatre « vieux » y vivaient jusqu'à ce qu'une dispute décide deux de ces derniers à retourner dans le village de Bwenahai, situé à quelques heures de marche, qui n'était alors plus habité.

Le village d'Asuk, orthographié Assouk en français par Guiart (1986), se trouve au sommet de la colline éponyme jouxtant le village de Renivier. Le village est parfois nommé Asuk Malekula par opposition à Asuk Pentakost, situé en contrebas, dont les habitants viennent de l'île de Pentecôte (voir la carte 2, p. 27). Les deux prêtres presbytériens et le chef élu du village de Renivier y résident avec leurs femmes et leurs enfants. Il n'y a pas d'église à Asuk, les deux prêtres officient à Renivier. De même, il n'y a pas de maison communale et les habitants d'Azuk se réunissent avec ceux de Renivier lors de la réunion hebdomadaire du lundi matin.

De l'autre côté de la rivière bordant Renivier à son nord se trouve le village de Blaksand, en référence à la plage de sable noir qui la borde, mais est appelé Barbaruh (*bar* : " le tronc " ; *baruh* : "*Calophyllum inophyllum*³¹ ") en nisvai. Le village est habité majoritairement par des

29 L'explication du terme, qui n'est pas nisvai, selon Filip de Levetbao est la suivante : / Le- / : locatif, / vet / : " pierre ", / bao / : " dresser ". Ce qui peut donc être traduit par : " Le lieu de la pierre dressée ".

30 / Li- / : morphème de nom de lieu ; / ban / : " morceau de bois " ; / sese / : « flotter ».

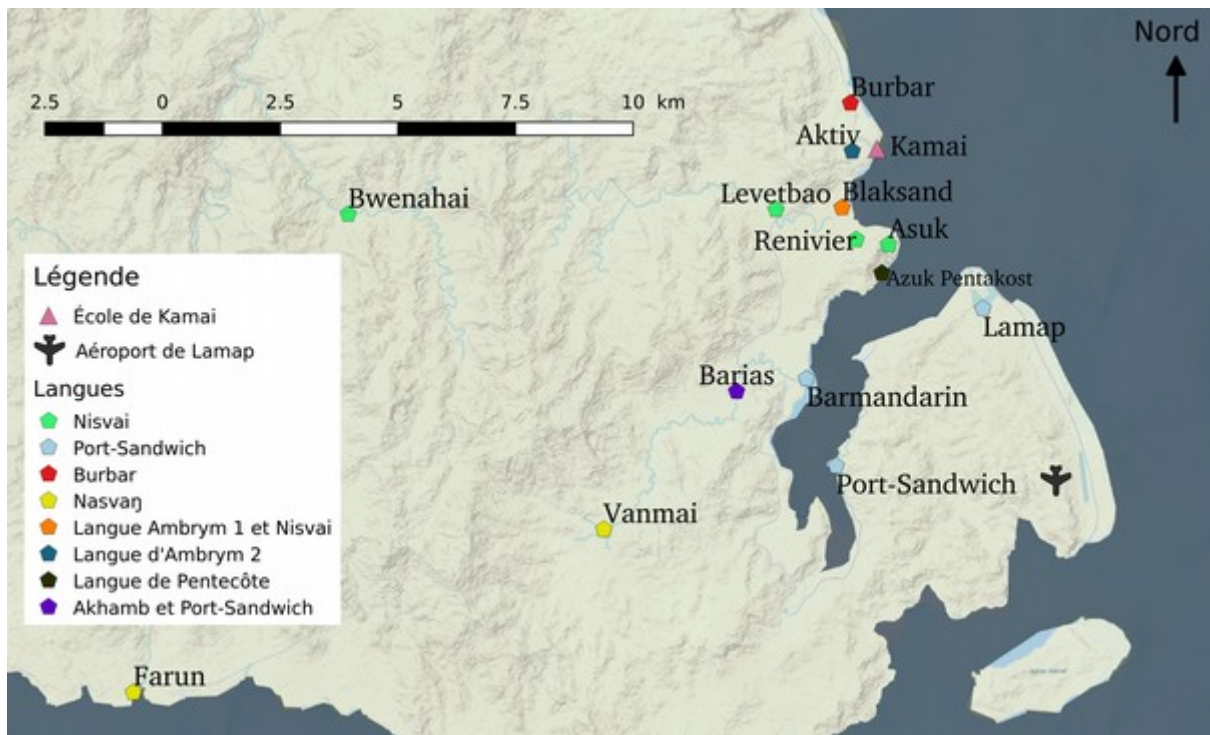
31 Selon le vieux Luan, il s'agit de l'arbre dont l'écorce est employée pour fabriquer le *nambas* : " l'étui pénien ". L'arbre est connu aussi en français sous le nom tahitien de *tamanu*. Notons que le terme nisvai n'est pas une traduction du nom en bichelamar, *Blaksand* faisant référence à la plage de sable noire accolée au village.

personnes se revendiquant du sud-est de l'île d'Ambrym. Toutefois, le chef du village, également prêtre de l'église adventiste du septième jour du village, a pour langue native le nisvai, mais avec sa famille il parle couramment la langue d'Ambrym pratiquée par les habitants de Blaksand. Ceci étant, tous les habitants de Blaksand possèdent une connaissance du nisvai et sont capables de l'employer dans des conversations simples. Le village dispose d'un terrain de football sur lequel se rassemblent presque quotidiennement les jeunes des villages proches pour jouer et s'entraîner. Au sein du village de Blaksand se pratiquent quotidiennement la langue nisvaie et une langue d'Ambrym.

Le village de Bwenahai est situé à une dizaine de kilomètres de Renivier, à l'intérieur des terres. Interrogé sur l'étymologie du nom du village, le vieux Sumbles l'a décomposé comme suit : /bwe-na-haj/, puis a réinterprété ces morphèmes de la façon suivante : « nabwe ga kai » : " le tambour chante ", le lieu où le tambour chante. Charpentier y fait référence dans son atlas (1984, p. 29) sous le nom *Vwenahaj*³² comme étant le *nakamal* d'origine de la communauté nisvaie. Guiart situe le village sur une carte et recense la population lors de son séjour en 1950 : « 6 hommes, 3 femmes et 4 garçons » (2011, pp. 220, 248). Actuellement, le village est occupé par une *napynevu* : une " vieille ", son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants. Le village n'a pas d'église.

Enfin, à la description des villages doit être adjointe celle de l'école maternelle et primaire *Kamai*, à qui sont destinées les ressources langagières développées lors de l'étude des narrations nisvaies. Cette école a été fondée à la demande de Filip Dale Gelu qui souhaitait qu'il y ait une école dans la région. Il a alors discuté avec Rok et Romain Batik, ancien ministre de l'Éducation du Vanuatu, tous deux résidant de l'autre côté de la baie de Port Sandwich (voir carte 3), afin de négocier la construction d'une école. Ces derniers, francophones, ont approuvé le projet, mais ont souhaité que l'école dispense les cours en français. Dale a accepté cette condition, bien que les locuteurs du nisvai, de la langue de Burbar et des autres communautés linguistiques de la région, soient anglophones. L'école fut d'abord construite sur les rivages de Renivier, puis a été déplacée sur le haut d'une colline jouxtant Burbar. L'école dispose de deux bâtiments principaux dédiés à l'enseignement. La construction d'un des bâtiments a été financée par une ONG japonaise et a été terminée fin 2011-début 2012.

32 Le nom du village semble subir une assibilation de la consonne initiale /b/ qui se transforme en /v/. L'assibilation des phonèmes /b/ en /v/ et /k/ en /h/ est un processus morphophonologique courant en nisvai, notamment pour marquer la transitivité d'un verbe.



Carte 3: La diversité des langues du sud-est de Malekula. Le relevé des villages est non exhaustif (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com, licence CC-BY-SA).

La communauté nisvaie est entourée d'autres communautés linguistiques avec lesquelles parfois elle se confond et partage un même espace. La comparaison entre la carte 3 avec d'autres cartes des langues existantes de la région, comme celle réalisée par François *et al.* (2015, p. 3), fait apparaître que la diversité linguistique du sud-est de Malekula est encore sous-estimée : les langues issues des migrations inter-îles ne sont pas recensées. Lynch *et al.* (2001, p. 90) mentionnent pourtant l'existence de ces langues, mais, pour Malekula, ils n'identifient pas de lieux où elles sont parlées. De son côté, Charpentier (1984, p. 25) différenciait sur ses cartes certaines langues issues de migrations inter-îles des langues du sud-est de Malekula, et il ne procède pas à leur étude³³.

Charpentier (1984) relevait déjà que tous les locuteurs adultes du nisvai parlaient également la langue de Burbar. Si les adultes parlent encore cette langue, les enfants les plus jeunes de la communauté ne parlent ni la langue de Burbar ni le bichelamar. Selon les adultes, le bichelamar et la langue de Burbar sont appris à travers la scolarisation, au sein de l'école *Kamai*. L'emploi de ces

³³ Cette distinction pose problème cependant. Ainsi, la langue de Burbar, que Charpentier (1984, pp. 48-49) identifie sous le nom de Banam Bay, est identifiée par certains locuteurs nisvais comme originaire de l'île d'Épi. Ce point soulève les difficultés quant à l'établissement de critères, émiques ou étiques, pour catégoriser une langue comme étant locale ou non.

deux langues à l'école locale n'est pas reconnu, mais dans les faits, les enfants apprennent à communiquer dans ces langues lors de leur scolarisation. Cette pratique de la langue de Burbar s'explique par l'importance des relations sociales et économiques existant entre les deux communautés. Les anciens de la communauté nisvaie revendiquent également comprendre et parler les langues pratiquées à Aulua et à Farun, villages situés respectivement au nord et à l'est de ceux de la communauté. Lors de rencontres entre les communautés linguistiques, à l'occasion de cérémonies du *Naluan* ou de mariages et cérémonies d'excuses ou de visites, les « vieux » des différents villages ont parfois communiqué entre eux dans ces deux langues.

Parmi les langues voisines maîtrisées par les locuteurs du nisvai, il est intéressant de noter que la langue de Port-Sandwich (Charpentier, 1979)³⁴ n'y figure que rarement. Si certains « vieux » sont capables de converser dans cette langue, seule une adulte la parle couramment. La raison étant qu'elle a travaillé pour l'ONG *Save The Children* qui possédait des locaux à l'hôpital de Lamap, dans la région de Port-Sandwich.

Charpentier (1984, p. 29) note que les langues du sud-est de Malekula sont comprises et pratiquées par davantage de personnes que celles l'identifiant comme leur première langue. Pour le nisvai, il estimait que la langue était parlée et comprise par plus de 720 personnes alors qu'il ne dénombrait que 20 locuteurs natifs. Parmi ces locuteurs secondaires du nisvai, Charpentier incluait les locuteurs du nasvaŋ-Farun, du Banam Bay-Burbar ou du akhamb³⁵. Lors des séjours effectués sur place, il a été relevé que les adultes habitant les villages de Burbar, Blaksand, Aktiv, Vanmai et Barias étaient capables d'avoir une discussion en nisvai ou d'en suivre le contenu.

Les classes d'âge nisvaies

L'organisation sociale des sociétés en Mélanésie a fait l'objet de nombreuses discussions qui s'ancrent aujourd'hui dans la distinction proposée par Sahlins (1963). Ce dernier opposait d'un côté la Mélanésie, dont les sociétés seraient principalement organisées en des groupes ethnico-culturels résidant au sein de petits villages ou hameaux basés sur la parenté. Et d'un autre côté, les sociétés polynésiennes qui seraient organisées de manière pyramidale autour d'un chef suprême et de sa famille. Allen (1984), revient sur la distinction proposée par Sahlins (1963) et affine le panorama

34 La langue est nommée ainsi en référence au village de Port-Sandwich, mais elle est pratiquée également dans d'autres villages de la péninsule, notamment Lamap.

35 Lors des séjours de recherche, des visites ont été faites dans ces villages. Les locuteurs ont affirmé qu'il y avait une certaine incompréhension entre le nisvai et le nasvaŋ-Farun ou l'akhamb. La situation est différente selon eux en ce qui concerne la langue parlée à Burbar, il ne s'agit pas d'une incompréhension, mais d'une double compétence : les habitants de Burbar parlent également la langue nisvaie.

des organisations politiques en Mélanésie et en Polynésie en proposant davantage de catégories politiques. Il propose notamment la gérontocratie en s'appuyant sur l'étude de l'organisation sociale des habitants de Vao (Layart, 1942, pp. 51-202), une île au nord de Malekula, qu'il décrit comme une organisation politique où les « vieux » d'un lignage joue un rôle prépondérant dans la gestion de la famille et du pouvoir politique. Il ne s'agit pas d'affirmer que la communauté nisvaie est gérontocratique, mais de réfléchir au rôle social des classes d'âge dans cette communauté. Nous verrons que la classe d'âge est une caractéristique sociale qui joue un rôle déterminant dans le contenu d'une *nabol*. Sa fonction au sein de la communauté nisvaie est discutée ici afin de pouvoir décrire les données en tenant compte de ce paramètre social.

Lors du séjour de recherche de 2013-2014, des jeunes hommes du village de Renivier s'étaient fait des tresses dans les cheveux. Le lundi matin suivant, à la réunion hebdomadaire du village, le jeune *elected jif*, le chef élu par les habitants des villages de Renivier et d'Asuk, donna la parole au *kastom jif*: " chef des coutumes ", le « vieux » Sumbles, afin que celui-ci procède à un rappel des règles de vie commune. Il commença son discours en rappelant à l'assemblée les conventions sur le port des vêtements. Ses premiers mots portèrent sur les vêtements des *hevuh*, les " vieux ", seuls ces derniers pouvaient porter des pantalons, notamment pour aller à la messe le dimanche matin. Le chef des coutumes identifia ensuite les vieux de Renivier : lui-même, son frère aîné et Filip Dale Gelu. Selon Sumbles, de manière générale, les *nren lamlam*, les " hommes mariés ", doivent porter des shorts alors que les *napnevuh ari*, les " femmes mariées ", ont droit aux robes missions³⁶. Ces règles doivent être suivies lorsque l'on se trouve dans l'espace public. Chez elle ou pour aller travailler au jardin, une personne peut porter les vêtements qu'elle souhaite. Le chef des coutumes revint ensuite sur la question initiale, celle des tresses. Se faire une coiffure est réservé aux femmes, les hommes n'en ont pas le droit. Si un homme de Renivier est vu avec des tresses au village, celui-ci devra payer une amende. La parole fut alors reprise par le chef élu. Il déclara que cette règle n'ayant pas été rappelée depuis longtemps, les jeunes hommes n'auraient cette fois pas à payer d'amende.

Cette réunion du village correspond à ce que Dousset (2017) nomme une « élicitation » des règles sociales, une situation au sein de laquelle les personnes discutent leurs catégories sociales et les normes et valeurs qui y sont associées. Lorsque le chef des coutumes annonce les règles liées

36 Les robes missions sont des robes dont l'usage a été mis en place par les missionnaires. Bien que le chef des coutumes ne l'affirme pas comme une règle, l'observation lors du terrain montre que les femmes non mariées et les filles portent habituellement des jupes.

aux tenues vestimentaires, il précise des catégories sociales qui font sens pour les membres de la communauté nisvaie³⁷. Sa première distinction concerne la classe d'âge *hevuh* : " vieux ", pour ensuite distinguer les " hommes " : *nren lamlam*³⁸, des " femmes " : *napnevu*. La conception locale de l'âge est abordée à travers le concept de classes d'âge, c'est-à-dire la manière dont un groupe culturel donné conçoit les différentes périodes de la vie d'une personne et les pratiques qui y sont associées. Ces classes ne peuvent être définies en termes d'intervalle d'âges absolus (Bucholtz, 2002 ; Dortier, 2013, p. 15 ; Berman, 2019, pp. 45-60 ou Servy, 2017 p. 363 pour un exemple concernant le Vanuatu). D'ailleurs, lorsqu'ils sont interrogés sur leur âge en nombre d'années, *dram*³⁹, les *hevuh* ne le connaissent pas de manière assurée. Un point de repère temporel donné par un des *hevuh*, Bongmeme Gelu, est le passage des avions de la Seconde Guerre mondiale⁴⁰. De manière générale, le rituel de l'anniversaire ne participe pas au « rythme de la vie collective » nisvaie (Schmitt, 2007). Seuls les enfants nisvais, par le biais de l'école, connaissent leur âge en nombre d'années.

Une description du lexique nisvai de la classe d'âge permet de mieux comprendre la conception nisvaie des âges. *Nahre* : "enfant" et *nren* : " adulte, personne ", s'ils possèdent tous les deux une connotation masculine, ne suffisent pas à préciser le sexe d'une personne sans ambivalence. Afin de distinguer clairement le sexe d'une personne, *nahre lamlam* ou *navlab* sont utilisés, ils signifient respectivement garçon et fille. Il en est de même pour la classe d'âge adulte. Pour préciser le sexe d'un adulte, par exemple " homme ", il faut employer le terme *nren lamlam*, alors que pour " femme ", c'est *napnevu* qui est utilisé. Seule la classe d'âge des " vieux " spécifie systématiquement le sexe de la personne. *Hevuh* : " vieux " réfère à la fois à la classe d'âge et au sexe masculin. Si un locuteur souhaite préciser qu'il s'agit d'une vieille femme, il emploiera *napynhevuh*. Les termes *nren lamlam* et *napnevu* ne sont pas uniquement associés à l'expression de la classe d'âge, ils désignent également des relations de parenté, celle de personnes unies par les liens du mariage. Ces termes peuvent s'appliquer également aux personnes de la classe d'âge *hevuh*. Comme le montre l'exemple 2, une même personne à travers un texte peut d'abord être qualifiée de

37 Voire, qui font sens uniquement au sein de la communauté de Renivier. Les gens des autres villages de la communauté nisvaie, Levetbao et Bwenahai en particulier, n'ont pas à respecter ces règles dans leur village. En revanche, les habitants d'Asuk se réunissant avec ceux de Renivier, les mêmes règles sont suivies.

38 Le terme *lamlam*, dans l'expression *nren lamlam*, signifie dans d'autres contextes " vrai " ou " lumière ".

39 La forme nisvaie *dram* signifie également " igname ".

40 Ce passage a d'ailleurs laissé une trace matérielle : une carcasse d'avion ensevelie dans une plage jouxtant Lamap. Ce point de repère temporel est également donné, voire mis en scène, par une des personnes interviewées dans le film documentaire *Le Salaire du Poète* de Wittersheim (2009) qui se déroule dans l'île de Motalava, dans le nord du Vanuatu

napnevuh, puis être désignée de *napynhevuh*, afin de mettre en valeur une de ses caractéristiques sociales⁴¹.

Exemple 2: Exemple de désignation d'un « hevuh » au cours du texte T29

Van dry lsi napnevuh syn... nren ili. **T29.2015.43**

« Ensuite il voit la femme de l'homme. »

Kur napynhevuh ili a... syn nahemac, ili gu lci **T29.2015.77**

« alors la vieille... femme de l'ancêtre, râpe le... »

hevuh ili ga qam van vi im, gai dry pac nalog ili mai. **T29.2015.81**

« le vieux court à la maison puis il ramène le taro rapé. »

Palag hni ar dry nov hni, asub ili ga kali : « Dara pac moqi. » **T29.2015.83**

« Ils font le laplap puis se sentent fatigués, le vieux ensuite dit : « Allongez-vous. »

Les adultes, *nren ari*, sont les personnes qui sont mariées. Le terme *nren* désigne aussi bien l'ensemble des habitants d'un foyer, le couple voire une seule personne. Tout comme cela a été observé par ailleurs au Vanuatu (Jolly, 2015 ; Servy, à paraître), deux manières complémentaires de se marier ont été observées au sein de la communauté nisvaie : le mariage coutumier et le mariage à l'église⁴². La cérémonie du mariage coutumier se déroule au sein du village de la femme. C'est à ce moment que la famille de l'homme procède aux compensations matrimoniales : elle donne à la famille de la femme un cochon, de la monnaie, des nattes et des ignames. Les locuteurs nisvais considèrent acheter la force de travail et de reproduction de la femme avec ce paiement. Pour ce qui est de la résidence, l'usage au sein de la communauté nisvaie est celui de la virilocalité : la femme rejoint le foyer de l'homme après son mariage.

41 Cette façon d'étudier les concepts locaux relève de l'étude des isotopies, concept développé par Greimas (1966) puis approfondi par Rastier (1987). L'enjeu n'est pas ici de développer cette méthode, notons cependant que le vieux du texte **T29** est également désigné par « asub »: " personne extraordinaire " et « nahemac » : " esprit " au cours du texte. Ces deux concepts locaux nécessiteraient un approfondissement qui ne relève pas de cette thèse. De même, respecter des isotopies nisvaies au cours de leurs traductions en français est l'une des 13 difficultés identifiées par Berman (1985) : la préservation des réseaux sémantiques propres à une langue.

42 Le terme bichelamar *bus mared* renvoie à une forme de concubinage où l'homme et la femme résident ensemble, voire ont des enfants, sans que leur mariage ne soit rendu public par une cérémonie. La pratique a été rapportée par Jolly (2015) et Servy (à paraître). Si elle a été observée également à Lamap lors du terrain, aucun cas n'a été constaté au sein des villages où habitent les locuteurs nisvais.

La catégorie *nahre*⁴³ correspond aux personnes qui n'ont pas encore fondé de famille. Comme nous l'avons vu précédemment, tous les enfants grandissant dans les villages d'Asuk Malekula, Levetbao, Bwenahai et Renivier, parlent le nisvai au quotidien. Ils n'apprennent le bichelamar et la langue de Burbar que lors de leur scolarisation à l'école *Kamai*. Les *nahre* forment la classe d'âge la plus importante en termes d'effectif au sein de la communauté nisvaie.

BAELOA BLONG KOMUNITY BLONG RENIVIER

LOA we man i brekem .	Kavman Loa	Kastom Loa .
1 Swear lo sekomsaes pikinini, mama, papa, uncle, vilak,	1 000 VT	1 pig
2 stil	1 000 VT.	Givim back/toktok
3 Faet, givim blad	10 000 VT.	Kivim toktok .
4 Trespas	1500 VT	Kivim toktok
5 Tok baksaed	500 VT	Givim toktok
6 Disobey	100 VT.	Givim toktok
7 Damaj. Givim kil long property	1000 VT	Givim toktok / Replacem .
8 Kiaman long wan man	100 VT.	Kivim toktok .
Kiaman long Community	1000 VT	1 pig
9 Tok play olbet	500 VT	1 pig
10 Tanem Hair blong wan boy.	1000 VT	1 pig
11 Pulum wan Gel (sipas family, ya faen mo maretem) .		1 pig.
12 Rep Kes	10 000 VT limit	
13 Pulum wan mared woman .	Decision i stap long man blong woman mo Chief .	1 pig
14 Karem toktok	5000 limit.	1 pig
15 Holen naef blong mekem wan action	5000 limit	1 pig
16 Givim bel lo girl 1manis - 9manis blong bekn ol ting blong baby . mekem faen blong 20000VT. 1 year & manis karem aot baby .	givim smolsmol valu ting blong baby . mekem kastom blong baby .	

Chief. Daniel / J. Hary

Illustration 5: Les règles de vie commune de Renivier ont été rédigées en bichelamar par deux chefs élus du village, cif Daniel, fils du vieux Membran, cif J. Hary, frère puîné du vieux Dalé (Renivier, 2013).

43 Il existe une expression binomiale *nahre vulvul*, littéralement : " l'enfant qui vient de sortir ", qui désigne les bébés, les enfants qui viennent de naître. Aucune information permettant de les identifier comme une classe d'âge distincte des *nahre* n'a été recueillie.

La communauté nisvaie s'est dotée d'un texte de loi, écrit en bichelamar, afin de communiquer les règles du village aux autres villages (voir l'illustration 5). Le premier article de ce texte porte sur l'interdiction d'insulter certains membres de la communauté de Renivier. Il se présente ainsi : « *Loa we man i brekem [...] Swear lo sekomsaes pikinini, mama, papa, uncle, vilak,* » : "Loi que la personne a enfreinte [...] insulter un enfant circoncis, une mère, un père, un oncle ou un parent tabou. ". L'énumération des personnes qu'il est interdit d'insulter reflète certaines des catégories sociales de la communauté nisvaie. Parmi ces catégories, il y a celle des « *sekomsaes pikinini* », qui désigne les enfants circoncis, passés par la cérémonie du *Naluan*. La composition du nom de cette classe d'âge, « *sekomsaes* » : " circoncis ", « *pikinini* » : " enfant ", indique que la cérémonie du *Naluan* participe à la transition vers l'âge adulte nécessaire, mais ne suffit pas : les personnes passées par la cérémonie de circoncision étant toujours qualifiées d'enfant. Au sein du corpus de *nabol*, les seules personnes qualifiées d'adulte sont celles ayant fondé un foyer, c'est-à-dire vivant en couple.

La communauté nisvaie pratique les initiations pour marquer le passage à l'âge adulte et accéder à des sociétés d'initiés. Bolton (2003, p. xxxiii) parle également de « systèmes d'altération du statut »⁴⁴ pour désigner ces sociétés et les initiations qui leur sont associées. L'autrice montre que ces dernières permettent aux personnes de changer de statut social. En ce qui concerne la communauté nisvaie, l'initiation des hommes est nommée *Naluan*, et celle qui était pratiquée par les femmes autrefois est nommée *Navurvur*. Ces initiations revêtent un caractère secret pour les non-initiés. Toutefois, ces périodes sont clôturées par une cérémonie à laquelle le plus grand nombre est convié afin que les nouveaux initiés soient reconnus publiquement. Les non-initiés ne pouvant participer, ces périodes d'initiation n'ont pas été observées directement. Les informations rapportées proviennent d'entretiens avec les locuteurs ou d'observations des cérémonies clôturant l'initiation⁴⁵.

44 Il s'agit d'une traduction de l'expression « *status-alteration systems* » de Bolton.

45 Les « vieux » de la communauté nisvaie ont proposé de payer afin de pouvoir accéder au *nahmal* : la maison des initiés, durant la période d'initiation des enfants au *Naluan*. Cependant, les connaissances obtenues n'auraient pas été partageables du point de vue de la communauté, ce qui pose un problème d'ordre éthique.



Illustration 6: Le nahmal, la maison où les garçons vivent durant leur initiation, est caché derrière une palissade, Levetbao, janvier 2014.

La cérémonie du *Naluan* est une des étapes de passage à l'âge adulte pour un garçon. Elle correspond à la fête qui clôture les initiations des enfants durant laquelle ils sont " circoncis ". La cérémonie est désignée en bichelamar par *sirkonsaes* : " circoncision ", mais, contrairement à ce que le nom suggère, la pratique dite de la " circoncision " au Vanuatu peut également consister en une incision pénienne (Servy, 2017, pp. 231-239 ; Speiser, 1996, p. 183 et pour Malekula : Deacon, 1934, p. 243). La période d'initiation durant laquelle les enfants nisvais vivent dans le *nahmal* s'étend sur deux mois (voir l'illustration 6). Elle a lieu actuellement durant les grandes vacances scolaires, une période qui laisse suffisamment de temps pour que les initiations puissent prendre place. Selon les « vieux » de la communauté, cette période était plus longue avant l'arrivée de la scolarisation. Durant cette période, les oncles maternels, les *libulah*, s'occupent d'amener la

nourriture aux enfants et un adulte vit en permanence avec eux dans le *nahmal*. La personne qui a joué ce rôle en décembre-janvier 2013-2014, se nomme Morison, un jeune adulte, fils de John Hari, frère puiné de Filip Dalé Gelu. Selon ce dernier, Morison avait été choisi afin qu'il devienne un peu plus *macho*⁴⁶. Le Naluan est un temps d'initiation pour les enfants, mais aussi un temps de formation pour les jeunes adultes. Durant cette période d'initiation, l'accès au *nahmal* n'est ouvert qu'aux garçons en cours d'initiation et aux initiés, autrement dit, ceux ayant déjà payé un cochon pour le devenir⁴⁷.

En ce qui concerne les initiations des femmes, Bolton (2003) remarque dans son introduction que la littérature sur celles-ci au Vanuatu n'est pas très développée. Speiser n'en avait pas entendu parler (1923, p. 260) À Malekula, Deacon (1934, pp. 478-497) décrit pour les Seniang l'existence d'une société pour les femmes, nommée « *Lapas* ». Cette société possède sa propre maison des initiées et l'auteur estime que son rôle est similaire à la société à grade du *Nimangki*, qui existe dans la partie nord de Vanuatu. Hume (1985) à Maevo, une des sociétés matrilineaires du Vanuatu, montre l'existence de rituels liés à des sociétés de femmes. Elle décrit les cérémonies de mises à mort de cochon et les peintures des visages des femmes qui sont associées à leur prise de grade. Dans sa thèse, Bolton (2003) montre également l'existence d'un système d'altération de statut à Ambae à travers la description du rôle du tissage des nattes dans le changement de statut social des femmes. Il existait auparavant un tel système d'altération de statut au sein de la communauté nisvaie, nommée *Navurvur*. La vieille Limeten est la dernière femme de la communauté à avoir passé les grades au sein de la société des femmes. Selon elle, l'accès à cette société commençait avec les initiations des filles. Au cours de cette initiation, les quatre incisives des jeunes initiées étaient retirées à l'aide d'une noix de coco et la femme pouvait prendre un nouveau nom. Des chants du *Lebus* devaient également être joués⁴⁸. Elle raconte que lorsqu'elle a été initiée, ne souhaitant pas perdre ses quatre incisives, elle a employé une feuille médicinale : une *maqel*, pour éviter que les coups de noix de coco les déchaussent. Aujourd'hui, les filles ne sont plus initiées. Limeten n'est

46 La stratégie de donner des responsabilités à un jeune adulte est courante au sein de la communauté nisvaie. Daniel, un jeune adulte, fils de Membran, avait été élu chef du village de Renivier. Son rôle est de gérer les réunions hebdomadaires du village.

47 Les enregistrements audio et vidéo des chants du Naluan sont nommés Naluan_1 à 27 pour les quatre heures d'enregistrement audio non annoté et Naluan_mov_1 à 13 pour les 50 minutes d'enregistrement audio et vidéo non annoté.

48 Des chants suivants ont été enregistrés lors d'une séance d'élicitation avec Limeten, à Levetbao en 2013 : Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1045, Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1046, Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1047. Le dernier enregistrement a été réalisé lors d'une veillée, à Bwenahai en 2015 : Lebus_2015_Bwenahai_Limeten_1102.

d'ailleurs plus appelée par le titre qu'elle avait acquis au fil des initiations. Elle affirme toutefois que le savoir associé aux initiations n'est pas perdu, car elle l'a transmis à d'autres femmes.

Au cours de ce travail, " vieux " sera employé pour qualifier un *hevuh* de la communauté nisvaie. " Enfant " sera lui utilisé pour les *nahre* et " adulte " pour la catégorie *nren*. Afin de faciliter la lecture, les termes français " vieux ", " enfant " et " adulte " ne seront plus signalés par des guillemets.

Étudier les narrations nisvaies sur le terrain

Les données présentées dans cette thèse découlent de près de treize mois de terrain au sein de la communauté linguistique nisvaie. Ces treize mois de terrain ethnographique se répartissent en trois séjours de recherche. Le premier, en septembre et octobre 2011, a eu lieu dans le cadre du master 2. Le deuxième de 7 mois, de juillet 2013 à février 2014, et le troisième et dernier de 4 mois, de juillet à octobre 2015.

J'ai été hébergé par la famille Gelu et accueilli par l'ensemble des locuteurs nisvais au sein des villages de Renivier, Levetbao, Blaksand, Assouk et Bwenarai. Certains membres de la communauté, notamment Filip Dale Gelu, aîné de la famille Gelu, souhaitaient une aide extérieure pour réaliser des ressources langagières. L'objectif était de réaliser des ressources pédagogiques destinées aux enfants de l'école maternelle et primaire locale *Kamai*⁴⁹ pour que les professeurs de l'école leur apprennent à parler, lire et écrire en nisvai. Ces ressources participeraient également à la reconnaissance politique et au rayonnement culturel de la communauté nisvaie au niveau régional. Filip Dale Gelu avait pour objectif que les enfants dont la première langue n'est pas le nisvai et qui fréquentent l'école *Kamai* l'apprennent à l'école.

Le nisvai est une langue orale. Les deux pasteurs nisvais ont bien essayé de traduire des Évangiles, mais ils ont dû abandonner. Ils n'arrivaient ni à définir une écriture pour leur langue ni à trouver une méthode de traduction des textes bibliques du bichelamar, langue qu'ils parlent et lisent couramment, au nisvai. Le nisvai a fait l'objet, avec 18 autres langues du sud de Malekula, d'une première description phonologique et lexicographique par le linguiste Charpentier (1984) dans son *Atlas linguistique du Sud-Malakula (Vanuatu)*. Ce dernier utilise l'expression binomiale « nisvai-*vetbong* » pour désigner cette langue. Le premier mot de l'expression de Charpentier, « nisvai », est

49 / Ka-/ est le pronom lié de la deuxième personne du singulier, / mai / : " venir " ; le nom *Kamai* peut être traduit en français par : " Viens " .

un des termes que les locuteurs emploient pour identifier leur pratique langagière. « Vetbong » correspond au nom du village dans lequel résidait la majorité des locuteurs jusqu'à la fin des années 1980.

Si l'anglais, le bichelamar et le français sont les trois langues officielles du pays et que l'école maternelle et primaire locale enseigne en français, la majorité des locuteurs du nisvai ne pratiquent ni l'anglais ni le français. Seuls quelques locuteurs ayant bénéficié d'une éducation religieuse avancée ou ayant suivi un parcours scolaire secondaire s'autorisent quelques mots en anglais ou en français. L'atlas linguistique de Charpentier (1984) ne m'était pas accessible lors des deux premiers séjours de recherche⁵⁰ en 2011 et 2013-2014. L'apprentissage du bichelamar, la langue véhiculaire du Vanuatu, a été nécessaire afin d'avoir une langue intermédiaire pour dialoguer avec les locuteurs du nisvai. Lors du premier séjour, grâce aux efforts de Jacky Abong, de sa famille⁵¹ et à la lecture de la grammaire de Crowley (2004), il a été possible d'apprendre les premiers rudiments de bichelamar en une semaine. Ce n'est qu'après cette semaine que Filip Dale Gelu est venu me chercher afin d'aller vivre au sein de sa famille, dans le village de Renivier.

Dans le cadre de la description des pratiques narratives en Nouvelle-Calédonie, Bensa rappelle la nécessité d'étudier les narrations sur le terrain et en contexte : « Le sens n'est pas saisissable de l'extérieur ; il ne se dévoile à l'observateur que si ce dernier est en mesure de situer le récit dans le champ des interlocutions qui le précèdent et le suivent. » (Bensa, 1994, p. 153). Les itérations de séjours de recherche au sein de la communauté permettent au chercheur deux types de « va-et-vient » (Olivier de Sardan, 1995) : l'un, concret, correspond aux cheminements de l'enquêteur lorsqu'il rencontre ses interlocuteurs et circule d'une personne à l'autre, suivant leurs disponibilités et leurs réseaux de parenté et de connaissances. Le deuxième « va-et-vient » est plus abstrait, il émerge lorsque les données de l'enquête apparaissent. Ces données invitent le chercheur à questionner sa problématique et à revenir sur ses hypothèses au fur et à mesure de sa progression sur le terrain.

Mon terrain au Vanuatu montre que ces itérations lors de la recherche ne concernent pas uniquement le chercheur. Elles jouent également un rôle pour les interlocuteurs eux-mêmes. Ces itérations permettent aux interlocuteurs d'inscrire le chercheur dans une dynamique temporelle et de mieux cerner le rôle et les enjeux de la recherche au sein de leur communauté. Ainsi, la relation qui

50 L'Atlas linguistique de Charpentier (1984) était alors en cours de numérisation.

51 Jacky Abong est le frère aîné de Marcelin Abong, ancien directeur du Vanuatu Kaljoral Senta. Avec sa famille, ils résident dans le village francophone de Lamap, situé de l'autre côté de la baie où se trouve la communauté nisvaie.

a été nouée avec les personnes de la communauté nisvaie a évolué au fil des séjours et chaque itération dans le sud-est de Malekula a été l'occasion de renégocier mon rôle et les attentes des gens envers mon travail. Saisir cette relation et ses évolutions sont nécessaires à la compréhension des textes narratifs qui résultent du travail du terrain. Avec le temps, les membres de la communauté nisvaie situent le chercheur, sa personnalité et son projet. Ces représentations du chercheur peuvent être exprimées au cours de la pratique narrative. Si le locuteur nisvai sait qu'un lieu a été visité, qu'une personne est connue ou estime qu'un terme n'est pas maîtrisé par son interlocuteur, il pourra les solliciter comme référence, ou au contraire consacrer une séquence du texte à l'expliquer. Certains énoncés dans les textes des deux derniers séjours font référence à des éléments que l'orateur sait être connus, ou au contraire inconnus, du chercheur. Des séquences explicatives ou descriptives sont alors produites lors de la narration, car les locuteurs savaient que les explications en nisvai seraient comprises, mais que leur interlocuteur ne connaissait pas certains éléments liés à la narration.

Plusieurs méthodes d'enquête linguistique et ethnolinguistique ont été mises en place afin d'étudier les pratiques narratives nisvaies. La première a consisté en des entretiens d'élicitation lexicale, au début à partir de mots issus de la liste Swadesh (Swadesh al., 1971, p. 283), puis du vocabulaire provenant de la vie locale. Une phase d'élicitation des paradigmes grammaticaux s'en est suivie afin d'accéder à une compréhension des énoncés simples. Ces deux phases avaient pour objectif de découvrir les structures phonologiques et morphologiques du nisvai. Les questions relatives à la pratique et à la méthodologie des enquêtes d'élicitation sont décrites en détail par Crowley (2007), Bowern (2008) et Dixon (2007 ; 2008 ; 2010). Crowley et Bowern proposent des approches pratiques du terrain en abordant les questions liées aux recueils des données, au déroulement des élicitations linguistiques et à l'organisation des données résultants de ces entretiens dirigés. L'approche de Dixon, qu'il nomme *Basic Linguistic Theory*, est orientée sur les questions linguistiques que le chercheur doit se poser lorsqu'une langue est décrite pour la première fois. Une dernière phase a consisté en l'étude de textes oraux nisvais à travers la transcription et la traduction d'événements langagiers. Ces événements consistaient le plus souvent en des pratiques narratives. Leur annotation était réalisée avec l'aide des locuteurs nisvais les plus patients à l'égard du travail de recherche. Ces différentes enquêtes linguistiques ont d'abord été réalisées dans l'ordre décrit ci-dessus afin d'acquérir une première esquisse des structures linguistiques du nisvai. Ces entretiens ont fait le plus souvent l'objet d'un enregistrement sonore, accompagné d'une prise de notes sur un carnet. L'enregistrement sonore permettait de revenir de manière précise sur le contenu des

entretiens. De leur côté, les notes manuscrites, plus synthétiques, permettaient de revenir plus facilement sur le contenu de l'entretien.

Vivre quotidiennement au sein de la communauté fut l'occasion de pratiquer l'observation participante. La réalisation des tâches du quotidien (jardinage, pêche, préparation et transport du coprah⁵², déplacements avec les membres de la communauté, préparation du kava⁵³) et la participation aux événements du village (réunions, messes, parties de football, mariage) permettent, du point de vue de l'enquête linguistique, de fournir un contexte aux usages langagiers et de pratiquer la langue dans différentes situations. Les entretiens avec des adultes sur la langue nisvaie ont été réalisés principalement avec des hommes, les locuteurs nisvais m'ayant enjoint à ne pas travailler avec les femmes adultes des villages nisvais. La raison invoquée était que le nisvai n'étant pas leur langue maternelle, elles ne le maîtrisent pas correctement, bien que ces dernières conversent effectivement en nisvai au quotidien. Les hommes commentaient d'ailleurs régulièrement les erreurs que les femmes pouvaient faire en parlant nisvai⁵⁴.

Le sujet initial de la thèse était l'étude lexicographique des pratiques langagières liées à l'expression de l'environnement (climat, taxonomie, paysage). La méthodologie consistait en une approche lexicographique de la taxinomie locale dans la lignée des travaux de Conklin (1954, 1962, 1986) et de Brown *et al.* (1985). Au fur et à mesure du déroulement du terrain, l'évolution du projet était discutée avec les membres de la communauté nisvaie, notamment au début de chaque séjour de recherche. À chaque arrivée au sein de la communauté, la première tenue de la réunion hebdomadaire du village était l'occasion de présenter et de discuter le projet de documentation en cours. C'est à la fin du séjour de 2013-2014, qu'il est apparu que l'étude des taxonomies locales et des pratiques langagières liées à l'expression de l'environnement ne motivait pas suffisamment les locuteurs pour participer au projet de documentation. Les locuteurs estimaient que la documentation des pratiques narratives serait plus propice à la production de ressources pédagogiques pertinentes pour l'école locale.

Le travail de documentation de l'expression de l'environnement en nisvai n'a bien sûr pas été abandonné. Il a permis la production d'un lexique de taxons des poissons, des oiseaux, des reptiles

52 Le copra correspond au produit résultant du séchage de l'albumen de la noix de coco. Le copra, malgré le variation de son cours sur le marché, est une source importante de revenus pour les habitants de Renivier et de la région.

53 Le kava est une boisson psychotrope dont la préparation consiste à broyer les racines d'une plante éponyme (*Piper methysticum*).

54 Une des erreurs ainsi rapportées concernait l'expression de la possession, qu'un nom inaliénable soit marqué comme un nom aliénable, ou inversement

et des amphibiens ainsi qu'une meilleure compréhension des usages des verbes et méronymes associés aux différents ordres du vivant. Cette étude a enrichi la compréhension des pratiques narratives et a permis d'identifier un grand nombre de taxons employés dans les textes oraux nisvais. Les propos explicatifs et descriptifs recueillis lors de l'étude des termes liés à l'expression de l'environnement ne font cependant pas l'objet d'une analyse dans cette thèse, seul le lexique des taxons est présenté en annexe du présent texte.

Chapitre I De la documentation des langues orales à leur étude ethnolinguistique

La présente recherche s'ancre dans plusieurs approches et méthodes scientifiques : la documentation des langues, la linguistique textuelle, la linguistique variationniste, le traitement automatisé des langues et l'observation participante. Cette rencontre entre différentes optiques scientifiques vise à étudier les textes narratifs nisvais comme des pratiques sociales, tout en intégrant les enjeux de la documentation des langues à travers le monde. La revue réalisée au cours de ce chapitre présente ces approches afin de pouvoir introduire les choix qui ont été faits pour ma recherche et les mettre en relation dans la conclusion. Ce dialogue passe par la définition d'objets de recherche partagés par ces disciplines et approches, regroupés au sein d'une même problématique qui permet de répondre à l'hypothèse suivante : les nabol sont des performances discursives produites en fonction de la situation de narration et de paramètres sociaux.

La revue des approches débute par la linguistique documentaire. Cette dernière fournit un cadre de références des pratiques, techniques et enjeux associés au projet de documentation des langues du monde. La problématique de la documentation des langues orales est mise en perspective avec le projet, plus récent, de documentation des langues en danger. La recherche se déroulant au Vanuatu, un inventaire des travaux de documentation linguistique du Vanuatu, et ceux de l'île de Malekula notamment, est nécessaire. Cet inventaire vise à identifier les catégories grammaticales particulières à l'archipel ni-vanuatais qui seront utiles à l'analyse des textes nisvais. La section suivante porte sur l'étude des textes narratifs. Il s'agit de discuter des concepts issus de la narratologie, de la linguistique textuelle et de la linguistique énonciative qui seront employés pour décrire le contenu langagier des narrations nisvaies. Enfin, ce chapitre conclut sur les deux approches qui permettent d'aborder le point de vue de la communauté linguistique nisvaie : une linguistique variationnelle s'appuyant sur des données issues de l'enquête de terrain. L'approche variationniste fournit une méthodologie pour associer des observations d'ordre linguistique à des observations d'ordre social. Après avoir exposé la démarche de la linguistique variationniste, nous aborderons la question du terrain ethnographique et de l'accès aux représentations sociales et culturelles de la communauté étudiée.

I.a La documentation des langues orales

Depuis les années 1990, un consensus au sein de la communauté des linguistes a émergé pour reconnaître la diminution massive de la diversité langagière à travers le monde comme étant un enjeu pour les sciences du langage. Du fait de la perte de données sur la diversité des langues à travers le monde, l'observation des formes possibles que peut prendre le langage s'en trouve réduit (Hale et al., 1992). À la reconnaissance scientifique de la problématique des langues en danger a suivi une reconnaissance institutionnelle (UNESCO, 2008 ; Moseley, 2010). Un programme de documentation des langues en danger à travers le monde s'est ensuite développé (Austin & Sallabank, 2011 ; Florey, 2009). La documentation des langues s'inscrit le plus souvent dans une approche descriptive (Himmelman, 1998), associée à la typologie linguistique, appelée également l'approche typologiste-fonctionnelle. Cette approche étudie les langues grâce à des concepts linguistiques dont la pertinence est éprouvée à travers leur réutilisation pour décrire les phénomènes linguistiques d'une langue à l'autre (voir Croft, 2009 ou Dixon, 2010 pour une description plus approfondie de la méthode typologiste).

En parallèle à ce programme, un courant scientifique spécialisé distinguant la problématique de la documentation linguistique de la description a émergé (Himmelman, 1998). Ce courant a permis, du point de vue de la linguistique descriptive, de développer un programme de recherche interdisciplinaire. Cette distinction aide à produire des documentations en se détachant des concepts issus de la linguistique (Himmelman, 1998). *The Oxford handbook of linguistic fieldwork*, édité par Thieberger (2012), dédie sa troisième partie, *Collaborating with other disciplines*, aux questions liées à l'interdisciplinarité dans la documentation des pratiques langagières d'une communauté. Ces chapitres montrent comment des collaborations peuvent prendre forme avec l'anthropologie, la botanique, les mathématiques, l'astronomie et la géographie⁵⁵.

La documentation des langues a pour objet de définir des normes et des pratiques favorisant le partage et la conservation des données linguistiques. L'un des projets récurrents d'une documentation linguistique est la production de ressources langagières, comme un dictionnaire, un lexique monolingue ou bilingue (voir par exemple les propositions de Cablitz *et al.* (2007) ;

⁵⁵ Les exemples d'interdisciplinarité dans la documentation d'une langue sont pour l'anthropologie les chapitres *Understanding human relations (kinship systems)* de Laurent Dousset, *Technology* de Pierre Lemonnier, et *The language of food* de Nancy J. Pollock, l'ethnobotanique avec *Botanical collecting* de Barry J. Conn, l'ethnobiologie : *Ethnobiology: basic methods for documenting biological knowledge represented in languages*, de Will McClatchey, les mathématiques : *Fieldwork in ethnomathematics* de Marc Chemillier, l'astronomie -- Cultural astronomy for linguists de Jarita Holbrook et enfin la géographie : *Geography: documenting terms for landscape features*, de Andrew G. Turk, David M. Mark, Carolyn O'Meara, et David Stea ou *Toponymy: recording and analysing placenames in a language area* de David Nash et Jane Simpson

d'Austin et Sallabank (2011, p. 337) ou de Thieberger (2011)). La proposition de Thieberger (2011) insiste en particulier sur la pertinence des dictionnaires multimodaux, c'est-à-dire combinant différents formats de données : écrit, audio ou vidéo. Les intérêts scientifiques sont multiples : permettre la traçabilité des analyses jusqu'aux données primaires, assurer leur pérennité ou encore leur réutilisabilité. Nathan (2006) associe ainsi la multimodalité d'une documentation à la possibilité pour les enseignants locaux de « mobiliser » les ressources langagières. Le terme « mobilisation » désigne ici la capacité d'un processus documentaire à générer des données qui soient utilisables aussi bien par les locuteurs de la communauté langagière étudiée que par le chercheur pour ranimer la pratique d'une langue (Nathan, 2006, p. 364).

La documentation des pratiques langagières n'est cependant pas une thématique nouvelle. Les folkloristes du XIX^e siècle documentaient les pratiques langagières à travers l'Europe et le monde en fonction des régions, des activités, voire des corporations de travailleurs. Le folkloriste Sébillot (1913) différenciait ainsi l'ethnographie traditionnelle, c'est-à-dire l'ethnographie du savoir transmis par la parole dans les sociétés « primitives »⁵⁶, de l'ethnographie du folklore et la transcription fidèle des pratiques narratives. Un des objectifs des ethnographes de la parole était de transcrire un grand nombre de contes, de légendes et de mythes. Cet objectif entraîna l'émergence de collections importantes de textes. La question de leur indexation s'est alors posée. C'est dans ce contexte que le gouvernement finlandais a financé Aarne (1909) afin qu'il mette au point un système de classement des textes recueillis. Aarne développa un index en se basant sur une analyse schématique de la structure narrative et des éléments récurrents d'une histoire : le conte-type. À chaque numéro de l'index sont associés un titre générique et la liste des principaux épisodes du récit correspondant (Bru, 1999, §. 12)⁵⁷. Cet index par conte-type a bénéficié de deux mises à jour majeures en 1961 et plus récemment en 2001 (Aarne et Thompson, 1961 ; Uther, 2001). Il est toujours employé par des ethnographes des littératures orales malgré les critiques reconnues quant à son « manque de rationalité » (Bru, 1999). Propp (1968, p. 8) reproche à cette méthode d'indexation la nécessité, pour le chercheur, d'avoir réalisé une étude comparative des thèmes des contes afin de pouvoir déterminer où débute et où termine un thème, une tâche qu'Aarne n'avait pas réalisée selon lui. Propp (1968, p. 9) ajoute que la séparation objective des thèmes est une tâche qui requiert une étude

56 Dans la catégorie « primitif », Sébillot incluait explicitement les marins, les paysans ou toutes les autres personnes ne sachant pas lire.

57 Chaque type de conte de l'index est construit d'un numéro, par exemple AT.654 et d'un titre, pour ce numéro « Les Trois Frères ». Ce numéro est compris entre 1 et 2400 pour l'index de Aarne et Thompson. Ces numéros sont regroupés en ensemble, par exemple les numéros compris entre 1 et 99 correspondent à des contes d'animaux sauvages.

préliminaire sans laquelle ces thèmes ne seraient le résultat que des préférences personnelles de l'auteur.

D'un point de vue méthodologique, la documentation linguistique actuelle s'inspire des travaux de Boas sur les langues amérindiennes (1901, 1922, 1947). Les textes qu'il a collectés ont été annotés de manière détaillée : chaque mot de la langue documentée est traduit en anglais via une ligne d'annotation en dessous du fil du texte. Dans certains cas, Boas (1922) fournit, au fil du texte et par le biais de notes de bas de page, des informations grammaticales pour chacun des mots. Après avoir analysé les textes, Boas les traduit systématiquement de manière intégrale, et non pas en les segmentant phrase par phrase. Son approche se distingue notamment de l'approche des folkloristes en ce qu'elle propose une analyse linguistique des textes collectés. Les folkloristes ne fournissaient pas d'analyse linguistique, mais se concentraient sur la collecte et la traduction en suivant les pratiques littéraires de leur époque.

Afin de pouvoir décrire si une langue a fait l'objet ou non d'une documentation, les notions de " dotée ", ou ses équivalents négatifs " peu dotée " ou " non dotée ", informent sur l'existence ou non de ressources langagières. Si elles ne renseignent pas explicitement sur la présence d'une description linguistique ou ethnographique, le fait qu'une langue soit dotée le présuppose néanmoins⁵⁸. Les réflexions provenant du monde du traitement automatique des langues peu dotées (voir par exemple Littell *et al.*, 2018), concernent principalement des langues qui, du point de vue de la linguistique descriptive, sont décrites et documentées. Des initiatives issues du traitement automatique des langues ont vu le jour pour produire des documentations massives de langues orales encore peu ou non documentées. Ces initiatives reposent sur une normalisation du processus de collection des données langagières et d'informatisation de l'analyse des structures linguistiques. Ainsi, le projet BOLD-PNG (Bird, 2010 ; Bird *et al.*, 2013) pour la Papouasie Nouvelle-Guinée ou BULB (Adda *et al.*, 2016) pour le mboshi, le basaa et le myene, trois langues bantoues d'Afrique, sont des projets de documentation de langues orales assistée par des techniques de traitements automatisés. Les deux projets s'inspirent du protocole *Basic Oral Language Documentation* (BOLD) mise au point par Reiman (2010). Ce protocole consiste à faire répéter l'enregistrement d'un événement langagier par un autre locuteur afin qu'il le prononce distinctement. L'événement langagier est ensuite traduit oralement par ce locuteur dans une langue véhiculaire plus courante. Le projet BOLD-PNG envisage la documentation à grande échelle, avec l'enregistrement de dix heures

⁵⁸ Il existe toutefois des communautés linguistiques qui ont observé des pratiques scripturales du fait de la colonisation et ont élaboré un système d'écriture et des documents avec ce dernier sans attendre l'aide d'une institution. C'est le cas de l'écriture du Cherokee qui a été élaborée au début du XIX^e siècle par un locuteur monolingue (Walker et Sarbaugh, 1993). Dans ce cas, il est possible qu'une langue soit dotée sans pour autant qu'il existe de description linguistique.

de conversations, narrations ou autres événements langagiers pour une centaine de langues de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Le projet a pour objectif de constituer une documentation qui permettra aux générations futures de redécouvrir ces langues vouées à disparaître selon les auteurs. L'approche ne vise pas à constituer un corpus thématique ou problématisé, mais au contraire un ensemble le plus varié possible d'enregistrements d'événements. Depuis la fin de la collecte, Bird a publié des articles sur des questions méthodologiques liées à l'analyse des langues orales non documentées⁵⁹. En revanche, aucune ressource en ligne associée aux données enregistrées n'est actuellement disponible⁶⁰. De son côté, le projet BULB est moins ambitieux du point de vue du nombre de langues documentées : trois seulement. Il vise cependant à produire pour chacune d'entre elles un corpus de 100 heures d'enregistrement audio d'événements langagier, sans compter les temps d'annotation orale via l'application LIG-Aikuma (Gauthier *et al.*, 2016)⁶¹. À la différence de BOLD-PNG, BULB vise également à élaborer des outils de traitement automatisé, comme la transcription automatique des phonèmes des langues Bantu et le repérage non supervisé de mots (Godard *et al.*, 2016) pour assister les linguistes lors de l'étude d'une langue orale. Les premiers résultats du projet BULB (Blachon *et al.*, 2016 ; Godard *et al.*, 2016) concernent la collecte d'enregistrements sonores et la découverte des mots. La collecte pour le mboshi totalise 48 heures d'enregistrements, réparties entre de la parole spontanée (33 heures de débats et narrations), des élicitations (9,5 heures), de la lecture de phrases (2 heures) et de discours (3,5 heures). En ce qui concerne la découverte des mots du mboshi, les algorithmes évalués ont été testés sur un corpus mboshi-français et comparés aux résultats obtenus avec un corpus de référence anglais-français. Les résultats obtenus sur le corpus mboshi-français sont moins bons que ceux obtenus sur le corpus de référence anglais-français de taille similaire. Le meilleur algorithme atteint un taux de précision de 61 % avec un taux de rappel⁶² de 75,5 % pour le corpus mboshi-français, alors que pour le corpus anglais-français, les taux sont respectivement de 74,6 % et 91,5 %. Les auteurs estiment que ces différences sont dues à la mauvaise représentation graphique du mboshi dans le corpus pour lequel les informations liées aux tons ont été supprimées. La nature du corpus mboshi-français, qui présente une diversité lexicale moindre que celle français-anglais joue peut-être également un rôle.

59 La page Google Scholar de l'auteur recense une vingtaine d'articles scientifiques sur le sujet : https://web.archive.org/web/20190814214932/https://scholar.google.com/citations?hl=en&user=xoyloJAAAAAJ&view_op=list_works&sortby=pubdate

60 Il s'agit pourtant d'un point annoncé sur le site du projet (BOLD-PNG, 2019).

61 Cette application est issue de l'application Aikuma développée pour le projet BOLD-PNG (Bird, Hanke, Adams, & Lee, 2014).

62 L'indice de précision permet de mesurer la justesse d'un traitement en mettant en rapport les vrais positifs sur l'ensemble des positifs ; le rappel indique si un traitement retourne un nombre important de résultats pertinents ou non, il est calculé en rapportant les vrais positifs sur les faux négatifs.

Ces deux initiatives, BOLD-PNG et BULB, proviennent de chercheurs qui envisagent la question de la documentation du point de vue de la problématique des langues en danger et des tâches associées aux traitements automatisés des langues. Le point de vue des communautés qui pratiquent ces langues n'est pas mis en avant, que ce soit au niveau de leur conception de la langue que des enjeux sociaux ou politiques de la documentation. Ces deux projets montrent toutefois que la question de l'usage de techniques de traitement automatisé pour documenter une langue est une problématique de recherche actuelle.

Un autre point à considérer lors de l'étude de pratiques langagières est la réutilisabilité des données linguistiques qui lui sont associées. Bird et Simons (2003) appliquent le concept de « portabilité », issu du développement des logiciels, afin de mieux appréhender ces enjeux lors de l'élaboration de la ressource contenant ces données. La portabilité, en informatique, désigne la capacité d'un logiciel à être utilisé au sein de différents environnements, soit matériel en fonction du processeur, ou logiciel en fonction du système d'exploitation. Dans le cadre de la documentation de pratiques langagières, la portabilité d'une ressource vise à améliorer les possibilités de réutilisation des données à travers le temps, le matériel, les logiciels et quel que soit l'objectif. Les auteurs proposent sept « dimensions », caractérisées chacune par un terme, pour aborder la portabilité d'une ressource langagière. Ces dimensions sont :

- Le **contenu**, qui renvoie aux informations que la ressource contient. Ce contenu doit être traçable, le lecteur d'un texte où sont citées les données doit pouvoir les retrouver au sein de la ressource d'où elles sont issues. De plus, la terminologie employée pour décrire le contenu doit être non ambiguë afin de faciliter la compréhension des travaux et leur réutilisation.
- Le **format**, qui désigne la manière dont les informations sont représentées électroniquement au sein d'un fichier. Ce format doit être ouvert⁶³ et à balisage descriptif⁶⁴ et les caractères doivent être codés en Unicode afin de pouvoir représenter le plus grand nombre de caractères.
- La **découvrabilité**, qui caractérise la possibilité de trouver une ressource. Il s'agit également de pouvoir évaluer sa pertinence pour un objectif donné.

63 Un format est dit ouvert lorsque son usage ne nécessite pas de payer une licence d'utilisation particulière. Dans le cas contraire, le format est dit fermé ou propriétaire.

64 Un balisage descriptif est un balisage dans lequel les informations sont caractérisées par leur fonction, alors qu'un balisage présentatif indique de quelle manière afficher les données. Un balisage descriptif facilite la manipulation informatisée des données car celles-ci sont organisées de manière sémantique.

- L'**accès**, qui porte sur les possibilités de consulter un document une fois que celui-ci a été identifié.
- La **citation**, qui concerne la possibilité de faire référence de manière pérenne à une ressource. Cette citation doit permettre de faire référence à un document immuable tout comme à ses différentes parties.
- La **conservation**, il s'agit de s'assurer qu'une ressource et son moyen de consultation restent disponibles sur le très long terme.
- Les **droits**, qui correspondent aux autorisations d'utilisation dont disposent les personnes qui consultent la ressource. Ces droits doivent être définis afin de trouver un équilibre entre l'importance de la ressource pour la carrière du chercheur qui l'a produite, son ouverture au plus grand nombre, mais également restreindre l'accès aux informations sensibles.

Ces dimensions ont servi de cadre de références au projet *Open Language Archives Community* de Simons, Gary et Bird (2003). Ce projet associe une communauté de personnes et d'institutions dont l'objet est de créer une bibliothèque en ligne de ressources langagières à travers 1) le développement de pratiques et de consensus sur la manière de gérer les archives numériques et 2) la mise en place d'un réseau interopérable de dépôts et d'hébergement pour accéder à ces ressources (Simons et Bird, 2003, p. 2). Le projet a débuté en 2001 et la communauté s'est étendue à partir de 2002. Aujourd'hui, le réseau est toujours actif et l'interface de recherche permet d'accéder aux références de plus de 300 000 documents⁶⁵.

En ce qui concerne le contenu des ressources langagières, différentes initiatives cherchent à normaliser les pratiques d'annotations linguistiques des chercheurs. Des conventions et des normes ont été développées afin d'organiser les informations résultant de l'annotation des pratiques langagières, écrites ou orales. La convention *Lexical Markup Framework* (Francopoulo *et al.*, 2006) fournit un cadre pour élaborer des ressources lexicales au format XML. Deux types de ressources sont ciblées par ce cadre : celles destinées au traitement automatisé des données linguistiques et celles souhaitant produire des dictionnaires informatisés⁶⁶. En ce qui concerne les données linguistiques, la norme *ISO 12 620:1999* propose la mise en place de registres en ligne de catégories de données⁶⁷ (Wright, 2004). Ce système de registres a pour objectif de définir des

65 Voir la page <http://search.language-archives.org/index.html> pour accéder à l'interface de recherche.

66 Proposition de traduction pour « *Machine-Readable Dictionaries* ».

67 Proposition de traduction pour « *Data Category Registry* ».

catégories utilisées lors de la description du contenu des ressources langagières. Une fois cette norme mise en place, il devient possible d'accéder à des sous-ensembles de la ressource grâce à des sélections thématiques structurées en fonction des catégories du registre. Des registres en ligne de catégories de données ont été mis en place pour la description linguistique, par exemple ISOcat (Kemps-Snijders, Windhouwer, Wittenburg, & Wright, 2006), devenu DatCatInfo⁶⁸ ou l'ontologie GOLD (Farrar et Lewis, 2007). Un des intérêts est d'utiliser des définitions communes des concepts linguistiques pour ensuite pouvoir comparer les données des différentes documentations linguistiques. L'application de ces conventions lors de la description d'une langue, à travers l'utilisation d'outils normés⁶⁹ ou le développement d'applications dédiées, facilite la réinterprétation future des données en garantissant la valeur sémantique de la terminologie employée.

Les réflexions de Cameron (1995) permettent de porter un regard critique sur l'usage qu'il sera fait des ressources langagières. Cameron (1995) étudie, à travers ce qu'elle désigne par « *verbal hygiene* », les pratiques d'évaluations, de prescriptions et de régulations qui norment l'utilisation de la langue. Un des postulats de la linguistique descriptive consiste à qualifier ces pratiques métalinguistiques de prescriptives. Ces pratiques, la linguistique descriptive doit s'en distinguer pour deux raisons : d'une part, pour ne pas influencer le cours spontané et « naturel » de l'évolution d'une langue, et d'autre part, pour ne décrire que des faits linguistiques objectifs. Cameron réfute ce postulat et questionne l'opposition entre description et prescription afin de mettre en évidence l'interprétation normative qui est faite par les lecteurs des descriptions linguistiques. Elle montre que les lecteurs sollicitent les descriptions des linguistes comme des références afin de guider leur pratique de la langue. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'études sur les usages et les interprétations de ressources langagières développées pour une communauté de langue orale ou ne disposant pas d'un genre discursif de type dictionnaire. Préciser la source des données présentées au sein d'une ressource langagières et le rôle du linguiste dans la constitution de celle-ci permettra aux locuteurs de porter un regard critique.

68 Voir www.datcatinfo.net.

69 Le logiciel de transcription ELAN propose ainsi une interface pour se connecter aux registres en ligne de catégories de données.

1.a.1 Les descriptions linguistiques au Vanuatu et à Malekula

Le panorama des documentations linguistiques existantes au Vanuatu, et en particulier à Malekula, a comme objectif de réaliser une recension des concepts grammaticaux qui seront pertinents à la présente étude des pratiques narratives nisvaies.

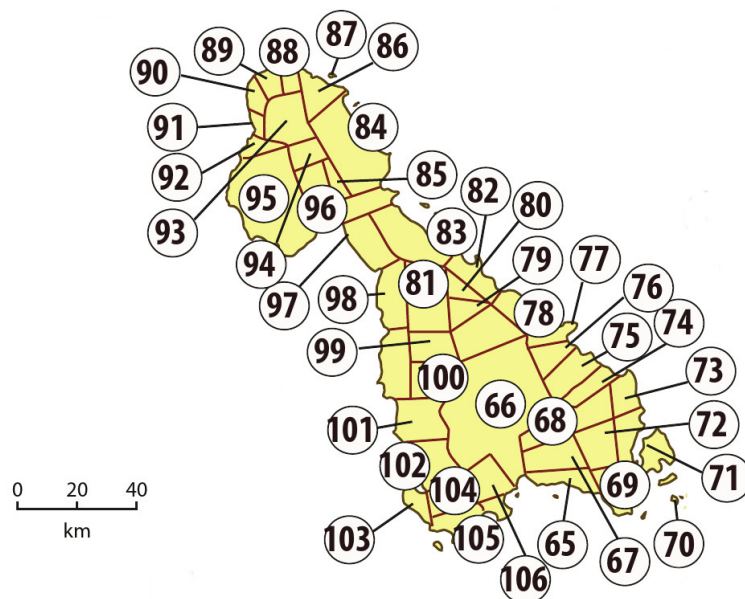
François *et al.* (2015) distinguent trois vagues de documentation linguistique du Vanuatu. La première vague correspond aux travaux de missionnaires et des premiers linguistes. Elle a débuté avec l'évangélisation des ni-Vanuatais. Les descriptions étaient principalement l'œuvre des missionnaires, par exemple ceux de von der Gabelentz (1873) et à sa suite ceux du révérend Codrington (1885) qui portaient sur la description des langues dites mélanésiennes dans leur ensemble. Une deuxième vague importante de documentation linguistique des langues du Vanuatu a démarré dans les années 1970 avec les premiers travaux de Lynch (1970), Tryon (1971), Charpentier (1979) puis Crowley (1982) dans l'archipel. Enfin, une dernière vague de documentation des langues a démarré dans le milieu des années 1990 avec la fin du moratoire sur les recherches au Vanuatu en 1994 et la nouvelle politique de Ralph Regenvanu, alors directeur du Centre culturel du Vanuatu. Ces travaux de description linguistique visent à produire la grammaire d'une langue, souvent associée à un corpus de textes narratifs, dans le cadre d'une thèse de doctorat. Ces grammaires descriptives consistent en l'analyse des structures de la langue. Après avoir étudié la phonétique et le système phonologique de la langue, le linguiste porte alors son attention sur les catégories morphologiques et les processus syntaxiques.

Il n'existe que peu de travaux de documentation langagière sur les littératures au Vanuatu, qu'elles soient orales ou écrites. Si la majorité des travaux de description linguistique fonde leurs études sur la collecte de textes oraux, cette collecte sert de support à des analyses linguistiques de type morphologique ou syntaxique dans la lignée des travaux Boas (1901, 1922) Leur problématique n'est pas d'analyser les textes qui le composent comme des pratiques narratives reliées par une dialectique cohérente, mais de fournir un fond d'exemples justifiant les analyses. C'est le cas, par exemple, du recueil de textes que Schutz (1969) a constitué sur la langue nguna, parlée dans l'île éponyme. L'auteur précise dans l'introduction que son objectif lors de la constitution du corpus était d'obtenir une base de références pour l'étude grammaticale du nguna⁷⁰.

⁷⁰ Ce recueil se situe dans la lignée des collectes annotées de textes pratiquées par Boas (1901) : le texte est présenté de deux manières, la première consiste à produire un texte dans un format habituel au lecteur européen, la deuxième présente une version découpée en segments. À chacun de ces segments, eux-mêmes découpés en morphèmes, est associée une ligne d'annotation morphologique.

Il existe cependant des études portant sur les pratiques narratives de communautés linguistiques du Vanuatu. Les travaux de Facey (1988) et Brotchie (2009) situent les narrations étudiées au sein d'un corpus de textes, plutôt qu'être une approche parcellisant les textes en propositions dissociées les unes des autres. Ce sont les textes en tant qu'objet de recherche qui ont constitué le sujet de leur recherche.

65	Axamb	76	Niolean	87	Vao	98	Neve'ei
66	Lendamboi	77	Rerep	88	Alovas	99	Nivat
67	Nasvang	78	Unua	89	Vovo	100	Nasarian
68	Sörsörian	79	Vivti	90	Nese	101	Aveteian
69	Avok	80	Nitita	91	Najit	102	Ninde
70	Uliveo	81	Avava	92	Malua Bay	103	Nahavaq
71	Port Sandwich	82	Neverver	93	Njav	104	Näti
72	Nisvai	83	Litzlitz	94	Tirax	105	Naha'ai
73	Burmbar	84	Uripiv	95	V'ënen Taut	106	Navwien
74	Mbwenelang	85	Rutan	96	Tape		
75	Aulua	86	Botovro	97	Larëvat		



Carte 4: Langues de Malekula. Extrait de la carte des langues du Vanuatu. (François et al., 2015, p. 3)

Malekula est une île où la densité linguistique est exceptionnelle. Une langue y est en moyenne parlée par 573 locuteurs, alors que la moyenne de l'archipel est de 1 800 locuteurs par langue (Office, 2009). Afin d'avoir une idée précise de l'état de la documentation linguistique descriptive des langues de Malekula, un tableau recensant ces travaux a été dressé sur fondement de la carte produite par François *et al.* (2015, p. 3) comme référence (voir la *Liste des informations relatives*

aux langues de Malékula en annexe, p. 319). Cette liste identifie les langues de Malekula avec les ressources en linguistique descriptive disponibles les concernant, lorsqu'elles existent. Seule une langue, nommée Repanbitip par l'Ethnologue (2016) n'est pas dans la liste des langues proposées par François *et al.* (2015). Il s'agit peut-être d'un autre nom d'une des langues déjà recensées, mais aucun lien entre les différentes sources n'a pu être établi pour associer le nom à un lieu ou à une communauté langagière particulière.

La consultation de ces descriptions linguistiques a permis d'identifier des catégories linguistiques qui jouent un rôle dans l'étude des pratiques narratives nisvaies. L'article est important dans les langues du Vanuatu, car il permet de repérer les entités nommées. La linguistique océaniste (Lynch *et al.*, 2002, p. 3 ; Malau, 2016) a pour habitude de nommer « article » le morphème, le plus souvent un préfixe, qui marque la distinction entre nom propre et nom commun, contrairement à l'acceptation habituelle qui porte sur la définitude. À Malekula, les formes les plus courantes de ces articles sont /na-/ pour l'article introduisant les noms communs, /a-/ pour l'article introduisant les noms propres et /li-/ pour les noms de lieu ou de femmes.

Une autre catégorie essentielle à l'étude des pratiques narratives est celle des pronoms qui permet notamment d'étudier les points de vue adoptés par l'orateur. Les langues du Vanuatu marquent une opposition entre la première personne du pluriel inclusive et celle exclusive. Cette opposition est productive à travers différentes catégories grammaticales. Elle concerne les pronoms personnels sujets et les pronoms possessifs⁷¹. En ce qui concerne les pronoms possessifs, les langues du Vanuatu distinguent les objets possédés en plusieurs catégories. La première opposition, systématique à l'échelle du Vanuatu, est celle entre l'aliénable, les objets qui peuvent être distingués de leur possesseur, et l'inaliénable, les entités nécessairement associées à un possesseur. Au sein de la catégorie inaliénable, il peut exister des distinctions selon la relation entre l'objet inaliénable et son possesseur. En ce qui concerne l'aliénable, les locuteurs emploient des classificateurs afin de préciser la nature de l'objet possédé. Ainsi, le Vurës, parlé dans le sud de Vanua Lava, distingue la nourriture : /ga/, la boisson : /ma/, les animaux domestiques /bōla/, le moyen de transport : /ka/, les vêtements : /no/, le lit ou les objets en rapport avec le lit : /ba/ et le générique : /mōgō/ (Malau, 2016, p. 290).

Les descriptions linguistiques des langues de Malekula montrent que celles-ci ne disposent pas de la même variété de classificateurs que les langues du nord du Vanuatu. Si les distinctions entre

⁷¹ Consulter par exemple Charpentier (1979, p. 49) ou Healey (2013, p. 47) pour des descriptions sur les pronoms personnels et Guérin (2011, p. 170) pour les pronoms possessifs.

inaliénable et aliénables est systématique, des sous-distinctions sont plus rares que dans les langues du nord du Vanuatu. Toutefois, la grammaire d'Healey (2013, p. 69) sur la langue parlée dans les îles Maskelynes montre qu'une distinction est réalisée entre les objets aliénables mangeables et les autres objets.

1.a.2 Le rôle des motivations locales pour écrire la langue

L'élaboration d'une écriture a fait l'objet de discussions, que ce soit d'un point de vue théorique (Pike, 1947; Sebba, 2009; (Lüpke, 2011) Clifton, 2016) ou bien à un niveau pratique, dans le cadre de conventions orthographiques pour une langue du Vanuatu (Sperlich, 1991, pp. 77-79⁷²; Crowley, 1998, pp. 37-39; François, 2001; Brotchie, 2009, p. 15 et Jauncey, 2011, pp. 45-46)⁷³. S'il existe des pratiques scripturales anciennes au Vanuatu, " les dessins dans le sable "⁷⁴ (Deacon et Wedgwood, 1934; Rio, 2005), celles-ci ne sont pas identifiées comme correspondant à une écriture, car ces dessins géométriques ne transmettent pas les signes d'une langue vernaculaire. L'écriture, entendue comme la pratique d'utiliser des signes conventionnels pour représenter la parole, a été importée par les missionnaires à travers l'évangélisation et l'éducation scolaire lors de la colonisation. Lorsqu'il y a une demande locale afin qu'une écriture soit élaborée, celle-ci s'insère le plus souvent dans le cadre de considérations religieuses et scolaires (Lüpke, 2011). Cette écriture s'intègre alors au retour concret attendu par la communauté d'accueil du projet, retour nécessaire lorsque le chercheur espère collaborer ou coopérer avec celle-ci (Mosel, 2006).

Depuis les travaux de Pike (1947, p. 213), l'élaboration d'une écriture intègre des facteurs non linguistiques dans le choix des lettres d'une langue. Ces facteurs non linguistiques sont posés comme des contraintes à appliquer à l'idéal que serait une écriture entièrement phonologique. Afin que l'orthographe soit acceptée par les personnes pour laquelle elle est conçue, Pike (1947, pp. 232-250) propose un ensemble de facteurs sociaux, politiques et techniques (notamment l'intérêt de la

72 Sperlich (1991, p. 77) reconnaît un usage local de l'écriture : « *Only for personal letter writing or written messages do native speakers use Namakir, and then it is the older generation who remembers orthographic conventions taught by the early missionaries* ». Mais cet emploi ne présente pas d'importance selon Sperlich, puisqu'aucun texte imprimé n'a survécu.

73 Notons aussi les recommandations sur le développement d'une orthographe émanant de l'UNESCO (1953, p. 60-64)

74 Le terme " dessin dans le sable " s'inscrit dans la continuité de la proposition de Layard (1942, p. 649) qui parle de « *sand-tracing* » pour désigner la pratique du dessin sur sable. Deacon (1934, p. 132), qui avait observé auparavant cette pratique sur différents supports poudreux : sable, cendre voire boue, utilise le terme « *geometrical drawing* », ne précisant pas de support. Certains de ces dessins sont également exécutés sur des masques et des objets utilisés lors des cérémonies, voir par exemple les masques-coiffes de l'île de Lamap de la collection du Quay Branly, (Boulay, 1991).

population locale à écrire la langue, d'obtenir le soutien des administrateurs locaux et des personnes bilingues quant à l'alphabet employé, de faciliter l'apprentissage de l'orthographe, la problématique de l'impression⁷⁵) pour favoriser l'emploi par les locuteurs de l'orthographe de la langue. Les alphabets orthographiques conçus par les linguistes de terrain au Vanuatu relèvent essentiellement des propositions de Pike : l'utilisation de la phonologie comme base pour concevoir une écriture et l'application de critères pour moduler l'alphabet résultant de l'étude phonologique. Le point de vue local est intégré pour nuancer les analyses phonologiques de la langue réalisées par le linguiste.

Sebba (2009) et Clifton (2016) envisagent l'élaboration d'une écriture pouvant refléter des pratiques et enjeux sociaux locaux. Ils proposent d'élaborer les écritures en dialoguant avec les locuteurs, et non pas uniquement en fonction de choix phonologiques. Pour cela, Sebba (2009) distingue l'étude phonologique d'une langue d'une part, et l'élaboration de son écriture d'autre part. L'optique par rapport aux facteurs non linguistiques lors de l'élaboration d'une écriture change : ils deviennent la raison d'être de l'écriture. L'écriture ne vise alors plus à représenter le plus justement possible la langue, mais également à intégrer des enjeux sociaux locaux. Il convient cependant de relativiser la rupture que Sebba et Clifton annoncent : la conception de l'écriture d'une langue qu'ils proposent résulte d'une analyse phonologique de pratiques langagières. Il ne s'agit donc pas de rompre totalement le lien entre écriture et phonologie, mais de changer l'ordre des priorités. La pertinence d'une écriture phonologique n'est pas niée. De plus, si la dissociation entre la pratique de l'écriture et l'analyse phonologique permet de mieux représenter des enjeux sociaux locaux, l'adéquation entre la phonologie d'une langue et l'alphabet reste un facteur qui joue un rôle positif dans l'acquisition de la langue (Wimmer et Goswami, 1994, Aro et Wimmer, 2003).

Il y a souvent la présupposition qu'une norme orthographique est nécessaire (Sebba, 2009, p. 46). Les idéologies linguistiques en Europe défavorisent l'optionalité, c'est-à-dire la possibilité d'avoir des variantes graphiques (Sebba, 2009). Sebba questionne alors cette idée d'une écriture figée : y a-t-il une justification linguistique et sociolinguistique à développer une orthographe ? Ce point soulève également un problème d'ordre éthique. Lorsque le linguiste met en place des conventions pour transcrire une pratique langagière, il se retrouve dans une position particulière : le chercheur devient la référence sur ces normes. Cette position peut être d'autant plus problématique

75 Clifton (2016, p. 40) remarque que retenir des caractères associés à la ponction telle que '{' ou un autre symbole qui ne soit pas une lettre pose des problèmes au niveau de la régularité typographique de la langue. Les différentes tables de caractères existantes ne proposent pas de majuscule pour les caractères qui ne sont pas des lettres et ne possèdent donc pas de majuscule.

que le linguiste n'est pas issu de la communauté étudiée : il peut y avoir des divergences d'intérêt. À un niveau plus pratique, le linguiste n'est pas forcément facilement joignable par la communauté linguistique.

Au Vanuatu, les linguistes ayant développé des conventions orthographiques rapportent régulièrement l'opinion des locuteurs concernant l'écriture de leur langue. Les locuteurs préfèrent une écriture où les phonèmes sont surspécifiés⁷⁶ à une écriture qui ne représenterait que les oppositions phonologiques productives. Charpentier (1984, p. 55) rapporte ainsi :

« Au moment de l'enquête sur le terrain, j'avais retenu pour principe de transcription : un phonème = un graphème, mais lors du contrôle des cartes sur ce même terrain les jeunes locuteurs, principaux lecteurs potentiels de l'atlas, refusèrent une telle écriture, qui selon eux, aplanissait trop les différences entre les parlers. J'ai donc modifié ma transcription, afin de noter les traits phonétiques ou morphologiques que les locuteurs de parlers voisins tenaient pour démarcatifs des différentes langues. »

François (2001, p. 67) rend compte lui aussi de l'importance pour les locuteurs du Mwotlap, dans le nord du Vanuatu, d'employer la lettre {p} pour différencier les sons [p] et [v], alors que son analyse montre que les deux sons sont allophones du même phonème /v/. Il attribue ce choix à la présence de la lettre {p} dans l'alphabet bichelamar.

L'écriture de la langue passe aujourd'hui par l'utilisation de périphériques informatisés. Les technologies de l'information et de la communication peuvent jouer un rôle marginalisant si elles ne sont pas considérées dès l'élaboration d'une écriture et des premières ressources langagières (Diki-Kidiri, 2007). Les téléphones portables jouent ainsi un rôle social important au Vanuatu (Servy, 2013 ; Vandeputte-Tavo, 2013). Rendre l'écriture possible sur ces outils peut être un facteur d'adoption de l'écriture par la communauté cible. Berment propose la définition suivante de l'informatisation d'une langue :

« [...] informatiser une langue c'est [...] mettre à la disposition de l'utilisateur humain tous les moyens dont il a besoin dans sa langue, qu'elle soit écrite ou non : dialogue avec la machine, outils pour écrire ou lire un texte (« en local »), envoyer

76 Parmi les stratégies d'adaptation de l'écriture à la demande locale, Lüpke (Austin et Sallabank, 2011, p. 332-333) aborde deux possibilités : la sous-spécification et la surspécification. La surspécification des phonèmes consiste à associer plusieurs lettres à un phonème afin de spécifier les allophones du phonème. La sous-spécification consiste à ne pas avoir de lettre pour un phonème ou avoir une lettre pour plusieurs phonèmes. L'écriture ne serait donc pas exhaustive, car elle ne représenterait pas l'ensemble des phonèmes analysés, ou alors elle les représenterait de manière ambiguë.

un courrier électronique (« en réseau »), traduction informatisée dans une autre langue, etc. » (2004, p. 18).

Au sujet de la problématique de l'informatisation de la langue pour ce qui concerne les linguistes ayant développé une écriture au Vanuatu, seule (Guérin, Valérie, 2008, p. 58) la prend explicitement en compte : « *The above orthography satisfies the principle of technological usability. Since it does not include any diacritics or special symbols, it can be written using any basic keyboard* ». Elle n'est prise en compte cependant que dans l'optique de nuancer l'alphabet phonologique selon la démarche proposée par Pike (1947).

I.b Étudier les pratiques narratives

L'étude des pratiques narratives nécessite en amont une discussion sur les concepts de " texte ", qui permet de restreindre la recherche à des objets linguistiques définis et de " narratif ", afin de préciser la nature de ces objets. Réaliser un état des lieux exhaustif des théories du narratif n'est pas envisageable. Le narratif est un sujet ancien qui, aujourd'hui encore, peut faire référence aux textes *Poétique* et *Rhétorique* d'Aristote, datant du IV^e siècle av. J.-C. Les concepts et l'optique générale sont situés à travers les auteurs sollicités, mais ces derniers ne sont pas discutés de manière contrastive.

Charaudeau (1992, p. 716) définit le mode d'organisation narratif du discours de la manière suivante : « [...] Le **Narratif** organise le monde de manière *successive* et *continue*, dans une logique dont la cohérence est marquée par sa propre clôture (début/fin). »⁷⁷. Selon cette définition, lors de la production d'un texte narratif, un monde, borné à son début et à sa fin, est créé avec sa logique interne. Un texte ou un passage narratif construit des représentations qui doivent être suffisamment cohérentes et logiques du point de vue des interprètes du texte afin qu'ils puissent développer un monde à partir du tissu sémiotique qu'ils perçoivent.

Adam (2011b, p. 102) propose une définition du narratif plus formelle. Il caractérise le narratif comme une « succession d'événements, survenant en un temps t puis $t + n$ ». Adam précise à travers une citation de Ricœur (1983) que :

⁷⁷ À moins que le contraire ne soit précisé, les mises en forme du texte qui sont dans les citations sont de l'auteur du texte cité, voir *Conventions d'écriture*, p. 11.

« Le caractère commun de l'expérience humaine, qui est marqué, articulé, clarifié par l'acte de raconter sous toutes ses formes, c'est son *caractère temporel*. Tout ce qu'on raconte arrive dans le temps, prend du temps, se déroule temporellement ; et ce qui se déroule dans le temps peut être raconté. »

Une autre logique nous est cependant nécessaire afin de distinguer le caractère narratif d'un récit de l'explicatif temporel d'un algorithme de recette de cuisine. C'est par la problématisation selon un point de vue, tel que celui du narrateur, et la production d'une intrigue, qu'un texte acquiert un caractère narratif. Charaudeau (1992) désigne ce processus comme la mise en narration :

« la *mise en narration* construit l'*univers narré* (ou *raconté*) à proprement parler, sous la responsabilité d'un *sujet narrant* qui se trouve lié par un *contrat de communication* au destinataire du récit. Ce sujet agit à la fois sur la configuration de l'*organisation logico-narrative* [...] et sur le monde d'énonciation de l'*univers narré* en jouant de sa propre présence. »

Rastier (2011, p. 24) défend une linguistique qui repose sur une approche philologique des textes, qu'ils soient oraux ou écrits, c'est-à-dire qui les considère comme des objets empiriques. Les autres formes d'études de la langue reposant sur les textes, penser les textes comme des objets empiriques permet de contextualiser les analyses linguistiques. Toutefois, si le texte semble un objet évident lorsque l'étude porte sur une langue écrite, son identification n'est pas simple dans le cas d'une pratique orale. Pour discerner un texte au sein de la parole continue d'un locuteur, la compréhension linguistique de la pratique langagière est requise. Charaudeau propose la définition linguistique suivante :

« le Texte [...] représente le résultat matériel de l'acte de communication. Il témoigne des choix conscients (ou inconscients) que le sujet parlant a faits dans les catégories de la langue et les Modes d'organisation du discours, en fonction des contraintes imposées par la Situation » (1992, p. 634).

Charaudeau précise que le texte peut aussi bien être écrit qu'oral. Dans les deux cas, le texte est une manifestation concrète⁷⁸. De manière générale, les auteurs s'intéressant au niveau textuel de l'analyse linguistique conceptualisent le texte indépendamment de son caractère oral ou écrit (voir par exemple Bakhtine et Volochinov, 1977 ou Adam 2011b, p. 19). C'est d'ailleurs l'aspect matériel

⁷⁸ Les « Modes d'organisation du discours » : énonciatif, narratif, descriptif et argumentatif, sont des principes d'organisation, situés à un niveau plus abstraits que les genres discursifs. Leurs rôles des autres modes que le narratif ne sera pas abordé de manière explicite dans la présente thèse, car les données langagières présentées relèvent presque exclusivement du mode narratif.

de l'oralité qui permet son enregistrement audio. Et si la pratique langagière orale est conceptualisée comme un texte, alors, dans cette perspective, l'enregistrement audio en est une annotation. Les définitions de ces auteurs intègrent les aspects situés de la parole, comme une pratique langagière temporelle s'étalant sur une durée à un moment donné à laquelle on peut faire référence par le biais des procédés métalangagiers de types autonymiques. Selon Charaudeau (1992), la situation « constitue le cadre à la fois *physique* et *mental* dans lequel se trouvent les partenaires de l'échange langagier, lesquels sont déterminés par une *identité* [...] et reliés par un *contrat de communication* ». Le texte est étudié comme une série d'actes linguistiques dont la totalité possède une cohérence distincte.

Aborder la pratique narrative comme une performance permet de rendre compte des aléas de la narration. Baumgardt (2008) rappelle la distinction que Zumthor propose entre texte, comme le support aux signes langagiers, et l'œuvre, qui correspond à une exécution à un moment et en un lieu donné. Une performance est unique (Zumthor & McGarry, 1984), sa matérialité, composée de sonorités, des rythmes, des mouvements et des éléments situationnels, différera d'une pratique à l'autre. Concevoir la narration comme une performance implique de ne pas la considérer comme des productions parfaites. Les orateurs hésitent, se reprennent, se corrigent, voire produisent des incohérences. L'annotation des pratiques narratives doit rendre compte de ces faits. Les textes écrits occidentaux ne contiennent pas les hésitations et corrections qui sont associées au processus de rédaction, la convention est d'effacer ces erreurs. Cependant, reprendre cette convention sans la discuter pour rendre compte des pratiques narratives relèverait de l'ethnocentrisme. L'annotation des pratiques narratives narratives ne doit pas exclure à priori ces aléas de la performance. En revanche, dans le cadre de l'élaboration des ressources, il est nécessaire de pouvoir discuter de ce qui doit être transcrit ou non avec les locuteurs.

Le texte doit être étudié avec les rapports de références, que ce soit au niveau de la forme que du contenu, qu'il entretient avec les autres textes au sein duquel il s'insère en dialogue (Rastier, 2011, p. 23). Rastier propose dans cette optique de constituer un corpus en fonction de son point de vue et de sa problématique de recherche. Le corpus est « un regroupement structuré de textes intégraux, documentés, éventuellement enrichis par des étiquetages, et rassemblés : (i) de manière théorique réflexive en tenant compte des discours et des genres, et (ii) de manière pratique en vue d'une gamme d'applications [...] » (Rastier, 2002). C'est en fonction de ce point de vue et des applications qui y sont associées que le corpus est évalué comme étant adéquat ou non. Aufray

(2015, p. 124), étudiant les pratiques narratives en Océanie, introduit l'importance de situer les genres discursifs au sein de leurs situations de production : « Les traits [...] qui identifient les genres de l'oral sont indissociables de la fonction sociale, de la performance et de la situation de communication. Les genres oraux n'ont d'identité que dans leur contexte culturel. » Le concept de genre discursif, qu'Aufroy nomme « genre oral », provenant de la dialogique, et souligne le fait de se référer au cours d'un texte au « discours d'autrui », c'est-à-dire à un autre texte (Bakhtine, 1977, p. 22). Adam (2011, p. 33) s'appuyant sur Stierle (1977, pp. 425-428)⁷⁹ et le concept de « formation discursive » de Foucault (1969) qui montre l'enjeu du genre discursif pour pouvoir interpréter un texte :

« Pour qu'un sens soit prêté à un texte, il faut qu'il soit en quelque sorte projeté sur " l'arrière-plan d'un schème discursif préexistant ", qu'il trouve une place " dans les institutions de l'action symbolique, qui ont pour condition et conditionnent en même temps une culture donnée. " [...] C'est dans les genres de discours que nous localiserons [la] " stabilisation publique et normative " qui opère dans le cadre du système de genres de chaque formation discursive. »

Beacco (2004) rappelle que les textes ne sont pas issus seulement de genres discursifs ni d'une communauté à laquelle serait associée une formation discursive. Leur analyse doit également s'appuyer sur les lieux d'où sont issus les textes étudiés : « Le projet de l'analyse du discours est [...] d'articuler des formes discursives à des lieux, définis de manière plus large que par les dimensions de la situation d'énonciation, qui est un construit de nature linguistique, sans dimensions sociales. »

1.b.1 L'organisation du texte narratif

La linguistique textuelle d'Adam (2011a) propose des outils pour étudier la manière dont un texte est organisé. Pour Adam, la tâche de la linguistique textuelle est de saisir et d'analyser ce qu'il appelle les "marques" afin de « [...] définir les grandes catégories de marques qui permettent d'établir ces connexions qui ouvrent ou ferment des segments textuels plus ou moins longs. » (2011, p. 58). Ces marques correspondent à des connecteurs, des marqueurs, des organisateurs qui permettent des opérations de liage qui créent de la cohésion à l'échelle du texte (Adam, 2011, p. 142). La structuration séquentielle du texte est réalisée à travers les parties qui le composent, qui

79 Les citations de Stierle sont notées entre guillemets anglaises : "" au sein de la citation d'Adam.

peut suivre un plan de texte occasionnel, c'est-à-dire qui ne répond pas à une structuration prédéfinie, ou conventionnelle. Le plan du texte est alors déterminé par son genre littéraire. Les plans de texte sont, « avec les genres, disponibles dans le système de connaissances des groupes sociaux. Ils permettent de construire (à la production) et de reconstruite (à la lecture ou à l'écoute) l'organisation globale d'un texte prescrite par un genre » (Adam, 2011a, p. 206). Le plan du texte joue un rôle important dans l'unité du texte, car « [d]ans la mesure où les empaquetages de propositions n'aboutissent pas toujours à des séquences complètes, on peut dire que le principal facteur unifiant de la structure compositionnelle est le plan de texte» (Adam, 2011a, p. 205).

Un deuxième niveau de composition du texte est possible à travers la production de séquences et de périodes. Les séquences et les périodes ne constituent pas systématiquement l'intégralité du texte. Certains énoncés peuvent être moins intégrés à la composition du texte. La séquence textuelle permet de saisir la structuration interne des événements narrés (Adam, 2011b, p. 44) :

« La séquence est une structure relationnelle préformée qui se surajoute aux unités syntaxiques étroites (phrases) et larges (périodes), c'est un «schéma de texte» situé entre la structuration phrastique et périodique des propositions et celle, macro-textuelle, des plans de textes. Les séquences sont des structures préformatées de regroupement, typées et ordonnées de groupe de propositions. »

Selon Adam, les séquences textuelles relèvent de cinq modes d'organisation du texte : le narratif, le descriptif, l'argumentatif, l'explicatif et le dialogal. Le schéma de la séquence narrative permet de mettre en valeur un prototype de déroulement d'une action (voir le schéma 2).

<i>Schéma 2: Les étapes d'une séquence narrative selon Adam (2011, p. 110)</i>				
Borne du procès	Noyau du procès			Borne du procès
1. Situation initiale	2. Nœud (Déclencheur)	3. Ré-action ou Évaluation	4. Dénouement (Résolution)	5. Situation finale

Ce schéma de séquence narrative a pour objectif de résumer la mise en intrigue d'un texte narratif. Il s'agit d'un schéma qui modélise l'attente générale d'une personne interprétant une

séquence narrative. En produisant du narratif, l'orateur joue sur la « tension narrative »⁸⁰ pour retenir l'attention de son auditoire (Baroni, 2007). Cette tension s'appuie sur les attentes de l'auditoire pour provoquer chez lui des dysphories et euphories. Les faits narratifs doivent être enchaînés dans une logique qui apparaît comme cohérente, ils doivent se suivre d'une manière qui ne provoque pas chez l'auditoire un questionnement sur leur vraisemblance, mais doivent répondre à une logique humaine du temps, à une expression du temps qui correspond à une certaine expérience temporelle.

Les approches formalistes des textes narratifs, telles celles de Propp ou de Labov, ont proposé des schémas décrivant leur organisation. L'approche morphologique de la narration de Propp (1968, p. 19) synthétise le contenu d'une péripétie afin de la réduire en une simple fonction. Propp identifie de cette manière 31 fonctions au sein des contes russes. Labov (1972; Labov et Waletzky, 1997), dans son étude sur les récits personnels de locuteurs anglophones, propose un schéma de six fonctions synthétisant le contenu possible d'une narration. Ces fonctions sont ordonnées selon leur ordre d'apparition dans un texte :

1. *Abstract* : cette fonction correspond au moment où la personne produit un résumé de la narration, avant de la débiter ;
2. *Orientation* : il s'agit du moment où l'orateur associe la narration à un lieu, à un moment, à des personnes et leurs activités ;
3. *Complication*, cette fonction constitue habituellement le corpus du texte, elle contient les événements qui font l'objet du récit personnel ;
4. *Evaluation*, cette étape du récit correspond au moment où l'orateur indique la raison particulière associée à la production de la narration ;
5. *Resolution*, qui suit ou coïncide avec l'*Evaluation*, correspond au moment où l'orateur fournit le résultat de la narration ;
6. *Coda*, la coda consiste en quelques phrases signalant la fin de la narration.

80 La tension narrative correspond au « [...] phénomène qui survient lorsque l'interprète d'un récit est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception. La tension narrative sera ainsi considérée comme un effet poétique qui structure le récit et l'on reconnaîtra en elle l'aspect dynamique ou la " force " de ce que l'on a coutume d'appeler une intrigue. » (Baroni, 2007, p. 18).

L'approche par « plan du texte » d'Adam (2002) diffère⁸¹ des approches formalistes de la narration telle que les proposent Propp (1968, p. 19)⁸² ou Labov (1972) en ce qu'elle met en avant le rôle de l'auteur. Le plan de texte résulte d'une hiérarchisation des événements que l'auteur met en place, soit de manière conventionnelle, c'est-à-dire qu'il est lié à un genre discursif, ou de manière occasionnelle, lorsque la hiérarchisation provient de l'auteur.

1.b.2 Les voix du texte

Nous avons vu précédemment que le texte était le résultat matériel d'un ensemble d'actes langagiers. Au cours d'un texte, la personne narrante fait interagir des personnages et représentations sociales qui n'ont pas le même point de vue sur les événements narrés. Le concept de narrateur, développé par Genette (1972, p. 225), est un premier concept qui permet d'apprécier la présence d'un point de vue sur les événements narrés. Genette définit le narrateur comme la personne qui prend en charge la narration du point de vue du lecteur. Ce narrateur peut être dit interne, il est alors un des personnages du texte, ou externe, il ne prend pas part aux événements relatés. Dans ce dernier cas, s'il est omniscient, il connaît tout de l'univers narratif et peut informer des sentiments et des émotions des différents personnages. Selon Genette, le narrateur repose sur les concepts de voix et de focalisation. La définition de voix que propose Genette (1972, p. 226) s'appuie sur celle proposée par Vendryès (1921, p. 121)(Vendryès, 1997, p. 121) : « Ce qu'on entend par le mot voix, c'est une manière d'aspect de l'action verbale dans ses rapports avec le sujet ». Genette ajoute que « ce sujet n'étant pas ici seulement celui qui accomplit ou subit l'action, mais aussi celui (le même ou un autre) qui la rapporte, et éventuellement tous ceux qui participent, fût-ce passivement, à cette activité narrative. » Quant à la focalisation, elle correspond au point de vue adopté par le narrateur. Elle peut être fixe ou variable selon que le point de vue change au cours du texte ou non.

Rabatel (2008) propose une approche énonciative de la narration qui facilite l'étude linguistique de ces concepts narratologiques. Les concepts de locuteur, d'énonciateur, de co-énonciateurs, de voix et de point de vue liés à la terminologie énonciative permettent de décrire ces interactions, mais ne sont pas employés de manière systématiquement définie et uniforme d'un

81 La définition de Propp n'était prévue que pour un certain type de contes, les contes merveilleux russes, mais son approche a été étendue pour étudier d'autres types de pratiques narratives.

82 Greimas applique cette méthode (1966, pp. 37-46) sur le mythe de référence qu'utilise Lévi-Strauss dans *du Cru et du Cuit*. Il utilise cette analyse comme base pour appliquer sa méthode d'analyse sémantique : l'isotopie.

auteur à un autre (Rabatel, 2012). Rabatel propose une définition qui permet de mieux cerner ces concepts tels qu'ils sont utilisés au cours de ce thèse : « La notion d'énonciateur correspond à une *position* (énonciative) qu'adopte le locuteur, dans son discours, pour envisager les faits, les notions, sous tel ou tel [point de vue] pour son compte ou pour le compte des autres. » (2008, p. 370) Selon ce dernier, la voix correspond aux marques de l'énonciateur narrant le texte, alors que le mode permet de voir quel(s) personnage(s) est (sont) co-énonciateur(s) du texte. Son approche se focalise sur le concept de point de vue. Il définit celui-ci comme (2008, p. 22) « [...] les moyens linguistiques par lesquels un sujet envisage un objet. » L'auteur précise que ces choix peuvent être explicites, à travers des marques de subjectivités estampillées comme telles, ou à travers des choix plus objectivants ou implicites.

La question de l'auteur, entendu comme la personne ayant produit le texte, n'a pas le même sens en littérature écrite, où celui-ci est souvent explicitement associé au texte écrit, et en littérature orale. La personne physique qui narre un texte oral se présente souvent comme le transmetteur d'une parole dont il n'est pas l'auteur (Baumgardt et Derive, 2008, p. 90). L'auteur initial d'un texte oral n'est pas systématiquement identifié. Cependant, à travers l'identification du narrateur, il est possible d'accéder à la représentation locale de l'auteur du texte et de mieux comprendre le rapport entre l'orateur du texte et les événements relatés. Au Vanuatu, Paviour-Smith (2015) a étudié les identités associées aux narrateurs de récits sur le cyclone Ivy en 2004 à Malekula par les locuteurs de l'Aulua. Il distingue quatre types d'identités : 1. l'identité collective, 2. l'individu au sein du collectif, 3. l'individu et 4. la famille. Paviour-Smith remarque que la référence aux identités sollicitées par les orateurs de l'Aulua n'est pas explicitée bien qu'elle varie d'un texte à l'autre. Ces distinctions quant à la représentation du narrateur montrent que l'identité qui lui est associée lors d'une pratique narrative orale n'est pas évidente et doit être explicitée.

1.b.3 Des contes, légendes et mythes aux genres discursifs locaux

L'étude d'un texte nécessite de saisir l'interprétation que son auteur et sa communauté destinataire en font. Une des étapes de l'interprétation d'un texte est de l'associer à un genre discursif⁸³. Il existe de nombreuses classifications de genres littéraires, cependant trois reviennent pour décrire les narrations à travers le monde : contes, légendes et mythes⁸⁴. Dans son article, Bascom (1965) vise à définir ces termes qui ont été et sont utilisés régulièrement afin de qualifier un texte narratif. Le tableau suivant, de Bascom (1965), propose une synthèse des caractéristiques associées aux trois termes *Myth* : " mythe ", *Legend* : " légende " et *folktale* : " conte ".

THREE FORMS OF PROSE NARRATIVES					
FORM	BELIEF	TIME	PLACE	ATTITUDE	PRINCIPAL CHARACTERS
Myth	Fact	Remote past	Different world: other or earlier	Sacred	Non-human
Legend	Fact	Recent past	World of today	Secular or sacred	Human
Folktale	Fiction	Any time	Any place	Secular	Human or non-human

Tableau 1: Les trois formes d'histoires en prose (Bascom, 1965), p. 5)

Bascom distingue dans ce tableau 1 trois différentes formes de pratiques narratives à travers six caractéristiques différentes :

- *BELIEF*, qui décrit le rapport de vérité qu'entretiennent les membres de la communauté vis-à-vis du texte ;
- *TIME*, qui précise l'époque durant laquelle l'histoire se déroule ;

83 La classification en conte-type ne relève pas de l'interprétation d'un texte, mais de sa description selon ses motifs narratifs (Aarne & Thompson, 1961). Les textes classés par ce catalogue sont déjà proposés comme relevant du conte.

84 Lorsque Bascom (1965) définit les termes de contes, légende et mythe, cette terminologie a déjà fait l'objet d'une longue littérature et est bien établie. Le point de vue que Bascom propose par le terme « prose narrative », " histoire en prose ", est à l'opposé des propos de Tedlock (1975) qui considère que toute forme de littérature orale est poétique.

- *PLACE*, qui situe l'histoire dans le monde connu ou inconnu;
- *ATTITUDE*, qui indique si le texte possède une valeur sacrée ou profane;
- Et enfin *PRINCIPAL CHARACTERS*, qui définit si les protagonistes sont des humains ou des non-humains.

Bascom reconnaît que ces catégories dérivent de l'étude des pratiques narratives européennes et que cette classification pourrait également être simplifiée en une opposition binaire regroupant les mythes et les légendes d'un côté, qui relèvent du factuel, aux contes de l'autre, qui relèvent de la fiction. Cependant, le mythe n'aide pas à comprendre le point de vue des locuteurs sur leurs pratiques narratives. Il correspond à une catégorie extérieure à ceux qui le produisent (Godelier, 1984, p. 202) :

« Par définition un mythe n'est un mythe que pour ceux qui n'y croient pas et les premiers à y croire sont ceux qui les inventent, c'est-à-dire les pensent et les formulent comme des vérités fondamentales qu'ils imaginent leur être inspirées par des êtres surnaturels, dieux, ancêtres, etc. Ce serait donc toujours à d'autres que les représentations idéologiques apparaîtraient comme telles, c'est-à-dire comme des interprétations fausses, mais qui demeurent méconnues comme telles. »

Lorsqu'un chercheur qualifie une pratique narrative de mythe, il postule que ces mythes, de par leur nature sacrée, ont un rôle structurant pour les communautés qui les racontent. Cette interprétation, qui donne un aspect sacré aux mythes, permet à l'anthropologue de lui associer une valeur explicative et d'interpréter les pratiques des personnes en fonction de ces textes. Le mythe, selon Godelier, est un mythe pour ceux qui l'étudient, qui le soumettent à une méthode d'analyse afin de l'étudier. Il s'agit d'une approche extérieure à l'interprétation faite des membres de la communauté d'origine du mythe. De nombreuses méthodologies d'analyse des mythes existent, mais ces méthodologies présupposent que les mythes sont interprétés par les communautés qui les racontent d'une façon unique et essentialisée.

Finnegan propose d'adopter une perspective critique vis-à-vis de cette terminologie des genres : « *It is easy, but dangerous, to assume that all these features automatically go together, for in practice this is not always so* » (1992). L'optique de Finnegan reste toutefois ancrée dans les concepts occidentaux. Il ne s'agit que de renégocier les termes et les caractéristiques qui leur sont associés en fonction des pratiques narratives de la communauté observée.

Aufray se positionne contre la typologie des genres inspirés de la classification occidentale :

« En ce domaine, les recueils de littérature orale océanienne proposent des classifications qui sont le plus souvent une projection de nos conventions occidentales. La conception de la plupart des auteurs de ces recueils est d'y voir un folklore constitué de contes, de légendes et de mythes. Un tel découpage s'avère en fait arbitraire. Il repose sur des critères qui restent très approximatifs et qui sont souvent étrangers aux cultures océaniques » (2015, p. 124).

Aufray propose d'adopter une perspective basée sur les pratiques et les conceptions de la communauté qui raconte les narrations. Sa thèse (2015, p. 172-173) vise à établir l'existence d'une littérature océanienne et propose quatre ensembles de critères pour distinguer les genres narratifs en Océanie :

1. La thématique, ce dont parle le récit ou le chant.

2. Le statut cognitif et la fonction culturelle du texte, c'est-à-dire les relations tissées entre le contenu de l'œuvre et la réalité sociale. Est-ce que le texte a une fonction éducative, ou alors politique, de contestation sociale ou de rassemblement ?

3. Le codage symbolique : si à la lecture du texte, l'interprétation qui en découle est univoque ou non.

4. Les conditions d'énonciation, c'est-à-dire les modes et effets vocaux, circonstances de la performance (lieu et temps) et la modalité de la transmission des savoirs.

Aufray précise que « l'opposition fictif/vrai, qui a de la valeur opératoire pour la classification des formes littéraires occidentales, ne nous apparaît pas être un critère pertinent pour établir une taxonomie des productions orales océaniques. »

Si la vérité n'est pas un paramètre distinctif des genres discursifs en Océanie, la problématique de la vérité des pratiques narratives questionne le rôle social de la parole narrative. Ce rôle social de la pratique discursive de la vérité est abordé à travers le concept de « régimes de vérité » que propose Foucault (2012) et la nécessité d'expression de cette vérité, la véridiction (1984, 2008), que le régime impose aux personnes. Foucault étudie alors l'importance de la véridiction, des actes de vérité qui sont évalués par un, ou plusieurs, régime de vérité propre à la communauté qui les

requiert. L'auteur montre qu'il existe, suivant les époques et les communautés discursives, différentes façons d'évaluer un discours⁸⁵. Le concept de régime de vérité permet de mettre en évidence comment une autorité, à une époque et au sein d'une communauté données, évalue le discours des individus. En abordant la vérité en fonction de critères d'évaluation issus de la communauté à qui le discours est destiné, Foucault permet d'aborder la vérité comme une construction sociale déterminée historiquement.

Bensa et Rivierre (1982), lorsqu'ils étudient les histoires de la région Touho en Nouvelle-Calédonie, proposent une interprétation politique des pratiques narratives de cette région. Dans *Les chemins de l'Alliance*, les auteurs explicitent les enjeux politiques pour les chefs lorsqu'ils narrent des textes mythiques. Bensa et Rivierre associent aux motifs narratifs qu'ils dégagent des mythes des propositions sociales élaborées par l'orateur. Ils montrent que les motifs narratifs présents dans les histoires servent à tisser des alliances ou à légitimer les propriétés foncières entre les différents clans. Cette interprétation des pratiques narratives de Nouvelle-Calédonie nous éclaire sur les intentions qu'ont les chefs kanaks qui racontent ces histoires. Une interrogation demeure cependant : si les chefs kanaks, lorsqu'ils racontent ces histoires, souhaitent instaurer des relations entre les clans, comment ces histoires sont-elles acceptées par l'auditoire ? Ces textes sont-ils interprétés comme des discours politiques par leurs auditeurs ou bien sont-ils entendus sans avoir connaissance de la double intentionnalité des orateurs et acceptés presque religieusement, au premier degré de l'interprétation ? Ou encore, y a-t-il des façons différenciées d'accepter le texte selon la personne qui l'interprète ?

L'utilisation de mythes étiologiques relatifs à la parenté à des fins politiques est une pratique qui est partagée par diverses communautés discursives à travers le monde et le temps. Veyne (1983, p. 87) écrit ceci à propos des Grecs et des Romains dans l'Antiquité :

« Ainsi s'est constitué, au cours de la période hellénistique et romaine, cette énorme historiographie locale, magistralement étudiée par notre maître Louis Robert, qui donnait à chaque cité ses origines, ses ancêtres, ce qui permettait aux hommes politiques d'invoquer, pour fonder une alliance ou une demande de services, grands ou petits, des parentés légendaires entre cités ; parentés souvent inattendues : entre Lanuvium et Centuripes, Sparte et Jérusalem, Rome et Ilio. »

85 Foucault (1984, 6:30), dans la version audio de son cours sur les modalités du dire vrai, de la *parrêsia* dans l'Antiquité, propose une approche typologique des régimes de vérités : « Je crois que... il pourrait être intéressant de chercher comment ses quatre modalités, qui encore une fois ne s'identifie pas une fois pour toutes à des rôles et des personnes, comment elles ont pu se combiner et comment elles se combinent dans les différentes cultures, sociétés ou civilisation, dans les différents modes de discursivités; dans ce que l'on pourrait appeler les différents régimes de vérité que l'on peut retrouver dans différentes sociétés. »

Si la donnée considérée comme mythique n'est pas évaluée par les chercheurs selon les régimes de vérité locaux, c'est que les chercheurs estiment souvent que le mythe est unique, produit et accepté comme vrai de manière homogène par la communauté qui le narre. Certains chercheurs interrogent les mythes en fonction d'une grille d'analyse issue de leur discipline. Ainsi, Dunis *et al* (2000) abordent différents thèmes, le foncier, l'organisation sociale ou l'origine des populations selon les critères de vérité de leurs approches afin d'extraire une part de " vérité " au sein des mythes polynésiens étudiés.

« Myth could no longer be seen as tied to the rest of their social structure as Malinowski (for functional analysis) and Lévi-Strauss (for the structural variety) reasonably assumed, as they had only one version to work from; with considerable variations more allowance had to be made for independent change, for creation and for invention, for intellectual exploration, as in later forms of 'written literature' (though rarely varying in the same way). »

Goody (2010, pp. 58 - 59), alors qu'il commente le rôle de l'enregistreur audio pour la documentation des pratiques narratives, montre l'importance de l'outil dans l'étude des pratiques narratives. Selon Goody, l'usage des enregistreurs audios par les chercheurs sur le terrain a renouvelé la compréhension des pratiques narratives. La possibilité de réécoute en dehors de la situation de narration permet de produire une annotation précise des pratiques narratives, de les comparer finement les unes aux autres, d'obtenir des commentaires sur ces enregistrements et de les partager. Ce qui auparavant devait être accepté comme un texte produit et interprété de manière homogène à travers une communauté de personnes données du fait de l'existence d'une source unique, peut alors être questionné et comparé. Goody ajoute que ces variations dans les pratiques orales ne doivent pas être confinées au sein d'un modèle particulier avant d'avoir été étudiées. Les variations qui apparaissent à partir de ces observations fines des pratiques narratives questionnent les cadres explicatifs proposés par Malinowski (1926) ou Lévi-Strauss (1955). L'homogénéité de l'interprétation d'un mythe au sein de la communauté qui le produit n'est pas acceptée comme telle. Le texte d'un mythe ne peut alors pas être abordé à travers une version de référence et ses variantes, l'analyse se décentre et les variations observées lors des différentes narrations d'un mythe sont interprétées comme significatives d'un point de vue social et énonciatif. C'est grâce à l'étude des genres discursifs locaux que les enjeux sociaux des pratiques narratives seront accessibles. Ces genres fourniront un contexte pour interpréter les variations observées au sein des textes narratifs.

I.c Associer les variations langagières aux représentations d'une communauté de locuteurs

Cette section aborde deux approches : la première est la linguistique variationnelle. Elle permet de relier des observations linguistiques sur les pratiques langagières d'une communauté à des données sur les caractéristiques sociales des locuteurs de cette communauté. Toutefois, les variations langagières ne peuvent être observées à moins de regarder à la fois les structures linguistiques et sociales (Horvath, 2017, p. 14). La deuxième approche est l'observation participante, elle a pour objet d'accéder aux représentations socioculturelles d'une communauté donnée. C'est l'association de ces deux approches qui permet d'interpréter les textes oraux comme des pratiques sociales.

Mayer a réalisé dans les années 1970 une recherche sur les variations dans les pratiques narratives à Wallis. Son objectif, tout comme la présente recherche, était d'« [a]ssocier à une pratique ethnographique participante [...] les données méthodologiques actuelles en matière d'analyse narrative » (1976, p. 15). L'interprétation qu'il propose des pratiques narratives wallisiennes se fonde sur la méthodologie sémiotique que Greimas venait de développer⁸⁶. Cette méthodologie porte sur l'étude du texte dans son ensemble et vise à identifier le rôle des actants, personnages, objets ou entités jouant un rôle dans le déroulement de l'intrigue. Mayer se situe cependant sur une interprétation mythique des textes narratifs, distinguant les pratiques narratives des faits ethnographiques comme deux niveaux d'analyse différents. Les textes wallisiens sont sollicités pour expliquer les faits observés. L'analyse des narrations nisvaies que nous proposons inverse le schéma d'explication. Les textes sont étudiés comme des pratiques sociales pour lesquelles les catégories explicatives proviennent des catégories issues de l'observation participante.

I.c.1 La linguistique variationnelle : associer des observations linguistiques à des représentations locales

Weinreich, Labov, et Herzog (1968) ont proposé une théorie du changement linguistique pour dépasser l'opposition saussurienne entre l'étude de l'histoire de la langue à celle de sa structure. Ils ont souhaité mettre au point une approche qui considère la langue non pas comme un tout

86 Mayer cite les travaux de Greimas de 1966 et de 1973.

homogène, mais constituée d'une hétérogénéité structurée. La linguistique que Labov (1972) développe⁸⁷ par la suite critique un postulat partagé par les autres courants linguistiques : le recours à des faits linguistiques uniquement pour produire des explications, synchroniques ou diachroniques, d'autres faits linguistiques. Labov (1972) met en évidence le rôle d'éléments sociologiques, géographiques ou démographiques dans la variation synchronique ou le changement diachronique⁸⁸. Il ne remet toutefois pas en question les apports spécifiques essentiels des autres théories linguistiques, mais les combine avec les méthodes d'autres sciences sociales expérimentales. Une distinction au sein des approches variationnistes peut se faire en fonction de la manière de construire les catégories sociales. Les approches variationnistes relevant de la sociolinguistique tendent à privilégier des catégories sociales préconstruites, conçues avant l'étude de la communauté, en termes de classes sociales, d'âges ou de sexes. Les approches dites anthropologiques privilégient une description des variations en fonction de variables sociales localement significatives (Horvath, 2017, p. 8).

La question de la nature des variables étudiées à travers l'approche variationniste a été source de débat. Certains recommandaient d'étudier uniquement les variations d'ordre phonologiques (Lavandera, 1978), alors que d'autres ont cherché à étendre la nature des variables observées (Sankoff & Labov, 1979). Si les études variationnistes considèrent aujourd'hui comme acquis le fait que la phonologie ne soit pas la seule matière observable, une différenciation méthodologique apparaît en fonction des objets étudiés. Les approches quantitatives tendent à se concentrer sur les aspects phonologiques, morphologiques ou syntactiques qui se prêtent à des enquêtes de type sondage, alors que les approches qualitatives pratiquent l'ethnographie et mettent en avant les questionnements au sujet du système social. Il n'y a toutefois pas de consensus sur l'usage des catégories linguistiques descriptives pour les recherches qualitatives (Horvath, 2017, p. 13). L'ethnographie de la communauté permet de faire ressortir comment l'usage de certaines formes linguistiques est lié à des motifs linguistiques plus larges et à un contexte social particulier (Levon, 2018).

La linguistique variationnelle appliquée à des communautés pratiquant une langue peu ou non documentée est un champ encore peu développé. Une difficulté particulière au sujet des langues peu

87 Labov (1972, p. xiii) était contre l'usage du terme sociolinguistique, qui, selon lui, impliquait qu'il pouvait y avoir une linguistique en dehors du social, ce qu'il rejetait.

88 D'un point de vue terminologique, les phénomènes diversifiés de manière synchroniques sont désignés par le terme variations, alors que des phénomènes diversifiés en diachronie sont nommés changements (Ledegen & Léglise, 2013).

documentées provient de la nécessité de mettre en correspondance les structures linguistiques avec les caractéristiques sociales d'une communauté qui n'a été que peu étudiée. Mais, tout comme la prise en compte des langues non ou peu documentées a apporté de nouvelles perspectives aux théories grammaticales, typologiques, linguistiques et anthropologiques (Stanford & Preston, 2009, p. 1), les études variationnelles ont également à gagner à travers le questionnement de modèles construits sur la base des études de communautés bien documentées et dotées en ressources. Dans le cadre de ses recherches sur les langues en contact, Adamou (2016) applique le paradigme variationniste à des corpus oraux de langues en danger afin d'observer les contacts linguistiques entre ces langues et leur langue dominante respective. Elle étudie le changement de code linguistique et l'emploi d'emprunts provenant de la langue dominante par l'intermédiaire de quatre corpus plus particulièrement : nashta-grec, ixcatec-espagnol, romani turc-grec et romani finlandais-finnois. Elle montre que, pour ces langues, il y a peu de variations dans l'emploi d'emprunts ou de changements de code au sein d'une communauté linguistique donnée, bien que certains locuteurs aient un comportement linguistique particulier (Adamou, 2016, pp. 130-131). En revanche, Adamou observe que la langue est le meilleur indicateur pour prédire le taux d'emprunt. Au Vanuatu, Meyerhoff, (2014, 2016, 2017) utilise la méthode variationniste en parallèle à la documentation de la langue nkep, parlée à Hog Harbour, dans le nord-est de l'île de Santo. Dans le cadre de problématiques de descriptions linguistiques associées à la documentation linguistique, elle décrit ce que le paradigme variationniste peut apporter : mieux contextualiser les variations phonétiques, ce qui permet de produire des hypothèses quant aux changements diachroniques ou synchroniques. Elle emploie également la méthode variationniste afin de répondre à un questionnement provenant de la communauté locale : les emprunts au bichelamar sont une source d'inquiétude pour la communauté nkep. Meyerhoff observe, à travers l'étude de ces emprunts en fonction de l'âge, qu'ils ne semblent pas plus courant chez les jeunes locuteurs que chez les plus anciens.

1.c.2 Enquêter sur les représentations locales d'une communauté langagière

L'observation participante est la principale méthode de recherche en anthropologie. Elle s'est répandue au début du XX^e siècle grâce notamment aux travaux de Layard⁸⁹ et de Malinowski, (1922). Ce dernier (1922) précise tout au long du premier chapitre de son ouvrage les conditions

⁸⁹ Peu des recherches de Layard ont débouchées sur des publications, citons tout de même *Stone men of Malekula* (1942) Notons également que Layard et Malinowski se connaissaient et ont même effectués des séjours de recherche ensemble.

dans lesquelles il a réalisé ses observations. C'est par l'intégration dans la communauté, l'apprentissage de la langue et la participation aux activités quotidiennes que l'enquêteur accède à une meilleure compréhension des pratiques locales et de leurs enjeux.

Telban (1997, p. 30), et à sa suite Hoenigman (2015, p. xliii), remarquent que la transcription et la traduction de pratiques langagières avec les locuteurs participent à leur ethnographie. La transcription et la traduction de textes deviennent des activités où le chercheur et les locuteurs discutent d'expériences partagées, chacun acquérant un nouveau savoir sur la perspective de l'autre par rapport à ces événements. Ces activités peuvent également être utilisées pour susciter des situations de confrontation au sein desquelles le chercheur et la ou les personnes questionnées portent une attention conjointe sur un même objet : l'enregistrement d'une activité. Cahour et Licoppe (2010) affirment que :

« Les traces de l'activité apparaissent comme une ressource à deux niveaux distincts de réflexivité, un premier niveau de réfléchissement du vécu inscrit dans l'action, et un deuxième niveau où la réflexion se fait analytique, pour élaborer et mettre en mot un point de vue subjectif sur l'activité. »

La confrontation aux traces d'une activité permet de faire émerger les catégories importantes aux personnes qui les réalisent ou les observent. Dousset (2017) aborde ces situations comme des « élicitations » : des interlocutions durant lesquelles les personnes sont conscientes de produire des discours théoriques sur leurs pratiques et mettent en évidence leurs représentations culturelles et sociales. Il met également en avant que l'élicitation ne résulte pas uniquement des questionnements provoqués par le chercheur, les personnes s'engagent de manière plus ou moins formalisée dans des élicitations lors de discussions, débats ou réunions collectives.

Conclusion

Ce chapitre nous a permis de voir les différents domaines de recherche dans lequel la présente recherche se situe. Le premier domaine passé en revue est celui de la documentation des langues à travers le monde, des enjeux méthodologiques et des normes et conventions qui lui sont associées. Nous avons ensuite vu les descriptions linguistiques existantes dans la région, notamment au Vanuatu et dans l'île de Malekula. Nous avons ensuite vu différents champs d'étude des textes

narratifs, avec l'étude de l'organisation des textes selon la linguistique textuelle proposée par Adam (2011). Nous avons abordé une linguistique variationniste reposant sur les catégories locales issues de l'observation participante.

Nous avons vu deux projets de documentations langagières, BULB et BOLD-PNG, issus du traitement automatique des langues. Ces projets proposent une perspective d'étude des langues qui n'intègrent pas les conceptions locales des locuteurs vis-à-vis de leurs pratiques langagières et narratives, mais se fonde sur des problématiques issues du traitement automatisé des langues et du programme de documentation des langues à travers le monde. L'optique de la présente recherche est différente, elle vise à s'appuyer sur les conceptions locales associées aux pratiques narratives afin de les étudier. Mon usage du traitement automatisé s'appuie sur ces concepts locaux pour organiser le corpus et l'étudier. L'approche documentaire est ancrée dans les questions liées à la communication, à l'interopérabilité, la conservation et l'archivage des données linguistiques. Le concept de portabilité des données proposée par Bird et Simons (2003) et les sept dimensions qu'ils proposent pour la caractériser permettent d'élaborer des ressources langagières qui soient réutilisables par d'autres chercheurs ou par les différentes communautés locales qui voudront étudier les pratiques langagières.

En revanche, dans le cadre de l'étude d'une langue orale non documentée, l'application de normes sur l'annotation linguistique du contenu relève d'une autre difficulté. Les normes issues de projets tels que *General Ontology for Linguistic Description* (GOLD), ISOcat ou *Lexical Markup Framework* (LMF) faciliteraient la réutilisation informatisée des analyses produites, mais leur mise en place pour la documentation d'une langue orale requiert l'utilisation d'outils logiciels spécifiques. De plus, ces normes sont construites autour de théories linguistiques, et si le linguiste s'écarte de ces théories, appliquer ces normes rendra difficile l'observation et l'annotation de phénomènes ne s'insérant pas dans ces cadres. C'est le cas en particulier de *Lexical Markup Framework* qui propose une organisation des données centrée sur les concepts, alors que l'approche de terrain nécessite de prendre les textes comme point de départ. En ce qui concerne GOLD et ISOcat, leur application nécessite de s'assurer que les termes et concepts linguistiques employés par le chercheur qui annote correspondent effectivement à la définition proposée par la norme. Ce système empêche d'utiliser un terme présent dans la norme qui aurait été défini autrement par un autre chercheur.

L'étude des *nabol* s'organise autour de deux concepts : le " texte " et le " narratif ". Le texte est le point d'intersection des différentes approches sollicitées⁹⁰: il est l'objet d'annotations qui sont

90 De plus, cette notion de texte ayant une correspondance dans la conception locale de la pratique narrative, la « nabol » étant une pratique qui peut être conceptualisée comme un texte orale, cette intersection fait également

conçues pour permettre l'élaboration d'un corpus de données portables. La portabilité de ces données facilite leur traitement informatisé et il est le sujet d'étude de la linguistique textuelle. Celle-ci aura pour objectif de montrer que les *nabol* sont des textes, et qu'elles sont comparables les unes aux autres. Ensuite, l'identification du narrateur associé à ces *nabol* participera à saisir le rôle social de ces textes. La linguistique variationniste (Weinreich et al., 1968), permet de relier des observations linguistiques à des observations d'ordre social et culturel. Dans le cadre de la présente étude, les observations socio-culturelles sont issues du terrain au sein de la communauté nisvaie, de l'observation participante et des entretiens de transcription et de traduction autour des pratiques narratives. De ces observations et entretiens émergent des catégories sociales qui auront pour objet d'expliquer les observations linguistiques du corpus de textes annotés. C'est également ce cadre explicatif qui donne une pertinence à l'emploi d'outils informatisés pour analyser le corpus d'annotation.

La terminologie énonciative est hétérogène. Il est donc nécessaire de préciser le sens des termes qui seront employés pour décrire les personnes physiques ou représentées participant à la narration. Le terme " locuteur " est employé pour faire référence à une personne physique en tant que sujet parlant une langue ; " orateur " désigne de son côté une personne physique qui narre. Le terme " énonciateur " désigne une représentation sociale que l'orateur met en scène lors de la narration, c'est-à-dire qui joue un rôle dans la production d'un point de vue sur les événements narrés. Le " narrateur " est un énonciateur, le principal, celui qui prend en charge la production d'un texte et fournit le point de vue de référence sur les événements narrés.

Enfin, produire des ressources langagières implique le chercheur dans la vie sociale locale. En se positionnant comme un apprenant de la langue vis-à-vis de la communauté nisvaie, les locuteurs ont été incités à interpréter la transcription des *nabol* comme une proposition et non comme une norme à respecter. Ce positionnement permet aux locuteurs nisvais d'adopter une attitude critique vis-à-vis des ressources langagières. Un point en particulier que les locuteurs seront amenés à discuter est celui de l'écriture des textes nisvais. L'utilisation de la ponctuation et l'alphabet, qui a été élaboré afin d'être utilisable sur les périphériques électroniques locaux, sont des propositions que les locuteurs souhaiteront critiquer lorsque les ressources seront présentées..

sens pour la communauté nisvaie.

Après avoir passé sous revue les différentes approches scientifiques sollicitées pour étudier les pratiques narratives nisvaies, nous allons maintenant décrire le processus d'annotation informatisée de ces narrations.

Chapitre II L'annotation des *nabol*

Ce chapitre décrit la méthode d'annotation mise en place pour étudier les pratiques narratives nisvaies. Comme nous allons le voir, ces annotations sont articulées autour de la question de la transcription et de la traduction. Du Bois (1991), développant les propositions d'Ochs (1979), écrit à propos de la transcription que le système de conventions doit dialoguer avec la théorie et les objectifs d'étude du chercheur qui les produit. La transcription d'un texte oral consiste à sélectionner, restreindre et formaliser les informations langagières à représenter afin de produire un texte écrit. Il devient alors nécessaire de préciser les choix qui ont été suivis et leurs objectifs lors de l'annotation d'une pratique langagière. Dans la section de ce chapitre sur la traduction, nous verrons que Berman (1985) développe une approche similaire lorsqu'il conceptualise l'éthique d'une traduction. Selon cet auteur, la traduction doit suivre une « éthique », c'est-à-dire expliciter l'objet de la traduction et les choix qui s'ensuivent, afin d'être cohérents. Dans le cadre de l'étude des pratiques narratives nisvaies, ces objectifs sont multiples. Il s'agit en premier lieu de :

- produire des annotations pertinentes à l'analyse des variations langagières lors de la réalisation des *nabol* ;
- répondre aux normes et recommandations des projets de documentation afin de faciliter la communication et l'archivage des données.

En deuxième lieu, la production de ces annotations poursuit les objectifs suivants :

- obtenir des ressources langagières « mobilisables » (Nathan, 2006) par la communauté nisvaie et son école « Kamai » ;
- permettre un regard critique sur les analyses et observations, ce que Bird et Simons désignent par « traçabilité » (p. 563, 2003)⁹¹ ;
- faciliter de futures études s'appuyant sur ce corpus d'annotations et les ressources qui en découlent en développant leur « portabilité »⁹² (Bird et Simons, 2003).

91 Notre traduction de « accountability ». Le terme anglais peut également être traduit par " responsabilité ", mais dans le cadre de l'article de Bird et Simons, le concept désigne la possibilité de retrouver la donnée primaire qui a amené à la description linguistique questionnée. " Responsabilité " renvoie davantage à la personne.

92 À comprendre comme leur capacité à traverser les environnements informatiques, les communautés scientifiques, les domaines d'applications et le passage du temps.

Ces objectifs visent à satisfaire les attentes des différentes communautés d'utilisateurs des ressources, dans notre cas : la communauté nisvaie et la communauté scientifique.

L'annotation d'un corpus n'est cependant pas uniquement l'affaire de choix théoriques, elle résulte également d'une négociation avec la communauté accueillant le projet. Cette négociation doit intégrer les possibilités et les contraintes du terrain comme l'accès limité à l'électricité ou les disponibilités et les motivations des locuteurs. La recherche sur le terrain effectuée dans le cadre de cette thèse a été réalisée en tenant compte des demandes des locuteurs, et plus particulièrement du vieux Dalé qui était à l'origine du projet. Les raisons qui motivaient les locuteurs nisvais à participer de manière bénévole au projet peuvent être regroupées en deux ensembles : sur le court terme, les discussions et interactions qui se créaient autour de mon apprentissage de la langue nisvaie les amusaient, voire les intéressaient ; sur le long terme, la réalisation de ressources pédagogiques pour l'école *Kamai*.

La description du processus d'annotation élaboré pour produire le corpus principal a été décomposée en deux étapes : la conception et les tâches d'annotation. La première section porte sur la conception de l'annotation à travers la définition des unités d'annotation retenues, des conventions et des choix techniques liés à l'écriture de l'annotation. Les unités précédemment définies servent de support à l'intégration des informations issues des différentes tâches d'annotation. Les différentes tâches pour annoter les *nabol* et leur intégration au sein d'un corpus de données linguistiques sont abordées dans la section suivante. Les données résultant de chacune de ces tâches sont intégrées par le biais de couches d'annotations. Une première couche contient l'enregistrement sonore de l'événement langagier nisvai. La transcription de cet événement et sa traduction en français sont ensuite incluses dans leur propre couche d'annotation. Lorsque les locuteurs nisvais émettent des commentaires sur la pratique narrative en cours d'annotation, ces commentaires sont consignés dans une couche d'annotation dédiée. Suivent ensuite des tâches plus analytiques : l'annotation des morphèmes et l'annotation du plan de la narration. Les résultats de ces analyses sont également insérés dans leur couche d'annotation. Enfin, une couche d'annotation permet d'attribuer un identifiant unique à chaque segment sonore du corpus, ce qui permet de référer aux différentes couches d'annotation qui lui sont associées.

II.a Concevoir l'annotation des pratiques narratives

La première étape dans la conception des annotations est de définir leurs destinataires afin d'adapter la manière de rédiger le contenu. Les destinataires des annotations sont multiples et hiérarchisés. En premier lieu, il s'agit de produire des annotations pertinentes pour l'analyse des *nabol*. Ensuite, ces annotations vont être utilisées afin de produire des ressources langagières pour les professeurs de l'école *Kamai* et leurs écoliers. Enfin, les autres destinataires sont les linguistes, anthropologues et chercheurs en général. Ces destinataires sont secondaires du point de vue des choix de traduction et de transcription. De cette hiérarchisation des destinataires s'ensuit une première contrainte au niveau du vocabulaire à employer. L'utilisation de termes techniques ou marqués culturellement comme français n'est donc pas acceptable, alors que conserver un mot nisvai si aucun équivalent pertinent n'existe en français est possible.

Le corpus d'annotations des pratiques narratives nisvaies est structuré autour de deux unités : le texte et l'unité d'intonation. Le texte ancre les informations langagières qu'il contient au sein de deux situations différentes, qui peuvent être l'objet des références employées par l'orateur. La première est la situation d'énonciation dans laquelle se trouvent les locuteurs, l'orateur et l'auditoire, la deuxième est la diégèse : « l'univers spatio-temporel auquel se réfère la narration [...] » et au sein duquel les personnages évoluent (Genette, 1969, p. 211). Il existe des termes métalangagiers nisvais pour désigner les textes narratifs : *nabol* et *nasilvarin* ou les mots : *naocin*⁹³. L'étude des procédés discursifs nisvais, objet du chapitre IV, a pour objet de montrer que les pratiques narratives nisvaies répondent à des critères de textualités comparables à ceux des textes écrits. En ce qui concerne l'unité d'intonation, les locuteurs nisvais n'ont pas proposé de termes qui pourraient s'en rapprocher. La segmentation du texte en unités courtes est nécessaire à l'étude linguistique des *nabol*, il n'a cependant pas été possible de structurer l'annotation du corpus uniquement à l'aide d'unités issues de la conception nisvaie de la pratique langagière. Toutefois, la forte correspondance entre les structures linguistiques et le découpage prosodique de la parole en segments⁹⁴ motive l'hypothèse que l'utilisation d'une unité prosodique pour segmenter un texte conservera une pertinence sémantique pour les locuteurs nisvais. Avant de détailler la structuration

93 La terminologie métalangagière nisvaie est décrite plus en détail dans la section *Narrer est une forme de discussion*, p. 127.

94 Voir à ce sujet Rochet-Capellan et Fuchs (2013) pour l'allemand et Brotchie, 2009, p. 364, pour le tirax, une langue du nord de Malekula.

des annotations avec le logiciel ELAN, nous allons préciser les enjeux autour de l'unité d'intonation et ce à quoi elle renvoie exactement.

II.a.1 Observer la pratique du nisvai

L'annotation d'une pratique narrative est une tâche qui présente de nombreuses difficultés pratiques. La segmentation du flot de paroles en de plus petites unités est une étape qui simplifie cette tâche. Cette segmentation rend la tâche d'annotation quantifiable et permet une ré-écoute concentrée de ces segments précis. Comme le remarque Bazillon (2011, p. 34), la ré-écoute par segment court est nécessaire pour de nombreuses raisons : dysfluence des locuteurs, problème dans la qualité sonore de l'enregistrement, et dans notre cas ajoutons une maîtrise intermédiaire de la langue nisvaie. Employer une unité linguistique plutôt que des repères temporels⁹⁵ pour segmenter le texte oral a pour finalité de produire des segments dont la relation avec le texte sera interprétable linguistiquement.

Tedlock (1983) propose une réflexion sur la transcription de narrations orales et notamment leur segmentation. Il défend une transcription basée non pas uniquement sur l'analyse phonologique, mais également sur la perception phonétique : il propose de tenir compte des pauses et silences afin de segmenter la parole. L'emploi d'une unité phonétique pour segmenter la parole se base sur l'hypothèse d'une coordination entre la matérialité de la voix et les unités de structuration de la narration, ou, formulé autrement, l'auteur estime que les aspects phonétiques sont pris en compte par les locuteurs lors de la production des textes. L'auteur se penche d'abord sur le groupe de souffle (1983, p. 199), mais observe que l'unité ne permet pas d'observer toutes les pauses et silences que marquent les orateurs et qu'il estime pertinentes lors de la production de textes oraux. Il note toutefois l'intérêt de prendre en compte les contours intonatifs (1983, p. 202). L'existence d'une relation entre les structures linguistiques d'une langue et les groupes de souffles ou les unités d'intonations de ses locuteurs a fait l'objet de nombreuses observations (Crookes, 1990 ; Martin, 2013 ; Rochet-Capellan et Fuchs, 2013, et Brotchie au Vanuatu, 2009, en particulier p. 364). La prise en compte de la prosodie lors de la transcription permettra d'étudier leur relation avec l'organisation du texte.

95 Ces repères définissant un intervalle dans un fichier audio peuvent être notés par exemple 1'20" à 1'24" ou 1:20 à 1:24.

Le groupe de souffle et l'unité d'intonation ont été considérés pour segmenter de manière cohérente la parole des locuteurs sans analyser leur contenu linguistique. Ces unités ont fait l'objet de multiples définitions. Nous nous concentrerons sur celles qui sont pertinentes pour l'annotation des *nabol*. L'unité d'intonation correspond à « une portion de paroles prononcées au cours d'un contour intonatif cohérent. Elle tend à être marquée par une pause et un décalage montant de la hauteur de la voix au début et par l'allongement de la dernière syllabe »⁹⁶. La contrainte physiologique qu'est la respiration produit des pauses qui délimitent la parole, mais les unités d'intonation ne correspondent pas uniquement à cette segmentation de la parole par les inspirations. Les unités d'intonation segmentent la parole en davantage d'unités que les groupes de souffle. Chafe estime que l'unité d'intonation est une unité qui fait le lien entre les processus mentaux et la linguistique, car elle est d'une durée suffisamment courte pour la mémoire auditive, une mémoire du court terme (1994, p. 55).

Moins lié à la prosodie, mais davantage à l'articulation, le groupe de souffle permet également une segmentation du flot de la parole à travers son observation. Plusieurs définitions de groupe de souffle existent. Rochet-Capellan et Fuchs (2013) proposent la définition suivante⁹⁷: L'intervalle de parole produit au cours d'une seule exhalation. Wang *et al.* (2010) étudient trois caractéristiques afin de décrire un groupe de souffle : sa durée, la pause entre deux groupes de souffle et le temps d'inspiration. Si Wang *et al.* ne définissent pas ce qu'est un groupe de souffle, le temps d'inspiration fait partie des caractéristiques qu'ils associent à un groupe de souffle. Cette caractéristique ne nous semble toutefois pas pertinente dans le cadre de la segmentation de la parole nisvaie. Si l'exhalation, associée à la définition du groupe de souffle, est nécessairement une caractéristique de la production des unités d'intonation, l'inspiration ne l'est pas. Une unité d'intonation n'est pas systématiquement bornée par une inspiration. Plusieurs unités d'intonation peuvent se suivre sans qu'une inspiration soit réalisée par le locuteur. C'est le terme "unité d'intonation " qui est utilisé au cours de la thèse, car la segmentation qui a été mise en place pour les pratiques narratives nisvaies n'est pas basée uniquement sur le souffle, mais sur les contours intonatifs.

96 Proposition de traduction pour : " [...] *an intonation unit is a stretch of speech uttered under a single coherent intonation contour. It tends to be marked by cues such as a pause and a shift upward in overall pitch level at its beginning, and a lengthening of its final syllable.* " (Bois et al., 1992, p. 18)

97 Proposition de traduction de la définition de groupe de souffle proposée par Rochet-Capellan et Fuchs (2013) : "*On a time-scale of several seconds, speech production is a sequence of short inhalations pauses followed by long exhalations with phonation. The interval of speech produced on a single exhalation is commonly defined as the breath group. It relies on linguistic, communicative and physiological constraints.* "

Sur le terrain, il n'est pas possible d'avoir des conditions d'enregistrement qui soient optimales du point de vue de la clarté des paroles de l'orateur : des oiseaux, des insectes, le souffle du vent ou une personne de passage peuvent perturber la qualité de la parole enregistrée. De même, l'enregistrement des unités d'intonation n'a pas fait l'objet d'un outillage particulier. Ces dispositifs auraient perturbé l'orateur et les séances d'enregistrement. L'annotation des unités d'intonation a été réalisée grâce à l'observation visuelle du spectrogramme que propose ELAN (voir l'illustration 7) et l'écoute de la parole des orateurs.

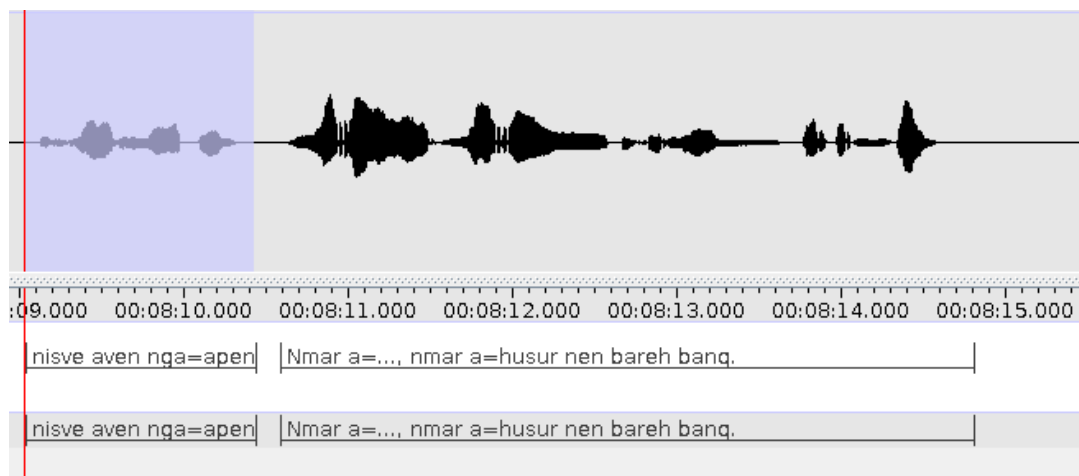


Illustration 7: Visualisation des unités d'intonation grâce au spectrogramme proposé par ELAN

Cette méthode d'annotation est cependant encline à l'approximation et à l'erreur. Le marquage du début et de la fin d'un segment est réalisé lors de la lecture audio de l'enregistrement. Lorsque l'annotateur entend ou voit, grâce au spectrogramme, la fin d'un contour intonatif, il doit appuyer sur la touche validant le début ou la fin de ce segment. Ce processus entraîne un décalage entre la fin effective du contour intonatif et son enregistrement comme annotation, qui peut être de l'ordre de quelques millisecondes. Une autre difficulté peut apparaître en fonction de la vitesse de narration de l'orateur. Si celui-ci respire rapidement ou accélère la prononciation, la distinction entre deux unités d'intonations peut être floue. Dans ce cas, la segmentation à l'oreille ou visuelle en plusieurs unités d'intonation n'est pas évidente et peut être réalisée de manière arbitraire,

L'illustration 8 décrit⁹⁸ les distributions des durées des unités d'intonation en fonction de l'âge et du sexe au sein du corpus de pratiques narratives annotées avec ELAN. Elle met en valeur une

98 La représentation "lettre : valeur" développée par Hofmann, Wickham, et Kafadar (2017) permet de représenter davantage de quantiles que la boîte à moustache. Il s'agit d'une représentation qui reste fidèle aux données : les caractéristiques de la représentation correspondent aux observations quantitatives. L'intérêt de cette représentation vis-à-vis de la boîte à moustache est de mieux représenter la distribution des données en fournissant davantage de quantile, en particulier au niveau des queues de la distribution.

différence entre la durée des unités d'intonation des adultes (2 455 ms⁹⁹) et des vieux (2 497 ms pour les hommes et 2 478 ms pour les femmes), plus longues, que celles des enfants (1 859 ms pour les filles et 1 904 ms pour les garçons).

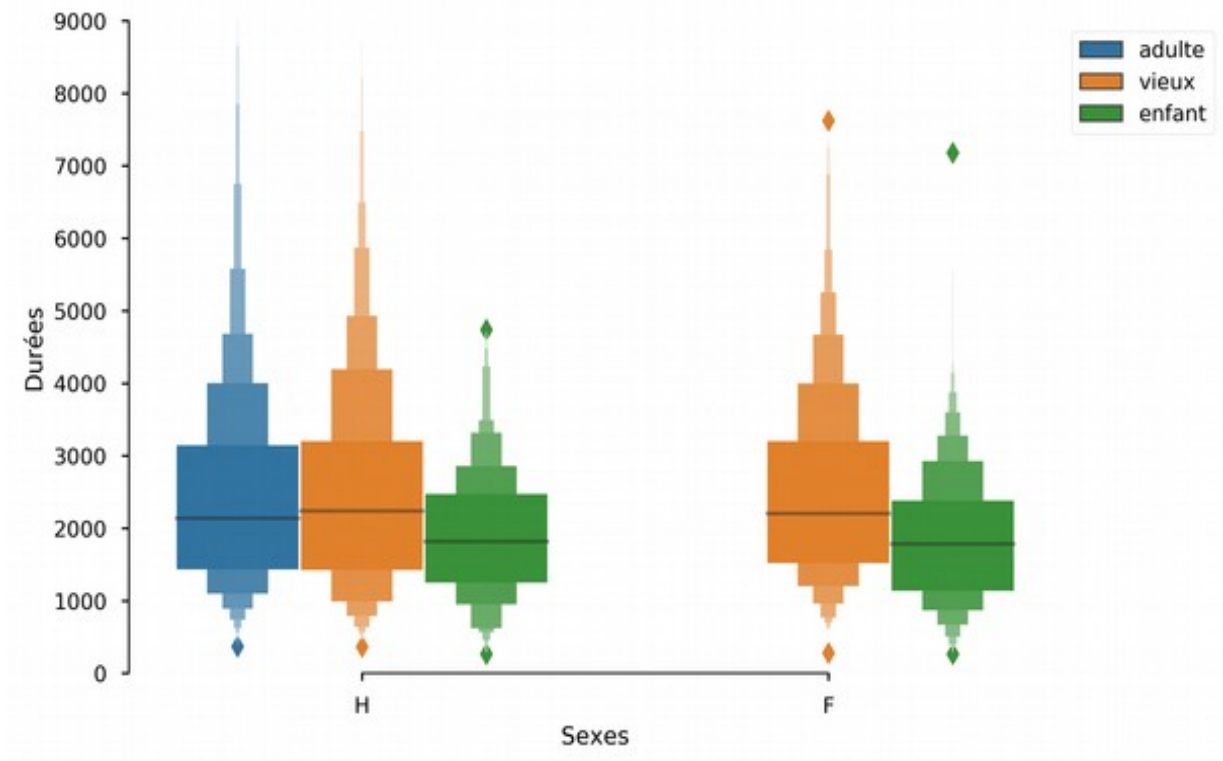


Illustration 8: Durées des unités d'intonation en fonction de l'âge et du sexe de l'orateur

Le tableau 2 présente les données du corpus issues de l'annotation avec ELAN. La durée des unités d'intonation est décrite en fonction de la classe d'âge et du sexe¹⁰⁰.

99 Comme nous l'avons déjà abordé auparavant, du fait de la patri ou virilocalité, les femmes du village ne parlent pas de manière native la langue nisvaie et n'ont pas souhaité narrer des « nabol » en nisvai. Cela explique leur absence au sein du corpus annoté.

100 Les classes d'âge nisvaies sont décrites en détail dans l'introduction.

Classes d'âge	Sexes	Nombres	Durées moyennes, en millisecondes	Écart type	min	25 %	50 %	75 %	max
adulte	H	928	2455	1425	370	1433	2139	3143	11900
enfant	F	289	1859	916	264	1138	1783	2380	7178
	H	154	1904	872	266	1251	1818	2473	4740
vieux	F	1072	2478	1266	280	1520	2205	3200	7620
	H	693	2497	1465	367	1423	2236	3200	10555
Ensemble		3136	2390	1334	264	1422	2125	3050	11900

Tableau 2 : Détails statistiques de la durée des unités d'intonation en fonction de la classe d'âge et du sexe

Le tableau montre que, quels que soient l'âge et le sexe de l'orateur, plus de 50 % des unités d'intonation nisvaie ont une durée comprise entre 1,1 à 3,2 secondes. Du point de vue de l'annotation, cette durée de parole est une durée qui est facile à conserver en mémoire le temps de transcrire le contenu. Alors qu'une unité résultant de l'analyse linguistique des données, comme la phrase, aurait nécessité un questionnement permanent de la transcription, questionnement qui n'aurait pas simplifié la tâche d'annotation.

II.a.2 Organiser l'annotation avec ELAN

ELAN est le logiciel qui a été utilisé pour produire les fichiers contenant les annotations des pratiques narratives nisvaies. C'est un logiciel libre qui a été développé par Brugman et Russel (2004) pour assister les chercheurs dans la production d'annotations sur des enregistrements. Il requiert de son utilisateur que celui-ci définisse une hiérarchisation des couches d'annotations avant de pouvoir effectivement annoter les textes. Le logiciel permet de traiter des enregistrements audio ou vidéo et propose de multiples vues pour ensuite pouvoir annoter les fichiers. Il existe un panel important de logiciels de transcription dont l'énumération complète n'est pas l'objectif ici. ELAN a été retenu après avoir consulté la revue effectuée par (Bazillon, 2011, pp 96-140) sur le sujet, puis après avoir comparé les logiciels d'annotation Transcriber (Barras, Geoffrois, Wu, & Liberman, 2001), Toolbox (Robinson, Aumann, & Bird, 2007), Anvil (Kipp, 2001, Heloir, Neff, et Kipp, 2010), et Flex (Rogers, 2010). ELAN permet aussi bien de traiter des vidéos que des enregistrements audio. Il propose une flexibilité lors de la conception de la structure des

annotations, il dispose d'une documentation importante¹⁰¹ et son mode de transcription en tableau s'est révélé être l'outil le plus approprié dans le cadre de la documentation des pratiques narratives nisvaies. Cette flexibilité a ainsi permis à Nagy et Meyerhoff, (2015) de proposer un système d'annotation intégrant les variables sociolinguistiques au sein du processus de documentation.

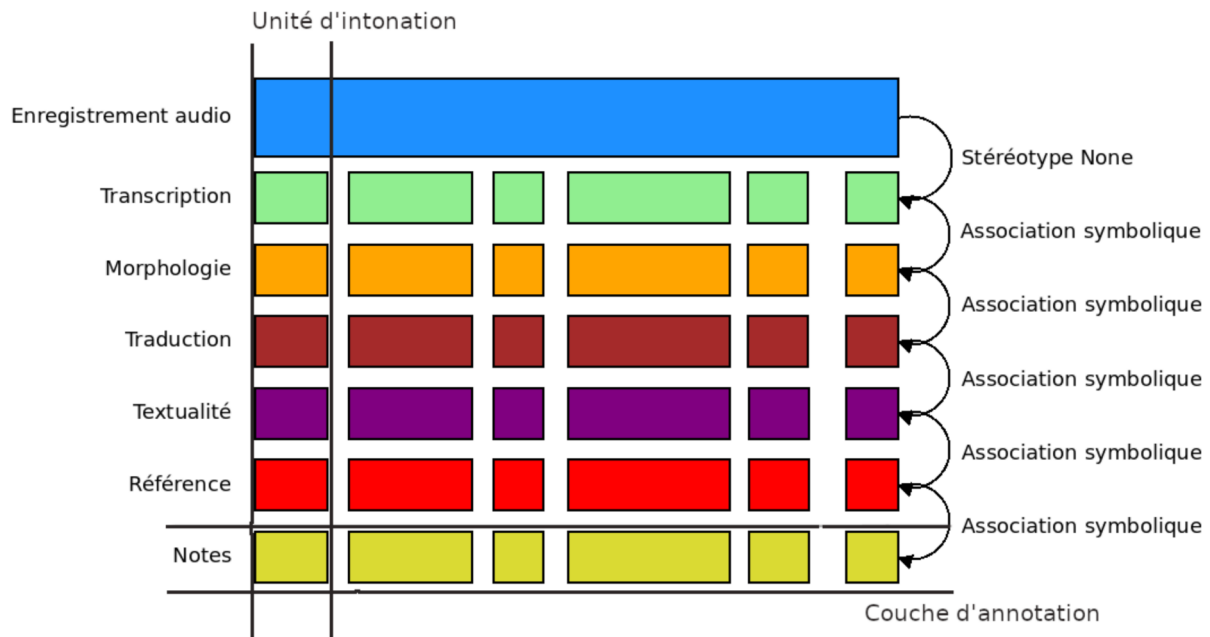


Schéma 3: Organisation en couches des annotations des pratiques narrations nisvaies.

À chacune des couches d'annotations doit être associé un type linguistique, qui est défini en particulier par son *stéréotype*, c'est-à-dire la manière dont la couche se rapporte aux autres couches d'annotations (voir le schéma 3 ci-dessus). Le stéréotype retenu pour définir les rapports entre les différentes couches d'annotation est l'*association symbolique*¹⁰², c'est-à-dire une correspondance une à une entre les annotations de la couche parente et les annotations de la couche ainsi définie. Seule la couche d'annotations *Transcription* est définie comme stéréotype *None*. Ce stéréotype signifie dans la terminologie d'ELAN qu'elle est liée directement à l'axe du temps. Deux segments d'informations provenant d'une couche d'annotations du stéréotype *None* ne peuvent qu'être superposés. Ils doivent être disposés les uns à la suite des autres, mais peuvent être séparés par un espace vide. Comme le montre le schéma 3, les unités d'intonations font l'objet de six couches

101 Les fichiers XML produits par ELAN font l'objet d'une description approfondie facilitant leur traitement informatisé (The Language Archive, 2012).

102 Il s'agit du terme employé par les concepteurs du logiciel ELAN pour désigner le rapport existant entre une couche d'annotation et la couche d'annotation suivante. L'association symbolique correspond à un rapport 1:1 entre les annotations.

d'annotations : *Transcription, Morphologie, Traduction, Textualité, Références* et *Notes*. Les rectangles du schéma représentent une annotation selon le découpage en unités d'intonations. Chaque unité d'intonation est donc associée à au moins cinq annotations, voire six si elle a fait l'objet d'une note. Seule cette couche *Notes* ne contient pas du contenu de manière systématique, car elle n'est renseignée que si le locuteur assistant l'annotation commentait le segment concerné.

La correspondance entre les couches d'annotations et la segmentation en unités d'intonation doit être conservée afin de s'assurer que les informations qu'elles contiennent soient alignées¹⁰³. Si regrouper la transcription de quatre unités d'intonation facilitait leur traduction en français, les liens entre les informations langagières présentes au sein des unités d'intonation nisvaies et leur annotation en français seraient alors rompus, rendant incohérent le traitement informatisé mis en place.

II.b L'annotation : du terrain au bureau

L'annotation des *nabol* nisvaies a pris en compte les contraintes particulières qui s'appliquent à l'enquête de terrain. Une première contrainte est celle de la durée. La durée des séjours de recherche est limitée, tout comme la disponibilité des locuteurs. L'accès limité à l'électricité est également une contrainte dans le cas d'une annotation informatisée des données sur le terrain. Si les panneaux photovoltaïques deviennent de plus en plus abordables et compacts, leur emploi reste complexe et dépend des variations météorologiques. L'usage de l'ordinateur doit être restreint et planifié.

II.b.1 *Enregistrer les textes*

L'enregistrement sonore produit une « trace »¹⁰⁴ qui sera l'objet des entretiens avec les locuteurs afin de traduire, de transcrire et de discuter la pratique narrative. Il s'agit de la première couche d'annotation dont dépendent les autres couches d'annotation. C'est à partir d'elle que sont

103 Cette contrainte suit une des règles proposées par Berman (1985, pp. 58 et 71) pour produire une traduction fidèle : celle d'éviter l'allongement qui résulte de la volonté de rationaliser et de clarifier le texte. Selon Berman, l'allongement du texte est une conséquence inévitable à la pratique de la traduction mais qui doit être évitée dans la mesure du possible.

104 Le concept de trace fait référence à la *Revue d'anthropologie des connaissances* et à son numéro intitulé *Confrontations aux traces de son activité* (Vinck, 2010). Le concept est sollicité lorsque les locuteurs commentent les orateurs à travers les enregistrements sonores des pratiques narratives, voir également *Noter les commentaires*, p. 104.

constituées les autres données premières nécessaires pour produire des ressources plus analytiques (voir sur ce sujet Good, 2011). De ce fait, sa qualité est un prérequis à la qualité des autres couches d'annotation. Cette qualité est de deux ordres : l'un relève du matériel-logiciel et l'autre de la situation d'enregistrement.

Lamberterie et al. (2006, pp. 135-141) abordent la question de l'enregistrement sonore d'un point de vue matériel-logiciel et propose des fiches pratiques dédiées aux normes, aux recommandations et aux questions pratiques liées à la production de corpus oraux pour les sciences humaines¹⁰⁵. De son côté, (Bower, 2008, p. 16-33) propose un guide pratique pour décrire une langue orale. Son point de vue est centré sur la problématique de la documentation typologique et descriptive des langues. Elle propose des recommandations concernant l'usage de la technologie sur le terrain, l'organisation de ses données, ou comment débiter le projet de documentation. L'approche adoptée par les linguistes sur l'usage des outils technologiques d'enregistrement est de fournir des recommandations au niveau logiciel, matériel et des problèmes pratiques (voir également Crowley et Thieberger (2007, p. 73)). Ainsi des formats d'enregistrement sont recommandés : .wav, voire .flac, ou tout autre format dit sans perte, c'est-à-dire pour lequel la compression des informations audio n'implique pas leur suppression.

De ces considérations techniques et pratiques dépend l'utilisabilité des enregistrements. Toutefois, elles n'abordent que peu la question de la pratique de l'enregistrement elle-même. Si mettre en place une situation d'enregistrement contrôlée facilite la réalisation d'enregistrements sonores répondant aux critères de qualité technique, les contraintes techniques ne peuvent conditionner la pratique de l'enregistrement lorsque l'on souhaite enregistrer des situations issues du quotidien. Lemonnier (1996), à travers la description de la conception d'un avion, montre que les objets techniques résultent de choix qui sont liés à des pratiques et des conventions sociales et ne peuvent être résumés par les théories qui président à leur élaboration. Les choix techniques des ingénieurs ont des répercussions, explicites ou non, sur l'usage des objets technologiques. Dans le cadre de l'enregistrement, les choix techniques et ergonomiques liés au matériel d'enregistrement sonore induisent une pratique de l'enregistrement. Une perspective critique sur les choix des concepteurs du matériel d'enregistrement est nécessaire afin d'évaluer dans quelle mesure cette conception joue un rôle sur la situation d'enregistrement. Concrètement, en ce qui concerne

105 Le tiers final de l'ouvrage est consacré à des fiches techniques concernant la prise de son et l'enregistrement sur le terrain, la question des supports pour le son et la vidéo, des codages, des formats, de l'archivage des données et enfin des institutions françaises qui jouent un rôle dans ces domaines.

l'enregistrement sonore des narrations nisvaies, il est nécessaire d'évaluer dans quelle mesure les contraintes techniques liées au matériel d'enregistrement influe sur la manière dont l'orateur produira son texte oral.

Dans cette perspective, l'enregistrement des narrations nisvais a été abordé comme une situation d'énonciation particulière. Lors des enregistrements, aucun des vieux de la communauté n'a souhaité tenir le microphone. Les adultes et les enfants ont, de leur côté, souhaité se familiariser avec l'outil et beaucoup d'entre eux ont tenu le microphone. Lors des séances durant lesquelles plusieurs personnes étaient présentes, la prise de la parole était liée à la prise du microphone.

Si la pratique narrative nisvaie est un monologue, dans son article sur les histoires anciennes du sud de l'île de Pentecôte, Garde (2015, p. 135) indique que les narrations contiennent, par intervalles, des passages chantés par l'orateur et son audience. Ces passages sont parfois produits dans un registre quotidien, mais également parfois dans un registre archaïque, voire incompréhensible. La reprise par l'auditoire nisvai des séquences poétiques n'a pas été observée. Toutefois, les enregistrements étaient réalisés le matin ou l'après-midi, des périodes correspondant aux horaires où les enfants sont à l'école. Ces derniers, peu présents durant les séances d'enregistrement, ne pouvaient donc pas reprendre en chœur les séquences poétiques.

L'utilisation d'un microphone à main focalise l'enregistrement sur une personne, individualisant l'acte narratif. Il est possible que les membres de l'auditoire, lorsqu'il y en avait un, n'osaient pas intervenir de peur de perturber la séance. Enfin, les vieux orateurs privilégiaient raconter des *nabol* peu connues, qu'ils estimaient être oubliées, limitant donc les possibilités pour l'auditoire de reprendre une séquence qui lui était inconnue. Notons tout de même que les séquences introductives formulaïques¹⁰⁶, marquant le début et la fin d'une narration, sont reprises par les enfants lors des enregistrements où ces derniers étaient présents, et ceci malgré l'emploi d'un microphone à main. Ainsi, le soir du 1 août 2015 à Bwenahai, lorsque la vieille Limeten, face à ses enfants et ses petits-enfants, produisait les dialogues introductifs et conclusifs des *nabol*, ces descendants lui répondaient¹⁰⁷. Si les enfants avaient été intimidés par la présence du microphone ou avaient estimé que reprendre en chœur la séquence poétique n'était pas approprié du fait de l'individualisation de l'enregistrement, ils n'auraient pas repris non plus les séquences.

106 Voir le chapitre IV, p. 164, pour une description plus avancée de ces séquences.

107 Des exemples de ces séquences reprises par les jeunes enfants sont consultables dans les textes **T38**, **T39**, **T40** notamment, à leur début et leur fin.

II.b.2 *Transcrire les nabol*

Ochs (1979) se fonde sur son expérience de transcription de paroles d'enfants samoans dans le cadre des recherches en anthropologie linguistique pour montrer que les choix de transcription s'inscrivent dans une démarche théorique. Les conventions de transcription doivent être liées à ce que le chercheur étudie. Poursuivant cette perspective, Du Bois (1991) développe les principes de la transcription de la parole pour aider à concevoir des conventions de transcription. Son propos souligne que les choix associés à la transcription doivent être liés à son ou ses objets de recherche. Il insiste sur le fait que la transcription étant une pratique scientifique, elle doit s'insérer en dialogue envers les autres pratiques de transcription existantes. La problématique de l'analyse conversationnelle proposée par Cameron (2001) a également inspiré les présentes conventions de transcription, notamment l'importance accordée aux dysfluences. Toutefois, les signes proposés par Jefferson (2004) ne sont pas employés pour transcrire la parole, car ils visent un public scientifique formé à leur lecture et desserviraient la production de ressources langagières à destination scolaire.

L'objectif poursuivi par les conventions de transcription des pratiques narratives nisvaies a été de produire une représentation des textes oraux qui met en avant leur organisation à travers les procédés discursifs observés, inspirée de la linguistique textuelle développée par Adam (2011a, 2011b). Les signes de ponctuation {., {...}, {:}, {,} {«}, {»}, {--} {?}, et {!} participent à la représentation du texte oral comme une composition textuelle élaborée. Leur emploi s'inspire des conventions habituelles de la littérature française, mais appelle quelques remarques. La virgule marque une étape lors de la production d'une période, d'une séquence ou de manière générale d'une construction textuelle contenant plusieurs propositions, alors que le point marque la fin. Les trois points correspondent aux hésitations et dysfluences des orateurs. Le double point et les guillemets français sont utilisés pour marquer le discours direct. Deux tirets qui se suivent correspondent à un tour de parole des personnages mis en scène par l'orateur.

Les conventions de transcription répondent également aux *Leipzig Glossing Rules* (Haspelmath *et al.*, 2015). Elles ont été prises en compte dans l'élaboration des conventions de transcription afin de faciliter l'étude des données linguistiques dans le cadre de descriptions linguistiques. L'utilisation des notations {-} pour les affixes, {=} pour les clitiques et { } pour les morphèmes indépendants provient de ces conventions. Le caractère souligné :{_} est employé afin de relier ce qui est interprétable en nisvai comme deux morphèmes lexicaux indépendants, mais qui, dans le contexte

de l'annotation morphologique, n'ont été annotés que par un seul morphème lexical en français. Certains taxons binomiaux ont été annotés en suivant ce principe. Par exemple, *nabrav sabat* : "papaye", a été annoté { *nabrav_sabat* } afin de montrer que l'expression possède une unité sémantique composée de deux morphèmes, bien que, pris indépendamment, ces morphèmes signifient respectivement *nabrav* ; "arbre à pain", *sabat* : "du Blanc".

La première transcription réalisée sur le terrain a été faite avec l'aide de locuteurs du nisvai. Lors de cette séance de travail, la narration était écoutée et réécoutée tout en visualisant la vue *Transcription* du logiciel ELAN¹⁰⁸. À l'écoute de l'enregistrement, les paroles de l'orateur étaient répétées, discutées, réécoutées puis transcrites une fois que le texte nisvai et son sens apparaissaient clairs. Il a été nécessaire de clarifier l'enjeu d'une fidélité entre la transcription et la parole de l'orateur avec les locuteurs, car ces derniers tendaient à simplifier et à résumer la parole de l'orateur enregistré, voire à reformuler l'énoncé lorsqu'il jugeait le texte peu clair.

No	Type1 : Transcription	Type2 : Textualite	Type3 : Reference	Type4 : Morphologie	Type5 : Traduction	Type6 : Note
39	Nahre ili nga roh husur, husur hoi naurun ari van van van dre penpen dre ven namsal ari mai aru hani.				L'enfant ensuite reste mais suit, suit la rivière et va un peu partout, le temps passe, il tire, tire de la viande de rivière qu'il rapide et qu'ils mangent.	namsal : ol mit blo wata.
40	Van bong ckai,				Jusqu'à ce qu'un jour,	
41	nga husur hoi.				il suit la rivière.	
42	Nga husur hoi qam tvuk van van dre cang lon nman syn nahmac ili.				Il suit la rivière, la remonte un moment et tombe sur une poule appartenant à l'ogre.	cang : trouver.
43	Nga hushusur nhoi dre mai nga pen buni,				Il se promène près de la rivière et s'approche, il abat la poule,	hushusur : suivre mais en faisant des détours, il ne suit pas directement la rivière
44	dre paci mai dre kali visngyn napenhevuh, penhevuh nga kal :«Poo,				et la rapporte et le dit à la vieille. La vieille dit : «Oooooh,	
45	Ka narunq.				oh mon fils,	narunq : mon fils

Illustration 9: Extrait du texte T17 après l'annotation de terrain

La transcription du texte, située dans la première colonne à gauche de l'illustration 9, représente les choix pour transcrire phonologiquement le nisvai. Ces choix ont évolué au cours de la recherche et en particulier après le terrain. Ainsi, l'utilisation de digraphes, {nq}, {ng} et {mb} a été

108 Voir l'illustration 9, p. 100, pour un exemple de la vue *Transcription* lors du terrain

abandonnée au profit de {q}, {g} et {b} ; la lettre {y} est encore utilisée pour transcrire le schwa (/ə/) dans certains contextes¹⁰⁹. La segmentation des morphèmes n'est pas précisément indiquée, seul l'espace marquant la séparation entre des morphèmes indépendants est utilisé. Les colonnes contenant l'identifiant unique de l'unité d'intonation, les annotations liées au plan du texte, à l'analyse de la morphologie ne sont pas encore renseignées, elles ne le seront qu'une fois de retour du terrain (voir l'illustration 11, p. 108).

II.b.3 Traduire les *nabol*

La traduction des *nabol* du nisvai vers le français joue plusieurs rôles : faciliter l'étude de ces textes en fournissant une manière supplémentaire pour les consulter, rendre les travaux sur ces textes plus accessibles à la critique et permettre aux annotations d'être transformées en ressources langagières mobilisables par les professeurs de l'école *Kamai*¹¹⁰. Une première version de la traduction doit être réalisée lors du terrain, car les enregistrements non annotés durant le terrain sont difficilement exploitables une fois de retour au bureau (Bowern, 2015, p. 135). C'est lors du terrain que les hypothèses quant à la compréhension du texte doivent être résolues, les interlocuteurs nisvais n'étant plus accessibles par la suite. L'étude du texte doit alors continuer malgré l'incomplétude des données. Cependant, traduire des pratiques narratives orales d'une langue pour laquelle il n'existe pas, ou peu, de traductions auxquelles se référer, requiert que le chercheur explicite sa pratique de la traduction. Les réflexions de Berman (1985) sur ce sujet sont présentées afin de préciser la démarche de traduction adoptée ici. Certains choix sont issus des travaux de Derive (2008) sur les littératures orales africaines et de Facey (1988), qui a étudié les pratiques narratives de la communauté nguna au Vanuatu.

Berman (1985, p. 47) propose plusieurs questionnements pour aborder la traduction¹¹¹. Le premier est celui de l'ethnocentrisme, que l'auteur entend comme ce qui « ramène tout à sa propre

109 Voir le tableau de l'annexe , p. 328, qui décrit dans une première partie les associations qui ont été retenues entre les sons et les phonèmes du nisvai et les lettres, et dans une deuxième partie, fait le lien entre la description phonologique proposée par Charpentier et celle qui a été élaborée pour étudier les pratiques narratives nisvaies.

110 La transcription et la traduction des textes ont été réalisées de manière concomitante lors du terrain. La réalisation de ces deux tâches, pour un texte de sept minutes, pouvait nécessiter jusqu'à quatre heures de travail.

111 Berman (1985, p. 68) définit 13 tendances déformantes de la traduction pour étudier toute traduction : la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement ou vulgarisation, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes textuels, la destruction (ou l'exotisation) des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions ou idiotismes, l'effacement des superpositions de langues.

culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci - l'Étranger - comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture. » Une traduction ethnocentrique corrige les erreurs du texte original pour l'améliorer et remplace les éléments jugés incongrus ou incohérents. Pour éviter cet écueil, Berman propose de définir une éthique de la traduction, c'est-à-dire de définir des objectifs de traduction. Berman soulève également la question de l'hypertextualité¹¹². Une traduction suivant des conventions littéraires ethnocentriques insérerait la traduction dans le réseau de références, dans le réseau des genres discursifs de la langue de destination. Une telle traduction nierait le réseau de références hypertextuelles duquel est issu le texte original.

Derive (2008), dans le cadre des travaux sur les littératures orales africaines, pose la question du style lorsqu'il y a changement de code de communication, de l'oral vers l'écrit. Ce problème est d'autant plus pertinent lorsqu'il s'agit de traduire le texte provenant d'une communauté dont la langue n'a pas de genre discursif associé à l'écrit. Dans ce cadre-là, faut-il traduire ce qui relève de l'oral en le remotivant par des figures de style liées au code de communication écrit ? L'auteur évoque la pratique de la traduction provenant de chercheurs africains traduisant la littérature orale de leur langue dans un registre littéraire écrit dans une langue européenne. Pour Derive (2008, p. 290), cette pratique provient de l'expérience diglossique des chercheurs qui visent à valoriser les littératures orales produites dans leur langue maternelle en les traduisant dans un registre littéraire européen qu'il associe à un registre supérieur. Cette position n'est cependant pas tenable pour Derive, car elle risque de produire « une erreur de ton à laquelle le lecteur risque d'être sensible. »

Les traductions des textes nisvais constituent un corpus qui témoigne des réseaux intertextuels existants au sein des pratiques narratives nisvaies. L'interprétation des textes doit s'appuyer sur la consultation des autres textes nisvais. Les traductions des textes nisvais reflètent les relations existantes entre les textes. Traduire un texte sans l'insérer dans une intertextualité ethnocentrique n'est possible qu'en insérant le texte dans un ensemble de textes issus de la même communauté discursive. Pour le lecteur, cet ancrage au sein d'un corpus de traduction aide à observer et suivre les différents réseaux de références de la communauté nisvaie. De plus, dans l'optique de proposer des ressources pour les locuteurs nisvais, proposer une traduction française suivant ces conventions littéraires poserait des problèmes d'interprétation, car les genres narratifs littéraires français ne leur sont pas connus. Le parti pris a été de traduire les *nabol* comme des discussions orales. Ce genre permet une plus grande fidélité au texte source, car il permet de conserver les dysfluences, les

112 Berman emprunte le concept d'hypertextualité à Genette (1982), qui désigne les phénomènes de références qui s'observent d'un texte à l'autre, que ce soit par référence explicite, par imitation ou à travers une transformation formelle.

autocorrections, les erreurs et les incohérences présentes dans le texte source. L'hypothèse a été faite que la démarche ethnographique qui cherche à rendre compte de ces processus n'est pas incompatible avec le projet de produire un texte mobilisable par les locuteurs nisvais.

Afin d'insérer les traductions dans le genre de la discussion orale, le temps de référence employé est le présent indicatif simple, conjugaison associée à l'expression des faits. Toutefois, si, au cours d'une narration nisvaie, l'orateur fait référence à des événements précédents les faits narrés, ceux-ci sont conjugués au passé. Les procédés discursifs associés aux contes, aux légendes ou aux mythes ne sont pas repris pour éviter d'insérer les traductions dans ces genres discursifs. De son côté, Derive (2008) recommande de conserver les procédés stylistiques issus de la langue traduite qui fonctionnent dans la langue de destination. Par exemple, l'auteur aborde la traduction de la syntaxe et propose de conserver la parataxe, associé à l'oralité¹¹³. Une difficulté particulière liée à la traduction de textes issus d'une communauté résidant dans un environnement physique différent de celui de la communauté de la langue cible est celle liée à la traduction des taxons. Aufray (2012, p. 96) commente ainsi ce problème :

« On peut ainsi s'interroger sur la façon de traduire les mots chêne ou sapin dans une langue océanienne. À l'inverse, traduit-on le nom d'arbre tahitien *māpē* quand on lui donne comme équivalent en français le mot châtaignier ? L'identification scientifique *Inocarpus fagiferus* (Park.) Fosberg est sans doute satisfaisante pour les spécialistes, mais n'est guère éclairante pour le profane. »

Derive (2008, p. 291) aborde également cette question. Selon lui, l'usage de termes latins pour traduire un terme familier à l'auteur du texte en langue source « détruit, par sa consonance latine qui renvoie au vocabulaire savant de la science botanique, le naturel du ton ». Une traduction qui conserve la précision terminologique de la langue d'origine questionne le genre de destination dans lequel s'insère le texte traduit.

La colonne *Traduction* présentée dans l'illustration 9, p. 100, exemplifie une première traduction réalisée lors du terrain. Cette traduction ne vise pas à produire un texte cohérent, mais à traduire chacun des segments de manière isolée. Elle n'a pas encore pris explicitement en compte les traductions des autres pratiques narratives ; les procédés narratifs utilisés par les orateurs ne sont pas traduits de manière cohérente à travers le corpus. Certaines traductions présentent encore des

¹¹³ La parataxe est une construction syntaxique où des énoncés sont simplement juxtaposés sans indiquer de relation à travers une coordination alors que l'hypotaxe est une construction où un énoncé correspond à la proposition principale et l'autre énoncé à la proposition subordonnée.

incompréhensions concernant les procédés narratifs. Ainsi, l'unité d'intonation numéro 40 dans l'illustration 9 est transcrite : « Van bong ckai, » et a été traduit par « Jusqu'à ce qu'un jour, ». Cette traduction relie « Van » à « bong ckai » en *nisvai*, alors que l'écoute de la voix de Bongman dans l'enregistrement audio permet de comprendre que « Van » et « bong ckai » sont à interpréter de manière séparée. Ce passage doit alors être mieux transcrit par « Van, bong ckai, » et traduit par « Puis, un jour, ». Le connecteur « puis » marque la distinction que l'orateur réalise entre les deux péripéties, cette unité d'intonation soulignant une rupture entre deux événements de la narration. Au contraire, l'expression « jusqu'à ce que » produit un lien de cohésion entre ce qui a été dit précédemment et ce qui va être dit.

II.b.4 Noter les commentaires

Nous avons vu précédemment que l'enregistrement d'une *nabol* revient à produire des traces d'une activité, et que la séance de traduction et de transcription d'un texte par un membre de la communauté correspond à un moment lors duquel le locuteur commente l'activité narrative d'autrui.

Sur le terrain, il n'a été que rarement possible de pratiquer l'auto-confrontation avec les orateurs afin d'obtenir le « discours d'explication » (Rix-Lièvre, 2010) permettant d'accéder aux catégories pertinentes à l'auteur de l'activité. Il a été possible, toutefois, d'obtenir des commentaires sur la narration en cours d'annotation. Si la motivation première derrière ces entretiens était de comprendre les textes afin d'être capable de les traduire, il s'est avéré que la personne expliquant le texte commentait également la manière de narrer de l'orateur. La pratique du commentaire fournit le point de vue d'un auditeur. Ces commentaires portaient souvent sur la qualité du texte produit par l'orateur. Le commentateur pouvait évaluer l'intérêt de la parole d'autrui et sa validité. Des remarques fusaient lors des séquences où l'orateur était jugé peu pertinent, où la narration n'avancait pas de manière cohérente, voire se répétaient quand ce dernier se trompait. Outre l'importance de ces commentaires pour comprendre le texte, ils ont été pertinents afin d'identifier les objets soumis à une évaluation par autrui et peuvent permettre de saisir les motivations et enjeux pour un collectif autour de ces objets.

39	Nahre ili ga=roh husur, husur lhoi naur ari van van van dry pynpyn dry wyn namsal ari mai aru han-i.	T17.2011.39	péripétie_4	enfant DET 3SG=continuer suivre suivre rivière PRE 3PL aller MUL MUL COO.VB chasser COO.VB tirer viande_fluxiale PL ramener 3PL.DU manger-INTR	L'enfant continue de suivre, il suit la rivière et va un peu partout, le temps passe, il chasse, tire de la viande de rivière qu'il ramène et qu'ils mangent.	namsal : ol mit blo wata.
40	Van, bog ckai,	T17.2011.40	péripétie_5	ASP.A jour être_un	Puis, un jour,	
41	ga=husur lhoi.	T17.2011.41	péripétie_5	3SG=suivre rivière	il suit la rivière.	
42	Ga=husur lhoi qam_tvuk van van dry cag lyn nman sy-n nahemac ili.	T17.2011.42	péripétie_5	3SH=suivre rivière remonter ASP.A MUL COO.VB tomber INST poule PA-3SG ogre DET	Il suit la rivière, la remonte un moment et tombe sur une poule appartenant à l'ogre.	cang : trouver.
43	Ga=hushusur nhoi dry mai ga=pyn_bun-i,	T17.2011.43	péripétie_5	3SG=promener rivière COO.VB s'approcher 3SG=abattre	Il se promène près de la rivière et s'approche, il abat la poule,	hushusur : suivre mais en faisant des détours, il ne suit pas directement la rivière
44	dry pac-i mai dry kal-i visngy-n a=pynhevuh, pynhevuh ga=kal :«Poo,	T17.2011.44	péripétie_5	COO.VB rapporter-INTR venir COO.VB dire-INTR OBJ-3SG ART.P=vieille vieille 3SG=dire INTER	et la rapporte et le dit à la vieille. La vieille dit : «Oooooh,	
45	ka naru-q,	T17.2011.45	péripétie_5	INTER fils-1SG	oh mon fils,	narunq : mon fils

Illustration 10: Extrait du texte T17 après révision de l'annotation, au bureau

La couche d'annotation *Notes* contient toutes les informations contextuelles associées à l'unité d'intonation. Il arrive, notamment pour la première ou la dernière unité d'intonation, qu'il s'agisse d'informations fournies par le locuteur en début ou à la fin de l'entretien d'annotation. Ces informations se rapportent alors à la pratique narrative dans son ensemble.

L'illustration 10 montre plusieurs notes présentes dans la dernière colonne *Notes* du tableau d'annotations via ELAN. Elle contient ici des informations lexicales explicitement demandées par le chercheur lors de l'entretien. Cette colonne peut contenir des informations rédigées en français, en nisvai ou en bichelamar. Les explications sur le nisvai des locuteurs étant souvent réalisées en bichelamar, les notes pouvaient être prises directement dans cette langue. C'est le cas de la note correspondant au numéro 39 qui mélange nisvai et bichelamar. Le nisvai est utilisé pour identifier le terme, « namsal »¹¹⁴, le bichelamar est employé pour définir le terme nisvai. Il s'agit d'une transcription du discours explicatif du vieux Luan, le locuteur qui aidait à l'annotation de ce texte.

¹¹⁴ Le terme *namsal* désigne les viandes issues de la mer et des rivières : poissons, chairs des crevettes, langoustes et autres crustacés. Le terme s'oppose à *nabwasmac* qui désigne les viandes des oiseaux et mammifères terrestres.

II.b.5 Annoter la morphologie

L'annotation morphologique résulte de l'analyse morphologique du nisvai. Ce travail n'est pas présenté au cours de cette thèse, cependant, les abréviations employées dans le présent texte sont fournies dans un tableau synthétique des abréviations linguistiques (voir p. 13).

De manière générale, l'annotation morphologique des narrations nisvaies consiste à associer une forme phonologique nisvaie à un concept linguistique, à un nom ou à un verbe français afin d'en expliciter le sens. Cette annotation suit les conventions de Leipzig (H. Martin et al., 2015). Dans certains cas, lorsqu'un morphème nisvai a été glosé par plusieurs termes français ou lorsque plusieurs morphèmes nisvais sont assemblés en une unité sémantique, une convention particulière a été employée. L'utilisation du signe { } indique que les morphèmes nisvais ou termes français sont reliés en une unité sémantique. L'intérêt de cette convention est de conserver la correspondance entre la transcription du nisvai et l'annotation lors de l'analyse informatisée des annotations.

Afin de distinguer les concepts linguistiques utilisés pour décrire les morphèmes grammaticaux nisvais, une différence de casse est appliquée. Les concepts linguistiques sont en majuscule, alors que les morphèmes lexicaux sont écrits en casse minuscule. Les morphèmes lexicaux français retenus pour décrire les morphèmes lexicaux nisvais prennent en compte le contexte. Ainsi, la forme nisvaie /pac/ peut être annotée différemment en fonction du contexte de la traduction française et de la compréhension de la diégèse. *pac* a été ainsi traduit par " dormir " :

Tableau 3: Traduction de « *pac* » par " dormir "

T45.2015.85

ga=pac	van,	ga=pac_bibog,	ale	avyn	mahec	ni,
3SG=dormir ASP.A	3SG=dormir_profondément	COO.TMP	INDEF	être_petit	INT	

" Elle dort, elle dort profondément. Alors que la petite, "

La forme *pac* a été également annotée, selon le contexte par " emporter " (T21.t2013.69), " porter " (T1.2013.60), "être immobile" (T33.2015.68) ou encore " apporter ". Dans l'exemple suivant, l'expression « *paci_mai* » a été glosée " apporter " :

Tableau 4: Traduction de « pac » par " apporter "

T33.2015.87

Mycig	ara=qam	van	hyn	musket,	paci_mai
COO.TMP	3PL=courir	ASP.A	PRE	tige	apporter

" Ensuite, ils courent chercher la tige, et l'apportent. "

Il aurait été possible de décomposer le terme « paci_mai » en trois morphèmes : / pac-i mai / : " porter-INTR venir ". Cependant, trouver une formulation correcte en français incluant la traduction de *mai* en " venir " aurait été difficile. La correspondance entre le terme nisvai et sa traduction en français aurait été perdue. Traduire « paci_mai » par " apporter " permet de produire un texte en français plus fluide tout en conservant une cohérence entre la transcription et l'annotation des formes nisvaies.

Ces annotations dépendent de la traduction française dans le texte qui a été retenue. Elles ne cherchent pas refléter un sens estimé plus essentiel qui serait associé à la forme. L'équivalence fournie entre une forme nisvaie et sa traduction est liée au contexte avec comme optique de produire un texte en français qui soit interprétable. Le lexème français de la couche d'annotation morphologique permet d'identifier le terme français qui a été retenu dans le contexte de la traduction. Il ne vise pas à essentialiser une signification particulière du lexème nisvai. Cette approche s'insère dans la continuité de l'indétermination du statut d'un terme comme étant soit polysémique, soit monosémique ou encore homophone (François, 2008, p. 165).

II.b.6 Annoter le plan du texte

Le champ *Textualite* contient les annotations décrivant le plan du texte nisvai. Cette annotation du plan résulte de la compréhension de la pratique narrative comme un texte dont l'organisation est marquée par le biais de procédés narratifs décrits dans le chapitre IV. Cette étape ne peut être réalisée qu'une fois le texte retranscrit et traduit. Les différentes parties sont plus ou moins marquées par l'orateur à travers l'usage de marqueurs de cohésion ou par la cohérence et l'ancrage isotopique des actions d'un point de vue narratif. Chaque entrée du champ *Textualite* indique si une unité d'intonation fait partie de l'introduction, de la conclusion, d'une périphrase ou d'un chant. À chaque périphrase et chant est attribué un numéro en fonction de leur ordre d'apparition au cours du

texte. Lorsque plusieurs unités d'intonation possèdent un même label, cela signifie que ces unités appartiennent à la même partie du plan.

No	Type1 : Transcription	Type2 : Reference	Type3 : Textualite	Type4 : Morphologie	Type5 : Traduction	Type6 : Note
3	ar dry van van.	T19.t2013.3	situation_initiale	3PL COO.VB ASP.A MUL	et vont.	
4	Napnevuh sy-n gu=van-van, van pisel pac gadr dru van-van.	T19.t2013.4	situation_initiale	femme PA-3SG 3SG.ASP.EC=partir-R ED aller jardiner prendre panier COO.VB s'en_aller-RED	Sa femme est partie, partie jardiner, a pris un panier et s'en est allé.	
5	Van qanili van,	T19.t2013.5	péripétie_1	ASP.A NARR ASP.A	Un moment passe,	
6	ga=kal: «O, kanin ha-n daru ga=mar.»	T19.t2013.6	péripétie_1	3SG=dire INTER nourriture PN-3SG 1INCL 3SG=ne_pas_avoir	il dit : «Oh, nous n'avons pas de nourriture..»	
7	Evrिताim ga=van-van drog kanin h-arū, van ga=mar dry mai aim.	T19.t2013.7	péripétie_1	chaque_fois 3SG=partir-RED chercher nourriture PA-3PL.DU ASP.A 3SG=ne_pas_avoir COO.VB rentrer maison	Chaque fois qu'elle va chercher de la nourriture pour nous, elle va pour rien et rentre à la maison.	haru : blong tugeta
8	Gu=lav kanin gu=bsal ni mai, aru=han-i.	T19.t2013.8	péripétie_1	3SG.ASP.EC=prendre nourriture 3SG.ASP.EC=être_pe u INT rentrer 3PL.ASP.EC=manger- INTR	Elle prend un peu de nourriture seulement et ils la mangent.	
9	Van van van van van, ale bog avym ga=van-van.	T19.t2013.9	péripétie_2	ASP.A MUL MUL MUL MUL COO jour INDEF 3SG=partir-RED	Jusqu'à ce qu'un jour, elle parte.	
10	Van qanili van ga dry va...	T19.t2013.10	péripétie_2	ASP.A NARR ASP.A 3SG COO.VB aller	Cela continue comme ça et elle	

Illustration 11: Extrait via ELAN du texte **T19** montrant l'annotation de différentes parties du plan du texte

L'illustration 11 montre l'enchaînement des trois différentes parties composant le plan du texte *nisvai*. Les trois parties sont annotées *situation_initiale*, *péripétie_1* et *péripétie_2*. Comme le montre l'illustration, chacune de ces parties correspond à plusieurs unités d'intonation, représentées dans le logiciel ELAN par des lignes du tableau.

II.b.7 Citer le corpus

Citer le corpus et les données qu'il contient correspond à l'une des dimensions que Bird et Simons (2003) associent à la portabilité d'une ressource, sa capacité de citer une ressource et ses composantes¹¹⁵. L'annotation des *nabol* mise en place permet de citer un ou plusieurs des textes qui

115 Voir la section *La documentation des langues orales*, p. 54.

le composent, mais également, de manière plus précise, les unités d'intonation dont les textes sont faits. Cette capacité à être citée de manière précise, ce que Bird et Simons (2003) nomment la granularité, a été mise en place par le biais du champ *Reference* lors de l'annotation.

Le champ *Reference* contient un identifiant unique associé à l'unité d'intonation au sein du corpus de pratiques narratives. L'utilisation d'un référent unique plutôt que de faire référence au temps de l'enregistrement audio participe à produire un identifiant sémantiquement productif du point de vue du corpus. La conception du système de référence s'insère dans la perspective de produire des données portables (Bird & Simons, 2003). Les données du corpus sont citables et, comme nous allons le voir, cette citation est constituée d'informations qui permettent d'associer une unité d'intonation à un séjour de recherche, à un texte et de le situer par rapport à la progression de celui-ci.

Les conventions pour concevoir l'identifiant unique ont été pensées pour faciliter une contextualisation minimale de chacune des unités d'intonation. L'identifiant est décomposable en trois parties significatives, chacune distinguée graphiquement par un point. La première partie renvoie à l'identifiant du texte au sein du corpus duquel provient l'unité d'intonation. La deuxième partie indique le séjour de recherche durant lequel l'enregistrement a été effectué. Le premier séjour est indiqué **2011**, le deuxième **2013** et le dernier **2015**. Le dernier morceau significatif est un nombre ordinal identifiant l'unité d'intonation au sein du texte. Le nombre total d'unités d'intonation n'étant pas spécifié lors de la citation d'une unité d'intonation particulière au sein de la thèse, ce morceau permet uniquement de savoir si une unité est située ou non au début du texte. L'identifiant fait référence à deux unités particulières du corpus : le texte et l'unité d'intonation.

Considérons l'exemple suivant : **T30.t2015.34**. Chacune des parties sémantiquement productives de l'identifiant est séparée par un point. La première partie, ici **T30**, identifie le texte au sein duquel l'unité d'intonation se situe. La deuxième partie, **t2015**, désigne le séjour de recherche durant lequel l'enregistrement a été effectué. La troisième partie, **34**, indique le numéro de l'unité d'intonation à laquelle appartient la donnée. Si ce système de référence n'indique pas précisément la durée du texte ni le moment où se situent les données présentées par rapport au texte, l'utilisation d'un numéro permet de déduire certaines informations.

Nous avons vu précédemment (p. 90), que la durée moyenne d'une unité d'intonation était de 2,4 secondes. Lorsque nous étudions le rapport entre le nombre d'unités d'intonation dans un texte et sa durée (voir l'illustration 12), il apparaît que cette durée est, dans une large mesure,

proportionnelle au nombre d'unités d'intonation. Nous pouvons en déduire que l'unité d'intonation **T30.t2015.34** se situe à environ 1 minute 20 secondes du début de l'enregistrement. Au niveau du corpus, une unité d'intonation numérotée entre 1 et 15 est situé au début d'un texte. La fin d'un texte n'est en revanche pas prévisible.

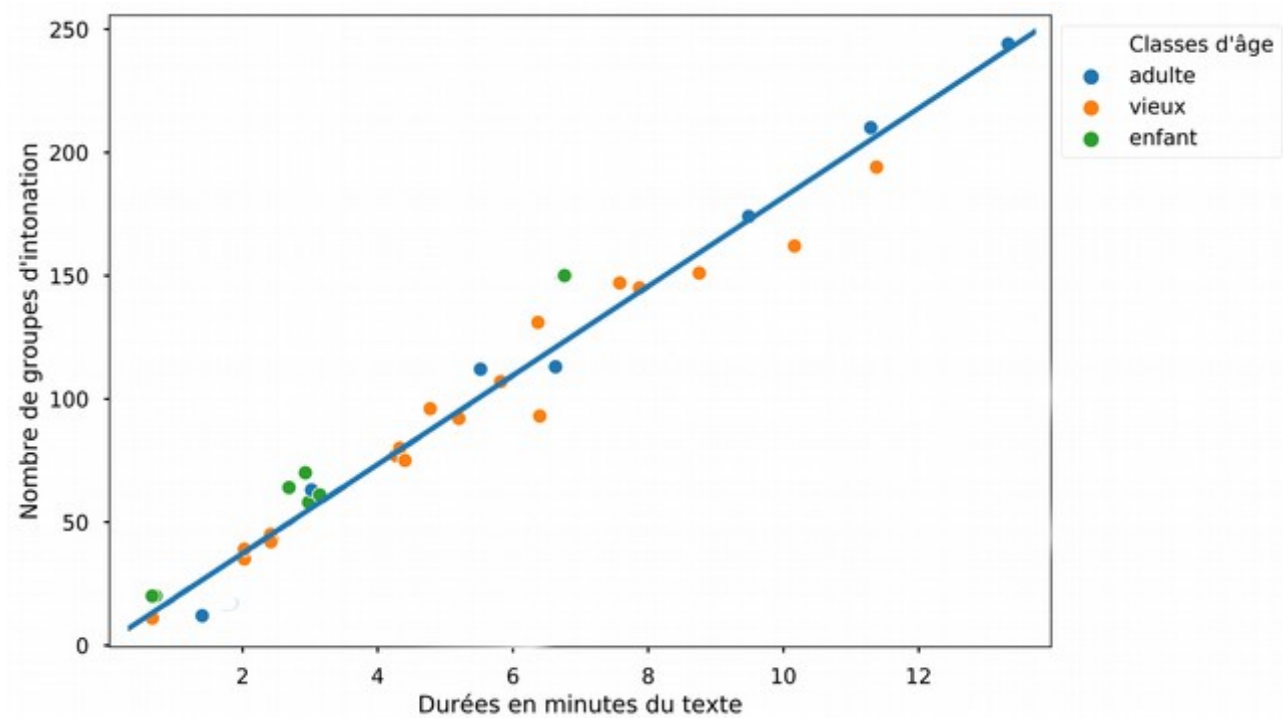


Illustration 12: Durée en minutes d'un texte en fonction du nombre d'unités d'intonation qu'il contient.

L'illustration 12 montre également que la longueur des textes produits par des enfants tend à être plus courte que la longueur de ceux produits par des adultes ou des vieux. Enfin, nous pouvons observer une corrélation entre le nombre d'unités d'intonation et la longueur du texte

II.c Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons décrit les processus d'annotation des pratiques narratives nisvaies. Le premier objectif était de pouvoir analyser les variations langagières lors de la réalisation des *nabol*. À travers la segmentation du flot de la parole, la transcription et l'annotation morphologique, la langue nisvaie est accessible sous forme de données. Deux unités d'annotation

ont été retenues : le texte et l'unité d'intonation. Une des hypothèses qui guide ce choix est que la production de ressources pertinentes localement sera facilitée par le fait que ces unités, pour structurer l'information, les textes et les unités d'intonations, sont des unités que les locuteurs nisvais manipulent lors de la production de leur *nabol*.

La question de la traçabilité des données du corpus soulevée par Bird et Simons (2003) reflète le système de référence qui a été élaboré. Ce système permet de relier les données présentées au cours d'un texte à leur source, la donnée primaire. Cette donnée primaire étant située au sein d'un texte, lui-même dans un corpus, un minimum de contexte est fourni afin de permettre, aux chercheurs notamment, une interprétation critique.

Si la traçabilité participe à la portabilité des données, la question de la portabilité des données ne se réduit pas à cette dimension. L'archivage est une problématique importante de la portabilité. Le logiciel d'annotation ELAN produit des fichiers au format XML, un format normé qui facilite la gestion informatisée des données, que ce soit pour leur analyse ou pour leur archivage.

Toutefois, la mobilisation des ressources langagières produites à la suite du traitement informatisé du corpus d'annotations reste malheureusement un point qui ne peut être vérifié dans le cadre de cette thèse. Les professeurs de l'école de « Kamai » n'ayant pas participé directement à l'élaboration du processus d'annotation ni aux ressources résultantes, il reste encore nécessaire d'évaluer la pertinence de celles-ci d'un point de vue pédagogique.

Enfin, l'illustration 13 résume les étapes principales du processus d'annotation des pratiques narratives. Ce processus a été conçu en suivant deux problématiques : la documentation des langues et la perspective du traitement automatisé des annotations.

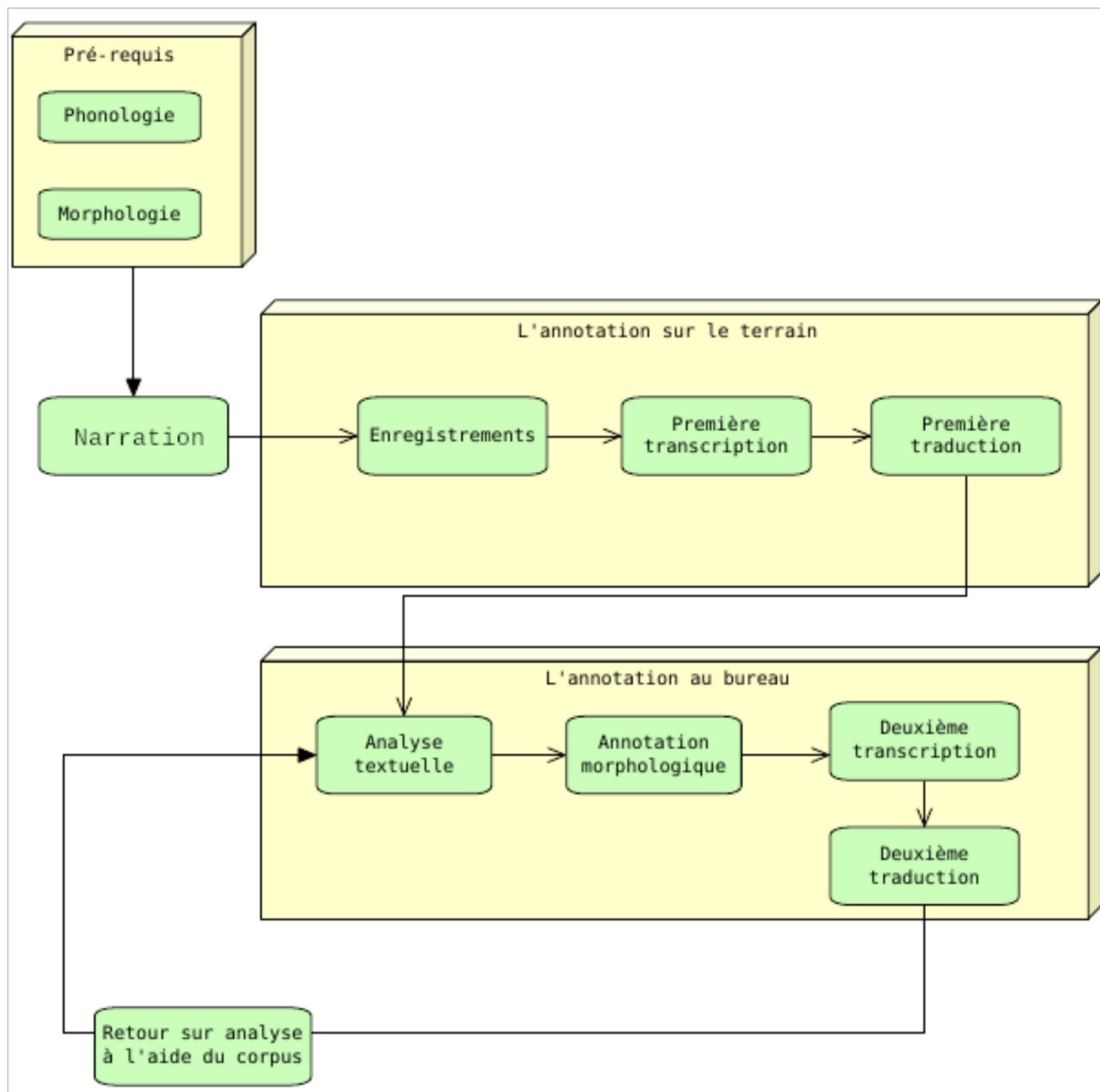


Illustration 13: Schéma du processus d'annotation avec ELAN des pratiques narratives nisvaies

Ce processus d'annotation a permis la production d'un corpus composé de 33 textes entièrement annotés (voir le tableau 16 pour une description de ces textes). L'illustration 14 montre la répartition des textes en fonction des orateurs et de leur classe d'âge :

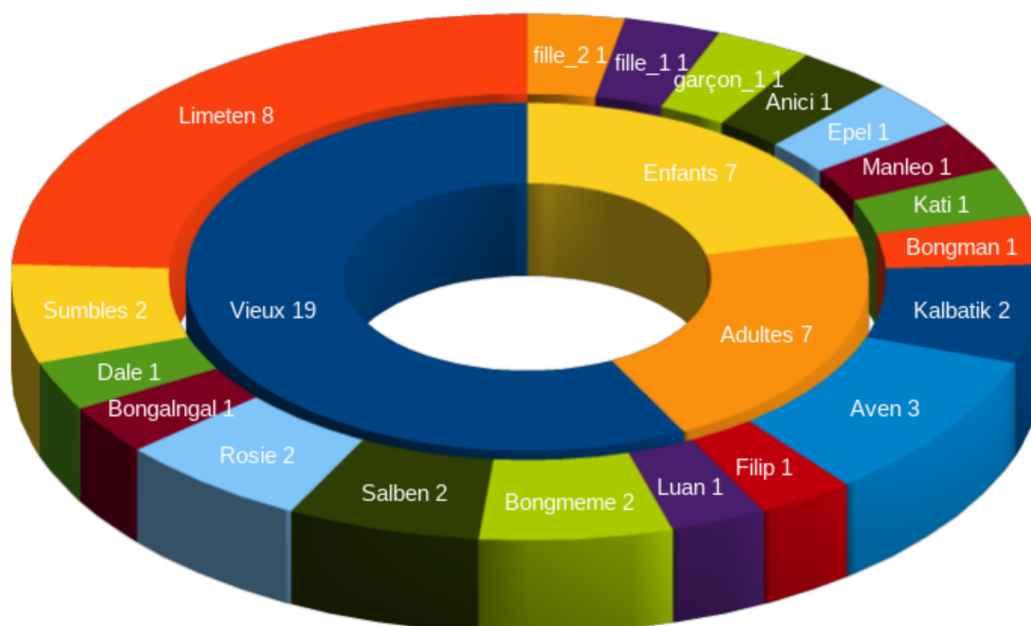


Illustration 14: Répartition des textes en fonction de la classe d'âge et de l'orateur

L'illustration 14 montre que la répartition des orateurs n'est pas équilibrée. La vieille Limeten, oratrice reconnue par les autres locuteurs nisvais, a produit 8 textes sur les 33 annotés, soit près d'un texte sur quatre. Les vieux orateurs représentent 19 des 33 textes, soit un peu plus de la moitié du corpus, alors que pour atteindre une équirépartition, il faudrait qu'ils représentent un tiers du corpus. En ce qui concerne les adultes, outre l'absence de femmes, le nombre d'orateurs n'est pas varié, 4 pour 7 textes, contrairement aux "enfants", représentés également par 7 textes produits par 7 orateurs différents.

Au total, le corpus des 33 textes dure 174,14 minutes. Il compte 11346 lexèmes, 20206 morphèmes grammaticaux et 86495 lettres¹¹⁶. Ces informations sont réparties au sein de cinq couches d'annotation systématique des unités d'intonation qui correspond à 15680 annotations¹¹⁷.

116 Si l'écriture du nisvai est phonologique, la correspondance entre lettre et phonème n'est pas directe. Le phonème /ndr/ est représenté par un digramme, {dr}, et une lettre, {f}, issue de l'emprunt au bichelamar, a un statut phonologique ambigu.

117 La couche d'annotation *Notes* n'étant pas systématiquement informée, elle n'a pas été comptabilisée.

Chapitre III Interpréter les *nabol* : lieux de narration, régimes de vérité et genres discursifs

Ce chapitre utilise les concepts de lieux de narration, de « régime de vérité » (Foucault, 1984, 2012) et de genre discursif qui ont été abordés au cours de la section *Étudier les pratiques narratives* du chapitre I (p. 67) afin de décrire les enjeux associés à la narration d'une *nabol*. Ces concepts sont articulés avec les points de vue et les termes nisvais afin d'arriver à une herméneutique des *nabol*.

La première section porte sur les lieux de narration associés aux *nabol*. La description vise, dans un premier temps, à mettre en avant les caractéristiques sociales et énonciatives des lieux de narration qui jouent un rôle dans la production des *nabol*. Dans un second temps, cette description permettra de mieux saisir les références extradiégétiques¹¹⁸, expressions de la performativité de la narration, que les orateurs peuvent émettre. La deuxième section du chapitre porte sur la conception locale de la pratique de la *nabol*. Elle débute par l'étude de la terminologie nisvaie des genres discursifs puis se poursuit avec l'expression de la vérité, ou la véridiction, lors de la narration. Cette vérité répond à des enjeux sociaux encadrés par un régime de vérité. Elle est abordée à travers les évaluations et commentaires que les locuteurs ont eu sur les pratiques narratives.

III.a Les lieux de narrations

Les *nabol* sont étudiées comme des performances situées au sein d'un lieu de narration. Les aspects liés à la performance, s'ils sont rendus perceptibles par les descriptions ethnographiques qui vont suivre, seront davantage discutés lors de l'élaboration des ressources¹¹⁹. En revanche, les questions liées au lieu de narration sont examinées dans cette section. Ce lieu de narration est d'abord envisagé comme une situation d'énonciation. Benveniste (1970, p. 12) pose l'énonciation comme « [...] cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. ». Cet acte « de produire un énoncé » est à chaque fois unique, produit au sein d'une situation particulière.

118 La diégèse renvoie à l'univers dans lequel se situe la narration (voir par exemple Genette (1972, p. 239). Les références extradiégétiques sont donc les références à la situation d'énonciation que l'orateur fait lors de la narration et non à l'univers lié à l'histoire racontée.

119 L'élaboration des ressources est discutée dans le chapitre VI, p.249.

Il doit donc être resitué au sein de la situation dans laquelle il a été réalisé (Benveniste, 1970, p. 13). Authier-Revuz rappelle que la situation d'énonciation se caractérise, au-delà de « l'infinité de données sur le monde », par « son Lieu » et « son Temps » (1993, p. 10). La description des pratiques littéraires orales en Afrique a intégré cette problématique de l'énonciation (Baumgardt, 2008, pp. 55-60). Baumgardt (2008, p. 50) prend également en compte l'orateur et l'auditoire comme paramètres de la situation d'énonciation. Lorsque cela a été possible, une description ethnographique est associée au lieu de narration afin d'illustrer les conditions dans lesquelles ces situations surviennent. Ces lieux de narrations sont ensuite caractérisés par le ou les espaces qui leur sont associés, leur temps de production et par les personnes physiques qui prennent part à la pratique.

Certaines communautés linguistiques estiment qu'il existe des moments inappropriés à la narration. Des auteurs ont rapporté des interdits quant au moment de la journée durant lequel il est possible de narrer (Sébillot, 1913, pp. 15-17 ; Baumgardt et Derive, 2008, pp. 55-60). Ce n'est pas le cas en ce qui concerne la communauté nisvaie : aucun interdit de ce type n'a été formulé par les locuteurs. Interrogé à ce sujet, lors d'un trajet entre les villages de Levetbao et Bwenarai, Kalbatik, un adulte résidant à Bwenarai a considéré la question étrange et a affirmé qu'il n'y avait pas d'interdiction particulière. Pour prouver ses dires, il a alors entonné un chant de la cérémonie du *Naluan*¹²⁰.

120 Voir la section *Les classes d'âge nisvaies*, p. 40, pour une description de la cérémonie.

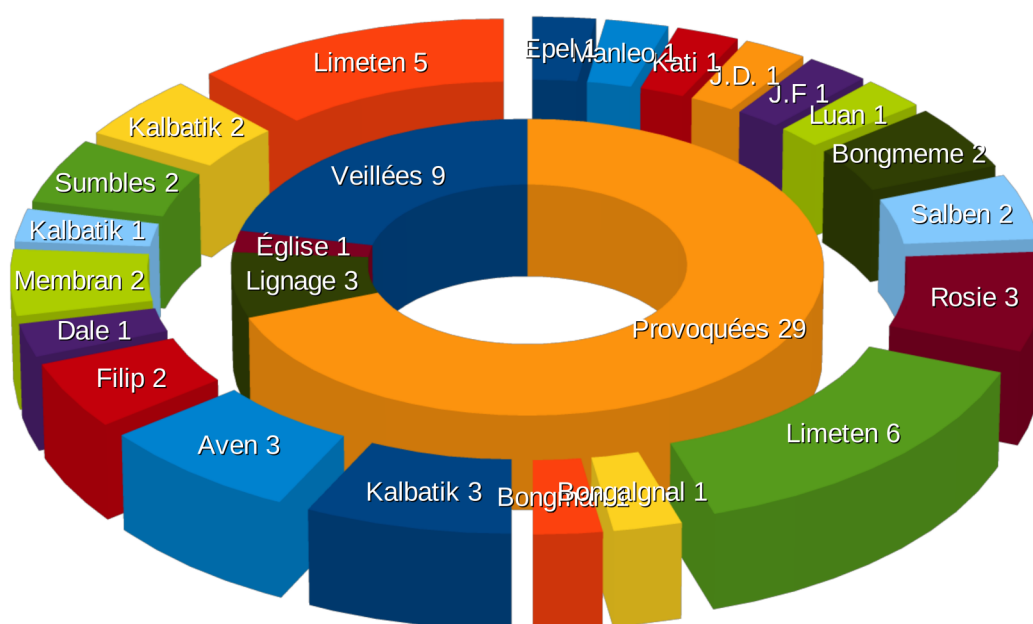


Illustration 15: Répartition des textes du corpus en fonction de leurs situation de narration.

Le graphique 15 présente la répartition d'un échantillon des textes du corpus en fonction des lieux de narration puis des orateurs. Ce graphique permet de visualiser l'importance quantitative de certains lieux dans le corpus. À noter que tous les textes sollicités pour cette analyse n'ont pas été annotés de la même manière ; certains textes n'ayant pas été fait l'objet d'une séance de transcription et de traduction, leur annotation n'a été que partielle. Les *nabol* sont réparties au sein de quatre situations de narration : 29 sont des narrations dites *Provoquées*, 9 proviennent de *Veillées*, 3 d'un *Lignage* et 1 de l'*Église*. Ces quatre ensembles sont décrits par ordre décroissant du nombre d'enregistrements.

69 % des textes annotés résultent d'une situation provoquée. La part importante d'enregistrements issue de cette situation est due à l'objet même de l'enquête : les locuteurs nisvais étaient sollicités pour narrer une *nabol* ou se proposaient d'eux-mêmes parce qu'ils connaissaient l'objet de la recherche. L'autre groupe important est celui de la veillée. S'il n'y a eu que peu de veillées lors du terrain, une en 2011 et deux en 2015, ces moments ont été des moments propices à l'enregistrement de plusieurs textes. L'ensemble de *nabol* suivant est celui des « lignages ». Ces

nabol sont des *istri* que des vieux ont pris l'initiative de narrer lors de discussion sur la communauté nisvaie. Enfin, une dernière *nabol*, interprétation locale du *Petit Poucet*, correspond à un enregistrement qui a été désigné par les locuteurs nisvais comme relevant du répertoire associé à l'Église, bien que l'enregistrement lui-même ait été réalisé à Bwenahai.

Nous allons maintenant passer en revue ces différents lieux et situations de narration afin de voir leur rôle dans la production d'une *nabol*.

III.a.1 Les narrations provoquées

Les narrations provoquées du corpus sont des enregistrements qui ont eu lieu soit suite à la demande du chercheur, soit lorsqu'un locuteur sollicite le chercheur. Régulièrement, lors des séjours de recherche, je me suis rendu chez des locuteurs nisvais afin d'enregistrer des *nabol*. Lorsque ces derniers acceptaient d'en narrer une, ils me conduisaient alors le plus souvent dans leur maison-cuisine¹²¹ : la maison dédiée à la préparation et à la consommation des repas. Il arrivait également que nous nous installions dehors, sur une natte ou dans la maison communale. Toutefois la maison-cuisine a été le lieu d'enregistrement le plus courant.

Cette prise en charge par le locuteur peut également aller jusqu'à une organisation formelle de la séance d'enregistrement. Lors du séjour de 2015, afin de rencontrer deux vieux locuteurs du nisvai, Salben et sa sœur Rosi, un voyage jusqu'au village de Farun a été organisé avec Kalbatik et Aven qui souhaitaient également s'y rendre (voir carte 3, p. 39). Une fois arrivés à Farun, les habitants ont décidé de l'hébergement et ont organisé la visite du village et de son école. Au cours de la journée, huit repas, chacun chez des vieux du village, ont été servis. La journée s'est conclue au kava-bar¹²². Il n'a été possible de rencontrer Salben et Rosi que le lendemain. Salben avait demandé que la rencontre ait lieu dans la maison-cuisine du chef du village. Réunir ainsi d'autres personnalités locales permettait à cette séance de narrations d'être une « [...] élicitation [qui] inclue l'explicitation des autres points de vue également » (Dousset, 2017, p. 10).

121 Le terme maison-cuisine a été proposé par Durand (2016) dans le cadre d'une chronique des changements sociaux et architecturaux autour des *n-eañ-kuk*, les maisons-cuisines de l'île de Mere Lava, Vanuatu. Bien que l'histoire des maisons-cuisines nisvaies ne peut être identique à celle de Mere Lava, leur rôle dans la sociabilité apparaît similaire. À noter cependant que le terme nisvai pour désigner cette maison est *nalikanim kankan*, littéralement : " la maison pour manger ".

122 Le kava-bar, aussi appelé *nakamal*, est un lieu où l'on prépare et vend le kava, une boisson narcotique dont la consommation est très courante au Vanuatu.

La photographie de l'illustration 16 montre la situation durant laquelle le vieux Salben, chef des coutumes du village de Farun, et sa sœur, ont raconté des *nabol*. Salben a mis en place un cadre légitimant sa parole devant les autres vieux du village. Au fur et à mesure des discussions, d'autres personnes sont venues assister à la réunion : les gens de Farun étaient curieux d'entendre un chercheur « Blanc » parler en langue nisvaie.



Illustration 16: Réunion avec des vieux et des chefs de Farun pour enregistrer des nabol, à Farun, août 2015.

L'acceptation d'élicitation que développe Dousset (2016, pp. 96-97, 2017) aide à saisir les enjeux sociaux autour des narrations provoquées. Dousset propose une conception de l'élicitation plus large que celle que lui associent les linguistes. L'élicitation linguistique consiste en un entretien directif dont l'objet est de faire émerger des informations linguistiques, en particulier les paradigmes morphologiques. Dousset ouvre l'élicitation à la pragmatique en élargissant l'élicitation aux situations durant lesquelles une personne est questionnée sur ses pratiques (2017, p. 25) :

« [...] l'élicitation, qu'elle soit provoquée par le chercheur enquêtant, tel le linguiste, ou par les contextes particuliers dans lesquels certains énoncés prennent forme, constitue un sujet d'étude de l'analyse pragmatique lorsqu'elle explore le

rapport entre les locuteurs et les signes qu'ils mobilisent. Mais la substance de cette élicitation, c'est-à-dire de l'objet formellement constitué, [...], est largement reflétée par la capacité des locuteurs à créer des contextes d'action et de significations spécifiques. »

Lorsqu'une personne se retrouve dans une telle situation, que ce soit du fait d'un chercheur ou non, la personne se trouve dans une position d'incertitude où elle doit produire « [...] une parole formalisée qui intègre l'ensemble des propositions possibles sur une question donnée. » (Dousset, 2017, p. 10).

L'arrivée d'un chercheur amène à ces situations d'élicitation durant lesquelles les personnes questionnées peuvent ressentir le besoin de se justifier, que ce soit au niveau de leur statut, de leurs actions ou de leur compétence. Le chercheur produit une situation d'incertitude pour les locuteurs. Il convient toutefois de ne pas surestimer son influence sur ces situations. Toutes les situations auxquelles le chercheur participe ne relèvent pas de l'élicitation provoquée. Une situation narrative est qualifiée de provoquée lorsqu'elle résulte de la demande d'une personne. Enfin, si les narrations provoquées constituent un lieu de narration inhabituel du point de vue nisvai, la maison-cuisine apparaît au contraire comme un des lieux usuels d'élicitation sociale.

III.a.2 La veillée

Un soir à Bwenarai, la vieille Limeten a accepté de raconter quelques *nabol*. Limeten est une vieille de la communauté nisvaie, la dernière à avoir passé des grades du *Navurvur*, la société des femmes du *Malesip*. Elle est décrite par les autres locuteurs comme une bonne oratrice qui connaît de nombreuses *nabol*. Bwenarai est un village éloigné d'une dizaine de kilomètres des côtes, ce qui, à l'échelle de Malekula, en fait un village situé à l'intérieur des terres¹²³. Kalbatik et son frère cadet Aven ont préparé du kava à l'occasion de ma venue. Le kava est consommé dans une maison encore en construction, à l'écart des enfants qui eux se tiennent dans la maison dédiée aux repas. Une fois le kava terminé, l'épouse de Kalbatik et la vieille Limeten servent le dîner, que les adultes dégustent sur des tables en bois. Les enfants mangent sur le sol. Après le repas, Limeten s'installe au sol dans un coin de la maison. Les enfants la suivent et s'allongent ou s'assoient sur le sol, les uns près des

123 Se reporter à la carte 3, p. 39

autres. Limeten débute une *nabol*¹²⁴ avec le dialogue quasi *formuläique*¹²⁵, prononcé par les membres de la communauté nisvaie lorsqu'ils commencent une *nabol* :

« Rugrug bi ? » : " *Est-ce que vous m'ouvrez le chemin ?*"¹²⁶

L'auditoire répond :

– « Rugrug sal. » : " *Nous t'ouvrons le chemin.* "

Alors l'oratrice poursuit avec :

– « Bulbul qac [...] »¹²⁷ : " *L'herbe pousse [...]*"



Illustration 17: Portrait de la famille Varilu, résidant à Bwenarai, juillet 2015. La « vieille » Limeten se trouve à droite, en blanc. À sa gauche, en rouge, se trouve son fils Kalbatik.

124 Il s'agit du texte **T30**.

125 Il s'agit d'un anglicisme signifiant que la signification des termes prononcés n'est pas saisie par les locuteurs.

126 La traduction de « Rugrug bi ? » et « rugrug sal. » pose problème aux locuteurs nisvais. La proposition présentée ici est une hypothèse qu'un des vieux a émise quant à la signification de ce dialogue.

127 La narration débute parfois par la forme transitive du verbe *qac* : " pousser ", c'est-à-dire : *Bulbul hac*. Les orateurs nisvais ne sont pas d'accord sur la forme à employer dans ce cas.

Ce dialogue est abscons pour les locuteurs du nisvai : aucun n'a pu le traduire ou fournir une signification sans contexte. Le sens est clair pour les locuteurs cependant : débiter le temps de la narration et s'assurer de l'attention de l'auditoire. Elle introduit ensuite les personnages que l'auditoire suivra au cours de la narration. Alors que Limeten narre la *nabol*, le groupe est disposé en quart de cercle autour d'elle, les enfants, allongés au plus près d'elle, et les adultes assis derrière les enfants ou à table. Une fois son texte terminé, Limeten conclut par la formule suivante :

« Drogdrog laim, drogdrog hamel. Kusve. » : " *Cherche le village, cherche le nakamal. Kusve !* "

Et l'auditoire reprend le mot employé pour chasser les esprits attirés par la pratique narrative :

– « Kusve ! » : " *Kusve !* "¹²⁸

Une fois la fin de cette première narration marquée, Aven, un adulte, prend la parole et raconte à son tour une *nabol*¹²⁹. Elle se déroule sans anicroche et lorsqu'Aven la termine, c'est le moment de narrer une nouvelle *nabol*. Les enfants discutent entre eux afin de s'accorder sur celle qu'ils souhaiteraient entendre. L'un d'eux demande à Limeten si elle se souvient d'une avec Ambat et ses frères¹³⁰, mais Limeten annonce alors qu'elle va entonner un chant de la cérémonie du *Navurvur*. Le chant ne possède pas de formule introductive ou conclusive. Après ce chant, une des enfants souhaite prendre la parole à son tour. Elle demande l'autorisation, et après l'acquiescement du groupe, prend le microphone. Elle narre d'abord de manière hésitante, impressionnée par l'utilisation du microphone et la présence du chercheur étranger¹³¹. Cependant, la jeune fille est habituée à narrer et, après un début difficile, retrouve une parole spontanée.

Au cours de la veillée narrative, une dizaine de *nabol*, d'une durée comprise entre 5 à 12 minutes, sont racontées. Alors que les narrations se suivent, les enfants s'endorment peu à peu, les uns serrés aux autres. Lorsque plus personne ne répond à la question : « Rugrug bi ? », la veillée prend alors fin. Certains enfants préfèrent rester dormir sur place, d'autres se lèvent et vont dormir dans leurs chambres. Les adultes, de leur côté, se dirigent tous vers leur lit.

Les veillées sont des situations qui ont lieu en fin de journée, après le repas et avant d'aller se coucher. Elles se déroulent dans les maisons-cuisines. Toutes les personnes présentes, quelle que

128 Le terme *kusve* n'a pas de signification claire, mais son sens est de faire fuir les esprits qui ont été attirés par la pratique narrative.

129 L'enregistrement est contenu dans le fichier 1105 du corpus d'enregistrements sonores (voir chapitre II). Cette « *nabol* » qui avait d'ailleurs déjà été enregistrée en 2013 et correspond à la « *nabol* » du texte T16 du corpus annoté avec ELAN.

130 Voir également Deacon, 1934, p. 617, pour une description d'Ambat à Malekula.

131 Il s'agit du texte T44.

soit leur classe d'âge, peuvent prendre la parole. Il arrive que les enfants demandent des *nabol* particulières aux adultes et aux vieux. Pour cela, ils peuvent identifier la *nabol* grâce à des éléments de son contenu qui lui sont associés, comme le nom de ses personnages, la mélodie de la séquence poétique ou encore en résumant l'intrigue¹³². Enfin, les enfants, les adultes et les vieux disent apprécier cette situation. Deux vieux ont déclaré que, lorsqu'ils étaient enfants, ils considéraient la pratique des *nabol* comme une forme de jeu.

III.a.3 La transmission au sein du lignage

Si la transmission au sein d'un lignage n'a pas été observée parmi les membres d'un même lignage, certaines *nabol* ont été qualifiées à posteriori d'*istri*, de *nabol* appartenant à un lignage. Les deux courts récits suivants permettent de mieux comprendre les enjeux autour des *istri*.

Un dimanche en 2013, lors d'une discussion avec les adultes après l'office dominical, je demande à un des *tatag* de la famille Gelu s'il existe une *nabol* sur l'origine de la noix de coco. Il répond alors qu'il n'est pas le mieux placé afin de raconter cette *istri*, qu'il vaut mieux demander à quelqu'un de chez Membran, car c'est leur lignage qui possède le droit de raconter cette *nabol*.

Un autre soir, après avoir enregistré des *nabol* avec Limeten, Dalé Gelu demande à en écouter quelques-unes, par curiosité. Le fils aîné, Gelu, est également présent. À l'écoute du texte, racontant la découverte du *nine*¹³³, le nangaille (*Canarium indicum*), le fils Gelu s'exclame, en colère, que c'est une *nabol* associée à leur lignage car le nangailier est une variété du Gelu, l'arbre éponyme que le lignage utilise pour délimiter leur territoire. Selon Gelu, seuls eux possèdent le droit de raconter cette *nabol*. Le père Dale désamorce le problème en affirmant que c'était lui-même qui était à l'origine de cette demande.

Parmi les *nabol* existantes, certaines sont identifiées comme devant être racontées par des personnes spécifiques. Ce droit reconnu à un lignage quant à la communication de ces *nabol* est qualifié par le terme bichelamar *istri*.

132 Voir la section *Les séquences poétiques*, p. 182 pour une description des séquences poétiques.

133 Il s'agit du texte **T20**.



Illustration 18: Photographie de l'église de Renivier, à gauche, nous distinguons un réservoir, percé, pour collecter l'eau, juillet 2015.

III.a.4 À l'Église presbytérienne

Chaque dimanche matin, les gens de Renivier se réunissent à l'église presbytérienne du village à l'occasion de la cérémonie religieuse, *Lames*¹³⁴ (voir l'illustration 18). Sa tenue est précédée de trois annonces : un homme frappe à plusieurs reprises le tambour à fente du village. À la première annonce, les gens du village ne semblent pas réagir, ils continuent à vaquer à leurs occupations : préparer les *laplaps*¹³⁵ pour les femmes et certains hommes, balayer le village des feuilles, se laver à l'embouchure de la rivière jouxtant le village ou y jouer à *lelu*, le jeu du loup, auquel s'adonnent les enfants et les jeunes hommes. À la deuxième annonce, les gens terminent leurs activités et rentrent au village, voire pour certains, se dirigent déjà vers l'église. Enfin, à la troisième annonce, la grande majorité du village se rend à l'office. Les plus jeunes enfants se mettent aux premiers rangs, filles et garçons mélangés. Certains portent leur frère ou leur sœur cadette dans leurs bras. Les enfants plus

134 *Lames* est le terme utilisé en nisvai d'origine bichelamar issue du français " la messe ". Un autre terme utilisé dans ce même sens est *sevis* : "service ".

135 Le *laplap* est une sorte de pudding dont la pâte est composée le plus souvent de tubercules ou de bananes. De nombreuses déclinaisons existent à travers le Vanuatu.

âgés se rangent d'un côté ou de l'autre en fonction de leur sexe : les garçons à gauche de l'entrée et les filles à droite. Une fois ceux-ci installés, les jeunes, les adultes et les vieux se répartissent en fonction de leur sexe, mais sans tenir compte de la classe d'âge. Les personnes les moins « intéressées » par la messe s'installent près des fenêtres ou près de la porte de sortie, à l'opposé de l'autel et loin du regard des autres. Tous les adultes possèdent une Bible, en bichelamar pour la majorité, mais quelques-unes sont en anglais. Au cours de la cérémonie, les chants et les citations de la Bible se font tous en bichelamar.

Le premier chant entonné lors de la cérémonie est répété jusqu'à ce que tous les villageois soient arrivés. Alors, l'un des prêtres prend la parole. Il prononce un sermon aux fidèles, soit en sollicitant un passage de la Bible, soit, plus rarement, en narrant une *nabol*. Lors de mon terrain, une des *nabol* qui a été produite durant ces cérémonies était *Ali Baba et les 40 voleurs*. Durant une séance d'annotation, un texte identifiable au *petit Poucet* a été décrit par le vieux prêtre adventiste comme une *nabol* associée à l'Église. Les prêtres ont ancré les événements narrés au sein de l'espace géographique local. En revanche, les personnages n'ont pas été nommés¹³⁶. Les fidèles disposent alors d'un temps pour aborder les différents problèmes et événements liés à l'Église ; le lundi matin étant déjà un temps de réunion hebdomadaire consacré à la gestion du village. Une fois ces discussions et comptes-rendus terminés, l'un des prêtres demande s'il y a des personnes qui ont préparé des chants. Le cas échéant, ce qui a toujours été le cas pour les cérémonies observées, des groupes de personnes se présentent et entonnent les chants qu'ils ont répétés. La cérémonie est conclue par des chants entonnés collectivement, connus le plus souvent de tous. Les prêtres mènent alors la sortie de l'église, suivis en file indienne par les plus jeunes assis aux premiers rangs, en commençant par ceux à droite. Une fois dehors, les prêtres se postent à droite de la sortie, juste après la porte, pour serrer la main des fidèles et les bénir. Enfin, les hommes se retrouvent sur le parvis de l'église pour discuter en attendant que les femmes dressent les *nalog* : " laplap " sur la place principale du village.

L'église est un lieu où les locuteurs sont disposés de manière asymétrique, les prêtres sont positionnés en hauteur, sur une estrade à côté de l'autel, alors que les fidèles, en face, sont en contrebas, assis sur les bancs. Les fidèles se contentent d'écouter et suivre les instructions des

¹³⁶ Les contes *Ali Baba et le Petit Poucet* ont été identifiés grâce à leurs péripéties. Dans *Ali Baba*, pour accéder à la cave des quarante *nahemac* : " esprits ", le personnage principal dit : « Sésame ». L'interprétation nisvaie du *Petit Poucet* suit le même schéma narratif que le conte de Charles Perrault : le plus jeune des frères d'une famille nombreuse qui est abandonné par ses parents dans la forêt car la famille manque de nourriture.

prêtres. Ils n'obtiennent la parole que pour chanter ou pour présenter des situations problématiques lorsqu'ils y sont conviés.

III.a.5 L'école Kamai



Illustration 19: Les enfants de l'école Kamai posant devant l'un de ses bâtiments, près de Burbar, 2011.

L'école maternelle et primaire *Kamai* a été construite suite à un accord passé dans les années 1990 entre Filip Dale Gelu et Romain Batik, alors ministre de l'éducation du Vanuatu et originaire de Dravai, un village situé de l'autre côté de la baie jouxtant Renivier (voir la carte 3, p. 39). Romain Batik a accordé son soutien à la construction de l'école à condition que celle-ci soit francophone. La communauté nisvaie, d'obédience presbytérienne, était alors anglophone¹³⁷. Filip Dale Gelu a accepté cette condition et la première école a été construite à Renivier. Elle a ensuite

¹³⁷ Comme cela a été écrit lors de l'introduction, les missionnaires ont joué un rôle important dans la diffusion de l'anglais, pour courants protestantes, et le français, pour les catholiques (Crowley, 2000).

été déplacée près de Burbar, plus facilement accessible que Renivier. Dale Gelu est alors devenu le premier directeur de l'école *Kamai*.

Aucune pratique narrative n'a été observée directement au sein de l'école. Toutefois, lorsque les enfants de la communauté nisvaie ont narré des *nabol*, certains ont précisé que c'est leur maîtresse qui les racontait. Les ressources linguistiques étant développées pour l'école *Kamai*, le fait que les professeurs narrent des *nabol* souligne l'intérêt pour les ressources développées dans cette thèse.

III.b Les Nisvais croient-ils à leurs *nabol* ?

Contrairement aux contes, aux légendes et aux mythes dont la distinction en termes de genres discursifs repose sur des critères liés à la vérité des faits narrés¹³⁸, le propos développé ici rejoint la proposition d'Aufray (2012, 2015) : la question de la vérité n'est pas productive pour distinguer les genres discursifs en Océanie. Les genres nisvais ne sont pas différenciés par les locuteurs à travers la problématique de la vérité. Toutefois, interroger le rôle social de la vérité dans les pratiques narratives nisvaies permet de faire apparaître leurs enjeux. Nous allons commencer par décrire les termes et leurs relations lexicologiques afin de voir qu'ils forment un système de références partagées par la communauté nisvaie. Nous questionnerons ensuite l'interdiction d'inventer des *nabol*. Nous verrons qu'à partir de cette interdiction est instauré un régime de vérité des *nabol* basé sur les *nahsyn* : les " noms propres ".

III.b.1 *Narrer est une forme de discussion*

À partir d'une conversation sur l'origine du chant à Maewo¹³⁹, Crowe (1992, § 22 – §31) décrit la théorie de son interlocuteur. Cette conversation prend la forme d'une narration. L'homme de Maewo (ibid. § 27) débute par une séquence narrative, poursuit par du chant et le mime d'une berceuse, continue par une explication et conclut par un dernier chant. Selon Crowe, cette narration résulte d'une improvisation. Le musicologue n'indique pas si le texte s'insère dans un genre discursif local nommé. Toutefois, l'œuvre est interprétée par le chercheur comme une discussion

138 Voir la section *Des contes, légendes et mythes aux genres discursifs locaux*, p. 75.

139 Une autre île de l'archipel du Vanuatu.

dans un « style typique de Maewo ». Elle est jugée par l'orateur de Maewo comme suffisamment importante pour qu'il souhaite qu'elle soit enregistrée. Cette anecdote de Crowe illustre qu'une discussion, au sein d'une autre communauté linguistique du Vanuatu, peut prendre la forme d'une narration contenant des séquences chantées.

Lindstrom (1990, p. 14) rappelle que la langue est un système de choix symboliques qui préexiste au locuteur. C'est dans cette optique que la terminologie des genres discursifs nisvais est abordée. Les termes métalangagiers nisvais forment un système de choix symboliques partagé par les locuteurs. L'étude de ces termes et de leurs relations lexicales donne accès à ce système partagé par la communauté et à certains de leurs enjeux. Mon étude s'appuie principalement sur les termes employés par les orateurs¹⁴⁰ dans le corpus de textes annotés. Cette contrainte assure que le texte auquel fait référence le terme métalangagier est connu et permet d'observer son cotexte.

Les termes nisvais désignant la pratique narrative apparaissent le plus souvent lors de la séquence introductive du texte¹⁴¹, lorsque l'orateur annonce son intention de narrer. Plusieurs termes métalangagiers ont été utilisés dans le corpus pour qualifier les pratiques narratives : « *naocin* », « *nstori* » et « *nabol* » ou « *nabolin* », « *nabwe* », « *istri* », « *nabwe* » et « *nasilvar* » ou « *nasilvarin* ». Toutefois, cette caractérisation de la pratique par l'orateur nisvai n'est pas systématique. La transcription du texte ne permet pas, dans ce cas, d'attribuer un genre au texte. Il reste possible d'identifier le genre d'une narration comme étant une *nabol* grâce aux « effets de généricité » (Adam & Heidmann, 2004). Ces effets de généricité, c'est-à-dire ce qui permet d'inscrire un texte dans un genre particulier, sont observés à travers les procédés discursifs employés dans le corpus. Ces procédés discursifs, qui organisent le texte et permettent de le qualifier de « *nabol* », font l'objet du chapitre IV.

Le terme nisvai regroupant les pratiques langagières en un unique ensemble est le nom *naocin*. Il peut être traduit par " parole ". Aufray (2015, pp. 73-113) remarquait la distinction effectuée par les langues d'Océanie qu'il a étudiées entre la parole comme acte social et la parole dans ses aspects mécaniques ou sonores. La langue nisvaie lexicalise également ces deux notions, *naocin* correspond à la parole sociale, à la communication, et son pendant matériel, la voix ou l'organe produisant la voix, est désigné par *nadrlyn*. Ce nom inaliénable¹⁴² colexifie (François, 2008) à la fois l'organe de

140 Seul le terme *istri*, désignant une *nabol* associée à un lignage, n'a pas été utilisé par un orateur lors d'une narration.

141 Voir la section *Les séquences introductives*, p. 162 pour une description de cette séquence lors d'un texte narratif nisvai.

142 Les langues Océaniques marquent une différence entre les noms inaliénables, les parties du corps, la parenté, l'esprit notamment, et les noms aliénables, comme les objets ou la nourriture par exemple.

production de la voix, la gorge lorsqu'il s'agit d'un être humain, et la matérialité sonore, la voix par exemple, résultant de l'utilisation de cet organe¹⁴³.

Les termes *nstori*, *nabol* ou *nabolin* se rapportent spécifiquement à la pratique narrative. L'usage du terme *nstori*, emprunté au bichelamar, est similaire à celui de *nabol* :

Exemple 3: Utilisation du terme *nstori* par l'adulte Aven

T1.2013.2

Ok, na=tog na=kal nstori avyn-i, visgy-n nahre ari,
 ok 1SG=vouloir 1SG=parler story DEF-INTR OBJ-PI.3SG enfant PL
 " Ok, je veux raconter une *story*, aux enfants, "

T1.2013.5

Na=tog na=kal nabol avyn-i visgy-n dari.
 1SG=vouloir 1SG=parler histoire DEF-INTR OBJ-PI.3SG 1INCL
 " Je veux nous dire cette histoire. "

L'exemple 3 présente les deux termes métalangagiers employés par l'adulte Aven pour désigner la narration qu'il débute. Les deux emplois, en **T1.2013.2** et **T1.2013.5**, réfèrent à la même pratique : il n'y a pas de différence de signification entre les deux termes. Cependant, lorsque l'orateur emploie « *stori* » en **T1.2013.2**, la narration est destinée aux enfants. Dans l'unité d'intonation suivante, **T1.2013.5**, l'orateur se corrige et utilise le terme « *nabol* ». Il précise ensuite que celle-ci est destinée à « *dari* » : " première personne du pluriel inclusive ", l'orateur est lui aussi un des destinataires de la narration. L'examen des emplois de *stori* par Aven et les autres orateurs au sein du corpus¹⁴⁴ montrent que cette différence ne correspond pas à une distinction significative entre les termes *nabol* et *stori* car Aven et les autres orateurs nisvais emploient les deux termes de manière interchangeable.

Au sein du corpus, le terme « *nabol* » a été traduit par " histoire ". Il s'agit du terme français le plus proche sémantiquement tout en étant utilisable dans le cadre des textes qui, comme nous l'avons vu précédemment, sont destinés à être lus par des écoliers. Nous verrons dans la section *Les noms propres : ancrer dans la véridiction les nabol* (p. 135), que les *nabol* n'intègrent pas les

143 Cette matérialité sonore est même étendue jusqu'aux êtres non-vivants, possédant un appareil produisant du son. Dans le texte **T1**, lorsque le conducteur fait rugir le moteur d'une voiture (cf. **T1.2013.164**), le rugissement du moteur est désigné par le terme « *nadrlyn* ».

144 Voir les textes **T1**, **T3**, **T5**, **T6**, **T8**, **T9**, **T11**, **T33**, **T34**, et **T41**. où le terme *stori*, ou une de ses variantes morphologiques, est employé.

mêmes caractéristiques véridictionnelles que celles qui peuvent être associées au terme " histoire " ¹⁴⁵. Dans le cadre de la thèse, le terme " pratique narrative " a été préféré, car étant peu employé, il est porteur de moins de connotations. Cette traduction, différente en fonction du contexte, relève de plusieurs contraintes. Pour ce qui est de l'annotation d'un corpus qui sert de base à la production des ressources langagières pour l'école *Kamai*, l'usage d'une terminologie scientifique n'est pas adapté. Le terme " pratique narrative " n'est pas courant en français : son emploi n'est associé ni au registre littéraire ni au registre de la conversation. La traduction " histoire " insère le texte dans le registre de la discussion qui a été adopté pour la traduction des *nabol*. En revanche, l'anglicisme « nstori », utilisé en **T1.2013.2**, a été conservé sous une forme légèrement francisée ¹⁴⁶ afin de rendre manifeste l'emploi d'un emprunt par l'orateur nisvai.

Le deuxième terme métalangagier est *nasilvarin*, ou sa variante *nasilvar* ¹⁴⁷. Il a été traduit par " discussion ", entendue comme une communication qui a lieu lorsque plusieurs personnes se rencontrent et partagent oralement des informations. Les noms *nasilvar* et *nasilvarin* sont les résultats de la nominalisation du verbe : *silvar* : " discuter ". L'exemple 4 montre un emploi du verbe « silvar » : " discuter " au cours d'un texte.

Exemple 4: Emploi du mot silvar au cours d'une narration d'Aven

T1.2013.154

Ara=silvar ga=hav ili dry kal:

3PL=discuter 3SG=finir ASP.R COO.VB dire

" Ils finissent de discuter et disent :"

Huit autres occurrences du verbe « silvar » se retrouvent dans le corpus. Elles corroborent toutes la traduction du verbe par " discuter ". L'exemple 5 reflète l'emploi de « nasilvar » par un vieux pour caractériser la pratique narrative :

145 L'ambivalence du terme " histoire " apparaît lorsque ses définitions dans des dictionnaires de sens commun sont comparées à ses synonymes : « Suite des événements, des faits réels » (Larousse, 2019), ou encore « Récit des faits, des événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général. » (Littré, 2019). Les deux premiers synonymes proposés par le CRESCO (2019) sont " conte " et " fable ".

146 Le préfixe marquant les noms /n-/ a été supprimé et le « i » de « nstori » a été remplacé par le " y " présent dans le mot anglais.

147 L'emploi de *nasilvar* ou de *nasilvarin* relèvent de la variation libre d'un point de vue phonologique.

Exemple 5: Emploi du mot « *nasilvar* » lors de l'introduction d'un texte**T3.2013.4**

Nasilvar=iag, ga... ga... ga=roh nyn ni lyn ailad naur Malakula.

discussion=DEI.P 3SG 3SG 3SG=rester DEI.R INT INST île PRE.LOC LIEU

" Cette discussion, elle ne se trouve qu'à Malekula seulement. "

La narration **T3** est ensuite désignée, lors de l'unité d'intonation **T3.2013.5**, par le terme « *nastoria* » : " histoire ". Comme nous l'avons vu avec l'exemple 3, le terme « *nastoria* », variation libre de *nstori*, renvoie aux mêmes textes oraux que le terme *nabol*. Cet emploi montre qu'une pratique narrative caractérisée comme une *nasilvar* est également considérée comme une *nastoria*.

Maintenant que nous avons vu que *nabol* désigne le même genre de narration que *stori*, nous allons voir à quelle catégorie appartiennent ces deux termes. L'exemple 6 montre qu'une « *nabol* » est catégorisée comme une « *nasilvar* » :

Exemple 6: Introduction d'un texte comme étant une *nasilvarin*, une *discussion*, par Filip**T22.t2013.1**

Ok, ga kadr nasilvarin ckai, nabol hyn na...

" Ok, il y a une discussion, l'histoire de... "

Lorsque Filip, un adulte de Levetbao, désigne sa pratique narrative **T22**, il commence par l'appeler une « *nasilvarin* » : " une *discussion* ". Il précise ensuite que cette « *nasilvarin* » est une « *nabol* ». Le terme *nasilvar* est employé pour désigner les discussions du quotidien alors que ce n'est pas le cas du terme *nabol*. Il est possible d'en déduire que *nabol* est un hyponyme de *nasilvar*. À partir des exemples 5 et 6, il a donc été possible de voir que les *nabol*, ou les *nstori*, relèvent bien de la catégorie *nasilvar*.

Le terme *nabwe*¹⁴⁸, traduit par " chant ", désigne les textes ou les séquences poétiques chantés (voir le chapitre IV, p. 197 pour une description de ces séquences). L'adulte Bongman introduit la séquence poétique chantée du texte comme étant une « *nabwe* » par une personne :

¹⁴⁸ La forme / nabe / existe également, en variation libre. À noter également que le lexème *nabwe* colexifie le tambour à fente. Selon les locuteurs nisvais interrogés à ce sujet, il s'agit d'un homophone, les deux termes sont identifiés comme possédant les deux sens différents.

Exemple 7: Emploi du mot « nabwe » à la fin d'un texte**T13.2011.63**

Ale	<u>nabwe</u>	ga=qan=ag
COO.TMP	<u>chant</u>	3SG=être_comme=DEI.P
" Le <u>chant</u> est comme cela : "		

Le prêtre presbytérien Bongman introduit la séquence poétique chantée par le terme « qan » : " être comme ", que les locuteurs nisvais utilisent de manière métalangagière pour associer un genre discursif à un texte ou une partie de texte. Le verbe pour introduire un passage en discours direct comme relevant de la *nabwe* est *kai* : " chanter ".

Enfin, le dernier terme qui désigne un genre discursif est *istri*, un anglicisme emprunté au bichelamar. Il n'est pas présent dans le corpus de textes annotés et n'est apparu que lors d'entretiens libres, ou lorsque des locuteurs ont commenté les pratiques narratives d'autrui. Bien que ces *istri* soient connues de tous, il est apparu, au cours des enquêtes, que ce n'est pas la connaissance des événements narrés qui est revendiquée, mais le droit de les narrer de manière publique. Ce droit est associé à un lignage. Ainsi, lorsque j'ai demandé une narration sur l'origine des cocotiers¹⁴⁹, les locuteurs désignèrent un vieux et les membres de son lignage comme légitime à narrer ces faits. Davantage, les membres de ce lignage souhaitent savoir pourquoi ils devaient raconter cette *istri*. Le travail sur la pratique des *nabol* était connu des locuteurs, ils attendaient cependant une justification supplémentaire quant à la nécessité d'enregistrer cette narration particulière. N'ayant pas d'autre argument que l'étude des pratiques narratives, il n'y avait pas de raisons pour insister à enregistrer cette *istri*.

Les textes du corpus qui ont été décrits comme des *istri* sont les textes **T27** narrant l'origine de l'usage du nom de l'arbre à pain et les textes **T15** et **T29** à propos de l'origine de la pratique du sommeil. Ces deux textes ont été décrits par les locuteurs, à posteriori, comme des *istri*, bien qu'ils aient été enregistrés après que les locuteurs aient été sollicités pour produire une *nabol*. Le terme *istri* apparaît comme une forme de *nabol*, ou d'un point de vue lexical, comme un hyponyme¹⁵⁰ de *nabol*. La personne nommée dans le texte **T27** a été présentée par l'orateur comme un ancêtre issu

149 Il s'agissait de savoir s'il existait des récits concernant le cocotier et si une observation pouvait être tirée de la comparaison avec les textes étudiés par Caillon (2011), qui compare le contenu des narrations autour du cocotier au Vanuatu.

150 L'hyponyme désigne en lexicologie un sous-ensemble d'un terme hyperonyme : " berger allemand " est un hyponyme de chien, le terme renvoie à un sous-ensemble des chiens.

de son lignage. Dans le cas du texte **T29**, les personnages n'ont pas été présentés directement comme des ancêtres du lignage du vieil orateur. Le texte a été produit lors d'une narration provoquée par ma venue à Farun. L'orateur, le vieux chef des coutumes du village, a alors convié les chefs de Farun à assister à la narration. Il n'a pas explicitement associé les personnages à son lignage, ce n'est qu'après, lors de la traduction du texte, que son frère, un vieux de Blaksand, a affirmé que cette *nabol* était liée à son lignage.

Dans la section *Les voix du texte* du premier chapitre (p. 73), nous avons vu la distinction entre narrateur et auteur, c'est-à-dire entre le personnage, interne ou externe, à la diégèse, qui narre les faits et la personne qui est à l'origine du texte. C'est à ce moment que nous avons posé l'orateur comme la personne qui narre le texte. Ces deux concepts nous sont à présent utiles afin de mieux distinguer la *nabol* de l'*istri*. Les locuteurs nisvais ne considèrent pas qu'ils créent de nouvelles *nabol*, mais comme des personnes qui les transmettent, qui portent la voix de l'ancêtre qui a observé ces faits. L'exemple 3 (p. 129) illustre d'ailleurs que l'orateur peut s'annoncer comme l'un des destinataires de la narration. La question se pose alors de savoir d'où proviennent les *nabol*. Les locuteurs nisvais avancent deux manières d'apprendre les *nabol* : la transmission par des *hevuh* : " les vieux ", ou la transmission par des *nahemac* : " esprits ", à travers le rêve notamment. Le narrateur nisvai fournit une précision supplémentaire quant à la transmission des *nabol*. Quel que soit le genre du texte, la façon dont ces événements ont été observés n'est pas explicitée au cours du texte. Toutefois, selon le genre discursif, *nabol* ou *istri*, le narrateur n'est pas identique. Pour les *nabol*, les locuteurs nisvais n'ont pas de discours sur l'origine du narrateur. En ce qui concerne les textes qualifiés d'*istri* cependant, ce narrateur est identifié par les locuteurs comme un ancêtre du lignage de l'orateur.

À travers le corpus, « *nabol* » est le terme le plus souvent utilisé pour désigner une pratique narrative. C'est le cas pour les textes **T1**, **T2**, **T5**, **T16**, **T21**, **T22**¹⁵¹ du corpus. Le terme « *nabwe* » : " chant " est utilisé pour qualifier le texte **T10** et le texte **T14**. Mais « *nabwe* » est également employé pour désigner les séquences poétiques des narrations **T13**, **T21** ou **T36**. En ce qui concerne les *nabwe* produites comme textes indépendants, c'est-à-dire réalisés sans aucun encadrement narratif, aucune donnée ne permet de savoir si les *nabwe* relèvent, ou non, de la *nabol*. Les séquences de *nabwe* au cours des pratiques narratives sont cependant à inclure dans le genre de la discussion, puisqu'elles sont intégrées à la pratique de la *nabol*.

151 Voir le tableau 16 en annexe, p. 310 pour une description des textes du corpus en fonction de leur identifiant.

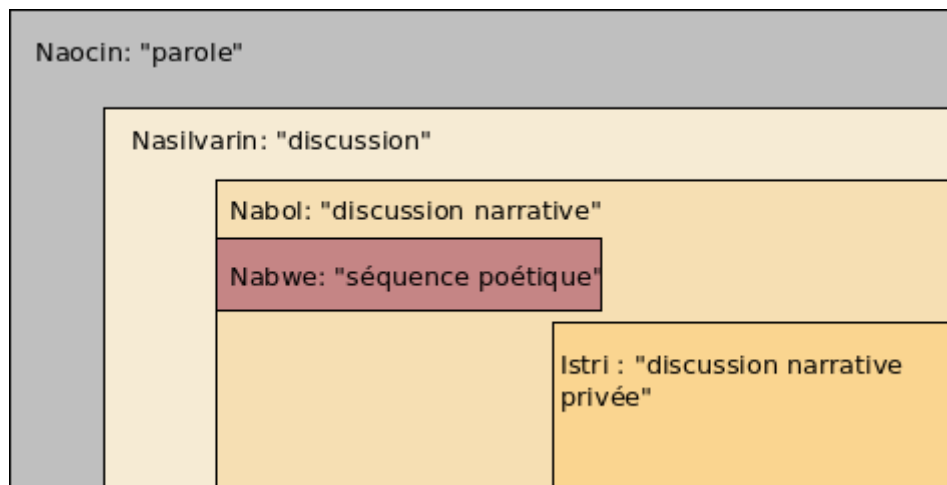


Schéma 4: Description terminologique des termes désignant les pratiques narratives nisvaies

Le schéma 4 synthétise la terminologie nisvaie liée à la pratique de la « nabol ». Il présente les genres discursifs et les relations existantes entre ces genres. Les liens entre ces genres sont du type inclusif, la *nabol* est une forme de *nasilvarin*, elle-même incluse dans la *naocin*. Inversement, l'*istri* est une forme de *nabol*. Il reste un point non résolu : si les *nabwe*, entendues comme les séquences poétiques qui parsèment les narrations nisvaies, relèvent de la *nabol*, le statut discursif d'une *nabwe* en tant que texte indépendant reste à déterminer.

III.b.1.1 Interdiction d'inventer : un rapport différencié aux nabol

Un soir de juillet 2015, au kava-bar de Renivier¹⁵², un jeune adulte du village prépare le kava. Interrogé sur l'origine de la *nabol* narrant les mésaventures d'un rat et d'une tortue¹⁵³, il répond, étonné, que personne n'a inventé cette *nabol*. Il ajoute que celle-ci s'était déroulée à Malekula, qu'il y avait des noms de lieux associés à la *nabol*, que ceux-ci attestent que les événements narrés se

¹⁵² Le kava-bar de Renivier a ouvert ses portes après le cyclone Pam, le 6 mars 2015. Auparavant, les habitants de Renivier préparaient le kava dans leur foyer, la consommation était alors gratuite. Selon le prêtre presbytérien local, qui est aussi gérant du commerce le plus important du village, l'intérêt de concentrer la consommation de kava en un seul lieu était de limiter le gaspillage qui résulte de la multiplication des lieux de consommation. La consommation de kava dans un kava-bar est payante. Le gérant achète le kava aux personnes qui en apportent, emploie une personne, du deuxième lignage présent dans le village, pour préparer et servir le kava et fait payer les « shell » : " noix de coco " de kava.

¹⁵³ Il s'agit du texte T5.

sont déroulés dans un endroit précis. Il affirme ensuite qu'il en est de même pour Bongaveu et le rat¹⁵⁴. Il précise enfin qu'inventer une *nabol* revient à mentir et que cela est malsain, en particulier lorsqu'on s'adresse à des enfants. Selon lui, ces *nabol* ne sont jamais inventées, car il faut que les événements qui y sont narrés soient vrais. Suite à cet entretien, la question de la " vérité " : *lamlam*, entendue comme le fait que les événements narrés se soient effectivement déroulés, a été posée à d'autres personnes, jeunes, adultes ou vieilles. Les réponses étaient unanimes : « Kik qa nov nabol aven, qa pisgar, qa blas nren ari. » : " si tu penses une histoire, tu mens, tu nuis aux autres personnes. "

Bien que les *nabol* sont perçues comme vraies par les locuteurs nisvais, ce n'est pas l'intégralité de la *nabol* qui est évaluée. Seuls certains éléments de la narration, les *nahsyn*, sont sujets à évaluation. Il est nécessaire, toutefois, d'observer que l'interprétation, le rapport aux faits relatés, des *nabol* n'est pas uniforme au sein de la communauté nisvaie. Si l'interdiction de concevoir de nouvelles *nabol* conduit à penser que les *nabol* se sont déroulées dans le passé, certains locuteurs se positionnent différemment vis-à-vis des faits relatés. Un adulte de Levetbao a ainsi déclaré, après l'enregistrement et lors de la traduction d'une *nabol*, que s'il pensait qu'Ambat et ses frères avaient effectivement existé, ce n'était en revanche pas le cas d'autres personnages, comme Bongaveu et le rat ou la tortue. Son propos montre qu'il existe différentes interprétations des *nabol* suivant les personnes, quelle que soit la véridiction de la pratique narrative. Ces différents rapports aux événements narrés dans les *nabol* ne remettent pas en question le régime de vérité : il est possible d'évaluer si une narration suit le régime de vérité, quelle que soit l'interprétation par l'auditoire des faits narrés.

Maintenant que nous avons vu les genres discursifs nisvais et la manière dont les narrations pouvaient être interprétées, nous allons voir le rôle des nombres propres, des *nahsyn* dans l'évaluation de la pratique narrative.

III.b.2 Les noms propres : ancrer dans la véridiction les *nabol*

Certains mots peuvent faire l'objet d'interdits dans de nombreuses communautés d'Océanie (G. F. Simons, 1982) comme dans d'autres sociétés à travers le monde (Fleming, 2011). Les noms

154 Il s'agit du texte T13.

propres de personnes sont les termes qui font le plus couramment l'objet d'interdits (Fleming, 2011). Elles peuvent même s'étendre jusqu'à l'interdiction de prononcer les mots qui composent le nom de la personne (Simons, 1982). Au Vanuatu, les termes de parenté peuvent faire l'objet de tabous spécifiques. C'est le cas de la communauté qui pratique le neverver, parlé à l'est de Malékula (Barbour, 2015). Les membres de cette communauté évitent de nommer leurs aînés. Les générations les plus âgées n'ont, elles, pas de difficultés à nommer leurs cadets. Le nom des affins ne doit pas être prononcé non plus. Quel que soit le contexte, Enfield et Stivers (2007) affirment que l'usage d'un nom implique davantage que faire référence à la personne. Le locuteur nommant une personne communique une posture vis-à-vis de la relation sociale avec la personne à laquelle il est fait référence (Enfield & Stivers, 2007). Nous allons voir que l'usage des noms propres au sein des « nabol » a pour objectif d'ancrer la narration dans la vérité, c'est-à-dire répondre aux exigences du régime de vérité.

Au sein de la communauté nisvaie, il n'est pas bien vu d'appeler un affin par son nom : son *nahsyn*. Lorsqu'un locuteur souhaite appeler le conjoint ou la conjointe d'un des membres du lignage ou l'un de ses parents, il doit l'appeler *vilah*. Les conjoints peuvent s'appeler ou faire référence à l'autre par son nom. Le mari peut ainsi appeler sa femme *napnevuh saq* : " ma conjointe ", ou s'il parle à un de ses frères, *napnevuh s'dari*, littéralement : " notre conjointe "¹⁵⁵. De son côté, la conjointe peut dire *nren saq* : " mon conjoint ". Faire directement référence à une partie du corps, ou la toucher, est également interdit entre affins. Contrairement à ce qu'observe Barbour (2015) pour la communauté neverver, aucun interdit n'a été relevé quant au fait d'appeler un aîné par son nom. L'usage nisvai est d'apposer le terme de parenté devant le nom. Par exemple, un fils appelant un de ses pères pourra dire :

« Tatag William ! » : " *Papa William !*".

Les vieux font l'objet d'une marque de respect particulière. Ainsi, un enfant ou un adulte appelant le vieux Luan dira :

« Ka, vavu¹⁵⁶ Luan. » : " *Hé, patriarche Luan.* "

155 Demander le nom de la personne tabouée à un de ses affins n'a cependant pas été un problème lorsqu'il ne s'agissait pas de l'appeler. Le tabou au sein de la communauté nisvaie porte sur le fait d'appeler la personne par son nom.

156 « Vavu » est le terme de politesse utilisé pour appeler un vieux.

Lorsqu'un nom propre est employé au cours d'un texte, ce nom, s'il est annoncé pour la première fois et en dehors de la situation initiale, sera précédé de *nahsyn* : " nom propre ". Ce nom inaliénable est employé dans le corpus plus d'une centaine de fois. Il désigne spécifiquement les noms propres; il est employé pour identifier un objet au sein d'une catégorie déjà connue.

Tableau 5: Exemples d'occurrences de «nahsyn» dans le corpus

Nisvai	Traductions	Sources
Nahsyq Bogman Subles, hana na mai Renivie.	" Mon nom est Bongman Sumbles, je viens de Renivier. "	T13.2011.13
naih nyn, nahsyn gai Malynhai.	" le nom de ce poisson, c'est Malonrai. "	T16.t2013.17
Nabwe nin, dram nin, nahsyn gai Navipah.	" Ce chant, cette igname, leur nom c'est Navipar. "	T36.t2011.32
Nahsyn naurun, gai a Laslurur.	" Le nom de cet endroit, c'est Laslurur. "	T29.2015.6
Nahsyn nren ili a Qawahmiel.	" Le nom de cet homme, c'est Qawahmiel. "	T24.2013.37
Nahsyn nahemac ili a Batretbao.	" Le nom de cet esprit, c'est Batretbao. "	T24.2013.41

Le tableau 5 montre des occurrences du terme *nahsyn* pour attribuer un nom à diverses entités : un chant, à des cultivars, à un poisson, à des esprits, à des personnes et à des lieux. Ce tableau ne vise pas à représenter de manière exhaustive les entités nommées dans le corpus. Les noms des personnages ne sont pas systématiquement introduits par le terme *nahsyn*, en particulier lorsqu'ils apparaissent au cours de la situation initiale. En revanche, ce tableau illustre comment les *nahsyn* sont attribués. L'orateur indique tout d'abord qu'il va nommer un être, puis il catégorise ontologiquement cet être, enfin il lui attribue un nom propre. Ce procédé discursif assure que l'auditoire saisisse qu'un nom important a été prononcé.

III.b.2.1 Les *nahsyn* des lieux

Lorsque le jeune du kava-bar affirmait que toutes les *nabol* étaient vraies, il avait précisé que toutes les *nabol* étaient vraies, car celles-ci étaient associées à des lieux où les événements narrés s'étaient déroulés. Les lieux où se sont déroulés les *nabol* apparaissent comme un premier élément narratif soumis à une évaluation de la part des auditeurs. L'examen des occurrences des *nahsyn* de lieux aide à comprendre la pratique du régime de vérité d'une narration. Le texte **T29** a été produit par le vieux Salben, chef des coutumes de Farun¹⁵⁷, lors d'une situation de narration provoquée (voir l'illustration 16, p. 119). Le vieux Salben connaissait le projet d'enregistrer des *nabol* afin de réaliser un livret pour l'école Kamai et il a accepté d'en narrer quelques-unes. Il a demandé aux chefs du village de venir assister à cette séance de narration. La discussion s'est déroulée en nisvai et beaucoup de personnes se rassemblaient autour de la maison pour observer le chercheur : un *a bat*¹⁵⁸, nouveau venu, qui discutait dans une langue que la majorité comprenait. Salben a alors narré le texte **T29** qui porte sur un père et son ancêtre anguille. La situation initiale (**T29.2015.4 - 5**) démarre par le père qui fabrique un arc pour son enfant. Le lieu où se déroule l'action est annoncé avant la situation initiale, dès la deuxième unité d'intonation du texte (**T29.2015.2**). Salben commence la narration, mais prenant conscience que le lieu n'est pas connu par au moins un de ces interlocuteurs, produit une séquence dédiée à la description du lieu :

Exemple 8: Présentation du lieu dans le texte T29 par Salben

Nahsyn naurun, gai a Laslurur.	" Le nom de cet endroit, c'est Laslurur. "	T29.2015.6
Nhoi gu van ga dry cubul lyn nvar qan cubul,	" La rivière s'écoule et tombe sur des pierres qui s'enfoncent, "	T29.2015.7
dry van trab.	" et elle s'y perd. "	T29.2015.8

Le nom de ce trou, « Laslurur », dans lequel l'eau s'écoule est annoncé dès le début de la pratique. En revanche, ce nom n'est pas réitéré par la suite. Durant la narration, lorsque le père de l'enfant plonge dans le trou d'eau, Salben ne précise pas qu'il s'agit du même trou que celui qu'il a

157 Les villages presbytériens du sud-est de Malekula qui ont été visités possédaient un chef élu et un chef des coutumes.

158 Le terme « a bat » est le nom donné aux « blancs » occidentaux. L'explication des locuteurs concernant l'utilisation de ce terme pour désigner les occidentaux est qu'il s'agit d'une analogie avec le pouce, également « a bat ». La couleur de la peau du côté intérieur de la main est similaire à la couleur de peau d'un " Blanc ". À noter que la couleur blanche se dit « purpur » en nisvai, « a bat » ne se rapporte donc pas directement à la couleur.

nommé précédemment. L'auditoire doit deviner le lien existant entre le trou d'eau nommé au début de la narration et le trou d'eau décrit près de deux minutes plus tard (**T29.2015.35**).

Le texte **T41** a été raconté une après-midi par Kalbatik, un adulte vivant à Bwenahai. Il suit un même schéma d'annonce du nom du lieu. L'annonce est réalisée dès le début du texte au sein des unités d'intonation 6 à 9, pour un texte qui en comprend 175 (voir l'exemple 9).

Exemple 9: Présentation du lieu dans le texte T41 par Kalbatik

ara roh <u>qan</u> naur avyni urhag,	" Ils sont dans un endroit comme ici,"	T41.2015.6
<u>qan</u> naur Bwenahai urha,	" comme ici à Benarai, "	T41.2015.7
bul nahemac ckai ga roh <u>qan</u> naur Lymas.	" mais un esprit se trouve comme à Lemas. "	T41.2015.8
Ga <u>qan</u> naur Lymas ursao.	" Comme à Lemas là au loin. "	T41.2015.9

Toutefois, à la différence du texte **T29** du vieux Salben (voir exemple 8), le texte de Kalbatik ne situe pas réellement les événements narrés dans des lieux nommés. L'emploi du verbe « qan » : " être comme " insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas des lieux dans lesquels les événements narrés prennent place. Kalbatik nomme des lieux connus de son interlocuteur afin que celui-ci puisse se figurer les espaces dans lesquels la *nabol* se déroule sans pour autant l'associer à des lieux.

Ces deux exemples illustrent que les lieux mentionnés lors de la narration sont en réalité peu intégrés à l'intrigue. Leur mention est optionnelle, car elle n'influe pas la production de la suite du texte. La *nabol* peut être produite avec ou sans la mention des *nahsyn* de lieux, sa cohérence narrative n'en sera pas affectée.

III.b.2.2 Les *nahsyn* des esprits

La deuxième catégorie de *nahsyn* qui a fait l'objet de commentaires par les locuteurs nisvais lors des entretiens sont les *nahsyn* de *nahemac* : " esprit ". Dire les noms de ces *nahemac* lors de la narration est important pour les locuteurs nisvais et qu'ils les associent à des lignages. Le terme *nahemac* est difficilement traduisible hors contexte. François (2013), dans un article sur

l'étymologie des mots provenant du domaine des esprits, reconstruit l'étymon *[a]tamate, pour les langues du nord du Vanuatu. Une étude systématique serait nécessaire pour s'assurer du fait que *nahemac* soit apparenté à *[a]tamate, mais d'un point de vue sémantique, le terme correspond à la polysémie observée par François. Au fil de notre corpus de textes, *nahemac* est traduit par " esprit ", " ogre " mais également " ancêtre ". Il s'agit systématiquement d'un être vivant extraordinaire. Contrairement à ce que le terme " esprit " pourrait faire croire, un *nahemac* n'est pas spécifiquement immatériel. D'un point de vue narratif, le *nahemac* est souvent l'antagoniste, un personnage contre lequel le personnage principal lutte.

Contrairement aux noms de lieux, les *nahemac* sont récurrents lors de la narration. Les personnages au cœur de l'intrigue sont nommés lors de la situation initiale¹⁵⁹, en même temps que sont décrites leur relation aux autres personnages et leur activité. Les *nahsyn* sont ensuite répétés au cours du texte, lorsque les personnages produisent ou prennent part aux événements narrés. L'auditoire peut facilement identifier les *nahemac* centraux d'un texte. Cette manière de faire n'est cependant pas systématiquement respectée. Lors de la traduction d'un texte produit par un adulte de Levetbao, Androng, prêtre adventiste du septième jour¹⁶⁰ et responsable d'un centre de formation pour les jeunes à Blaksand, critique un orateur adulte, car ce dernier ne nomme pas le *nahemac* autour duquel la narration se concentre. Il qualifie la *nabol* de « sitsit », littéralement de " merdique ". Selon lui, l'orateur ne savait pas de quoi il parlait et la narration n'avait pas de sens. La déception a été telle que le prêtre n'a pas souhaité terminer la traduction du texte.

Exemple 10: Présentation de l'origine d'un « nahemac » par Salben

Van mycig a...	" Jusqu'à ce que... "	T33.2015.20
nahemac avyni	" l'esprit de "	T33.2015.21
Bubran, hevur h'bacì.	" Bumbran, le vieux de la lune. "	T33.2015.22

Tous les *nahemac* ne sont pas associés à des lignages. C'est le cas de l'ogresse aux cheveux roux Livenbumbrao¹⁶¹. D'autres cependant, comme *Hevuh hbaci* : " le vieux de la Lune » ou *Bat* :

159 Voir la section *La situation initiale*, p.164 pour une description des situations initiales du corpus.

160 Les adventistes du septième jour constituent une religion protestante importante dans le sud-est de Malekula. Plusieurs villages de la région suivent cette obédience.

161 Consulter les textes **T2**, **T12**, **T31** et **T32** pour des *nabol* avec Livenbumbrao. Picasso possédait une statue de l'ogresse, qui lui avait été donné par le fils de Matisse (Huffman, 2009). L'ogresse est aussi décrite par Deacon (1934, p. 623).

" Ambat "¹⁶², l'ainé de la fratrie nommée comme les cinq doigts de la main, ont été revendiqués par des locuteurs comme étant associés à leur lignage. Dans le texte **T33**, un « *nahemac* », une anguille anthropophage, trompe et mange les êtres humains qui passent aux alentours. Un autre *nahemac*, « Hevuh h'baci », apparaît pour changer la situation (exemple 10). Lors de son apparition « Hevur h'baci » est associé à un lieu, le village de Bumbran, situé à l'ouest de Farun. Si le texte n'associe pas explicitement l'appartenance du *nahemac* à un lignage, le vieux qui a aidé à la transcription et à la traduction a commenté qu'il s'agissait d'un des *nahemac* qui était associé à son lignage. De plus, un lien entre le *nahemac* et un village est affirmé lors de l'apparition de l'esprit. Contrairement au lieu, le rôle du *nahemac* n'est pas périphérique à la narration, mais est intégré à celle-ci. Le *nahemac* étant le protagoniste principal, son nom est répété tout au long du texte. Le vieux a ensuite précisé l'importance des *nabob*, les " trous d'eau "¹⁶³, en tant que lieu de résidence des *nahemac*. Selon lui, certains *nahemac* proviennent de ces trous d'eau. Savoir où se situe le trou d'eau est un moyen d'associer un *nahemac* à un lieu.

Ces commentaires sur les *nahemac* marquent leur importance lors de l'écoute d'une *nabol*. Le régime de vérité se manifeste autour de l'annonce des *nahsyn* des lieux et des personnages associés à la *nabol*. Les noms des *nahemac* et la manière dont ils sont introduits sont évalués par les auditeurs et contribuent à la reconnaissance de la parole de l'orateur. La situation initiale joue un rôle important dans le régime de vérité nisvai. Les personnages introduits lors de la situation initiale sont au cœur du déroulement de l'intrigue de la *nabol*. D'autres personnages peuvent être présentés au cours de la narration. L'orateur doit alors les nommer correctement au risque de voir sa parole dévalorisée.

Conclusion

Lorsque Bensa et Rivière (1982 ; Bensa 2006) étudient le rôle politique des narrations pour les chefs de la région Touho, en Nouvelle-Calédonie, ils montrent que ces narrations sont des discours politiques qui permettent de former des alliances entre les clans. Dans ce chapitre, j'ai proposé une manière d'interpréter les *nabol* nisvaies basée sur les enjeux sociaux qui leur sont associés.

162 Si le statut de *nahemac* n'est pas attribué à tous les personnages, il est intéressant de remarquer que c'est le cas pour Ambat et ses frères. Ambat apparaît dans les textes suivants : **T2, T4, T12, T20, T30, T31 et T32.**

163 Le terme *nabob* désigne en particulier les cavités présentes dans le lit d'une rivière.

La première étape a consisté à définir des lieux de narration des *nabol*. Ces lieux ne sont pas simplement des espaces physiques, mais des situations d'énonciation auxquelles d'autres paramètres ont été intégrés : le temps, les personnes présentes et un ou plusieurs espaces physiques. Connaître le cadre physique associé aux narrations permet d'interpréter les contextes dans lesquels se déroulent ces *nabol*. Trois principaux espaces ont été dégagés comme lieux de pratiques des *nabol* : les maisons-cuisines, l'église et l'école. Nous avons vu également que, contrairement aux interdits qui existent dans d'autres communautés, il n'y avait pas de restriction particulière quant au moment de la journée propice à la pratique narrative.

Les enjeux sociaux des *nabol* ont été abordés à travers le « régime de vérité » (Foucault, 1984, 2008, 2012). Lindstrom (1990) a déjà montré, à travers l'étude du régime de vérité des pratiques discursives d'une communauté du Vanuatu, à Tanna, comment les conversations constituent une pratique du pouvoir. La démarche adoptée ici diffère de celle de Lindstrom qui s'intéresse aux procédures qui régissent les pratiques de la conversation sans entrer dans leurs détails, l'approche adoptée ici a consisté à fonder l'analyse sur les paroles des locuteurs. La notion de régime de vérité a permis d'associer des éléments de la narration, les noms propres, ou les *nahsyn* de personnages et de lieux, à des rôles sociaux : les noms des personnages permettent d'associer un lignage et les noms de lieux d'associer les événements narrés à un endroit.

Le rapport entre le lieu de narration et les genres discursifs d'un texte n'est pas systématique. À travers l'exemple de l'Église, nous avons vu que le lieu de narration influe sur le répertoire de *nabol* qui est sollicité. La maison-cuisine est un espace important des pratiques narratives. Elle est le lieu associé aux narrations provoquées et aux veillées. La possibilité de provoquer une narration montre que les locuteurs peuvent produire un texte dans des conditions inhabituelles, mais tenteront de le réinsérer dans un contexte plus habituel. La nature de la perturbation induite par la provocation d'une narration reste toutefois à définir. Elle sera abordée dans la section *Une organisation de la nabol en fonction de la situation d'énonciation* du chapitre V (p. 222).

L'étude de la terminologie nisvaie liée à la parole a permis de voir que pour la communauté nisvaie, la narration est une forme de discussion. Nous avons constaté, à la suite d'Aufray (2012, 2015), que l'expression de la vérité n'est pas un trait distinctif au sein des catégories discursives de la communauté nisvaie : toutes les *nasilvar* doivent suivre le régime de vérité nisvaie. Les genres discursifs nisvais suivants ont été identifiés : *naocin* : "la parole", *nasilvarin* : "la discussion", *nabol* ; "la discussion narrative" et *istri* : "la discussion au sein du lignage". Ces catégories ne sont pas exclusives les unes des autres, mais s'organisent de manière inclusive : une *istri* :

" discussion narrative privée " est une *nabol* : " discussion narrative " qui est une *nasilvar* : " discussion ". Toutes ces pratiques s'insèrent finalement dans le cadre de la *naocin*, la " parole ". La distinction entre le genre de l'*istri* et celui de la *nabol* peut être interprétée d'un point de vue narratologique comme une différence de narrateur. Le narrateur d'une *nabol* est un ancêtre non identifié d'un lignage, alors que le narrateur d'une *istri* est revendiqué comme appartenant au lignage. C'est ce qui donne au lignage le droit de narrer celle-ci.

Lorsqu'il étudie le rapport que les Grecs de l'Antiquité entretenaient avec leurs mythes, Veyne (1983) montre que les interprétations de ces narrations varient selon les époques au sein d'une même société. Certains acceptaient les événements relatés au cours des mythes comme tels, d'autres les rejetaient entièrement. D'autres ne croyaient que les événements des mythes qui leur semblaient vraisemblables à l'aune de ce qu'ils avaient vécu. Enfin, un dernier groupe avait une interprétation parabolique ou métaphorique des événements narrés : ils tiraient une morale ou une réflexion des événements. À la question : "Les Nisvais croient-ils à leurs *nabol* ?", la réponse ne peut être simplement oui ou non. L'existence d'un discours connu de tous qui enjoint les locuteurs nisvais à ne pas inventer de *nabol* motive ces derniers à interpréter les faits relatés comme s'étant effectivement déroulés. Si certains locuteurs nisvais admettent prendre une certaine distance vis-à-vis de ces faits relatés, quel que soit leur rapport aux *nabol*, adultes et vieux restent capables d'évaluer la pratique des orateurs.

Maintenant que nous avons vu que les *nabol* étaient une forme de discussion narrative et que des lieux étaient associés à cette pratique, nous allons étudier les *nabol* comme des textes afin de mettre en évidence la manière dont elles sont organisées en fonction d'un plan.

Chapitre IV Les procédés d'organisation textuelle des *nabol*

Ce chapitre décrit les procédés discursifs que les orateurs nisvais emploient lors des pratiques narratives. L'enjeu est de montrer que les procédés d'organisation des *nabol* sont employés dans une optique similaire d'un texte à l'autre. Établir des équivalences d'un texte à l'autre avec les outils de la linguistique textuelle contribue à comprendre le genre discursif de la *nabol* du point de sa réalisation langagière. Le chapitre V se basera sur ces équivalences pour comparer les textes et distinguer des variations significatives au niveau social et énonciatif, par-delà les aléas de la performance narrative.

À l'instar des travaux de Brotchie (2009) auquel il sera fait référence à plusieurs reprises au cours de ce chapitre, l'approche adoptée ici ne vise pas à élaborer une grammaire des textes narratifs nisvais. Il s'agit de décrire les procédés employés par les orateurs avec lesquels ils produisent de l'organisation textuelle et guide l'interprétation du texte par l'auditoire. Pour ce faire, la linguistique textuelle proposée par Adam (2011)¹⁶⁴. Les procédés opèrent par-delà la proposition grammaticale et ont pour objet de créer des liens entre les énoncés, ce que Adam désigne par opération de liage. L'acceptation employée ici de procédé se distingue de la notion de marque, car elle renvoie davantage à l'intentionnalité de l'orateur qui produit un texte qui doit être accepté par son auditoire. L'usage suivi dans ce texte de procédé regroupe ce qu'Adam (2011, p. 142) désigne par connecteurs, marqueurs, organisateurs, périodes et les séquences. Bien que ces différents concepts se rapportent à des paliers d'observations linguistiques différents, un connecteur pouvant correspondre à un morphème alors qu'une période comprend potentiellement à plusieurs énoncés, ce qui nous intéresse est que ces procédés sont des catégories de la langue mobilisées par l'orateur afin de guider l'interprétation du texte. Ces procédés discursifs produisent des « effets de généralité » (Adam & Heidmann, 2004) grâce auxquels il est possible d'identifier le genre d'un texte oral sans que l'orateur ne le nomme explicitement. C'est par le biais de ces effets de généralité que des textes qui n'ont pas été explicitement catégorisés de *nabol* par leur orateur ont tout de même été qualifiés ainsi.

Les procédés ont été identifiés grâce à leur récurrence dans le corpus. Un même procédé peut prendre différentes formes, mais il est caractérisé en fonction de l'effet recherché par l'orateur. La description des procédés explicite la manière dont ils créent des liens entre les énoncés. Un

¹⁶⁴ Se reporter à la section *L'organisation du texte narratif* du chapitre I, p. 70, pour une description de la linguistique textuelle selon Adam.

procédé discursif ne peut être associé de manière systématique à un morphème et, inversement, à un morphème ne correspond pas systématiquement un procédé¹⁶⁵. L'interprétation du texte et des événements narrés reste nécessaire pour s'assurer du rôle d'un marqueur dans l'organisation du texte. Par exemple : *ale*, emprunt au français : " allez " (Crowley, 2004, p. 194), est, comme pour d'autres langues du Vanuatu (voir par exemple Brotchie, 2009), utilisé pour marquer l'organisation du texte. Toutefois, *ale* joue d'autres rôles que celui de marquer le début d'une périphrase. L'observation de l'usage d'*ale* au sein du corpus des pratiques narratives nisvaies révèle une corrélation entre la position de *ale* dans l'énoncé et son rôle textuel. En début d'énoncé, le morphème *ale* tend à marquer le commencement d'une périphrase. En milieu d'énoncé, il induit une relation de conséquence entre l'événement précédent et l'événement suivant. Enfin, le terme *ale* placé au début du discours direct marque l'approbation du personnage avec la situation et la mise en route d'une action. Les trois fonctions principales de ce terme dans notre corpus répondent à la description que Brotchie propose pour le Tirax (2009, p. 287) :

1. marquer le début d'un événement du point de vue de la narration. En nisvai, *ale* dénote le début d'un nouvel événement, visuellement représenté par le début d'un nouveau paragraphe (voir la section suivante).
2. le rapport logique entre une cause et un effet, (voir *Marquer la conséquence*, p. 151).
3. une interjection marquant le discours direct, l'accord d'un personnage et le début d'une action (voir *Le discours direct*, p. 175).

La première section de ce chapitre décrit les procédés que les orateurs emploient pour marquer l'organisation du texte. Plusieurs ensembles de procédés sont étudiés : les procédés qui distinguent les périphrases les unes des autres, les procédés qui, au contraire, relient des actions les unes aux autres au sein d'une périphrase, et les procédés qui sont employés pour débiter et conclure la narration. La deuxième section aborde les différentes voix mises en scène par les orateurs nisvaies. Le premier point abordé dans la section porte sur la focalisation narrative dont l'étude révèle la présence d'un point de vue sur les événements narrés. Le deuxième point s'attache à saisir la manière dont la parole des personnages est mise en scène. Enfin, la dernière section porte sur les séquences poétiques qui sont le plus souvent chantées et qui parsèment les *nabol*. Dans cette dernière section, plusieurs aspects sont traités : la manière dont les séquences poétiques apparaissent au fil des textes, les figures de style et le rôle textuel de ces séquences et, enfin, une description de la pratique de ces séquences.

¹⁶⁵ La description serait alors d'ordre grammatical : une correspondance systématique entre une signification et une forme.

IV.a Marquer le plan du texte

Brotchie remarque la forte corrélation entre l'organisation du texte et la structure prosodique du texte¹⁶⁶ (2009, pp. 362-379). Si cette corrélation est également forte dans ce qui concerne les textes nisvais, l'identification du plan s'appuie également sur les procédés discursifs qui ont été observés comme jouant un rôle dans la production d'un « plan du texte », c'est-à-dire l'ordonnement et la hiérarchisation des énoncés (Adam, 2002).

Les plans des textes nisvais sont découpés en plusieurs parties : le dialogue introductif ou l'introduction, la situation initiale, les péripéties, les séquences poétiques, la situation finale, la conclusion et le dialogue conclusif. Dans cette section, nous allons d

IV.a.1 Distinguer les péripéties

Les procédés qui sont présentés ici permettent à l'orateur de distinguer les péripéties les unes des autres. La définition de péripétie retenue s'inspire de Baroni (2004), lui-même reprenant la proposition de Tomachevski (1965, p. 274). Les péripéties produisent une intrigue qui est principalement déterminée par le nœud de l'histoire. Elles suivent la première rupture introduite par le nœud, lui-même correspondant aux premières variations qui ont rompu la stabilité de la situation initiale. Au sein de l'analyse des textes nisvais, les péripéties sont des composantes, des parties du plan du texte. Elles correspondent à un ensemble d'actions organisées de manière narrative par l'orateur en un événement qui apparaît cohérent aux locuteurs nisvais. Elles relèvent de la narration, de la pratique langagière, alors que les événements qu'elles représentent relèvent de la *nabol* ou, dans la terminologie narratologique, concernent la diégèse, soit l'univers que matérialise la narration. Au sein des ressources langagières pour le nisvai, les péripéties sont transcrites par des paragraphes, une ponctuation blanche¹⁶⁷ adaptée pour représenter l'organisation du texte :

166 Brotchie analyse l'organisation des textes Tirax en termes de *paragraphs* et de *sequences*, dont la définition prend en considération la prosodie : «*The analysis of Tirax narratives shows they are comprised of a hierarchy of constituents, called here sequences and paragraphs. A sequence is a stretch of text between two breaks in the prosodic structure, which have been triggered by a shift, or discontinuity, in the discourse-semantic structure. A sequence is comprised of one or more paragraphs. Paragraph boundaries are weaker than sequence boundaries, and are also triggered by shifts in discourse-semantic structure.*» (2009, p. 363)

167 La ponctuation peut être distinguée en deux ensembles : celle dite noire qui correspond aux caractères imprimés et celle dite blanche qui correspond à la mise en page : retours à la ligne, paragraphe, marges. Voir Catach (1996) puis Favriaud (2004) à ce sujet.

A Livenbubhrao avyn ga roh avyni... Matlevus. Eka, bolbol hac (qac) a Livenbubhao ga roh avyni Matlevus. Ga roh urun... sba lys nhab gur tug ur drys. Alc, sbur bas, nhab ga sba bas.

Alc, ga roh qanili van, gai dry vi avyni... Ga rohroh qanili dry lys nhab avyn : «Qu novcuh naur hab isao?» Ga sob lyn nihuh nyn, gai dry lys naur avyn a... nhab a... ga tug avyni Ahab.

Mycig ga van. «Nhab avyn ga tug isao, na van bai.» Ga van mycig, ga dry va lys a Bat. a Vicrahrah, a Keskisvas, Subicarvlu, Bemhav (Vigotgot) Ara tuv roh, ara qas, ara qas. Ara lum nabwag, lum nmaru. Ara lum qanili van mycig. A Livenbubhao ga van punah. Bul ara kal qan nyn : «E, haiq qu van abi mi ha ? – Hana lys nhab sam dry ga tug, na mai.» Mycig a... ara kal : «Klah haig qa... dara hos qan nyn van, qur lys nabug ga is mog.»

Illustration 20: Segmentation en paragraphe de la transcription du texte T32 de Rosie

L'illustration 20 montre trois paragraphes dans la transcription de la narration **T32** de Rosi. Deux procédés qui marquent le début d'une péripétie sont d'ailleurs employés par Rosi dans cet extrait : « Ale » et « Mycig ». Ces deux procédés sont décrits dans la section suivante.

L'exemple 148 montre l'utilisation d'« ale » par Filip au cours du texte **T21** afin de marquer le début d'une péripétie :

Exemple 11 Marquer le début d'une péripétie avec « ale »

T21.t2013.53 - 54

péripétie_5

Pac a=Livwume mai dry lig-i gai dry tabw-e
apporter ART.P=OISEAU venir COO.VB déposer-INTR 3SG COO.VB couvrir-INTR
" Il les apporte avec ceux du pigeon, les dépose et les couvre. "

péripétie_6

Ale a=Livwume kili ga=va=drog-drog kanin, talb-i
COO ART.P=OISEAU DESI 3SG=aller=chercher-RED nourriture emporter-INTR
dry lu-lu mai qanili.
COO.VB rentrer-RED revenir NARR

" Puis, c'est le pigeon qui va chercher de la nourriture, l'emporte et rentre comme ça. "

Ce passage est extrait du texte **T21** de l'adulte Filip de Levetbao narrant les péripéties d'un pigeon, ou plus précisément d'une phasianelle de mackinley (*Macropygia mackinlayi*), et d'un échenilleur calédonien (*Coracina caledonica*). La transition entre deux paragraphes est ici marquée par la coordination « ale ». L'orateur emploie ce procédé pour distinguer la péripétie 5 durant laquelle l'échenilleur part chercher de la nourriture pour leurs enfants. « Ale » marque le début de la péripétie 6 durant laquelle le pigeon rend la pareille et va chercher de la nourriture pour leurs enfants. En introduisant le début de la péripétie 6, « ale » marque également la fin de la péripétie 5. Ce procédé marque une distinction entre les événements de la *nabol* et produit deux péripéties.

Le morphème *mycig* : “ ensuite ” peut être employé afin de marquer la transition entre deux péripéties d'un texte. Dans l'exemple 12 issu du texte **T13** du prêtre Bongman, il marque par exemple la transition entre la séquence poétique et la conclusion de la narration.

Exemple 12: Utilisation de « mycig » afin de marquer le plan du texte

T13.2011.72-73

chant

Cah_kuc	nabcu-q.»
trancher	queue-1SG

" et a tranché ma queue.» "

conclusion

<u>Mycig</u>	nabulin	ga=cub	urun
COO.TMP	histoire	3SG=terminer	LOC.DEI.R

" Ensuite, cette histoire se termine ici "

À travers l'emploi de « Mycig »¹⁶⁸, Bongman distingue le chant de la séquence poétique de la conclusion mais ne marque pas de relation particulière entre les deux événements.

La coordination entre deux péripéties peuvent être davantage marquée : la fin de l'une marque le début de l'autre et une relation entre les deux événements est introduite. L'exemple 13 illustre l'usage de la multiplication, combiné avec « l'organisateur temporel » (Adam, 2011, 143) « bog avyn » : " un jour " pour marquer la progression dans le déroulement des événements.

¹⁶⁸ *Mycig* peut, comme le terme *ale*, être employé pour créer de la cohésion entre les actions, voir *Marquer la conséquence* (p. 151). À la différence d'« ale », « mycig » n'est pas employé comme interjection.

Exemple 13 Multiplication et organisateur temporel pour marquer le début d'une péripétie**T4.2013.51 - 52**

péripétie_5

Ara=vi pisel, drog-drog kanin dry mai dry tams nhab
 3PL=DIR jardin chercher-RED nourriture, COO.VB venir COO.VB couper feu
 " Ils vont au jardin, chercher à manger, reviennent et coupent du bois. "

péripétie_6

Van van van bog avyn
 ASP.A MUL MUL jour DEF
 " Le temps passe et un jour. "

L'utilisation de « Van van van » signifie que l'action décrite dans la péripétie précédente continue, jusqu'à ce que, " un jour ", cette tâche soit perturbée par un autre événement. L'orateur, par ce procédé, marque davantage qu'une nouvelle péripétie : il coordonne les événements relatés. S'il distingue deux péripéties du point de vue de la narration, il marque une relation entre les événements qui sont narrés. Lors du début de la *péripétie_6*, l'orateur explique dans l'exemple 13 que les personnages continuent à aller au jardin, à chercher de la nourriture et à couper du bois pendant une période d'une durée indéfinie. Lorsque l'orateur annonce « Van van van, bong avyn », l'auditoire s'attend en conséquence à ce qu'une rupture arrive dans cette routine. Et c'est effectivement ce qui se passe dans les unités d'intonation suivantes de la péripétie 6 (**T4.2013.53** à **T4.2013.59**) : la protagoniste se perd dans la forêt.

IV.a.2 Montrer la cohésion d'une péripétie

Au contraire des procédés précédents qui distinguent les événements narrés les uns des autres, les procédés présentés ici produisent des « opérations de liage » (Adam, 2011, p. 103). Selon la typologie proposée par Adam, le type de liages décrit ici est l'« organisateur textuel », qui structure la progression du texte (2011, p. 142). Ils montrent l'existence d'un lien entre les actions qui composent une péripétie.

IV.a.2.1 Marquer la conséquence

Parmi les usages d'*ale*, il peut jouer un rôle temporel à l'intérieur d'une même périphrase. Il marque également la conséquence dans le cas d'une action A entraînant une action B. Cet organisateur a, le plus souvent, été traduit par " puis ".

Exemple 14 « *ale* » : marquer le lien de temporalité et de conséquence entre deux énoncés **T1.2013.142**

Ga sih visgyn ari van a hav, ale ari ara log...

« Il leur raconte tout, puis, une fois cela fait, ils préparent un... »

Exemple 15 « *ale* » : marquer le lien de temporalité et de conséquence entre deux énoncés **T21.t2013.13**

aru pal ara pasus, ara tog pasusin. Ale ara van va prag haiqolqol s'aru.

« tous les deux ils ont envie d'enfanter. Puis ils font leur nid à tous les deux. »

Les exemples 14 et 15 illustrent des emplois de *ale* qui créent un lien associant la temporalité et la conséquence entre deux actions. Pour l'exemple 14, c'est le fait que le personnage principal du texte **T1**, Tamata, leur raconte ce qui s'est passé et qui entraîne la réaction des Blancs : la préparation d'un plan pour tendre un guet-apens aux ennemis. Dans l'exemple 15, puisque les deux oiseaux souhaitent avoir des oisillons, ils préparent un nid pour les accueillir.

L'exemple 16 fournit un cas d'utilisation de *mycig*, également employé pour marquer la cohésion entre deux actions qui se suivent :

Exemple 16: Utilisation de « *mycig* » pour marquer la cohésion **T29.2015.142**

Ga qam van qanili gai dry lys nbatuv ili mycig gai dry kymkym syn

" Alors qu'il court, il voit la flèche, puis il en est content. "

C'est après avoir vu la flèche que le personnage est heureux.

Les deux cas fournis par l'exemple 17 montrent des emplois de *mycig*, en début ou en fin d'énoncé, soulignant que l'action décrite dans l'énoncé est liée à l'action précédente.

Exemple 17: Usages de « mycig » pour l'enchaînement entre les actions **T1.2013.140-42**

Mycig nyn nahemac ili ga=kal : « Eh mri
ensuite DEI.R démon DET 3SG=dire : INTER 2PL
 va=mra=wul-i cam hana ni roh wul-i.
 aller=IRR-2PL=détacher-INTR interdire 1SG INT être 1SG=détacher
 " Ensuite le démon dit : « Eh, vous ne le détachez pas, je le détacherai. "

Mri mra=sob ursao, hana ni wul-i. »
 2SG 2SG=asseoir LOC.DEI.E 1SG INT détacher-INTR
 " vous vous asseyez là-bas, c'est moi qui le détache. "

Ara=sob qor-i mycig.
 3PL=asseoir autour-INTR ensuite
 « Ensuite, ils s'assoient autour. »

Le lien produit par l'emploi de « mycig » dans les exemples 16 et 17 n'est pas un rapport de causalité, mais la coordination temporelle d'une action après l'autre au sein d'une même péripétie.

IV.a.2.2 La reprise

La reprise¹⁶⁹ est un procédé couramment employé par les orateurs et correspond à la reprise de la fin, ou d'une partie de la fin d'un énoncé pour construire le début de l'énoncé suivant. Ce procédé narratif a été largement observé dans les langues océaniques (Lourens de Vries, 2005) et au Vanuatu en particulier (Thieberger, 2006, Brotchie, 2009, Malau, 2016).

¹⁶⁹ Reprise est une proposition de l'expression *tail-head linkage* utilisée par les auteurs anglophones. Voir par exemple Lourens de Vries (2005).

Exemple 18: Reprise d'un énoncé à l'autre**T36.t2011.19 – 20**

ara tyqao ar dry kal ara pyrvi van ni, nhoi ga tub.

« ils le tiennent et disent qu'ils vont tirer, l'eau jaillit. »

Nhoi ga tub mycig, dram ili ga...

« L'eau jaillit, ensuite l'igname... »

La reprise peut avoir différents effets sur l'interprétation de la narration. L'exemple 18 montre une reprise qui facilite l'interprétation de l'enchaînement entre les actions narrées. Le passage « nhoi ga tub » : " l'eau jaillit " se trouve à la fin de l'unité d'intonation 19 et au début de l'unité 20. Du point de vue du déroulement de la scène, les deux occurrences n'ont pas tout à fait la même valeur aspectuelle. Dans la première occurrence, l'eau commence à jaillir alors que dans la deuxième occurrence, l'eau finit de jaillir.

Exemple 19: Deux reprises différentes qui se suivent**T13.2011.34-35**

Ale ga cogcog nhasu₁, nhasu₁ ga sah nabrav₂ ili.

" Ensuite il envoie le rat, le rat grimpe l'arbre. "

Ga sah₂ vimeh van dry hucum nabrav ili ari gur miao viran. Bul a Bogaveu ga roh aim syn dry tog nabrav ili gur drym.

" Il grimpe en haut et coupe les fruits de l'arbre, ils tombent par terre. Mais Bongaveu se trouve dans sa maison et entend les fruits qui sont en train de tomber. "

L'exemple 19 montre une reprise 1 qui insiste sur l'effet d'une proposition A « Ale ga cogcog nhasu » : " Ensuite il envoie le rat " sur une autre proposition B « nhasu ga sah nabrav ili » : " le rat grimpe l'arbre ". La reprise 2 n'a pas le même sens. En reliant deux unités d'intonation, elle fournit un contexte à l'action présentée dans la suite de l'énoncé.

Remarquons également que dans les exemples précédents, les fins des propositions grammaticales dont les éléments sont repris (T36.t2011.19 et T13.2011.34) correspondent aux fins des unités d'intonations. Lors de la deuxième partie du procédé, les débuts des unités d'intonation

(**T36.t2011.20** et **T13.2011.35**) correspondent aux propositions grammaticales suivantes. Comme le remarque Rochet-Capellan et Fuchs (2013) pour l'allemand, ici aussi, la structure linguistique est coordonnée avec la structure prosodique.

IV.a.2.3 Les périodes : distinguer certains événements

La période est une construction qui relève de la parole et qui permet d'intégrer plusieurs propositions en une unité (Garde Tamine, 2003). Sa définition ne peut être grammaticale, car il s'agit d'une unité d'organisation du texte qui s'inscrit dans le cadre d'une performance (Adam, 2011, p. 81). La période des textes nisvais correspond à une structuration rythmique des unités d'intonation en un ensemble pour relier des actions les unes aux autres. Contrairement aux séquences poétiques, les périodes ne sont pas accompagnées de mélodies ou reprises de manière identique plusieurs fois au cours d'un texte, et les figures de style se font plus rares. À l'écoute cependant, une période se démarque des autres passages en prose du texte par la correspondance presque systématique entre la structure grammaticale de la langue et le début et la fin des unités d'intonation. De plus, les périodes sont caractérisées par des intonations particulièrement marquées, qu'elles soient montantes ou descendantes. Enfin, les périodes jouent un rôle particulier au niveau du texte : elles sont employées afin de produire la tension narrative¹⁷⁰ (Baroni, 2007). À travers le rythme et la prosodie, l'orateur prépare un effet de suspense, de curiosité ou de surprise¹⁷¹ sur l'auditoire. La période présentée dans l'exemple 20 joue sur la répétition pour créer un effet de suspense¹⁷²:

170 Voir *L'organisation du texte narratif*, p. 70 pour une définition de la tension narrative selon Baroni.

171 « La surprise serait caractérisée par l'effacement de la surface textuelle d'un événement initial important (par exemple, une bombe dont le lecteur ignore qu'elle a été cachée dans le décor) qui ne serait introduit qu'ultérieurement dans le discours (on n'apprend la présence de la bombe qu'au moment de son explosion). C'est par conséquent la dissimulation provisoire d'une information cruciale qui permettrait la création d'une surprise. », ou pour résumer, l'auteur « ménage des *surprises* lorsqu[e l'intrigue] s'écarte du chemin attendu. », (Baroni, 2015, p 15).

172 « Le suspense serait enfin créé par un événement initial ayant la potentialité de conduire à un résultat important (bon ou mauvais) pour un ou plusieurs des personnages principaux et il ne requerrait par conséquent aucune forme d'obscurité mais, au contraire, un certain respect de la chronologie. » L'auteur « induit du suspense lorsqu'[il] raconte des événements importants et dont le développement reste en partie indéterminé. », (Baroni 2015, p. 13).

Exemple 20: Longue période jouant sur la répétition**T2.2013.35 – 42**

veran, A Bat a svoh qamoc.	" sur le sol, Ambat saute en premier. "
Livenbubrao a drylmi.	" Livenbumbrao l'avale. "
Keskisvas a svoh, cubul veran.	" Keskisvas saute, en bas sur le sol. "
Eee, Livenbubrao a drylmi.	" Livenbumbrao l'avale. "
Subiarvlu a svoh vehan,	" Sumbiarvlu saute en bas, "
Livenbubrao a drylmi.	" Livenbumbrao l'avale. "
A Vigotgot a svoh vehan,	" Vingotngot saute au sol, "
Livenbubhao a drylmi.	" Livenbumbrao l'avale. "

Une même action, « svoh » : " sauter ", est réalisée tour à tour par les frères doigts de la main, à chaque fois suivie par le même résultat : " Livenbumbrao l'avale. ". Chacune des actions des frères est prononcée avec une intonation montante, alors que leur résultat est annoncé avec une intonation descendante. Ces répétitions, associées aux contrastes produits par les intonations montantes et descendantes, produisent chez l'auditoire une tension, le pronostique que la prochaine action ou le prochain résultat ne sera pas identique. En réalisant cette période, l'orateur prépare le contraste du point de vue de la narration et produit du « suspens » (Baroni, 2007). La résolution de ce suspense arrive avec les unités d'intonation suivantes : **T2.2013.43-45**, lorsque le dernier frère de la fratrie qui ne reproduit pas le même schéma d'échec que ses autres frères. Il emporte son couteau lorsqu'il saute pour se faire avaler par Livenbumbrao, ce qui lui permettra d'éventrer cette dernière et de sortir, avec ses frères, de son ventre.

L'exemple 21 provient du texte **T13** narré par le prêtre Bongman dans sa maison-cuisine. L'orateur narre les péripéties d'un rat et d'un râle tiklin qui souhaitent cueillir une papaye dans un arbre que Bongaveu a planté.

Exemple 21: Période lente contrastive**T13.2011.47**Nhasu a dryb aran₁, Bogaveu hoci₂.

" Le rat tombe par terre, Bongaveu le prend en chasse. "

Contrairement à l'exemple 20, cette période ne comporte qu'une seule unité d'intonation, divisée en deux segments. Toutefois, il s'agit bien d'une mise en tension de la narration par Bongman. Le premier segment « Nhasu a dryb aran » : " Le rat tombe par terre ", possède une intonation montante qui laisse en suspens l'auditoire. Le deuxième segment : « Bogaveu hoci » : " Bongaveu le prend en chasse ", conclut ce court suspens par son intonation descendante. Ce faisant, il produit une résolution au suspens. Cette période contraste avec le passage précédent, l'unité d'intonation **T13.2011.46** étant prononcée rapidement par analogie au déroulement rapide des faits narrés. La période donnée dans l'exemple 21 de l'unité d'intonation **T13.2011.47** s'oppose à l'unité **46** par son rythme lent.

La période de l'exemple 22 joue également sur la répétition des énoncés-unité d'intonation.

Exemple 22: Période longue jouant sur la répétition**T12.2013.55-59**

Ale,	" Alors, "
ga togtog bon.	" il sent les odeurs. "
Tog nabon husuh nsal avyn van isao, ga mah.	" Sent l'odeur en suivant un chemin, rien. "
Tog nabon husuh nsal avyn isao, ga mah.	" Sent l'odeur en suivant un autre chemin, rien. "
Tog husuh avyn isao, ga mah.	" Sent l'odeur d'un autre, rien. "
Tog husuh avyn ga vanvan isao ili ga qam : « O naroh ili ga van nabwasmac ili mog ha. »	" Sent l'odeur de celui sur lequel il est allé et a couru : « Oh, c'est celui-là par lequel il est passé, notre viande là. » "

L'unité répétée produit une attente, un pronostic, l'« anticipation incertaine d'un développement actionnel dont on connaît seulement les prémisses » (Baroni, 2007, p. 110), sur le changement à

venir. Ce changement se produit effectivement dans l'unité d'intonation **T12.2013.59**, l'ogresse Livenbumbrao trouve alors le chemin par lequel le personnage principal s'est enfui.

IV.a.2.4 Les récapitulations

Brotchie (2009, p. 301) propose « recapping » : " récapituler, résumer " pour le procédé qui consiste en l'utilisation d'un énoncé qui reprend le contenu et résume une action qui a déjà été présentée dans le texte. Ce procédé n'est pas courant dans le corpus nisvai. L'exemple 23 fournit un cas de récapitulation.

Exemple 23: Récapitulation après une digression

T16.t2013.51 – 55

Ara tlag qanag dry tog naur nahre ga rag.

" Ils se tiennent debout comme ça et entendent qu'un enfant pleure. "

Aru pal ara qam syn ara...

" Tous deux se dépêchent pour ça, ils... "

tog seh nahre, bul nahre ga mar, bul ara tog nahre ga rag, bul ara...

" souhaitent un enfant, mais, des enfants, il n'y en a pas, lorsqu'ils entendent un enfant pleurer, alors ils... "

qam toktokar mai seh ara va lsi, kal nisvai gu rag qanag.

" accourent rapidement pour aller voir, dire ce qui pleure comme ça. "

Ara qam mai, cgav,

" Ils accourent, ouvrent la porte. "

Au cours de ce passage narré par " l'adulte " Aven, l'orateur revient sur le sentiment des deux parents : l'envie d'avoir un enfant. Ce sentiment a déjà été introduit par l'orateur lors de la situation initiale : **T16.t2013.5 - 6**. Les deux parents, désignés par « ara » : " ils ", sont les personnages de ce passage. Ils se tiennent debout et entendent un enfant qui pleure. L'orateur déploie une courte

digression pour expliquer l'empressement des parents lorsqu'ils entendent l'enfant pleurer. Après la digression, l'orateur revient sur le moment où les parents courent.

IV.a.2.5 Montrer le déroulement temporel des événements

« Le monde déployé par toute œuvre narrative est toujours un monde temporel. Ou comme il sera répété au cours de cet ouvrage : le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative [...]. » Ricœur (1983, p. 17)

Ricœur affirme que la narration doit relier de manière temporelle les événements qui se déroulent de manière distincte dans le temps. S'il ne s'agit pas de résumer cette production de temporalité humaine à des procédés discursifs. L'optique de cette section est néanmoins de décrire les procédés qui jouent un rôle dans la production d'une temporalité narrative. Ces procédés doivent permettre à l'auditoire de comprendre l'enchaînement temporel des événements.

La journée nisvaie est divisée en quatre étapes principales : *prahoh* : " le matin ", *luvurial* : « le midi ", *tohav* : " la soirée " et *limalog* : " la nuit ". Le chant de la cigale est une marque du temps récurrente au sein des « nabol » nisvaies. Ce chant marque la fin de la journée et le fait qu'il faille alors rentrer au village :

Exemple 24: Utilisation du chant de la cigale pour dénoter du temps qui passe

T12.2013.86 – 87

Va roh van, ga kal : « Dari, dara van.

« Ils restent un peu et il dit : « Allons, on y va,"

nebog a is. »

« la cigale chante. »"

Lors de la situation narrative correspondant à l'exemple 24, la cigale se met à chanter. Ambat et ses frères annoncent alors qu'ils doivent rentrer au village. Le chant de la cigale est utilisé pour marquer les phases de la journée, la fin de *tohav* : " l'après-midi ". Le chant de la cigale signifie, au cours des narrations tout comme dans la vie de tous les jours, que la nuit va tomber et qu'il faut mettre fin aux tâches extérieures au village. Cette expression produit une référence temporelle pour les autres événements à venir dans la suite de la narration. Tant que la journée n'est pas terminée, l'auditoire sait que les événements narrés se déroulent en fin de journée.

Une autre expression marquant le déroulement des étapes de la journée est « naur mtas » : " l'aurore "¹⁷³ :

Exemple 25: Utilisation de « naur mtas » pour marquer une phase de la journée T43.2015.19

Luvurial ga qan, tohav ga qan. Ale ara pac, naur mtas, prahor.

" Le midi, c'est pareil, le soir, c'est pareil. Puis ils dorment, l'aurore se lève, c'est le matin. "

Le terme dénotant la phase de la journée permet également de marquer la progression temporelle du texte :

Exemple 26: Utilisation de « prahor » : "matin" pour marquer la cohésion et la chronologie du texte T31.t2013.38-40

ar dry hani, pac.

« et ils le mangent, et dorment. »

Prahor

« Le matin, "

Keskisvas ga kal isy-.

« Keskisvas appelle les siens :"

Le terme de phase de la journée « prahor » : " matin " ne marque pas ici une rupture narrative dans le déroulement du texte qui correspondrait à une nouvelle étape dans la progression du texte, mais au contraire l'enchaînement chronologique des événements.

Enfin, le temps qui passe peut être exprimé via des procédés flous dont l'interprétation varie selon le contexte. Ainsi le verbe « roh » : " être là ", couplé avec la multiplication de la marque aspectuelle « van » : " aspect continue " peut exprimer le passage d'un temps long :

¹⁷³ Littéralement, l'expression *naur mtas* signifie : " l'endroit s'illumine ". Les phases de l'aube et encore davantage de l'aurore étant très courtes au Vanuatu du fait de la latitude, il nous a semblé plus pertinent de traduire l'expression par " aube ", plus générique.

Exemple 27: usage du verbe « roh » combiner avec « van » multiplié

T3.2013.38

Ara roh van ara roh van van van van, nren avyn ga qan, napynhever ga cog nhab.

« Elles restent, elles restent longtemps, un homme est là, la femme fait du feu. »

Dans cet exemple, le verbe « roh » signifie que les personnes vaquent à leurs occupations. Combiné avec l'usage de la marque aspectuelle « van » multipliée, l'orateur signale que les personnages vaquent à leurs occupations pendant une période longue.

IV.a.2.5.1 Créer un cadre à l'action : qanili

Qanili est un morphème qui est utilisé afin de marquer qu'un énoncé sert de contexte à l'action qui va suivre dans le ou les énoncés suivants :

Exemple 28: « qanili » comme contexte pour l'énoncé

T20.2013.113

Ara mai qanili, a Vielahlah ili ga van.

" Alors qu'ils arrivent, Vielarlar part. "

L'unité d'intonation présentée dans l'exemple 28 comporte deux propositions : « Ara mai qanili » : " Alors qu'ils viennent " et « Vielahlah ili ga van » : " Vielarlar part. ". La première proposition décrite fournit un cadre de référence à l'action qui va suivre. Alors que les frères de Vielarlar arrivent, ce dernier part.

IV.a.2.5.2 La simultanété : « Taim »

Le morphème nisvai « taim » est un emprunt au bichelamar “taem” (Crowley, 2004, p. 188) : “ lorsque ”, pour introduire une proposition subordonnée de temps. Son utilisation en nisvai est similaire.

Exemple 29: Utilisation de « taim » afin d'introduire deux événements se déroulant de manière simultanée

T10.T2011.8-9

Ara... taim ara van vi liur, bul a...

« Lorsqu'ils vont au jardin, »

tatag syn ga kal : « Qa roh bulbik van ursao, nahemac ckai a roh ursao, rohbe ga han haig. »

« son père dit : « Tu restes, si tu vas là-bas, un démon est là-bas, il te mangerait. » »

L'exemple 29 montre comment « taim » permet d'indiquer la simultanéité de deux actions. C'est au moment où ils partent jardiner que les parents annoncent à leur enfant qu'il ne doit pas s'éloigner.

IV.a.2.5.3 Des actions qui se suivent : dry

La marque de coordination *dry* permet de coordonner deux actions successives sur un même plan. Cette coordination marque que les actions se déroulent l'une après l'autre sans signifier une relation de cause à effet entre ces deux actions :

Exemple 30: Utilisation de « dry » pour coordonner deux verbes

T4.2013.12

Ga van dry qas, ga lum nabiag.

« Il va puis travaille, il plante du taro. »

Dans l'exemple 30, « dry » coordonne deux verbes : « van » : " aller " et « qas » : " travailler ". Cette coordination temporelle des événements n'implique pas, du point de vue de la narration, une relation de cause à effet, mais une relation temporelle uniquement. La fin de l'énoncé : « ga lum nabiag » : " il plante du taro " explique en quoi consiste le travail.

IV.a.3 *Débuter ou conclure la narration*

L'utilisation de séquences dialogales pour produire une introduction est une pratique connue depuis longtemps. Sébillot (1913, pp. 23 - 24), alors qu'il commente les pratiques narratives qui ont été étudiées à travers le monde, décrit l'existence de formules introductives et conclusives qui prennent la forme d'un dialogue entre l'orateur et l'auditoire. Il remarque que « La narration est, en un grand nombre de pays, accompagnée de formules traditionnelles qui se placent au commencement ou à la fin, plus rarement au milieu. » (1913, p. 23). C'est également le cas des orateurs nisvais qui produisent des séquences rituelles pour marquer le début ou la fin d'une narration. Deux types de séquences rituelles peuvent être distinguées : les séquences formulaïques¹⁷⁴, dont le contenu sémantique n'est pas accessible aux locuteurs, et les séquences explicites durant lesquelles l'orateur annonce son intention de narrer une *nabol*. Les séquences formulaïques sont des séquences rituelles répétées à l'identique d'un texte à l'autre mais dont la signification des paroles n'est pas claire pour les locuteurs nisvais. Les séquences explicites sont des séquences rituelles formulées par l'orateur dont le contenu sémantique, contrairement aux séquences formulaïques, est accessible à l'orateur et à l'auditoire. En revanche, ce qui est dit durant cette séquence dépend de la situation de narration.

IV.a.3.1 Les séquences introductives

Les séquences introductives¹⁷⁵ des *nabol* sont les séquences où l'orateur réalise la transition de l'interprétation de sa voix comme personne à celle du narrateur. Lorsqu'un orateur produit une introduction, il annonce son intention de narrer, soit de manière explicite en produisant une séquence descriptive, soit de manière ritualisée avec une séquence dialogale entre lui, l'orateur, et l'auditoire. La présente partie décrit les différents types d'introduction possibles au sein du corpus de pratiques narratives nisvaies.

174 Nous utilisons le terme " formulaïque ", possiblement un anglicisme, selon l'acceptation suivante : séquence, tournure ou passage d'un texte figé dont la signification n'est pas claire : les locuteurs ne pouvant pas proposer de définition ou d'explication des termes qui la composent. Les locuteurs identifient cependant bien le rôle textuel de ces passages.

175 Il est intéressant de noter la similarité avec la phase d'"orientation" que Labov propose pour décrire le début des narrations orales issues d'expériences personnelles (Labov, 2011). Nous ne reprenons cependant pas sa terminologie, car Labov décrivait des pratiques narratives liées à des expériences personnelles et le terme " orientation " ne connote pas l'importance du changement de voix qui apparaît comme fondamental lors de la production de la séquence introductive.

IV.a.3.1.1 Les introductions explicites

L'introduction est la première séquence de la pratique narrative. Les introductions explicites décrivent le contexte dans lequel s'insère la pratique narrative de l'orateur :

Exemple 31: Séquence introductive du texte T1 portée par Aven

T16.t2013.1 – 5

Na tog na kal nabol avyn visgyn nahe ari.
 « Je souhaite dire une histoire aux enfants. »
 avyn dara sob roh qarmao
 « avec qui nous sommes assis ici aujourd'hui,"
 bavryh nabrav ag.
 « sous cet arbre à pain. »
 Na tog na kal nabol avyni visgyn dari.
 « Je veux nous dire cette histoire. »

L'exemple 31 montre comment Aven négocie la situation de narration. Il précise d'abord son intention, " dire une histoire à des enfants ", pour ensuite situer concrètement l'espace de la scène : " avec qui nous sommes assis ici aujourd'hui, sous cet arbre à pain ". Enfin, il termine cette introduction par l'explicitation des destinataires de cette narration : Aven emploie le pronom " nous " en forme inclusive ; il s'inclut comme l'un des destinataires.

Exemple 32: Passage de la voix de l'orateur à celle du narrateur

T1.2013.5 - 6

Na tog na kal nabol avyni visgyn dari.
 " Je veux nous dire cette histoire. "
Ga kadr a masta avyn ga roh.
 " Il y a un maitre qui est là. "

L'exemple 32 montre le passage de la voix de l'orateur à celle du narrateur. Aven emploie la même formule dans les deux textes T1 et T16 : " Je veux nous dire cette histoire ". La transition de la voix

narrative associée à Aven à celle du narrateur nisvai est marquée par le changement de pronom. La narration passe du « Na » : pronom de la première personne du singulier, au « Ga », indiquant la troisième personne du singulier.

IV.a.3.1.2 Les introductions dialogales formulaïques

Les introductions dialogales formulaïques peuvent être employées par les orateurs nisvais pour marquer le début d'une narration. L'orateur produit soit cette séquence soit l'introduction explicite, mais il n'y a pas d'occurrence des deux dans le corpus d'annotations des *nabol*¹⁷⁶. L'exemple suivant présente le dialogue entre l'orateur nisvai et son auditoire lorsqu'il débute la pratique narrative :

Exemple 33: Séquence dialogale introductive

T30.t2015.1 - 3

Rugrug bi ?

" Où est le chemin ? "

– Rugrug sal.

" – Voici le chemin. "

– Bulbul hac a...

" – L'herbe pousse, "

La question d'ouverture « Rugrug bi ? » est prononcée par l'orateur. La réponse : « Rugrug sal. » est formulé par l'auditoire qui permet ainsi à la narration de débiter. L'orateur continue alors avec « Bulbul hac », ou parfois « Bulbul qac » : " L'herbe pousse " et débute ensuite la situation initiale. La traduction proposée ici provient d'un entretien avec un vieux. Ce dernier n'était pas certain de la signification de « rugrug », mais il a suggéré que cette traduction.

IV.a.3.2 La situation initiale

Le terme de situation initiale désigne la première étape de la narration, prise en charge par la voix du narrateur et non plus celle de l'orateur, durant laquelle il introduit les personnages, le lieu et les actions que réalisent les personnages au début de la *nabol*. Labov (2011) désigne cette séquence

¹⁷⁶ Nous verrons dans la section *Une organisation de la nabol en fonction de la situation d'énonciation* du chapitre V, p. 222, que le choix entre une introduction explicite et une introduction dialogale formulaïque est conditionnée par la situation de narration. Ces séquences seront alors désignées respectivement par introduction et dialogue introductif afin de simplifier la lecture.

par le terme « orientation » dans le cadre de l'étude de récits personnels. Cependant, le terme " situation initiale " a été préféré, car il s'insère davantage dans la littérature sur les pratiques narratives (Propp, 1968, p. 25; Greimas, 1967). Une fois la situation initiale posée, les péripéties peuvent démarrer.

Exemple 34: Situation initiale du texte T24 par Limeten

T24.2013.2 - 5

Napnevuh ili ga roh, ga roh van van van gai dry pasus.

" La femme est là, elle reste un temps, et enfante. "

Pasus qanili pas navlab avyn.

" Elle enfante, elle enfante d'une fille. "

Ga cki nini.

" Une seulement. "

Ara sba ru.

" Elles ne sont pas deux. "

La situation initiale de l'exemple 34 est issue du texte **T24** de la vieille Limeten narrant la rencontre entre une femme et un homme, leur mariage et les péripéties qui s'ensuivent. L'oratrice commence par présenter la femme, mère de la protagoniste : « Napnevu ili ga roh » : " La femme est là ". Limeten lui attribue une action générale qui contextualise sa présence : « ga roh van van van van » : " elle reste un temps ". Puis la séquence narrative se termine sur l'accouchement : « dry pasus » : " et enfante ". La protagoniste, la fille de la femme qui vient d'être désignée, est ensuite introduite : « Pasus qanili, pas navlab avyn » : " Elle enfante, elle enfante d'une fille. ". Cette séquence initiale insiste sur l'importance de la relation mère-fille. Limeten insiste ensuite sur le fait que la femme n'accouche que d'une fille. La suite de la narration ne permet cependant pas d'éclaircir le sens de cette précision.

IV.a.3.3 La situation finale

La fin des péripéties peut être marquée par l'orateur par une situation finale. Cette situation finale correspond à ce que Labov (1972) désigne par la résolution. Cette situation finale décrit la situation dans laquelle se retrouvent les personnages suite aux événements narrés :

Exemple 35: Situation finale de l'istri T33 par le vieux Salben**T33.2015.92 - 95**

Kur naur avyni

" C'est ce qui fait qu'ici, "

Labulmaq, lyn nanob avyni Lymav sao,

" à Lambulmanq, la cavité située près de Lemav, là-bas. "

ga tavyn, malyn ga c vu roh, bul

" elle est comblée, le lieu est encore là mais, "

nren ga sba van lsi kik naur sabsab drys mi urun.

" les gens ne voient plus que l'endroit était mauvais avant. "

Durant cette situation finale, le vieux Salben commente le lieu auquel est associé le texte **T33**, la cavité nommée *Lambulmanq*. Il relie les événements narrés à ce lieu, bien qu'aujourd'hui, ce lieu ne soit plus craint comme autrefois.

La situation finale peut être courte également. L'exemple suivant, issu du texte **T37** narré par la vieille Limeten, ne dure que le temps d'une unité d'intonation :

Exemple 36: Situation finale du texte T37 par la vieille Limeten**T37.t2011.74**

Generasen hni ga bulah dari

" Cette espèce est parvenue jusqu'à nous. "

IV.a.3.4 Les séquences conclusives

Dans la formalisation du récit personnel, Labov et Waletzky (1997) emploient le terme de coda pour désigner la séquence qui conclut un récit¹⁷⁷. Le terme coda ne correspond qu'à une partie de la séquence conclusive dans des « nabol » : l'annonce de la fin de la narration. Les séquences conclusives nisvaies peuvent comporter deux étapes : l'annonce de la fin de la narration et un dialogue entre l'orateur puis l'auditoire qui lui répond.

177 « A coda is a final clause which returns the narrative to the time of speaking, precluding a potential question, « And what happened then? » » (Labov et Waletzky, 1997)

IV.a.3.4.1 Les annonces de fin portées par la voix de l'orateur

Les textes du corpus sont conclus par un énoncé annonçant la fin de la narration. Cette fin du monologue de l'orateur est portée par l'orateur lui-même et non pas le narrateur. Le premier exemple est issu du texte **T41** par l'adulte Aven :

Exemple 37: Annonce de la fin de la narration par Aven

T16.t2013.244

nabolin ga cub urun.

conclusion

" l'histoire se termine ici. "

Cette courte annonce de la fin de narration est la façon de conclure un texte la plus courante au sein du corpus étudié. Aven, en tant que personne et non comme narrateur nisvai, annonce la fin de la narration. La voix n'est pas explicitement attribuée à Aven en tant qu'orateur. Cependant, la prise de distance avec les événements narrés et l'utilisation du déictique « urun » : " ici " implique que ce soit Aven qui porte les propos, « urun » renvoyant à la situation de narration dans laquelle est inclus l'auditoire.

L'exemple suivant, issu du texte **T11** par l'enfant Kati, est plus explicite :

Exemple 38: Clôture inclusive d'une narration

T11.2011.55 – 57

Nanag s'nare nin druan tatag s'nare nin ara=cubrah ara=lu van aim.

situation_finale

" La mère de l'enfant avec le père de l'enfant se lèvent et rentrent vers la maison. "

So, s... n... gai...

conclusion

" Alors, euh... "

Gai ni nyn naroh stori avyn na tog na kal visgyn dari.

conclusion

" Voilà la petite histoire que je voulais nous raconter. "

L'exemple 38 montre l'hésitation de l'oratrice lors de la transition entre la situation finale et la conclusion du texte. Cet exemple permet d'observer, à travers l'usage des pronoms, le passage de la

voix du narrateur lors de la situation finale vers l'oratrice Kati au moment de la conclusion. L'usage de la première personne du singulier puis de la première personne inclusive du pluriel dans un passage qui n'est pas du discours direct implique que c'est bien Kati qui porte les propos tenus lors de la conclusion.

Certaines des séquences concluant les narrations ramène le temps du récit jusqu'à l'auditoire. Le texte prend alors une valeur étiologique : il explique de manière narrative l'origine d'une façon de faire. Au sein du corpus des pratiques narratives nisvaies, ces séquences commentaires prononcées par l'orateur sont employées lors des textes relevant des genres discursifs dits *istri*.

Exemple 39: Interprétation de la narration portée par la voix de l'orateur

T29.2015.162

Mycig ara mce tqao husuri roh van mycig ga soh dari lyn qarmu nin. conclusion

" Ensuite ils ont tenu cette façon de faire jusqu'à ce qu'elle nous parvienne aujourd'hui. "

Dans cet exemple, l'interprétation des événements qui viennent d'être relatés est expliqué par l'orateur à l'audience. En utilisant la première personne inclusive : « dari », l'orateur s'inclut dans l'auditoire et marque le retour de la voix du narrateur à sa voix personnelle.

IV.a.3.4.2 Les séquences dialogales conclusives

Les clôtures dialogales correspondent aux séquences de dialogue entre l'orateur et l'auditoire qui closent le récit ensemble. Ces clôtures dialogales sont portées d'abord par la voix de l'orateur, puis par celle de l'auditoire qui répond. Une des hypothèses de Sébillot (1913) concernant le rôle de ces séquences dialogales conclusives était qu'elles avaient pour fonction de s'assurer de l'attention de l'auditoire.

L'exemple suivant est une séquence de conclusion que nous qualifions de simple. Il s'agit d'une conclusion de texte durant laquelle l'orateur marque la fin du temps de la narration par le simple mot formulaïque « Kusvai »¹⁷⁸, terme dont la signification n'est pas transparente pour les locuteurs mais dont la fonction est de faire fuir les *nahemac* : les " esprits " qui auraient pu être attirés par la pratique narrative.

178 Tout comme le terme nisvai, voir la note 18, p. 33, la graphie {kusvai} a été adoptée suite à une discussion avec un locuteur qui l'estimait plus juste car représentant la prononciation des « vieux ». Les occurrences du terme dans le corpus sont prononcées [kusve] cependant.

Exemple 40: Conclusion dialogale simple, par l'adulte Kalbatik, reprise par l'auditoire.

T41.2015.174

Kusvai.

– Kusvai.

" Kousvé.

– Kousvé "

La séquence dialogale « Kusvai. – Kusvai. » est une séquence que tous les orateurs nisvais réalisent lorsqu'ils terminent le temps de narration dans une situation de type veillée.

La séquence conclusive présentée dans l'exemple 41 est produite par la vieille Limeten. Elle produit l'énoncé : « Drogdrog laim, drogdrog hamyl. » : " Cherche le village, cherche le nakamal " . Cet énoncé supplémentaire a été réalisé plusieurs fois par Limeten au cours de ses pratiques narratives (voir par exemple le texte **T31**), mais aucun autre orateur n'a produit cette séquence dans le corpus.

Exemple 41: Conclusion dialogale développée, par la vieille Limeten.

T30.t2015.193 - 4

Drogdrog laim, drogdrog hamyl, kusvai.

" Cherche le village, cherche le nakamal, kousvé. "

– Kusvai kusvai

' – Kousvé, kousvé. "

La répétition à l'identique de cet énoncé avant « Kusvai » indique son importance dans la séquence conclusive. Le passage est en nisvai et sa compréhension ne pose pas de problème aux locuteurs nisvais.

IV.b Narrateur, énonciation et voix

Nous avons vu dans la section *Les voix du texte* p. 73 que la représentation sociale associée au narrateur dépend du genre discursif associé à la pratique narrative. Le narrateur¹⁷⁹ est l'un des énonciateurs qui est mis en scène lors de l'énonciation par l'orateur d'une *nabol*. L'orateur nisvai n'a pas observé les faits narrés. Sa voix incarne et transmet celle du *hevuh* : " vieux " ou du *nahemac* : " esprit " qui a observé ou vécu les faits. Le narrateur nisvai, selon l'acceptation mise en avant au sein de la communauté, est une personne réelle et non l'être de fiction, la figure créée par l'auteur afin de donner un point de vue sur les événements narrés.

IV.b.1 La focalisation narrative

L'étude de la focalisation narrative révèle le point de vue de l'énonciateur-narrateur. Elle permet de comprendre comment sont rapportés les événements d'une *nabol*. C'est en narrant les faits de ces personnages que l'orateur crée un point de vue sur ces faits.

IV.b.1.1 L'annonce des êtres focalisés durant le texte

L'orateur procède à la caractérisation des personnages dès le début du texte, lors de la situation initiale. Ces personnages seront alors centraux dans le déroulement de l'intrigue. Lorsqu'un orateur débute une *nabol*, il ou elle présente les personnages qui seront suivis durant la narration. Ainsi, lorsque Bongman débute le texte **T13**, suivant les pérégrinations d'un rat et d'un râle tiklin, il commence la narration de cette manière :

179 Du point de vue nisvai, lorsqu'un orateur narre une *nabol*, le narrateur est un ancêtre. Voir la section *Narrer est une forme de discussion*, p. 127 pour davantage de précisions à ce sujet.

Exemple 42: Focalisation narrative des personnages**T13.2011.15 – 16**

Ale nabulin avyn na tog na sihi

“L’histoire que je veux raconter”

ga husuh nhasu druan nabulah.

“elle suit un rat et un râle tiklin.”

Par ce procédé, Bongman caractérise le rat et le râle tiklin comme les personnages principaux de l’histoire. Les événements qui seront racontés suivront leurs actions, voire leur point de vue.

Il n’y a pas de texte dans notre corpus qui soit raconté via une focalisation interne, depuis un point de vue associé à la première personne. Toutes les *nabol* sont racontées à travers une focalisation externe, c’est-à-dire que les actions des personnages sont narrés à la troisième personne, du singulier ou du pluriel. S’il n’y a pas de focalisation interne à proprement parler, il existe des passages énoncés au discours direct intérieur ou monologal. Les pensées des personnages sont alors accessibles à l’auditoire¹⁸⁰. Deux types de focalisation externes sont distinguables au sein du corpus, selon que la narration soit portée directement par la voix de l’orateur ou par celle du narrateur. L’exemple suivant correspond à une focalisation portée par le narrateur :

Exemple 43: Focalisation narrative portée par le narrateur**T16.t2013.2**

Ga kadr napenevur avyn druan nren syn, ara tuv.

" Il y a une femme avec son mari, ils sont là. "

Dans cette annonce, l’orateur instancie les personnages sur lesquels le texte se focalisera. Le verbe « kadr » : " il y a " marque la présence des personnages. Il est associé à la troisième personne du singulier : « Ga », ce qui montre qu’il ne relève pas de la voix de l’orateur. Ce type de focalisation diffère de l’autre en ce qu’elle fait déjà partie du récit : c’est le narrateur qui porte la focalisation.

180 Ce procédé discursif est décrit p. 174, dans la section *La parole des personnages*.

Exemple 44: Annonce de la focalisation par l'orateur

T21.t2013.2 – T21.t2013.3

Hana tog na syh nyn nabol hyn nyn

" Je veux raconter l'histoire de "

bemac druan navwume

" l'échenilleur calédonien et de la phasianelle de mackinlay "

Dans les exemples de focalisation 42 et 44, la voix qui produit la focalisation est celle de l'orateur. L'orateur emploie des termes métalangagiers pour identifier les personnages focalisés. Dans l'exemple 42, l'emploi du verbe « husuh » : " suivre " est métalinguistique, il marque une focalisation externe de la narration sur le rat et le rôle tiklin. Dans l'exemple 44, l'orateur lie explicitement le texte à ses personnages par l'emploi de la formule : « nabol hyn » : " l'histoire de ", il s'agit de l'histoire qui parle de l'échenilleur et de la phasianelle.

IV.b.1.2 Changement de perspective

Il arrive que les personnages qui sont au centre de la narration à son début ne le soient plus par la suite. Il y a donc un changement de perspective (narrative) au cours du texte. Ainsi dans le texte **T16**, si le premier tiers de l'histoire se centre autour de deux parents qui n'arrivent pas à avoir d'enfants, la suite du texte déplie des péripéties au sujet des deux enfants que les parents ont finalement « pêchés ».

Exemple 45: Changement de perspective narrative**T16.t2013.77 – 79**

Ili ara prag nahre ili aru moqi, prag aru van van van van van ara lablab.

" Ensuite ils s'occupent de leurs deux enfants, ils s'occupent d'eux jusqu'à ce qu'ils soient grands. "

Nahre ili ara kal : « Ka tatag, qa cav navisbus maru bai, seh maru penpen lyn. »

" Les enfants ensuite disent : « Eh papa, coupe-nous des arcs pour que nous puissions tirer avec. » "

Tatag s'aru ga van, va cav navisbus.

" Leur père va et va couper des arcs. "

Le changement de perspective narrative qui a lieu lors de l'unité d'intonation **T16.t2013.78** est marqué par plusieurs procédés. L'unité **T16.t2013.77** prépare un changement de perspective : le pronom personnel « ara », marquant la 3^e personne du pluriel, fait d'abord référence aux parents. À la fin de l'énoncé, il fait référence aux enfants. Dans l'énoncé **T16.t2013.78**, la spécification du sujet par le groupe nominal « nahre ili » participe au changement de focalisation. Le pronom « ara » fait désormais référence aux enfants uniquement. À partir de ce moment, les usages des pronoms, personnels ou possessifs, sont effectués en prenant pour référence les enfants. Ainsi, le dernier énoncé de l'exemple précédent montre comment le pronom possessif « s'aru » : " leur ", est à interpréter différemment : le pronom ne revoie plus aux parents, mais aux enfants.

IV.b.1.3 La focalisation seconde

La focalisation seconde correspond à un procédé narratif durant lequel l'orateur, s'il adopte le point de vue d'un personnage, rappelle tout de même un deuxième point de vue associé à un deuxième personnage. Ce procédé de focalisation seconde est régulièrement employé par les orateurs lorsqu'ils narrent des événements liés à des parents dont les enfants sont également des personnages.

Ainsi, dans l'exemple suivant, si la perspective passe de l'enfant à celles des parents, le point de vue de l'enfant est rappelé par l'intermédiaire du possessif « syn » qui ramène les parents à l'enfant.

Exemple 46: Le possessif « syn » pour marquer la perspective narrative

T10.T2011.6 – T10.T2011.7

Nahe ili...

" L'enfant ensuite... "

ga roh van, nanag syn druan tatag syn ara kal ara van vi liur.

" Il reste, sa mère et son père disent qu'ils vont au jardin. "

L'utilisation du possessif permet de désigner un personnage, qui effectue concrètement l'action, mais ce personnage est rapporté à une autre personne, son fils. La perspective narrative engendrée par ce procédé invite l'auditoire à adopter le point de vue de l'enfant sur les événements narrés, quand bien même ce sont les parents qui agissent. Ce procédé crée une double perspective narrative, entre la focalisation directe centrée sur le père ou les parents tout en maintenant le point de vue de l'enfant sur les événements narrés.

Ce procédé est également employé dans le texte **T15** où les événements narrés suivent les actions du père, mais ce père est présenté au cours du texte (**T15.2013.2, 6, 7, 9, 15, 17, 20, 23 et 25**) comme « tatag syn » : " son père ", le père de l'enfant qui est à l'origine de la situation ayant déclenché le début de l'intrigue.

IV.b.2 La parole des personnages

Les paroles des différents personnages qui apparaissent au cours de la pratique narrative nisvaie sont mises en scène. Leur parole est sujette à des procédés discursifs particuliers : le discours direct, le discours indirect, le discours intérieur et le discours indirect libre. Lorsque les orateurs nisvais manifestent les paroles des personnages ils adoptent des timbres de voix particuliers pour chacun des personnages.

IV.b.2.1 Le discours direct

Les linguistes étudiant des langues du Vanuatu analyse l'interjection comme une proposition indépendante. Son étude, si elle est présentée dans la grammaire, se consiste le plus souvent à énumérer les différentes formes et sens que l'auteur aura repérés dans son corpus (Crowley 1998, p. 155 ; Crowley, 2004 ; Guérin, 2011, pp. 92-93; Dimock 2009, p. 254; Sperlich 1991 p. 172). Les travaux de Thieberger (2006, pp. 96-102) et de Brotchie (2009, pp. 195-199) développent cependant des analyses des rôles pragmatiques des interjections. Ils décrivent l'emploi des interjections de leurs rôles pragmatiques d'affirmation, de négation, de salutation, d'émotif, d'appel ou comme marque de question. Thieberger introduit une distinction entre interjection lexicale, pourvue d'une signification particulière, des interjections non-lexicales, dont le sens n'est pas élicitable hors situation de production.

Le procédé du discours direct permet aux orateurs nisvais de marquer l'usage de la parole par les personnages d'une *nabol*. Cette figure joue sur plusieurs modalités de la langue nisvaie pour matérialiser la parole des personnages. D'abord au niveau phonétique, avec la gestion des unités d'intonation et le changement de timbre de voix. Au niveau de la narration, l'orateur marque le passage de la voix du narrateur à celle d'un personnage via l'usage de verbes introducteurs et d'interjections. Le discours direct relève de la performance, il n'est pas réalisé systématiquement de manière identique au cours d'un texte ou d'un orateur à l'autre. Le discours direct s'oppose au discours indirect lorsque la parole est rapportée par le narrateur, et au discours libre, lorsque le narrateur brouille la distinction entre sa voix et la voix du personnage¹⁸¹. Deux types de termes sont employés pour marquer le début du discours direct : les interjections et les appellatifs. Vérine (2006) désigne ces termes comme « marqueurs de dialogisme », ils constituent une catégorie linguistique qui permet de délimiter les différentes voix au cours du texte.

Du point de vue la pratique narrative, le discours direct¹⁸² apparaît lorsque la voix de l'orateur incarne celle d'un personnage. La matérialité du discours de l'orateur imite celle du discours du

181 Le sujet a fait l'objet de discussions d'un point de vue linguistique, avec la question de l'aspect métalangagier du procédé. Un débat étant de savoir si le discours direct correspondait à une référence autonymique, à un discours ou non (Consulter par exemple Charlent, 2004). Il est intéressant de voir que ce débat est sans objet dans le cadre d'un texte oral : le discours direct est alors nécessairement autonymique. L'orateur représente matériellement, par le timbre de sa voix et la durée du discours direct, les paroles prononcées par un personnage.

182 L'expression " discours rapporté direct " est parfois également utilisée.

personnage : l'orateur prend un timbre de voix particulier pour chacun des personnages tout au long du texte. La temporalité du discours direct de l'orateur correspond à celle du discours du personnage, créant un temps du récit dont la durée est équivalente au temps réel.

Le discours direct nisvai est le plus souvent marqué par des termes métalangagiers. Ces termes facilitent l'interprétation du passage prononcé comme relevant du discours direct. L'exemple 47 présente un discours direct annoncé par le verbe de parole « kal » :

Exemple 47: discours direct avec le verbe « kal » : " dire "

T10.T2011.9

tatag syn ga kal : « Qa roh bulbik van ursao, nahemac ckai a roh ursao, rohbe ga han haig. »

" son père dit : « Tu restes, si tu vas là-bas, un démon est là-bas, il te mangerait. » "

Dans cet exemple, tiré d'un texte produit par le vieux Sumbles, l'orateur met en scène un père parlant à son fils qui lui désobéira et se fera dévorer par un grand serpent. Le discours direct est annoncé par le verbe introducteur « kal » : « dire ». Le changement de pronom personnel dans le discours direct permet aussi de savoir que la parole rapportée par l'orateur est celle d'un des personnages. En jouant le personnage du père, Sumbles change son timbre de voix : sa voix n'incarne plus le narrateur, mais celle du père de l'enfant.

Il y a aussi des cas où les pensées des personnages sont narrées au moyen du discours direct. C'est par exemple le cas du monologue intérieur. Le discours direct peut alors être intérieur. Ainsi dans le texte **T21**, le pigeon rentre dans son nid et voit que ses oisillons ne sont pas là :

Exemple 48: Discours direct intérieur**T21.t2013.55 – T21.t2013.58**

Svoh mai dry sob, ga sob bul dry lys naur avyn haheh ga sba qan naur avyn gur tabwe mi.

" Il s'approche en volant, se pose, se pose et voit que ses rejetons ne sont pas comme ils étaient quand il les couvait. "

« A haheh ga van mynac mog, nameran ga pur.

" « Mes rejetons sont ailleurs, ses yeux sont blancs, "

Nibyn ga mehmech pal. »

" leurs corps sont tout noirs. » "

Tck.

" Tsss. "

Au sein de l'exemple 48, rien n'annonce le discours direct intérieur. Pourtant, la compréhension des événements narrés par l'adulte Filip requiert d'interpréter les paroles prononcées à ce moment de la narration comme la pensée intérieure du personnage. Les autres personnages en présence ne réagissant d'ailleurs pas aux paroles prononcées.

Exemple 49: Discours direct contenant du discours indirect**T16.t2013.109**

« Tatar ni, a tatag ga kal be madra van vi lyn barhyr baq isao, bul na traïm van bai dry van. »

"« Tout le temps, papa dit que nous n'irons pas au tronc de banian là-bas, mais je vais quand même essayer d'y aller. »"

L'exemple 49 montre deux procédés différents de discours rapporté employés par un adulte nisvai au cours d'un énoncé. Le premier procédé est un monologue intérieur au discours direct, matérialisant la pensée d'un personnage. Ce discours intérieur intègre un autre procédé discursif : le discours rapporté du père du personnage qui lui a interdit de se rendre à un arbre, le banian.

Le procédé du discours direct est segmenté en unités d'intonation de manière différente par les orateurs nisvais, que ce soit d'un texte à l'autre par des orateurs différents ou au cours d'un même texte. La première possibilité consiste à ne pas segmenter l'unité d'intonation : toutes les étapes de la

mise en place du discours direct sont réalisées au cours d'une même unité d'intonation. Une deuxième possibilité est de segmenter juste après l'annonce du discours direct par l'orateur, avant que le personnage ne prenne la parole. Enfin, la dernière possibilité est de segmenter après que le personnage commence à parler, juste après l'interjection que prononce le personnage. L'exemple 50 illustre la possibilité d'utilisation d'une interjection en fin d'unité d'intonation afin de figurer le discours direct :

Exemple 50: Segmentation du discours direct en deux unités d'intonation

T16.t2013.44 - 45

Aru van van mri sal dryb, bul napnevuh syn ga kal : « E !

" Ils sont en train de marcher sur le passage proche du village, et alors sa femme dit :
« Eh ! "

nahre ckai gu=rag lyn kitcen, drov daru ursao. »

" un enfant est en train de pleurer dans la cuisine, chez nous là-bas.» "

Les interjections employées par les personnages lors du discours direct jouent deux rôles. Le premier est d'ordre narratologique, l'interjection marque l'émotion du personnage par rapport aux événements auxquels il est confronté. Le personnage peut exprimer la colère, la surprise, la déception. Le deuxième rôle est pragmatique : il consiste à différencier les voix et marque le passage de la voix du narrateur à celui de la voix d'un personnage. Les appellatifs sont également employés à cette fin.

Le tableau 6 présente quelques-unes des interjections que les orateurs nisvais emploient couramment :

Interjections	Émotions du personnage prenant la parole	Traductions possibles
E	Appel	Hé
E	Surprise	Eh
O	Acquiescement	Oui
O	Tristesse	Oh
Klah	Bonne disposition	Allez
Awa	Négation	Ah non !
Ok	Accord	Ok.
Ka	Appel	Hé
Kaluai	Surprise	Eh
Tch / Tck	Désaccord	Tsss
Ao	Surprise	Oh

Tableau 6: Liste d'interjections employées à l'initial d'un discours direct dans le corpus¹⁸³

La transcription d'une interjection ne représente que sa réalisation phonologique. Le timbre et les variations de hauteurs de voix jouent un rôle important dans l'interprétation de l'émotion du personnage. Les interjections « E » : " Appel " et « E » : " Surprise " correspondent aux même phonèmes mais ne sont pas réalisées, au niveau prosodique, de la même manière.

Le schéma 5 représente la correspondance entre trois niveaux d'analyse linguistiques, le niveau prosodique avec les unités d'intonation, le niveau textuel et enfin le niveau narratif avec la représentation sociale associée à la voix de l'orateur, lors de la réalisation du discours direct :

¹⁸³ Il existe aussi des interjections employées en fin d'énoncé, notamment à la fin de question, qui connotent les émotions du personnage parlant.

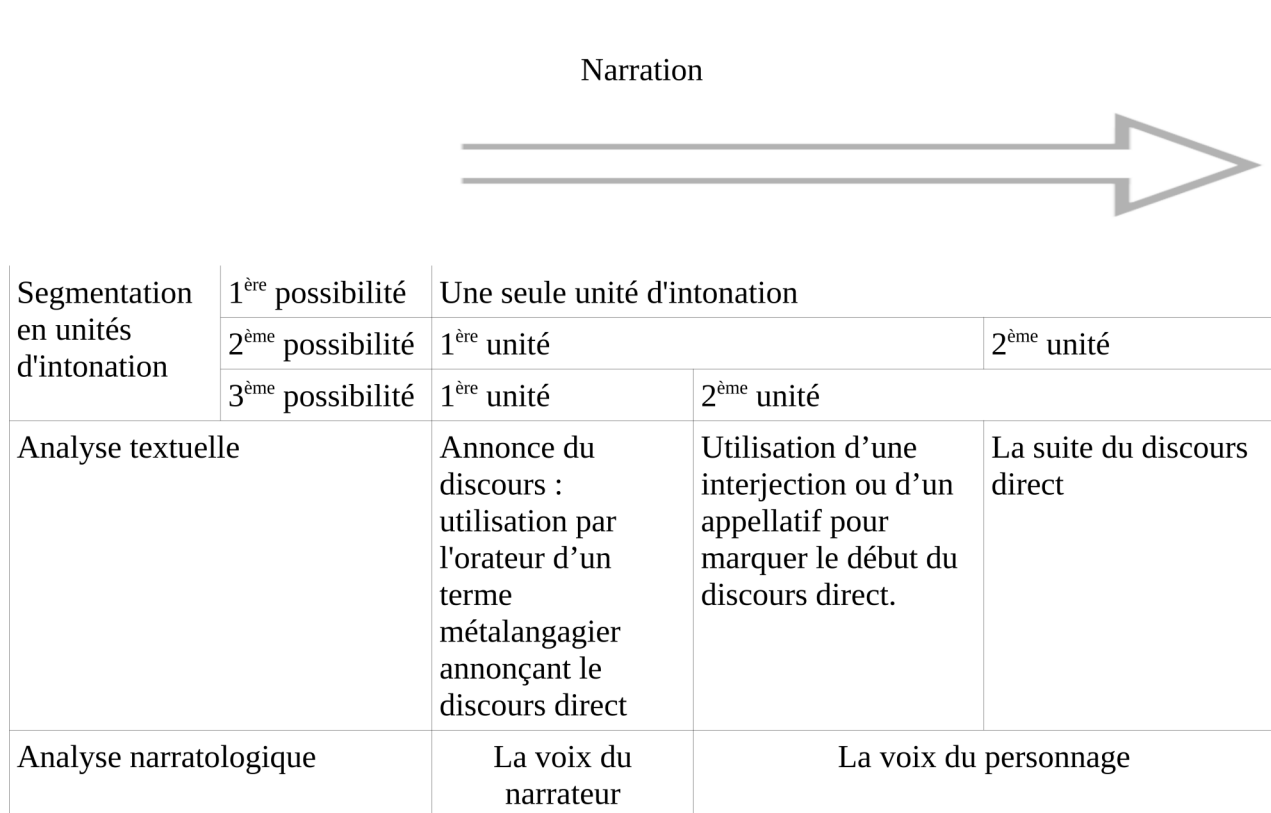


Schéma 5: les possibilités de déroulement du procédé de discours direct

Ce schéma représente les différentes segmentations en unités d'intonation qui ont été observées dans le corpus pour figurer le discours direct. Les différentes composantes textuelles du procédé : annonce du discours et l'utilisation d'une interjection ou d'un appellatif; ne sont pas employées systématiquement par les orateurs. Ce schéma montre la corrélation entre la segmentation en unités d'intonation et l'emploi de termes métalangagiers, d'interjection ou d'appellatif afin de produire un procédé de discours direct et signifier à l'auditoire que le rôle donné à la voix de l'orateur change.

IV.b.2.2 Le discours indirect

Le procédé du discours indirect correspond à des paroles que l'orateur rapporte sans faire référence directement à ce que dit le personnage les prononçant. Dans ce cas, l'orateur ne prend pas un timbre de voix correspondant au personnage parlant, il reste à la troisième personne pour rapporter les faits.

Exemple 51: Discours indirect**T29.2015.144**

Ga kal bultuh qan nyn...

« Il dit de fermer les yeux comme ça... »

L'exemple 51 présente une forme de discours indirect. Le verbe introduisant ce discours indirect est « kal » : " dire ". Il est suivi par un passage pris en charge par le narrateur, dont les paroles rapportées n'ont pas de valeur matérielle. Au lieu que la suite de l'énoncé contienne un discours direct, le verbe est simplement suivi d'un autre verbe qui implicitement conserve le même sujet. L'intonation et le timbre de la voix de l'orateur ne changent pas non plus. Ce sont des procédés courants lors du passage de la voix du narrateur à la voix d'un personnage.

L'exemple 52 suivant montre un discours intérieur indirect libre tenu par un des personnages :

Exemple 52: Discours intérieur indirect libre**T10.T2011.15 – T10.T2011.16**

Bul ga novu ga kal kik ga roh aran avyni,

“Mais il pense et se dit que s'il reste à terre,”

rohbai binbat vi bulahe, bul ga vu ga sah bai.

“il n'aurait rien, donc c'est bon qu'il grimpe.”

Le terme introduisant la pensée du personnage est le verbe « novu » : " penser ". L'orateur n'adopte pas un timbre de voix particulier pour représenter la voix de l'enfant, ce n'est pas du discours direct, il s'agit bien d'un discours intérieur indirect libre.

IV.c Les séquences poétiques

Sébillot remarque, à propos des littératures orales documentées par les Folkloristes, que « Des morceaux versifiés ou assonancés, d'ordinaire assez courts, interviennent dans les contes et dans les légendes en prose » (1913, p. 22). Il observe que la production de passages, souvent chantés parfois scandés, au sein des textes narratifs est partagée par de nombreuses communautés de littérature orale à travers le monde. Mauss (1926, p. 89) note que « Lorsqu'on écouterait un conte, on prêterait attention au moment où le récitant prononcera de ces formules généralement chantées, sur un chant qui peut être très faible. Il faut chercher la poésie là où nous ne la mettons pas, il faut la chercher partout. » Mauss remarque l'importance accordée à la forme de la parole dans les pratiques narratives qu'il observe : « La plus grande partie de la littérature est versifiée, les formulettes mêmes sont généralement versifiées. », la qualité littéraire se discernant « [d]ès qu'il y a effort pour bien dire [...] » (1926, p. 90). Tedlock (1983) conteste la pertinence de la distinction entre prose et poétique dans le cadre de l'étude des pratiques narratives Maya. De son point de vue, toute littérature orale relève du poétique.

Jakobson (1963) définit la fonction poétique du langage comme un message dont l'interprétation dominante insiste sur la forme du message et non son contenu. Cette acceptation inscrit le chant comme relevant du poétique, le chant étant une pratique où le chanteur attire particulièrement l'attention sur la forme, la réalisation du message. De son côté, la séquence textuelle telle que la propose Adam (2011)¹⁸⁴ permet une observation linguistique plus fine que la typologie des textes¹⁸⁵. Elle permet de sortir de la recherche d'un texte qui relèverait du genre poétique pour envisager la « poéticité » (Jacobson, 1977, p. 45) d'un passage d'un texte. Les séquences poétiques correspondent à des moments de la narration où l'orateur *nisvai* attire l'attention de l'auditoire, par le biais de figures de style, sur la parole. L'association des deux concepts, celui de séquence et celui de poétique, permet d'envisager comment sont interprétés ces passages et leurs rôles au sein du texte.

Il existe des études sur les pratiques du chant au Vanuatu, notamment les travaux de Stern (2001), de François et Stern (2013) et de Crowe (1992), qui portent sur les pratiques de chant

¹⁸⁴ Voir p. 70 pour une description de la séquence textuelle selon Adam.

¹⁸⁵ Il existe par exemple le terme "chantefable" employé par certains auteurs pour décrire les textes contenant des passages poétiques (Bru, 2014). L'emploi de "séquence poétique" au lieu de chantefable évite la confusion entre le genre littéraire et permet de renvoyer uniquement au passage poétique, plutôt qu'au texte dans son intégralité.

lorsque celles-ci sont des textes complets : le chant constitue l'œuvre de son début jusqu'à sa fin. Au sein du corpus étudié, les séquences poétiques nisvaies présentes au sein des pratiques narratives ne font pas texte¹⁸⁶, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas été réalisées de manière autonome. Elles prennent la forme de séquences intercalées au cours de la narration ou précèdent sa conclusion ; leur prosodie relève souvent du chant mais elles peuvent être aussi scandées. S'il ne semble pas y avoir d'étude spécifique portant sur ces séquences au sein de la narration, il a toutefois été possible de noter leur présence au sein des documentations produites par les chercheurs, par-delà leurs catégories d'analyse existantes. La consultation de documentations en ligne sur les pratiques narratives au Vanuatu, telles que la collection Pangloss, une archive sur des langues en danger développée par Michailovsky *et al.* (2014) ou l'archive numérique Paradisec¹⁸⁷ visant à partager les recherches effectuées dans « la région australienne » et au-delà, créée par Thieberger et Barwick (2012), confirment l'existence de cette pratique dans l'archipel.

Un seul terme nisvai a été employé par les locuteurs pour désigner les séquences poétiques : « nabwe ». Une première acceptation fait référence au chant en tant que texte autonome, dont la forme est poétique du début jusqu'à la fin du texte. Ce *nabwe* peut être réalisé lors de cérémonies, ou accompagnant la préparation d'un aliment, lors d'une balade ou de chants à l'église. Cependant, le sens de *nabwe* qui nous intéresse est celui qui correspond à son emploi afin de désigner les séquences poétiques. Cette distinction sémantique entre séquence chantée au sein d'une pratique narrative et le texte chanté n'a pas été proposée par les locuteurs nisvais, mais provient de l'analyse.

IV.c.1 Les séquences poétiques au cours des textes

Les textes nisvais ne contiennent pas systématiquement des séquences poétiques, le tableau 7 recense les textes contenant de telles séquences et la langue dans laquelle la séquence est produite.

186 Il n'y a cependant pas de données permettant d'affirmer ou non si ces séquences poétiques peuvent constituer ou non un texte en soi, en dehors de la pratique narrative.

187 Voir http://lacito.vjf.cnrs.fr/pangloss/index_en.htm pour accéder au corpus Pangloss ou bien <http://catalog.paradisec.org.au/> pour accéder à Paradisec. L'écoute de textes narratifs issus du travail d'Alexandre François montre l'existence de cette pratique dans d'autres communautés linguistiques du Vanuatu, comme chez les locuteurs du Hiw, dans l'île éponyme situé au sein des îles Torrès, http://lacito.vjf.cnrs.fr/pangloss/tools/show_text_en.php?id=crdo-HIW_AF060238_SOUND&idref=crdo-HIW_AF060238 : S15 à S17, ou bien pour la communauté mwotlap, au nord de l'archipel, dans l'île de Mota Lava : http://lacito.vjf.cnrs.fr/pangloss/tools/show_text_en.php?id=crdo-MLV_AF01011100_SOUND. À Mafea, à côté de l'île de Santo, un enregistrement réalisé par Guerin d'un récit qu'elle nomme « The wild apple » donne un autre exemple de séquence chantée : DOI:10.4225/72/56FD44967FB39[3:36 ;:4:00]

Tableau 7: Langues des séquences poétiques dans les textes du corpus

Langues de la séquence poétique	Identifiants du texte	Orateurs	Langues de la séquence poétique	Identifiants du texte	Orateurs
langue inconnue ²²⁸	T4	Limeten	langue d'Aulua	T23	Limeten
langue de Bonvor	T9	Sumbles	langue Mansao ou Batrut	T24	Limeten
langue de Farun	T10	Sumbles	langue de Manvwen, parlée à Bonvor notamment	T25	Limeten
langue de Farun	T11	Kati Gelu	langue d'Aulua	T30	Limeten
langue inconnue ²²⁸	T12	Bongmeme Gelu	langue de Meleken ¹⁸⁸	T31	Limeten
langue nisvaie	T13	Bongman	langue inconnue	T32	Rosi
langue nisvaie	T18	Kalbatik Varilu	langue nisvaie	T36	Bongalgal Varilu
langue inconnue ²²⁸	T19	Limeten	langue d'Aulua	T37	Limeten
langue de Farun	T20	Limeten	langue inconnue ²²⁸	T39	Limeten
langue nisvaie	T21	Filip Levetbao	langue inconnue ²²⁸	T40	Limeten
langue nisvaie	T22	Filip Levetbao	Langue nisvaie	T41	Kalbatik
Totaux :	7 langues différentes, 39 textes, 20 orateurs				

Parmi les 39 textes du corpus étudié¹⁸⁹, 18 intègrent des séquences poétiques. La langue de ces séquences varie d'un texte à l'autre : 6 textes possèdent une séquence dont la langue est le nisvai, 3 dont la langue est associée au village d'Aulua, 3 dont la langue est associée au village de Farun, 6 dont la langue est inconnue, une dans la langue du village de Meleken, une dénommée Manvwen, parlée à Bonvor, une identifiée comme du Mansao ou du Batrut et une dernière, parlée également à Bonvor, mais pour laquelle le locuteur n'a pu identifier s'il s'agissait ou non du Manvwen.

188 Le locuteur aidant à l'identification de la langue n'était pas certain qu'il s'agissait bien de la langue de Meleken.

189 Il s'agit des textes **T1** à **T41** du corpus, à l'exception des textes **T17** et **T38**, partiellement annotés.

Contrairement aux observations réalisées dans d'autres communautés linguistiques au Vanuatu (voir François et Stern, 2013a, ou Garde, 2015), au sein de la communauté nisvaie, les séquences poétiques ne sont pas produites dans une langue archaïque ou dédiée à la poésie. La séquence poétique d'un texte peut être dans la même langue que celle de la narration ou dans une langue d'une communauté voisine. De plus, il ne s'agit pas à chaque fois de la même langue qui serait employée pour les séquences poétiques, mais au contraire d'au moins une des sept langues voisines figurant dans le corpus. Il n'y a donc pas de langue particulière qui serait dédiée aux séquences poétiques présentes au sein des pratiques narratives.

Les pratiques narratives nisvaies consistent à 95,2 % en prose, les 4,8 % restants étant des séquences poétiques. La durée moyenne des 2986 unités d'intonation en prose et celle des 150 unités poétiques est fournie dans le tableau suivant :

Classes d'âge	Style de narration	Nombres d'unités d'intonation	Pourcentages	Durée (en seconde)
Adulte	poétique	36	1,1	4,44
	prose	892	28,4	2,37
Enfant	poétique	12	0,4	2,73
	prose	431	13,3	1,85
Vieux	poétique	102	3,3	3,67
	prose	1663	53	2,41
Totaux	poétique	150	4,8	3,78
	prose	2986	95,2	2,32

Tableau 8: Durée en secondes des unités d'intonation en fonction de la classe d'âge de l'orateur et du style de narration (prose ou poétique)

La durée moyenne d'une unité d'intonation poétique est de 3,78 secondes alors que la durée en prose d'une unité est de 2,32 secondes. L'illustration 21 permet de mieux observer la répartition des différentes durées des unités d'intonation en fonction de la classe d'âge de l'orateur et du style de narration. De manière très régulière, les unités d'intonation des adultes et des vieux durent plus longtemps que celles des enfants, que ce soit pour celles en prose ou celles poétiques. La comparaison entre la durée des unités d'intonation des adultes et celles des vieux montre que la prose des vieux est légèrement plus longue que celle des adultes. La situation est plus complexe

lorsque les unités d'intonation poétique sont comparées entre elles. Notons tout de même que la moyenne et la médiane des adultes sont plus élevées que celles des vieux.

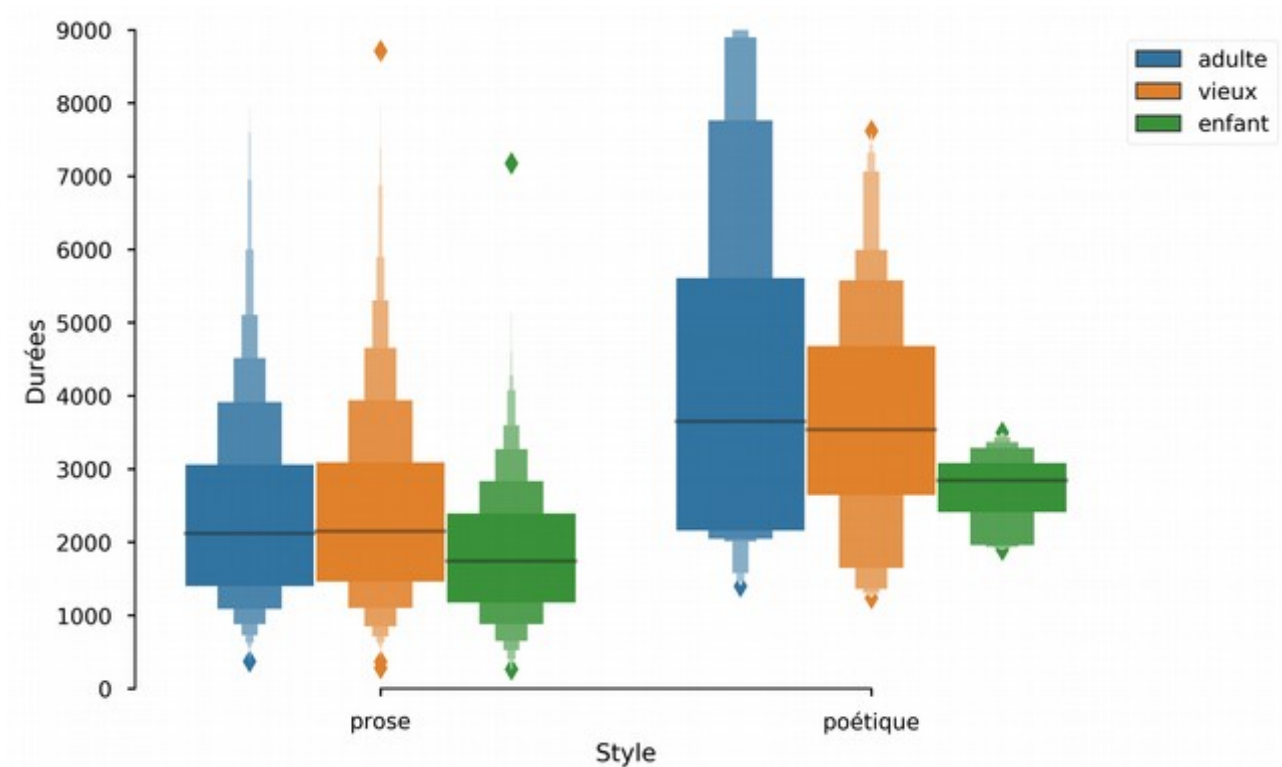


Illustration 21: Comparaison de la durée des unités d'intonation poétiques à celles des unités en prose, en fonction de la classe d'âge de l'orateur. Les durées sont exprimées en millisecondes.

En ce qui concerne le nombre d'unités d'intonation dans une séquence poétique, ces dernières sont composées au minimum d'une unité d'intonation complète et au maximum de neuf.

IV.c.2 Deux rôles des séquences poétiques

Sébillot (1913) proposait plusieurs rôles aux séquences « intercalaires ». Elles sont là « [...] soit pour éveiller l'attention des auditeurs, soit pour ménager des transitions, soit pour permettre de reprendre les aventures d'un personnage, momentanément disparu de la scène. » Plus proche dans le temps et la géographie, Fromonteil (2016 et communications personnelles) montre qu'à Wallis, des séquences chantées et poétiques, nommées *tagi*, qu'elle traduit par “pleurs” ou “lamentations”, jouent un rôle particulier dans le déroulement de l'intrigue des récits wallisiens : celui de résoudre

l'intrigue. Ces séquences wallisiennes sont, comme dans les pratiques narratives nisvaies, *verbatim*, ou selon une terminologie narratologique, en discours direct, c'est-à-dire prononcées par un des personnages du récit. S'il n'est pas possible à travers l'étude du texte de connaître l'effet des séquences poétiques sur l'auditorat, l'observation des textes du corpus dans lesquelles elles apparaissent permet de distinguer deux rôles au niveau de la narration : produire de la tension narrative ou prendre du recul sur l'intrigue.

Les séquences poétiques du corpus sont systématiquement prononcées par un des personnages de la *nabol*. Pour marquer le début d'une séquence poétique, lorsqu'un personnage prend la parole pour entonner une séquence chantée, l'orateur emploie le plus souvent le verbe « kai » : " chanter " :

Exemple 53: Annonce d'une séquence chantée par un personnage

T21.t2013.101 – T21.t2013.101

Ga kai dry svoh :

Il chante et vole :

« Isam natum aru meh meh, isaq natuq aru vogvog »

" « Les tiens, tes deux enfants sont noirs, les miens, mes deux enfants, sont marron. » "

Le chant, bien qu'il soit prononcé par un personnage, peut aussi être annoncé par une formulation d'équivalence introduite par le verbe « qan » : " être comme " :

Exemple 54: Annonce du chant

T13.2011.63 – T13.2011.64

Ale nabwe ga qan ag :

La chanson est comme cela :

« Lebulah e,

" « Le rôle tiklin, "

[...]

Toutes les séquences poétiques ne sont pas chantées, certaines sont déclamées sans accompagnement mélodique particulier. Les séquences déclamées sont peu présentes au sein du corpus ; seuls les textes **T40** et **T41** en contiennent. Les termes qui annoncent le contenu poétique de la séquence sont « *kikai* » ou « *kaikai* », c'est-à-dire " appeler ", " tonner " ou « *is* » : " crier " ; il s'agit d'un terme décrivant la manière dont le personnage prononce la séquence :

Exemple 55: Séquence que le personnage crie

T40.2015.16 – T40.2015.17

Aru van qanili van tog naur avyn nahmac ili ga is :

" Alors qu'elles partent, elles entendent le démon qui crie : "

« Nasug bai nasug bai o, Marini gaqia io. »

" « Nasug bai nasug bai o, Marini gaqia io. » "¹⁹⁰

Dans cette séquence, une banane *nahemac* se trouve dans le ventre d'une des protagonistes. Elle crie afin d'appeler l'autre *nahemac* qui possède le bananier. La parole du *nahemac* qui prononce cette séquence poétique non chantée est introduite par le verbe « *is* ».

Il existe deux emplois différents des séquences poétiques au fil d'un texte. Le premier emploi, qualifié de séquence poétique intercalaire, est présenté par l'illustration 23, et le deuxième emploi, la séquence poétique finale, est présenté par l'illustration 22. À chacun de ces emplois correspond une structure de séquence poétique.

¹⁹⁰ Il s'agit d'une langue autre que le nisvai et qui n'a pas pu être traduite.



Illustration 22 : Schématisation de l'occurrence d'une séquence poétique finale.



Illustration 23 : Schématisation de l'occurrence des séquences poétiques intercalaires au texte.

La séquence intercalaire apparaît plusieurs fois au cours du texte alors que la séquence finale n'apparaît qu'à sa fin, juste avant la conclusion. L'organisation des séquences poétiques peut être synthétisée ainsi :

1. Annonce de la séquence poétique ;
2. Contenu poétique de la séquence ;
3. Effet de la séquence poétique sur la situation narrative¹⁹¹.

Il y a une correspondance entre les rôles de la séquence poétique et ses emplois au cours de la narration. Le rôle textuel des séquences poétiques est abordé à travers l'effet de la séquence sur l'intrigue. La compréhension de ce rôle ne requiert pas la compréhension linguistique du contenu de cette séquence. Son influence sur le déroulement des événements narrés révèle en revanche un rôle particulier dans la narration. L'observation des réactions des personnages à l'écoute de la séquence poétique est un indicateur de ce rôle. Chacune des séquences intercalaires participe à la progression de l'intrigue, avec un effet différent sur la situation narrative. Cet effet prend la forme d'une évolution de la réaction des personnages de la *nabol* à chacune des occurrences, pourtant identique, de la séquence poétique. Comme nous allons le voir p. 197, de nombreuses séquences poétiques intercalaires sont dans une autre langue que le nisvai ; de leur côté, les séquences finales sont uniquement en nisvai et d'une durée plus longue que les séquences intercalaires. Ces séquences poétiques finales jouent un rôle narratif différent de celui des séquences intercalaires. Étant situées à

191 Cet élément ne concerne que les séquences intercalaires.

la fin de la narration, elles ne participent pas à la résolution de l'intrigue de la *nabol*, leur rôle consiste à résumer les événements qui se sont déroulés au cours de la narration..

IV.c.2.1 Produire de la tension narrative

Nous allons maintenant voir que l'orateur nisvai utilise les séquences poétiques pour jouer sur les deux émotions associées à la tension narrative : le suspense et la curiosité (Baroni, 2007, pp. 107-108)¹⁹². Cette tension à travers les textes du corpus est évaluée en étudiant la réaction des personnages aux séquences poétiques et à leur rôle au niveau de l'intrigue. Ce sont les réactions des personnages vis-à-vis du chant dans l'enchaînement des événements du récit qui fournissent un point de repère dans l'interprétation de l'émotion souhaitée par l'orateur.

La séquence poétique de l'exemple suivant est tirée du texte **T23** de la vieille Limeten :

Exemple 56: Séquence poétique de mise en suspense

t23.t2013.93 – t23.t2013.94

« Lihari,
Lihari, bwe dage bwe dage,
" Lirari, tu pleureras, tu pleureras. » "

Cette séquence intercalaire est répétée au cours du texte, alors qu'Ambat et ses frères viennent se venger de leur sœur Lirari, cette dernière n'ayant pas reconnu leur frère cadet, Vielarlar, et l'ayant tué. Ambat et ses frères, sur le chemin de la vengeance, entonnent ce chant qui annonce le déchaînement de leur colère à venir. Le fait que cette séquence revienne au cours du texte génère chez l'auditeur une attente. L'orateur incite à pronostiquer l'arrivée d'un événement particulier, qui est en partie annoncé dans le chant : « Lirari, tu pleureras, [...] ». La séquence annonce que l'événement à venir sera dramatique et tragique. Cependant, cette séquence n'étant pas en langue nisvaie, l'auditoire ne comprend pas forcément le contenu sémantique de la séquence poétique. Cette incompréhension participe à la mise en tension du récit. Ce n'est plus uniquement du suspense qui est ressenti par l'auditeur, mais aussi de la curiosité¹⁹³. L'orateur « suscite de la *curiosité* lorsque

192 Baroni parle de trois émotions liées à la tension narrative : le suspense, la curiosité et la surprise. Cette dernière n'a pas été observée comme un élément de l'intrigue lié aux séquences poétiques du corpus.

193 Commentant les nombreuses langues qui apparaissaient au sein des séquences poétiques de la vieille Limeten, le vieux Luan y percevait la diversité de ses relations sociales. Cette interprétation des séquences poétiques relève aussi de la curiosité qui peut être associée à ces séquences. Il s'agit cependant d'une curiosité envers l'orateur et non pas envers l'intrigue du texte.

[I]es événements deviennent difficiles à interpréter, lorsqu'ils sont présentés de manière incomplète ou mystérieuse » (Baroni, 2015, p. 13).

Un autre des rôles textuels associés à ces séquences poétiques est de provoquer la curiosité chez l'auditoire. Soumis à des paroles dont ils ne comprennent pas réellement le sens, les auditeurs se trouvent dans une situation où ils doivent interpréter des paroles dont la signification leur est inconnue. L'auditoire dispose de différentes pistes pour cheminer dans l'interprétation des énoncés poétiques : l'analyse par similitudes phonétiques des termes¹⁹⁴ et la reconnaissance du rôle textuel de la séquence.

Exemple 57: Réactions des personnages à l'écoute d'une séquence poétique intercalaire **T31.t2013.94 - 100**

«Tabuq, tabuq e levenbebehewe	chant_3
U gas qena e, u gas qena e.» ¹⁹⁵	chant_3
Qanili a Livenbubhao ara cu tuv roh dru tog naur aru kai. a Batmalgudr ga togni:	péripétie_9
«Kaluai,	
" Comme cela, Livenbumbrao et son mari se tiennent là et entendent qu'ils chantent, Batmalgudr entend cela : «Eulah, "	péripétie_9
nisvai gu kai qanyn ?	péripétie_9
" qu'est-ce qui chante comme cela ?» "	péripétie_9
Livenbubhao ga kal : «Nisvai ga va kai ari i !?	péripétie_9
" Livenbubrao dit : «Qu'est-ce qui va chanter ces choses là ? "	péripétie_9

L'exemple précédent montre la réaction de l'ogresse Livenbumbrao et de son mari Batmalgudr au chant qu'ils entendent. Les deux premières répétitions de la séquence poétique n'avaient pas produit de réaction de la part des personnages. Ce n'est qu'à cette troisième itération qu'ils commencent à réagir : ils entendent quelque chose. À l'écoute de la quatrième répétition, ils s'enfermeront dans leur maison.

194 Les questionnements autour de la diversité et de la proximité des langues dans le sud-est de Malekula sont courants. Certains locuteurs se sentaient capables de comprendre d'autres langues de part leur proximité linguistique, sans avoir les apprises, ou en évaluant que, pour passer d'une langue à l'autre, il fallait remplacer un phonème par un autre.

195 La séquence poétique n'est pas traduite car elle est réalisée dans une langue que le locuteur n'a pas su comprendre correctement. Seul le terme « tabuq » lui était compréhensible : " mon grand-père ".

IV.c.2.2 Prendre du recul sur la narration

Certaines séquences poétiques commentent ou résument le contenu de la *nabol*. Le personnage prononçant la séquence adopte un regard extérieur au déroulement des événements et les décrit. C'est le cas des séquences poétiques conclusives des textes **T13** et **T36**, produites respectivement par le prêtre Bongman et le vieux Bonggal, situées avant la conclusion du texte. Ces séquences résument l'intrigue des *nabol* au sein desquelles elles se trouvent. Chacune de ces séquences est en langue nisvaie, compréhensible aux locuteurs.

Exemple 58: Séquence poétique finale résumant l'intrigue de la *nabol*

T13.2011.64 – T13.2011.73

« Lebulah e,
 Ga cog henao e,
 Na sah berav e,
 Ha Bogave e,
 Ga hoc henao e,
 Na bis labur e,
 Ga hyl henao e,
 Cah kuc nabcuq,
 Cah kuc nabcuq. »

" « Le râle tiklin,
 m'a envoyé,
 j'ai grimpé l'arbre à pain,
 à BongAveu,
 il m'a chassé,
 je suis rentré dans le trou,
 il m'a déterré,
 et a coupé ma queue,
 et a coupé ma queue. » "

L'exemple 58 est la séquence poétique finale du texte **T13** narré par le prêtre Bongman. Cette *nabol* suit les péripéties d'un rat et d'un râle tiklin qui souhaitent manger une papaye appartenant à Bongaveu. La séquence poétique est chantée par un rat. Elle résume les événements importants de la *nabol*. Aucun personnage ne réagit à cette séquence poétique, l'orateur poursuit simplement en annonçant la fin de la narration avec une courte conclusion.

IV.c.3 Les figures du poétique

L'étude des figures employées dans les séquences poétiques se limite aux figures de mots relevant de la phonologie, de la morphologie, voire de la syntaxe¹⁹⁶. Les séquences poétiques de textes nisvais se démarquent de plusieurs façons du reste du récit en prose. Une première possibilité de démarcation est la langue. En effet, certaines de ces séquences poétiques ne sont pas en nisvai mais dans une autre langue. La prose, elle, ne peut être dans une autre langue que le nisvai, ou alors il s'agit d'emprunts spontanés qui ne sont pas valorisés par les autres locuteurs. La deuxième façon de distinguer le poétique de la prose est l'usage d'une mélodie : seules deux séquences poétiques dans le corpus ne sont pas chantées, les autres comportent un rythme et une mélodie uniques à chacune des *nabol*. Enfin, un dernier ensemble de procédés employés par les orateurs pour démarquer le poétique de la prose est d'employer les figures de style qui vont attirer l'attention de l'auditoire sur la forme des énoncés. Ce sont ces figures que nous allons décrire maintenant.

IV.c.3.1 Les répétitions

La répétition est un procédé poétique couramment employé par les locuteurs nisvais. Quatre types de répétitions différentes ont été distingués dans le corpus. La première répétition consiste en la simple répétition d'un ou de plusieurs mots de l'unité d'intonation, souvent en fin de celui-ci. Cette répétition est qualifiée de répétition finale.

Exemple 59: Répétition du mot final pour former une unité d'intonation

T20.2013.62 – T20.2013.64

« Sa vige tive ha Bat viab nigai nigai,

Nigai nigai,

Namieha nga rakaltcur, bilavamur,

Bilavamur. »

¹⁹⁶ La première différenciation entre le poétique nisvai et la prose est l'emploi d'une mélodie pour accompagner les paroles. L'analyse de la prosodie ne rentre pas dans notre champ d'étude.

Cet exemple montre une séquence poétique dans laquelle la fin de la première unité d'intonation, « nigai nigai » est répétée dans l'unité suivante. C'est également le cas pour la troisième unité d'intonation, dont la fin, « bilavamura », est répétée pour produire la quatrième et dernière unité.

Le deuxième type de répétition réutilise la fin de la première unité d'intonation à la fin de la seconde :

Exemple 60: Répétition d'un groupe de mots en fin des unités d'intonation T37.t2011.16 – T37.t2011.17

« I mesure, qu'levlev aru.

Qu somb roh avei, qu'levlev aru. »

L'exemple 60 montre comment « qu levlev aru » est prononcée à la fin de la première unité d'intonation, puis suivi d'un texte et répétée pour conclure la deuxième unité d'intonation.

Le dernier type de répétition correspond au procédé de reprise qui a été décrit à la page 152. Il s'agit de la répétition d'un groupe de mots soit en fin d'une unité d'intonation pour débiter l'unité d'intonation suivante, ou alors en milieu d'une unité d'intonation afin de terminer un énoncé et débiter le suivant.

Exemple 61: Répétitions chaînées lors d'une séquence chantée, avec répétition du mot final T9.T2011.9 – T9.T2011.11

Matu kiki san e, bui sah vandri vandr,

vandri vandr ni dale, nimbél hao we hao, hao e hao silev e, silev hasi banq,

hasi banq ni wai e, ni wai bulroti buroti bulroti.

L'exemple 61 est un chant produit par le vieux Sumbles. Il contient de multiples répétitions qui relient les unités d'intonation entre elles. La deuxième unité d'intonation contient plusieurs énoncés qui sont eux aussi " chaînés " par ce procédé de reprise.

Enfin, un dernier type de répétition est celui de la répétition d'un segment au début de l'unité d'intonation. Cette figure de style apparaît au sein du texte **T40** :

Exemple 62: Séquence poétique non chantée contenant une répétition à l'initial et une assonance **T40.2015.17**

« Nasug bai nasug bai o, Marini gaqia io. »

Dans cet exemple, le segment répété, « nasug bai » est présent au début de l'unité d'intonation.

IV.c.3.2 Le parallélisme

Le parallélisme est une figure qui joue sur la répétition, cependant, cette répétition n'est pas à l'identique¹⁹⁷.

Exemple 63: Séquence chantée contenant un exemple de parallélisme **T21.t2013.102**

« Isa-m natu-m aru=meh-meh, isa-q natu-q aru=vog-vog »
 PRO-2SG enfant- 3PL.ASP.EC=noir- PRO-1SG enfant-1SG 3PL.ASP.EC=marron-RED
 2SG RED

" « Les tiens, tes deux enfants sont noirs, les miens, mes deux enfants, sont marrons. » "

Dans l'exemple 63, Filip, l'orateur du texte **T21**, joue sur la forte similitude entre les deux propositions qui ne varient que sur les flexions marquant la possession et sur le terme indiquant la couleur des oisillons.

197 Jakobson (1977, p. 94) développe une réflexion sur l'étude de la figure du parallélisme afin d'accéder aux représentations grammaticales du locuteur : « Les systèmes de parallélismes dans l'art verbal nous renseignent directement sur l'idée que se fait le locuteur des équivalences grammaticales. L'examen de différentes sortes de licence poétique dans le domaine du parallélisme, aussi bien que l'étude des conventions en matière de rime, peuvent nous fournir des clés précieuses pour l'interprétation de la composition d'une langue donnée et de l'importance relative de ses constituants. »

IV.c.3.3 Assonances redoublées

Les assonances redoublées consistent à employer la même terminaison phonémique à la fin de chaque unité d'intonation de la séquence poétique. On trouve ces assonances redoublées au sein des séquences poétiques des textes **T10**, **T11**, **T25**, **T31**, **T36**.

Exemple 64: Séquence poétique finale avec assonances redoublées externes

T13.2011.64 – T13.2011.73

« Lebulah e,

Ga cog henao e,

Na sah berav e,

Ha Bogave e,

Ga hoc henao e,

Na bis labur e,

Ga hel henao e,

Cah kuc nabcuq,

Cah kuc nabcuq. »

" « Le râlè tiklin,

m'a envoyé,

j'ai grimpé l'arbre à pain,

à BongAveu,

il m'a chassé,

je suis rentré dans le trou,

il m'a déterré,

et coupé ma queue,

et coupé ma queue. » "

Afin de créer une assonance, les locuteurs nisvais ajoutent un phonème assonant à la fin de l'unité d'intonation. Dans le cadre des assonances redoublées, le phonème ajouté pour provoquer l'assonance est soit le phonème /e/, réalisé [e], soit le phonème /a/, [a]. Une semi-consonne épenthétique [w] ou [j] est ajoutée lorsque le mot avec lequel l'assonance est produite se termine par une voyelle. Ce procédé d'ajout d'un phonème à la fin d'un mot permet de créer une assonance quel que soit le mot, et donc quel que soit la langue.

IV.c.3.4 Assonances croisées

Les exemples 65 et 66 montrent un croisement des assonances selon le formalisme suivant :
ABBA :

Exemple 65: Assonances croisées par Kalbatik**T18.t2013.97 – T18.t2013.98**

« Vog Lemaru e,
 Avog Tanabi a,
 Mur veni mur bles a,
 Togbat meru e,

Exemple 66: Assonances croisées par Filip**T22.t2013.135 – T22.t2013.136**

« Avong Tanembi e,
 Avong Lemaru a,
 Gur vini a,
 Tobat Mereu e. »

Remarquons que, quand bien même il y a une variation au niveau de la production de la séquence poétique, les sons employés [a] et [e] pour produire des assonances croisées sont identiques dans le texte de Filip et le texte de Kalbatik.

IV.c.4 Narrer une séquence poétique, une pratique multilingue

François et Stern (2013) insistent sur l'importance de l'aspect archaïque et poétique des paroles des chants au sein de communautés linguistiques du nord du Vanuatu. Ils écrivent ainsi qu'une langue particulière, « la langue poétique [...] appelée 'langue des esprits' ou 'langue de Qet' (du nom du créateur mythique des îles Banks) » (2013, p. 11), à travers ses formes archaïsantes, évoque fortement les temps anciens. Ils ajoutent ensuite :

« Qu'il s'agisse de chants à danser, de plaintes anciennes, de vers chantés au milieu d'un conte, voire de comptines pour enfants, le sens de ces chants ne se dévoile qu'à moitié au commun des mortels, et demeure enveloppé de mystère » (2013, p. 28).

Garde (2015), qui travaille sur la communauté linguistique Sa, du sud de l'île de Pentecôte, évoque aussi la présence de paroles mélangeant des formes archaïques ou peu transparentes au côté de paroles dans un registre du quotidien.

En ce qui concerne les pratiques nisvaies, s'il est possible que les chants cérémoniaux, comme ceux associés au *Naluan*, comportent des aspects archaïques et poétiques¹⁹⁸, ce n'est pas le cas pour les séquences poétiques des pratiques narratives. Les orateurs nisvais marquent un changement de code linguistique par l'emploi du verbe introducteur *kai* : "chanter" qui annonce du discours direct¹⁹⁹. L'auditoire, habitué à ce procédé, s'attend alors à une séquence poétique et sait. Les langues qui apparaissent à travers les différentes *nabol* sont des langues reconnues par les locuteurs, qui les attribuent à des communautés langagières voisines. Les séquences poétiques sont un élément du plan d'une *nabol* où il est possible qu'une autre langue que le nisvai participe à la narration²⁰⁰.

Jolly (1992, pp. 58-59), alors qu'elle écrivait sur la conscience d'alternatives culturelles, remarque qu'au Vanuatu les échanges de chants entre des communautés de langues différentes entraînent leur production dans la langue d'origine du chant. Selon Jolly, cette pratique démontre et valorise la conscience des autres. La langue des séquences poétiques n'a pas été mentionnée par les locuteurs nisvais comme un marqueur de l'origine linguistique ou géographique d'une *nabol*. Pour les locuteurs, la langue des séquences poétiques dépend de la langue dans laquelle l'orateur a appris la narration. Cette pratique permet d'observer que la littérature nisvaie laisse une place aux langues des autres communautés linguistiques.

Les commentaires des locuteurs sur les pratiques narratives des orateurs révèlent que, si chanter ou scander dans une autre langue lors d'une séquence poétique est accepté, narrer une *nabol* en employant des emprunts est vivement critiqué. Comme Meyerhoff (2014) le constate également en ce qui concerne le *nkep*, parlé à Santo, au nord du Vanuatu, l'emploi de mots provenant du *bichelamar* ou d'une autre langue voisine est jugé négativement par les locuteurs nisvais qui estiment alors que l'orateur a commis une erreur. Ces appréciations démarquent les séquences où l'utilisation des termes d'autres communautés langagières est acceptable des séquences où leur emploi est jugé négativement.

198 Les avis des locuteurs nisvais capables de chanter les chants cérémonieux divergent à ce sujet. Certains locuteurs considèrent que les chants sont en langue courante, d'autres que, au contraire, les chants sont dans une langue particulière. Suite à des réserves émises par certains locuteurs sur ce sujet sensible, la question n'a pas été approfondie afin d'éviter de créer des tensions entre les locuteurs.

199 Voir Adamou (2016, pp. 42-43) pour une discussion sur la distinction entre changement de code linguistique et emprunt.

200 Voir le tableau 7, p. 184, qui synthétise l'emploi des langues des séquences poétiques.

Un nouveau questionnement apparaît à l'association d'autres communautés langagières à ces séquences poétiques : s'agit-il réellement de la langue pratiquée par ces communautés ? Afin d'avoir une idée de la qualité de l'identification langagière de ces séquences par les locuteurs nisvais, une discussion a été engagée avec Martin Paviour-Smith, linguiste ayant travaillé sur la langue d'Aulua, du nom d'un village situé au nord de la communauté nisvaie. Après lui avoir soumis les séquences poétiques des textes **T30** et **T37**, il a estimé qu'il s'agissait probablement de la langue d'Aulua. Ainsi, concernant la séquence **T30**, si le terme correspondant à " pleurer " : « danwe », appartient à la langue d'Aulua²⁰¹, ce n'est pas le cas pour le morphème préverbal « bwe », qui, en nisvai, est une marque de Temps-Aspect-Mode indiquant le futur.

En ce qui concerne la séquence provenant du texte **T37**, Paviour-Smith a reconnu la mélodie, mais le sens des paroles ne lui était pas clair, bien que ces dernières sonnaient comme la langue d'Aulua. À nouveau, il est possible que les orateurs, locuteurs non-maternels des langues présentes dans ces séquences intercalaires, mélangent les morphèmes ou prononcent ces séquences d'une manière imitant la langue voisine, mais en fonction du système phonologique de leur propre langue.

Deux transcriptions de narrations dans la langue d'Aulua²⁰² informent davantage sur cette pratique du multilinguisme à Malekula. Paviour-Smith a également remarqué que les séquences poétiques intercalaires présentes dans ces textes ne sont pas dans la même langue que le reste du texte. Les locuteurs de la langue d'Aulua lui ont affirmé que ces séquences proviennent d'une langue voisine. Toutefois, Paviour-Smith précise que les réponses de ses informateurs diffèrent quant à la langue de ces séquences : certains affirment par exemple que la séquence est réalisée dans la langue du village de Tisman, alors que d'autres estiment qu'il s'agit d'une forme ancienne de la langue d'Aulua.

Exemple 67: Extrait d'une transcription d'un récit d'Aulua par Paviour-Smith

17. « Inau natuh arivogvogvog
Inau natuh arimetmetmet' »

L'un des deux textes transmis par Paviour-Smith propose la même intrigue que celle du texte **T21**, et sa séquence poétique intercalaire est similaire (voir l'exemple 67). Cette séquence ressemble très fortement à du nisvai. Le terme « natuh » : " rejeton " est transparent avec le terme équivalent

201 Les termes nisvais pour " pleurer " sont *rag*, ou *ragisi* : " pleurer quelqu'un ".

202 Communications personnelles avec Parviour-Smith (2016).

dans la séquence poétique du texte **T21** ; le terme « arivogvogvog », s'il est analysé comme étant du nisvai, est décomposable de la manière suivante :

« ari » : pronom personnel sujet de la troisième personne du pluriel,

« vog » : verbe statif signifiant "être marron".

Enfin, le terme « arimetmetmet » peut lui être décomposé en deux morphèmes :

« ari » : pronom personnel sujet de la troisième personne du pluriel,

« met » : le terme est similaire au verbe statif nisvai « meh » : "être noir".

Il est difficile de déterminer si les processus morphologiques appliqués aux verbes statifs de l'exemple précédent correspondent à de la reduplication ou à de la multiplication. Contrairement à la multiplication²⁰³, la reduplication « possède un gabarit fixe » de répétition (Morgenstern et Michaud, 2007) des processus morphologiques. Ces processus sont courants parmi les langues océaniques (voir Blust, 2001 ; François, 2001, p. 128 ou Thieberger, 2006, p. 194). Leurs valeurs sémantiques peuvent varier d'une langue à l'autre, en particulier pour la reduplication. La multiplication dans les langues océaniques possède habituellement une valeur aspectuelle. Elle indique que l'action dure (voir également François, 2001, p. 150). L'exemple précédent fourni par Paviour-Smith correspond soit à un mélange de reduplication, où la syllabe est redoublée et à une multiplication du morphème, soit uniquement à une multiplication. Pourtant, la valeur aspectuelle associée à la multiplication n'est pas compatible sémantiquement avec un verbe statif de couleur, qui comme son nom l'indique, possède une valeur descriptive. La reduplication d'un verbe statif de couleur dans les langues océaniques dénote habituellement l'intensité ou au contraire l'atténuation (Blust, 2001). L'orateur de cette séquence poétique ne semble pas porter attention au sens des paroles qu'il entonne. Tout comme Kati Gelu précédemment, lorsque l'orateur ne maîtrise pas ou peu l'aspect sémantique des paroles, il développe des stratégies esthétisantes.

Le deuxième texte transmis par Paviour-Smith contient lui aussi une séquence poétique, intercalaire au texte. Cette séquence, ni Paviour-Smith ni les locuteurs de la langue d'Aulua, ne peuvent la traduire, car elle n'est pas produite dans leur langue :

203 La multiplication est parfois également nommée répétition. Toutefois, le terme « multiplication » a été préférée afin d'éviter la confusion avec l'emploi qui est fait par ailleurs dans la thèse du terme « répétition » afin de désigner une figure de style poétique.

Exemple 68: Extrait d'une transcription d'un récit d'Aulua par Paviour-Smith

6. Didi didie naver raihe.
Wai Lerov, Lerov wai e
Mura ke Lele Nabog e

Paviour-Smith indique également l'origine étrangère de la séquence, que les locuteurs de l'Aulua associent au village de Burmbur, une communauté linguistique voisine située au sud d'Aulua²⁰⁴. Cependant, la présence d'une autre séquence poétique réalisée dans une langue à nouveau différente de la langue de narration montre le caractère non anecdotique de la pratique du multilinguisme au sein de la littérature d'Aulua.

En ce qui concerne le corpus de *nabol*, il n'a pas été possible de vérifier si les séquences poétiques sont effectivement dans les langues avoisinantes identifiées par les locuteurs, ni l'exactitude linguistique de la pratique de la langue. Ces séquences ne sont pas formulées exactement dans une des langues voisines, mais semblent en être une imitation²⁰⁵. Les locuteurs reproduisent, en fonction de leur « crible phonologique », pour reprendre le terme de Nicolas Troubetzkoy (1949), les paroles de la langue qu'ils associent à la séquence poétique.

Conclusion

L'enjeu de ce chapitre était d'étudier les procédés discursifs nisvais. L'étude textuelle des procédés discursifs a mis en évidence leur rôle dans la production de la cohérence des textes. La liste de ces procédés identifiés ne prétend pas à l'exhaustivité. En outre, rien ne permet de penser qu'une telle liste serait figée. Ce qui importe, en revanche, est d'observer que ces procédés d'organisation de la *nabol* sont partagés par les différents orateurs nisvais.

Nous avons commencé par les différents procédés employés pour introduire et conclure la narration. Ces procédés ont été distingués tout d'abord en fonction de la voix qui les porte, soit celle du narrateur, soit celle de l'orateur. Nous avons ensuite vu les procédés qui permettent de marquer la cohérence d'une péripétie. Deux types de procédés ont été identifiés : ceux qui marquent la cohésion

204 Il est possible que cette communauté linguistique corresponde à la langue parlée à Burbar, au nord-est du village de Renivier ; se reporter à la carte 2, p. 27 ou à Charpentier (1984, pp. 25 et 31).

205 Ce qui est appelé en français courant du « yaourt ».

interne d'un événement et permettent de relier des actions les unes aux autres, et les procédés qui au contraire distinguent les actions les unes des autres en différents événements.

Nous avons ensuite abordé les questions de la voix, du point de vue et de l'énonciateur. Les *nabol* nisvaies sont narrées d'un point de vue externe, les faits rapportés sont ceux des personnages. Mais, si le narrateur nisvai est présenté par les locuteurs comme une personne réelle, il reste extérieur aux événements racontés. Toutes les *nabol* enregistrées sont racontées depuis la perspective d'un narrateur externe, un personnage qui ne prend pas part au déroulement des événements. Paradoxalement, Bal remarque (2009, p. 38) que lorsqu'une histoire est narrée depuis le point de vue d'un de ses personnages, cet effet rhétorique participe de la véridiction, alors qu'adopter un point de vue extérieur aux événements n'a pas cet effet. Puisque les narrations nisvaies sont présentées comme vraies, selon la perspective de Bal, elles devraient être narrées du point de vue d'un des personnages y prenant part. Ce n'est jamais le cas dans le corpus étudié. Au cours d'un texte, cette focalisation est externe et se concentre sur un ou plusieurs personnages. Il arrive que l'orateur change de personnage protagoniste ou intègre le point de vue d'un des personnages de l'intrigue. Au niveau du corpus des pratiques narratives nisvaies, aucun orateur ne passe par une focalisation interne lorsque les événements sont narrés ou rapportés. Si parfois les orateurs donnent le point de vue des personnages, ceci est fait à travers un discours direct qui peut refléter leurs pensées intérieures.

Enfin, nous avons étudié les séquences poétiques. En accord avec l'usage du terme " poétique " utilisé dans cette thèse, la généralisation du poétique proposée par Tedlock (1983) à toute la littérature orale n'a pas été suivie. Les textes narratifs nisvais, s'ils contiennent des passages poétiques, des passages qui comme nous l'avons vu sont rythmés, assonancés et accompagnés d'une mélodie, s'opposent au niveau de la forme aux autres passages de texte, qui ont alors été qualifiés de prose. L'étude du poétique nisvai a décrit plusieurs de ces formes, des figures de style pratiquées par les locuteurs. Nous avons vu que les séquences poétiques sont un type de séquence narrative en ce qu'elles permettent à l'intrigue de progresser. Si le poétique se situe « aux marges de la langue » (Garde Tamin, 2010, p. 12), le poétique nisvai s'applique également à ce que le locuteur identifie comme n'étant pas sa propre langue : les règles de mise en forme du poétique opèrent par delà les frontières de la langue nisvaie. Les jeux avec la langue que sont les figures, de style ou de pensées, démontrent une conscience linguistique de la part des locuteurs ; conscients dans une certaine mesure d'aspects phonétiques de leur langue, de ses sons qui permettent de produire des assonances et de ses unités d'intonation afin de structurer la parole en séquences poétiques dont les fins assonent et font linguistiquement sens. Comme le remarquent Rochet-Capellan et Fuchs (2013)

pour l'allemand, il y a en nisvai également une forte correspondance entre les unités prosodiques et les structures linguistiques.

Maintenant que nous avons défini les *nabol* nisvaies comme des textes cohérents, organisés selon un plan, nous allons pouvoir étudier les variations de ces textes, de leur contenu et des procédés employés en fonction de paramètres sociaux et textuels.

Chapitre V Des variations dans la production des *nabol* : les rôles de la situation et de la classe d'âge de l'orateur

Dans le chapitre précédent, nous avons identifié et décrit une série de procédés discursifs qui permettent aux orateurs de produire et d'organiser une *nabol*. Nous nous intéressons maintenant à l'organisation des textes nisvais et à leurs variations. Celles-ci ne sont pas traitées comme des écarts, mais sont reconnues comme significatives et participent à la compréhension de la pratique narrative (Goody, 2010). Ce chapitre explore l'emploi des procédés d'organisation textuelle par les orateurs afin d'analyser leurs variations. Cette analyse a pour objectif de mettre en évidence le fait que la *nabol* est organisée au moment de sa production, en fonction de la situation d'énonciation.

L'échelle d'étude, ou le « palier d'observation » pour reprendre le terme de Rastier (2011), des pratiques narratives dans ce chapitre est multiple. La première section aborde les variations à l'échelle du texte. Pour ce faire, elle compare deux pratiques dans leur globalité entre elles. L'enjeu est de montrer que les *nabol* ne sont pas des textes appris par cœur, mais qu'elles sont organisées au moment de leur énonciation. La deuxième section étudie les pratiques à l'échelle du corpus dans son ensemble. L'objectif est d'analyser les variations dans l'organisation du texte à travers le prisme des caractéristiques de la situation d'énonciation²⁰⁶. Il s'agit ici d'une analyse inspirée de la linguistique variationnelle (Weinreich, Labov, et Herzog, 1968 ; Gadet, 1992 ; Laks, 1992) qui se fonde sur des variables d'ordre énonciatives. La dernière section porte également un regard sur l'ensemble du corpus, mais elle se focalise sur la variation du contenu des textes dont l'explication peut être associée à la classe d'âge de l'orateur. L'enjeu est de montrer que la pratique narrative est une pratique marquée socialement. L'analyse variationnelle relève d'une explication ethnolinguistique : la classe d'âge est une variable définie en fonction de catégories sociales employées par la communauté nisvaie elle-même.

D'autres caractéristiques sociales ou énonciatives, comme le sexe de l'orateur, les relations de parenté entre l'orateur et l'auditoire, la présence d'un auditoire ou non, auraient pu être retenues. Cependant, une analyse préalable des données du corpus n'a pas permis d'établir de relations entre les observations issues du corpus et ces caractéristiques sociales.

²⁰⁶ Les termes " situations d'énonciation " et " situation de narration " sont ici utilisés de manière interchangeable. La situation de narration est à comprendre comme une forme particulière de situation d'énonciation, car un des locuteurs de la situation possède un quasi monopole de la parole.

V.a Organiser le texte lors de l'énonciation : variations autour d'une même *nabol*

Cette section a pour objet de montrer que la *nabol* est organisée au moment de son énonciation. Les orateurs nisvais ne l'apprennent pas par cœur dans son intégralité. Si nous avons vu que les séquences poétiques ou dialogales sont plus ou moins figées et répétées de manière similaire d'une pratique à l'autre, nous allons voir que, lorsque ce sont des textes qui sont comparés, ces derniers ne peuvent être qualifiés de figés. La première comparaison porte sur deux pratiques narratives issues d'une même *nabol*, narrée par la même oratrice mais lors de séjours de recherche différents. La deuxième comparaison porte sur deux *nabol* identiques, mais narrées par des orateurs différents.

V.a.1 Une même *nabol* lors de séjours différents

La comparaison d'une même *nabol* narrée deux fois par une même oratrice, la vieille Limeten, lors de deux séjours différents, permet de faire apparaître des similitudes. Ces similitudes, que nous passerons en revue, constituent des indices suffisant pour que les locuteurs nisvais identifient les pratiques comme étant des narrations de la même *nabol*. Les deux narrations correspondent aux textes **T23** et **T30** du corpus. Ces deux pratiques ont été réalisées à deux années d'intervalle, en 2013 et en 2015. Avant de débiter la comparaison de leur contenu textuel, il faut noter que le lieu et la situation de narration des deux textes ne sont pas identiques. Le texte **T23** a été produit lors d'une session de narration provoquée à Levetbao, alors que le texte **T30** a été produit durant une veillée narrative à Bwenahai.

Étudions maintenant les éléments narratifs similaires qui émergent de la comparaison des deux textes. Un premier point à relever est celui des personnages nommés lors de la narration. L'orateur met en scène dans les deux textes les mêmes protagonistes qui apparaissent dans cet ordre : Vielarlar, le plus jeune des cinq frères ; Ambat, l'aîné de la fratrie ; Lirari, la sœur des cinq frères ; le chien des cinq frères ; un aigle sauvant Vielarlar ; les villageois vivant avec Lirari et enfin son mari. Les trois autres frères d'Ambat et Vielarlar sont seulement évoqués et ne sont pas à l'origine d'actions au cours des événements narrés. Ces événements et l'intrigue qui les relie sont suffisamment similaires dans les deux textes pour être résumés de la manière suivante :

Vielarlar est envoyé par Ambat pour aller chercher leur chien. Vielarlar n'est pas reconnu par sa sœur qui demande à son mari et aux autres

villageois de le tuer, car elle pense que c'est un esprit qui ment en se faisant passer pour l'un de ses frères. Vielarlar se réfugie dans une cocoteraie et grimpe dans l'un des arbres. Les villageois les abattent un à un. Vielarlar saute à chaque fois sur un autre arbre. Vielarlar meurt lorsque le dernier des cocotiers est abattu. Il tombe et chute d'une falaise. L'aigle le ressuscite et le ramène à ses frères qui vont alors le venger. Ces derniers chantent sur le chemin pour annoncer leur intention. Une fois arrivés au village de la sœur, ils la tuent ainsi que tous les habitants du village, auquel ils boutent le feu.

Au niveau des séquences poétiques, si leur contenu morphologique et mélodique sont identiques, le nombre de répétition de la séquence au cours de la narration diffère d'un texte à l'autre. Les séquences poétiques chantées accompagnent la marche d'Ambat et de ses frères jusqu'au village de leur sœur Lirari. Après chaque jet de liane pour marquer leur colère, Ambat et ses frères entonnent la séquence chantée. La dernière liane est jetée sur la porte de Lirari et de sa famille. La différence dans le nombre de séquences poétiques des deux textes provient d'une répétition supplémentaire par Limeten dans le texte **T30** lorsque les cinq frères sont en chemin.

Les deux plans des textes produits par la vieille Limeten présentés dans le tableau 9 permettent de mettre en valeur les similarités et les différences dans les plans des deux narrations. Au niveau des similarités, les deux plans disposent d'une organisation comparable et contiennent un dialogue introductif, une situation initiale, des péripéties, des séquences poétiques et une conclusion. Les séquences poétiques des deux textes sont chantées par Ambat et ses frères lorsqu'ils annoncent vouloir se venger. Ces séquences sont identiques tant dans leur contenu mélodique que morphologique.

Plan du texte T23, 2013, provoqué	Plan du texte T30, 2015, non provoqué
dialogue introductif	dialogue introductif
situation initiale	situation initiale
péripéties 1 à 13	péripéties 1 à 11
séquences poétiques 1 à 6	séquences poétiques 1 à 7 ²⁰⁷
conclusion	conclusion
	dialogue conclusif

Tableau 9: Comparaison des plans d'une même nabol racontée deux fois par la vieille Limeten

207 Pour des raisons de mise en page, les occurrences des péripéties et des séquences poétiques des textes **T23** et **T30** n'ont pas été détaillées. Les séquences poétiques des deux textes sont du type intercalaire, et non pas à la suite des péripéties comme la lecture du tableau pourrait le suggérer.

Une première variation entre les deux pratiques se situe au niveau de leurs durées : le texte **T23** s'étend sur 7:44 minutes, alors que le texte **T30**, quant à lui, dure 11:23 minutes. Cette différence de durée ne s'explique pas simplement par les différences entre les plans des deux pratiques. Le texte **T23**, bien plus court, comporte davantage de péripéties que le texte **T30**, qui de son côté, contient une séquence poétique en moins. De plus, la situation initiale du texte **T23** comporte trois unités d'intonation et dure 8 secondes, alors que celle du texte **T30** contient neuf unités d'intonation qui totalisent 28,5 secondes. Le contenu de la situation initiale du texte **T30** est d'ailleurs plus développé : il y est précisé le nom de la sœur d'Ambat et de ses frères, l'endroit où elle réside : South Bay, puis Limeten compare l'endroit où vivent Ambat et ses frères à l'île d'Okai.

Une autre variation dans l'organisation du texte se situe au niveau de leur fin : le texte **T23**, contrairement au **T30**, ne comporte pas de dialogue conclusif. Nous verrons dans la section suivante que lorsque la situation de narration est provoquée, l'orateur produit un début et une fin particuliers. Si le texte **T23** comporte une séquence dialogale introductive bien qu'elle soit une narration provoquée, sa présence s'explique par le fait que sa production avait été expressément demandée lors de l'entretien²⁰⁸. En revanche, l'orateur n'a pas terminé le texte avec un dialogue conclusif. Sa conclusion est une courte annonce de la fin de la pratique narrative :

Exemple 69: Conclusion du texte T23 de Limeten

T23.t2013.152

Ili, ga cub urun.

"Ensuite, ça se termine ici."

Le texte **T30**, de son côté, produit dans une situation de narration habituelle, c'est-à-dire un soir de veillée après le dîner avec toute la maisonnée présente, est conclu par cette séquence qui semble être figée :

Exemple 70: Conclusion du texte T30 de Limeten, et début de la séquence dialogale conclusive

T30.t2015.195

Drogdrog laim, drogdrog hamyl, kusvai.

"Cherche le village, chercher le nakamal, kusve."

Elle est suivie de la réponse de l'auditoire :

208 Un locuteur nisvai avait évoqué l'existence de ce procédé narratif rituel quelque temps auparavant. Étonné que les orateurs ne le réalisent pas en début de narration, il leur avait été demandé de le réaliser lors des enregistrements.

Exemple 71: Fin de la séquence dialogale conclusive du texte T30**T30.t2015.196**

kusvai kusvai.

"kusvai kusvai."

Enfin, lorsque les deux *nabol* sont comparées plus en détail, à l'échelle des unités d'intonation et de leur contenu morphologique, les différences sont telles que les variations sont difficilement analysables. Les mots employés divergent et même les événements narrés diffèrent dans une certaine mesure :

T23 : 143 - 151**T30 : 189 - 194**

Ara vni lyn navus.	"Ils lui tirent dessus avec des fusils."	Ara vni a liroh ili,	"Ils tirent sur la femme,"
Vni nren syn, nren syn ga ki ga svoh.	"Tire sur son mari, son mari veut sauter."	tams nren syn, tams a hahe ari.	"tuent son mari, tuent ses enfants,"
Ara vni.	"Ils l'abattent."	tahtah qori cul qor naim.	"Ferment et bloquent la porte, incendier la maison."
Cavi lyn matao.	"Le tranche avec une hache."	Van hyn nren avys ari mi.	"Ils vont pour les autres personnes aussi."
Ale, nren naur avys ara van kik ara suswar, kali kik :	"Ensuite, les hommes veulent aller se cacher, ils leur disent :"	Dry cul qor naim dwuan ari.	"Ils incendient toutes les maisons."
«Amdri iag nao mdra druan asub ag mdra tams a Vwerahrah.»	"«Vous là, vous tous, avec cette personne ici, vous avez tué Vielarlar.»"	Nauraim s'ari ga pag pal.	"Leur village brûle complètement."
Ara vni athelari.	"Ils tirent sur tout le monde."		
Ari pal ara macmac, ara car nari vi likanim, lig nhab lyn	"Tout le monde est mort, ils les mettent dans les maisons et y boutent le feu."		
Ari pal nhab han ari.	"Tous sont dévorés par le feu."		

La dernière péripétie du texte **T23** est plus longue que celle du texte **T30**. Dans le texte **T23**, Limeten ne précise pas que les enfants de Lirari sont tués par Ambat et ses frères. Cet événement est seulement sous-entendu, les enfants ayant été présentés précédemment au cours de la narration. Limeten ajoute qu'Ambat et ses frères tranchent le mari de Lirari à la hache. Elle ajoute un discours direct prononcé par Ambat et ses frères, qui déclarent tous les membres du village coupables du meurtre de Vielarlar, justifiant ainsi leur assassinat. La destruction par le feu du village est présente dans les deux versions de la péripétie.

Il serait inutile de décrire et de comparer toutes les péripéties des deux textes, le propos n'étant pas d'isoler une forme de noyau narratif de la *nabol*, mais de donner une mesure de la variation du contenu de deux *nabol* présentées par les locuteurs comme étant identiques. Cette variation montre une similarité au niveau des événements narrés. La comparaison des deux pratiques de la vieille Limeten sert de premiers indices du fait que, pris dans leur ensemble, elles ne résultent pas d'un apprentissage par cœur, mais d'une organisation au moment de l'énonciation. Nous allons voir dans la partie suivante que cette conclusion s'applique également aux autres orateurs de la communauté nisvaie.

V.a.2 ***Une même nabol narrée par différents orateurs***

Après avoir considéré les variations d'une même *nabol* par une seule oratrice, nous allons aborder les variations d'une même *nabol* produite par différents orateurs. Commençons par une *nabol* racontée par deux orateurs de la même classe d'âge, puis observons une *nabol* racontée par deux orateurs de classes d'âge différentes.

V.a.2.1 **Des variations dans l'organisation du plan du texte**

La « nabol » narrée dans les textes **T18** et **T22** porte sur « Liveqar » : " Livenkar ", la mère, ses deux fils : « Avog Tanabi » : " Avong Tanambi " et « Avog Limaru » : " Avong Limarou ". Cette « nabol » a été racontée une première fois par Kalbatik au cours du texte **T18**, puis une deuxième fois par Filip dans le texte **T22**. Kalbatik et Filip sont tous deux des « nren » : " adulte " d'une

trentaine d'années avec des enfants. Le premier vit à Bwenahai et le second à Levetbao. Le texte **T22** de Filip dure 11:50 minutes alors que celui de Kalbatik dure 8:14 minutes. L'histoire peut être résumée ainsi :

À chaque fois que Livenkar accouche, l'ogresse rousse Livenbumbrao accourt et dévore ses enfants. Alors un jour, Livenkar décide d'accoucher en haut d'un arbre. Elle accouche de deux enfants : Avong Tanambi et Avong Limarou et les cache dans les branches. Lorsque Livenbumbrao arrive pour dévorer les enfants de Livenkar, elle ne les trouve pas. Les deux enfants grandissent. Une fois grands, ils partent tous deux chasser. Ils tombent sur un coq énorme, Tombat Mereu, le coq de Livenbumbrao. Ils le tuent et le remplacent par une statue en terre. La supercherie ne trompe pas cependant Livenbumbrao qui cherche un coupable. Elle va trouver Livenkar, l'attache à une corde et l'emmène avec elle. Sur le trajet jusqu'à la maison de Livenbumbrao, Livenkar chante pour appeler ses fils. Ces derniers mettent un certain temps à reconnaître le chant de leur mère, mais accourent ensuite. Ils tombent sur Livenbumbrao et la tuent. Ils tuent son mari et brûlent leur village.

L'organisation des deux textes diffère en particulier au niveau du développement des péripéties. Filip emploie davantage de séquences poétiques chantées par Livenkar. Ce faisant, il insiste sur le rôle du chant de la mère afin d'attirer l'attention de ses deux enfants. Lors de la première séquence, le chant n'est pas entendu par les deux fils et ne fait que provoquer la colère de l'ogresse Livenbumbrao. Au deuxième chant, si les deux fils l'entendent, ils ne reconnaissent pas la voix de leur mère et croient entendre le vent. Au troisième chant, ils reconnaissent leurs noms. Au chant suivant, ils reconnaissent la voix de leur mère et prennent alors les armes. Enfin, au cinquième et dernier chant, ils trouvent leur mère et tuent Livenbumbrao. La construction du texte de Kalbatik ne joue pas autant sur l'importance du chant, qui n'est répété que deux fois. La première fois les deux fils ne l'entendent pas. À la deuxième écoute en revanche, ils entendent le chant, reconnaissent leur mère et réagissent en prenant les armes.

La réaction de l'ogresse Livenbumbrao est différente dans chacun des deux textes. Dans le texte de Filip, Livenbumbrao demande à Livenkar pourquoi elle chante. Cette dernière lui répond qu'elle chante sans raison particulière. Livenbumbrao s'énerve et la jette alors contre un arbre. Dans le texte de Kalbatik, Livenbumbrao se moque de Livenkar et lui dit qu'elle n'a pas d'enfants pour

entendre ses chants. L'emploi des séquences poétiques au sein des deux textes joue un rôle similaire : les séquences permettent de créer du suspense. La répétition du chant de la mère Livenkar motive l'auditoire à anticiper les conséquences du chant sur le développement des événements. De plus, l'utilisation du chant pour attirer l'attention d'un proche est un schéma récurrent d'une pratique narrative nisvaie à l'autre. Cependant, la différence dans l'organisation des séquences poétiques produit une variation dans le développement du suspense selon le texte. Le texte de Filip prolonge le suspense alors que celui de Kalbatik résout ce suspense rapidement.

En ce qui concerne la réalisation des séquences poétiques de Kalbatik et Filip, deux variations sont constatables. Une première se situe au niveau du contenu morphologique des deux séquences. Une deuxième variation se trouve dans le plan du texte, la séquence poétique n'est pas employée de la même manière par les deux orateurs.

Texte T18 par Kalbatik, provoquée		Texte T22 par Filip, provoquée	
	Transcription	Transcription	Traduction
Séquence 1	«Vong Lemaru e, Avog Tanabi a, Mur veni mur bles a a Tobat Mereu e. Ven bwe, bwe hao e, sin hhhh...»	«Avog Tanebi e, Avog Lemaru a, Gur veni a Tobat Mereu e.»	"«Avong Tanambi é, Avong Lémaru a," "Il a tiré Tombat Méréu é.»"
Séquence 2	«Vog Lemaru e, Avog Tanebi a, Mur veni mur bles a a Tobat Mereu e.»	Répétition de la séquence 1 Répétition de la séquence 1 Répétition de la séquence 1 Répétition de la séquence 1	

Tableau 10: Comparaison des séquences poétiques des textes T18 et T22

Les séquences poétiques du texte **T22** de Filip sont réalisées de manière identique²⁰⁹ à travers la narration, alors que les deux séquences poétiques de Kalbatik diffèrent. Kalbatik a eu une hésitation lors de la réalisation de la première séquence poétique : la troisième unité d'intonation se termine en fredonnements et n'est pas reprise lors de la deuxième répétition de la séquence.

²⁰⁹ Cette identité concerne le contenu morphologique et mélodique des séquences poétiques, des variations non significatives apparaissent au niveau de leur durée, de l'ordre de quelques millisecondes.

Kalbatik étant incertain du contenu de la séquence, il a dû organiser la narration en évitant de la répéter de nombreuses fois. Le contenu morphologique des deux séquences poétiques diffère. Tout d'abord, les noms des personnages, identiques, apparaissent dans deux ordres différents. Ensuite, la séquence poétique du texte **T22** est en nisvai, la deuxième unité d'intonation de la séquence poétique du texte **T18** est morphologiquement différente, et si la première unité d'intonation de la séquence poétique du texte **T22** ne permet pas de distinguer la langue, la deuxième unité d'intonation contient des morphèmes grammaticaux qui montrent qu'il ne s'agit pas de nisvai²¹⁰.

Les séquences poétiques pouvaient être produites dans d'autres langues que celle de la narration²¹¹, il est possible que Kalbatik ait appris cette séquence poétique dans une autre langue que le nisvai. De plus, à leur écoute, la réalisation de la mélodie et du rythme apparaît comme différente entre les séquences. Le nombre de syllabes prononcées jouant un rôle lors de la réalisation d'un chant, ces différences morphologiques pourraient être des caractéristiques distinctives pertinentes entre les deux séquences poétiques²¹². Mais, lorsque d'autres locuteurs ont été confrontés à la séquence poétique **T22** de Filip, ils ont tous estimé qu'elle était incorrecte, sans en préciser la raison. La variation entre la séquence poétique du texte **T18** et celle du texte **T22** semble liée à une mauvaise performance de Filip, ce qui surprend si l'on considère les hésitations de Kalbatik.

V.a.2.2 Des variations situationnelles, de compétences langagières et de thèmes

« Ofe Ita E »²¹³ est une *nabol* connue par tous les membres de la communauté nisvaie. C'est la première pratique qui a été narrée par les locuteurs lorsqu'ils ont été sollicités pour « raconter une histoire ». L'analyse comparative de deux textes de cette *nabol*, le texte **T10** produit par le vieux Sumbles, et le texte **T11** de la jeune Kati Gelu, révèle des différences au niveau de leur organisation, de la compétence linguistique des deux orateurs et de leurs points de vue vis-à-vis des événements narrés. Malgré ces variations, les textes sont reconnus comme étant la même *nabol* par les locuteurs nisvais : ils comportent donc des éléments narratifs suffisamment similaires pour qu'ils la reconnaissent. Parmi ces éléments figure la liste des protagonistes prenant part aux événements

210 Le contenu lexical des deux séquences est cependant équivalent en nisvai ou dans la langue non-identifiée de la séquence du texte T18. Le lexique employé, « veni » : " tirer " et « bles » : " tuer, nuire ", existe également en nisvai.

211 Voir *Narrer une séquence poétique, une pratique multilingue*, p. 197 pour une description du multilinguisme dans les *nabol*.

212 Nous ne nous avancerons pas cependant sur l'existence d'une causalité entre la variation morphologique et la variation rythmique et mélodique.

213 Les *nabol* n'ont pas de titre à proprement parler, cependant afin de faciliter la désignation de cette *nabol*, les premières paroles de la séquence poétique ont été retenues pour l'identifier.

narrés. Dans les deux textes, cette liste est identique : un enfant avec un arc et des flèches, ses deux parents, un oiseau, un arbre et un serpent. De plus, les événements narrés dans les deux textes peuvent répondre à un même résumé :

Alors que ses parents vont jardiner et lui interdisent de s'éloigner, un enfant désobéit et part chasser en dehors du terrain des parents. Il chasse un oiseau, monte dans un arbre pour récupérer sa flèche, mais, alors qu'il redescend, se fait avaler par un énorme serpent. Il chante pour appeler ses parents à l'aide, mais ces derniers arrivent trop tard et ne peuvent que constater que leur enfant va mourir dans le ventre du serpent.

Enfin, dernier élément similaire entre les deux pratiques narratives : les séquences poétiques suivent la même mélodie et leur contenu morphologique est très proche.

Sources	Plans	Durées (sec.)	Morphèmes	Phonèmes	Unités d'intonation
T10	introduction	4.0	17	54	2
	situation initiale	5.1	18	55	3
	péripétie 1	11.7	64	144	3
	péripétie 2	32.2	159	380	10
	péripétie 3	9.8	45	129	5
	chant 1	*	*	*	*
	péripétie 4	9.8	66	160	4
	chant 2	*	*	*	*
	péripétie 5	14.3	89	192	5
	chant 3	30.4 ²¹⁴	48	175	9
situation finale	5.1	26	61	2	
Total	11	120,4	532	1350	43
T11	situation initiale	5.8	17	51	3
	péripétie 1	17.2	70	194	6
	péripétie 2	20.8	102	248	10
	péripétie 3	19.3	81	204	9
	chant 1	*	*	*	
	péripétie 4	11.8	74	161	5
	chant 2	*	*	*	
	péripétie 5	14.3	73	171	7
	chant 3	32.9	54	176	12
	situation finale	6.2	30	81	3
	conclusion	6.0	23	54	3

²¹⁴ Les nombres concernant les séquences poétiques, notées *chant*, ont été additionnées dans la dernière ligne *chant* pour chacun des textes. Ces séquences étant répétées à l'identique au cours du texte, les variations d'une séquence à l'autre sont minimes.

Total	11	134,3	524	1340	58
Variations T10 -> T11	0	+ 11,54 %	- 1,5 %	- 0,74 %	+ 34,88 %

Tableau 11: Comparatif de l'organisation et du nombre de phonèmes, de morphèmes, d'unités d'intonation et des durées des deux textes T10 et T11

La différence dans l'organisation de la pratique narrative se situe au début et à la fin des deux pratiques. Le corps du texte, composé des péripéties et des chants, correspondant au déroulement des événements narrés, suit la même organisation dans les deux textes. Au début de son texte, Sumbles débute par la situation initiale, puis hésite, et recommence sa narration. Il produit alors une introduction durant laquelle il explique qu'il souhaite raconter une nouvelle « *nstori* », puis continue avec la situation initiale. De son côté, Kati Gelu ne produit pas d'introduction et débute directement par la situation initiale de la *nabol*. Elle termine cependant son texte par une conclusion durant laquelle elle explique qu'elle souhaitait " nous "²¹⁵ raconter cette petite histoire avant de marquer explicitement la fin de la narration. Sumbles, lui, ne produit pas de conclusion explicite. Il s'agit là de la seule pratique narrative du corpus pour laquelle l'orateur ne marque pas la fin de la *nabol*. Cependant, après la « *nabol* » en *nisvai*, Sumbles poursuit avec une version en *bichelamar* de la même *nabol*, qu'il termine cette fois-ci par une conclusion. L'explication de la non-présence d'une conclusion dans cette pratique T10 se trouve dans le fait que celle-ci est directement suivie d'une version en *bichelamar*.

Il est difficile d'évaluer quantitativement les deux pratiques narratives, car la variation en pourcentage d'une mesure n'est pas significative en soi (voir le tableau 11). La comparaison des textes T10 et T11 à travers le nombre de phonèmes (- 0,74 %), de morphèmes (-1,5 %), d'unités d'intonation (+ 34,88 %) ou la durée des textes (+11,54 %), ne permet pas de dire s'il s'agit de variations significatives ou non. Pourtant, l'étude du contenu morphologique des deux séquences poétiques présentée dans l'exemple ci-dessous permet d'identifier des différences significatives en termes de compétences langagières entre Sumbles et Kati.

215 Il s'agit de la première personne du pluriel inclusive, l'orateur s'incluant dans le nous.

Exemple 73: Comparaison des séquences poétiques des textes T10 et T11

Sumbles	T10.T2011.40 – Kati Gelu	T11.2011.52 – Traduction
	T10.T2011.42	T11.2011.56
« Ofé ita je,	« Ofé ita je,	" « Oh mon père, si
<u>N</u> imbaroh kima we ia,	<u>K</u> imaroh kima we ia,	j'étais resté, c'était
		bon,
<u>N</u> iman navi ndramndram e,	<u>K</u> inam navi ndramndram e,	cet oiseau
		seulement,
Sahle nimbangon <u>t</u> emese. »	Sahle nimbangon <u>d</u> emese. »	m'a fait rentré dans
		la bouche du
		démon. » "

Certaines variations ne peuvent pas être interprétées comme étant significatives. En effet, la variation d'un trait phonique : le voisement ou non des sons [t] et [d] situés respectivement dans les unités d'intonation **T10.T2011.42** et **T11.2011.56**, ne peut être associée à une variation sémantique. En nisvai, comme dans de nombreuses langues de l'île, l'opposition entre les consonnes voisées et les consonnes sourdes n'est pas productive. La traduction en bichelamar de cette séquence proposée par Sumbles facilite la comparaison du contenu morphologique des deux réalisations poétiques. Lorsque Kati prononce : [kimaroh], Sumbles prononce lui [nimbaroh], traduisible par " si j'étais resté ". La traduction proposée par Sumbles nous permet de décomposer morphologiquement ce segment phonétique. La décomposition du segment de Kati se fait ainsi :

[ki] : " pronom personnel ", [ma] : irréel et [roh] : le verbe " être, se situer quelque part ".

Alors que la décomposition morphologique du segment de Sumbles donne :

[ni] : " pronom personnel ", [mba] : irréel et [roh] : le verbe " être, se situer quelque part ".

La consultation des grammaires du Vanuatu, et notamment celles de Malekula, montre cependant qu'il n'existe pas de langue au Vanuatu pour laquelle la première personne du singulier est exprimée par une plosive uvulaire ou vélaire. La plosive uvulaire ou vélaire peut en revanche être utilisée pour la deuxième personne du singulier. Lors de la réalisation de l'unité d'intonation

suivante, Kati chante « Kinam », le terme qui selon la traduction proposée par Sumbles correspond à " oiseau " et qu'il prononce [niman]. Comme le montre l'illustration 24, les termes correspondant au mot " oiseau " dans le sud de Malekula débutent tous, sauf un : /^mbasir/, par le son [n], alors que Kati débute la prononciation par le son [k]. La variation réalisée par Kati produit une allitération entre le [k] de « kinam » et le [k] de « kinaroh », ce qui est cohérent avec certaines figures de style poétique qui ont été observées dans le corpus de pratiques narratives.

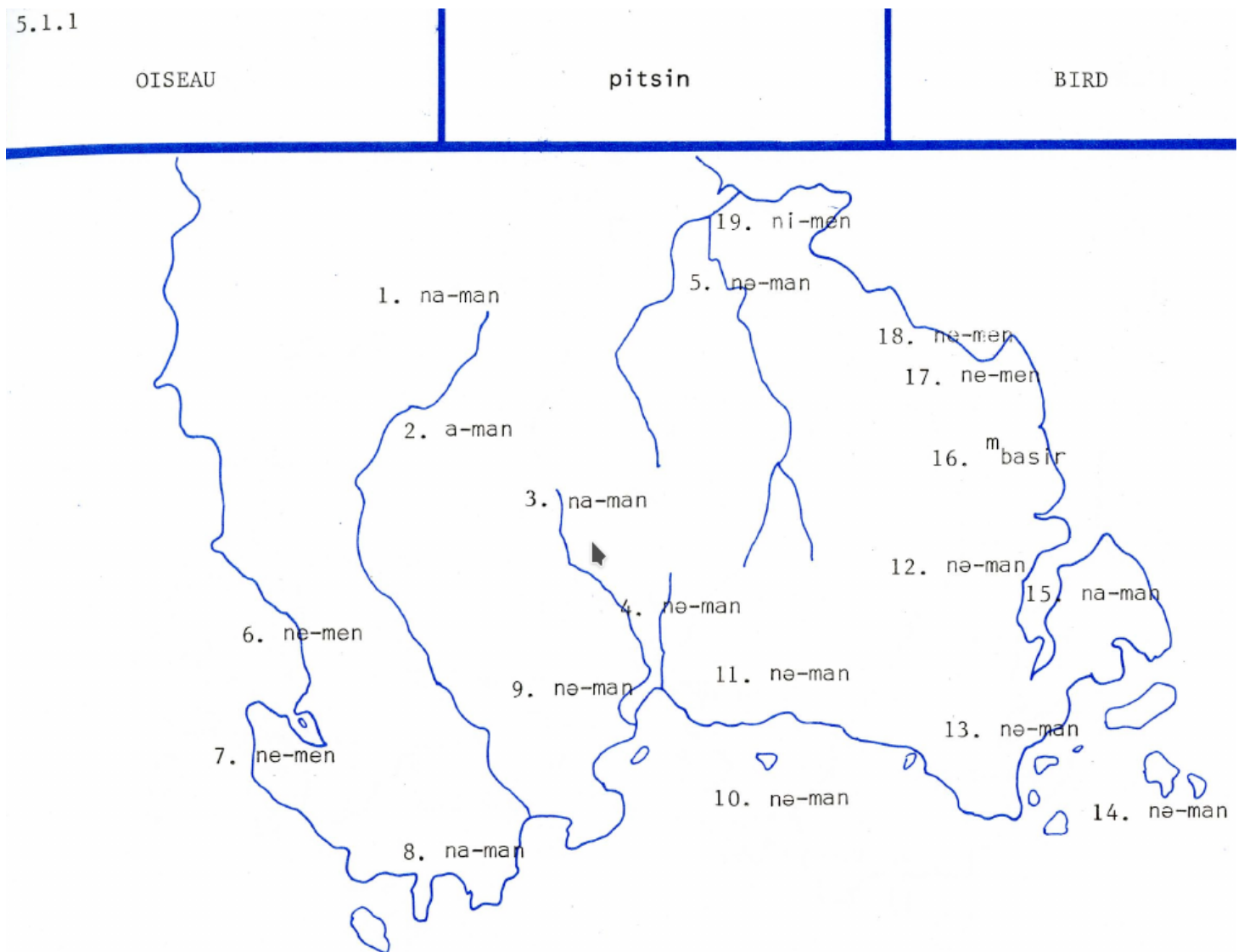


Illustration 24, carte des isoglosses : le terme oiseau dans les langues du sud de Malekula. (Source: Charpentier, 1984)

La langue de la séquence présentée dans l'exemple 73 n'est pas du nisvai, mais une langue que Sumbles désigne par le terme « malhesah »²¹⁶. Kati ne pratique pas cette langue et ne comprend qu'en partie ce qu'elle chante. La variation qui apparaît entre les deux séquences montre que son attention porte davantage sur les aspects poétiques de la séquence plutôt que sur sa cohérence sémantique. Mais, au niveau sémantique, cette variation ne fait pas sens. En effet, la séquence étant, au sein de l'histoire, chantée par l'enfant qui se fait dévorer par le serpent, celui-ci ne peut se parler à la deuxième personne du singulier²¹⁷. Les variations entre la production de la séquence poétique par Kati Gelu et Sumbles révèlent des différences au niveau des compétences linguistiques des deux locuteurs. Sumbles maîtrise mieux que Kati la langue « malhesah » et produit une séquence poétique linguistiquement cohérente.

Le troisième ensemble de variations observées entre les deux pratiques narratives relève de la variation thématique. Par thème, nous suivons la définition retenue par Rastier (1995) : « Nous nommerons *thème* une structure stable de traits sémantiques (ou *sèmes*), récurrente dans un corpus, et susceptible de lexicalisations diverses ». Le thème s'étudie à travers son activation au cours du ou des textes étudiés. La comparaison entre « Ofe Ita E » par Kati Gelu et par Sumbles Raidin montre que les deux orateurs, bien que narrants la même *nabol*, ne produisent pas le même propos : le contenu thématique des textes **T10** et **T11** diffère. Cette différence reflète une variation au niveau des valeurs véhiculées par les deux narrations. Le texte du vieux Sumbles insiste sur le point de vue qu'adoptent les parents sur les événements et leurs émotions, alors que celui de Kati met en avant le point de vue de l'enfant et les conséquences de ses actions. La manifestation des émotions par la mère n'est ainsi présente qu'à un moment dans le texte de Kati :

216 La langue nommée « Malhesah » par les locuteurs nisvais correspond au doculecte numéro 11 : « nasvaŋ-Farun » (Charpentier, 1984), parlé principalement dans le village de Farun.

217 Cette pratique, parler de soi à la deuxième personne du singulier, n'a pas été observée durant le terrain.

Exemple 74: Pleurs de la mère dans le texte T11 «Ofe Ita E» de Kati **T11.2011.45 - 46**

Ga cubrah ga kai, ga kai van, nanag syn ga togi ga rag.

" Il se lève, il chante, il chante, sa mère entend, elle pleure."

Ga rag mcig ga kal visgyn natatag syn ga kal :

"Elle pleure puis elle dit à son père :"

Le texte du vieux Sumbles insiste davantage sur les émotions des parents, incitant à l'empathie. Il répète les pleurs du père à plusieurs reprises (**T10.T2011.37** et **44**). Le texte de Sumbles d'ailleurs se termine avec ces pleurs : **T10.T2011.44**. À l'inverse, la conséquence des actions de l'enfant est un thème récurrent dans la narration de Kati. Elle produit des questions rhétoriques afin de marquer la conséquence de la désobéissance de l'enfant :

nisve avyn nare a kuri ?	" qu'est-ce que fait l'enfant ?	T11.2011.11
nisve avyn nare a kuri ?	qu'est-ce que fait l'enfant ?	T11.2011.20
nisve avyn ga apen ?	qu'est-ce qui se passe ?	T11.2011.24
nisve a kuri ?	qu'est-ce qui se passe ?	T11.2011.26
Nisve avyn ara kali ?	Qu'est-ce qu'ils avaient dit ? "	T11.2011.58

La conséquence de la désobéissance de l'enfant est également présente dans le texte de Sumbles, mais une seule fois, sous la forme d'un discours direct du père :

Exemple 75: Extrait du texte T10, «Ofe Ita E» de Sumbles, montrant les pleurs du père et les conséquences des actions de l'enfant **T10.T2011.37**

a tatag syn ga rag dry kal : «Naroh ili na kal visgym buni, ba tog naocin syq, be qa mac bul qa mac bumi.»

" son père pleure et dit : « Voilà la chose dont je t'avais parlée, tu aurais écouté ma parole, tu ne serais pas mort, mais là tu es mort. » "

La comparaison de deux thèmes montre que , bien que présents dans les deux textes, ils ne sont pas développés de la même manière par les orateurs.

Au cours des narrations, selon les orateurs, les personnages qui déterminent les points de vue adoptés sur les faits narrés ne sont pas identiques. Si c'est l'enfant qui définit le point de vue initial pour les deux orateurs, des différences apparaissent par la suite. Dans le texte **T10**, Sumbles adopte le point de vue du père à partir de l'unité d'intonation 27²¹⁸ :

Exemple 76: Transition vers le point de vue du père dans le texte T10 de Sumbles **T10.T2011.27**

Ale a tatag syn ga togi:

"Ensuite son père l'entend :"

Il conservera ce point de vue jusqu'à la dernière unité d'intonation, la 44. Le texte de Kati navigue, lui, entre les points de vue. Lorsque le chant retenti une première fois, elle adopte le point de vue des deux parents :

Exemple 77: Kati adopte le point de vue du père et de la mère de l'enfant dans le texte T11 **T11.2011.34**

Tatag syn druan nanag syn ara roh liur, ara tog naur avyn ur kai.

"Son père avec sa mère sont au jardin, ils entendent l'endroit d'où ça chante."

218 Il y a toutefois quelques marques de la présence de la mère : les pronoms personnels sujets « ara » : " troisième personne du pluriel ", par exemple en **T10.T2011.28** et **T10.T2011.29**.

Puis de **T11.2011.37** à **41**, Kati retourne au point de vue de l'enfant qui prend la parole et réalise la séquence poétique. Ensuite, en **T11.2011.42**, Kati circule du point de vue de l'enfant jusqu'à celui de la mère :

Exemple 78: Transition du point de vue de l'enfant jusqu'au point de vue de la mère **T11.2011.42**

Ga cubrah ga kai, ga kai van, nanag syn ga togi, ga rag.

"Il se lève, il chante, il chante, sa mère entend, elle pleure."

Elle termine par la narration, de **T11.2011.43** à **55**, avec le point de vue des deux parents.

De ces variations narratives et thématiques découlent des représentations sociales différentes. Sumbles joue davantage sur les émotions et l'empathie alors que Kati met en avant les conséquences des actions de l'enfant. Les deux narrations reflètent les rôles sociaux des deux orateurs. Kati est responsable du catéchisme presbytérien quotidien des enfants de la communauté. Le discours moralisateur du texte **T11** centré sur les conséquences des actions de l'individu s'accorde avec ce rôle social. De son côté, le vieux Sumbles s'est présenté comme le *kastom* : "chef des coutumes " de la communauté de Renivier. Il veille à la transmission des valeurs et utilise l'empathie pour ce faire. Ces deux textes d'une même *nabol* ne produisent pas les mêmes représentations sociales par rapport à des événements narrés pourtant identiques. Si certains éléments liés à l'intrigue ou à l'organisation reviennent lorsqu'une *nabol* est répétée, que ce soit par un même orateur ou au contraire différents orateurs, les opinions et les représentations sociales véhiculées par la *nabol* varient d'une pratique à l'autre.

V.b Une organisation de la *nabol* en fonction de la situation d'énonciation

Les variations que nous avons décrites jusqu'à présent nous amènent à considérer la pratique de la *nabol* comme étant organisée au moment de sa narration. Nous allons maintenant décrire le rôle de la situation d'énonciation. Il ne s'agit pas de décrire une relation systématique entre une situation d'énonciation et l'organisation d'une pratique narrative, mais de voir dans quelle mesure le plan d'une pratique narrative peut être influencé par la situation d'énonciation.

D'un point de vue méthodologique, les variations de l'organisation du texte sont étudiées à travers l'annotation du plan du texte²¹⁹ en fonction des procédés discursifs décrits dans *Marquer le plan du texte* (p. 147). Nous allons voir qu'en fonction de la situation dans laquelle se trouve l'orateur, un plan de texte plutôt qu'un autre est privilégié. La variation du plan du texte concerne son début et sa fin, c'est-à-dire, d'une part, les dialogues introductifs et conclusifs et, d'autre part, l'introduction. L'hypothèse permettant d'expliquer cette variation est que la production d'une introduction ou d'un dialogue introductif²²⁰ et conclusif²²¹ dépend de deux caractéristiques de situation de narration. La première caractéristique consiste à savoir si la *nabol* est produite dans son contexte de narration habituel, ou au contraire si elle est provoquée, c'est-à-dire sollicitée par le chercheur. La deuxième caractéristique est de savoir s'il s'agit de la première *nabol* racontée au cours de la situation de narration, ou bien d'une *nabol* racontée à la suite d'une autre. En combinant ces deux caractéristiques, quatre situations de narration différentes peuvent être distinguées pour expliquer les changements dans le plan des pratiques narratives :

1. première narration provoquée,
2. narration provoquée,
3. première narration en contexte,
4. narration en contexte.

S'il s'agit de la première *nabol* narrée durant une situation de narration provoquée, une introduction sera nécessaire. Toutefois, ça ne sera pas le cas s'il ne s'agit pas de la première *nabol*. Dans le cas d'une situation de narration non provoquée, les séquences dialogales introductives remplaceront les séquences d'introduction, que la *nabol* soit la première de la séance ou non. Le tableau 12 synthétise les hypothèses au sujet de la corrélation entre des caractéristiques de la situation d'énonciation et la production d'un plan de texte particulier.

219 Se référer à la section *Annoter le plan du texte*, p. 107 pour davantage de détails.

220 Voir la section *Les séquences introductives* du chapitre IV, p. 162 pour une description de ces séquences textuelles.

Afin de simplifier l'écriture l'introduction explicite est désignée dans ce chapitre par introduction alors que les introductions dialogales formelles sont désignés par dialogues introductifs.

221 Voir la section *Les séquences dialogales conclusives* du chapitre IV, p. 168 pour une description de cette séquence.

Tableau 12: Hypothèses de caractéristiques d'une situation d'énonciation expliquant l'organisation d'une nabol

Caractéristiques explicatives de la situation d'énonciation	Plan correspondant à la situation d'énonciation
Première narration d'une situation provoquée	Avec une introduction
Narration suivante d'une situation provoquée	Sans introduction
Première narration en situation habituelle	Avec une séquence dialogale introductive et conclusive
Narration suivante en situation habituelle	Avec une séquence dialogale introductive et conclusive

Ces deux séquences introductives (l'introduction ou le dialogue introductif) ont pour rôle de négocier le passage de la voix du locuteur à la voix du narrateur nisvai associée à *nabol* narrée. L'exemple 79 montre une introduction et une situation initiale durant lesquelles l'orateur met en place ce changement.

Transcription	Traduction	Plan	Sources
Ga vu moq ?	" C'est bon ?	introduction	T1.2013.1
Ok, na tog na kal stori avyni, visgyn nahre ari,	Ok, je veux raconter une histoire, aux enfants,	introduction	T1.2013.2
avyn dara sob roh qarmao,	avec qui nous sommes assis ici aujourd'hui,	introduction	T1.2013.3
bavryh nabrav ag.	sous cet arbre à pain.	introduction	T1.2013.4
Na tog na kal nabol avyni visgyn dari.	Je veux nous dire cette histoire."	introduction	T1.2013.5
Ga kadr a masta avyn ga roh.	Il y a un maitre qui est là. "	situation initiale	T1.2013.6

Exemple 79: Introduction du texte T1 d'Aven précisant le contexte de la nabol

Dans l'exemple ci-dessus, Aven commence par vérifier que l'enregistrement audio débute bien en **T1.2013.1.**, puis il clarifie son intention **T1.2013.2** : il veut raconter une histoire aux enfants. Il décrit ensuite la scène physique, **T1.2013.3** et **T1.2013.4**, " nous sommes assis [...] sous cet arbre à

pain. ", dans laquelle s'ancre la situation d'énonciation. Il termine l'introduction en **T1.2013.5** en précisant qu'il raconte pour toutes les personnes présentes, lui-même compris. Si les introductions du corpus ne sont pas aussi développées, elles contiennent en revanche l'annonce, par l'orateur, de son intention de raconter une *nabol* ou parfois de converser²²².

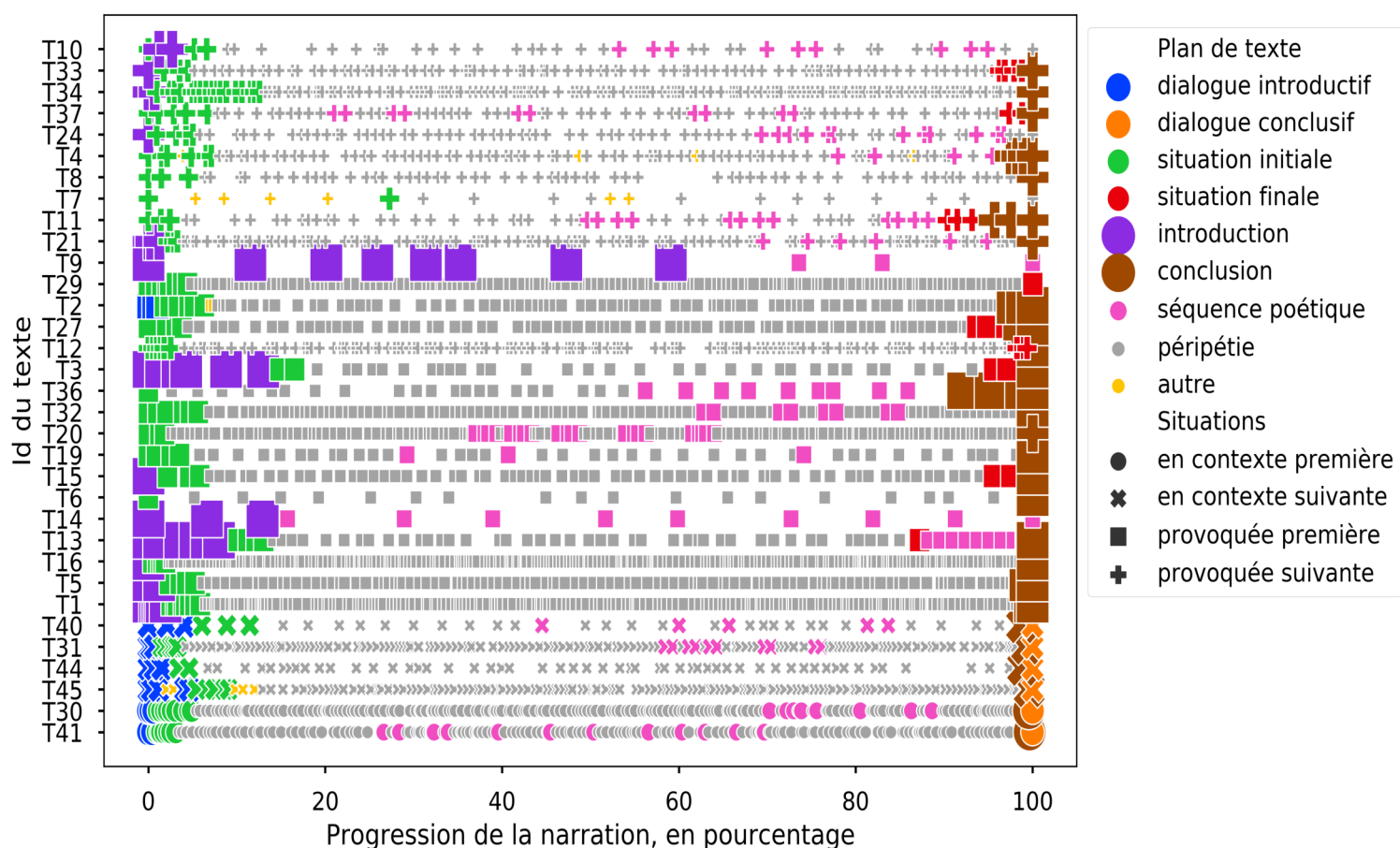


Illustration 25: Visualisation des unités d'intonation, caractérisées par leur appartenance à une section du plan de texte et de leur situation de narration, et réparties sur l'axe des abscisses selon leur position dans la narration, en pourcentage de la durée du texte.

L'illustration 25 représente le corpus des pratiques narratives nisvaies à travers les annotations des plans des textes. C'est un diagramme des occurrences des unités d'intonation qui, à travers ces unités, associe une annotation du plan du texte, la variable observée, aux caractéristiques de la

²²² Les deux concepts ne sont pas opposés par les locuteurs nisvaies, une *nabol* étant une forme de discussion. Cette différence ne marque pas cependant un genre discursif différent.

situation de narration, les variables explicatives. Chaque symbole du diagramme, cercle plein, croix en diagonale, carré ou croix verticale, représente une unité d'intonation. La forme du symbole représentant l'unité d'intonation indique les deux caractéristiques de la situation de narration : que la situation de narration ait été provoquée ou non et qu'il s'agisse de la première narration de la situation ou non. Le cercle plein représente une première narration d'une pratique en contexte, la croix en diagonale une narration suivante, le carré et la croix verticale représentent des narrations provoquées à la demande du chercheur, le carré pour une narration débutant la session alors que la croix verticale pour les autres narrations. Aux couleurs sont associées les informations liées au plan du texte : dialogue introductif, dialogue conclusif, situation initiale, situation finale, introduction, conclusion, séquence poétique et péripétie. Sur l'axe des ordonnées est indiqué l'identifiant du texte au sein du corpus. À chaque ligne du diagramme correspond un texte du corpus. L'axe des abscisses représente la position de l'unité d'intonation par rapport au texte considéré dans sa durée en pourcentage, le début du texte étant à 0 % et la fin à 100 %. La durée des textes étant convertie en pourcentage, la durée réelle n'est pas reflétée directement dans le graphique. Cependant, le rapport entre le nombre d'unités d'intonation et la durée d'un texte pouvant être représenté sous la forme d'une fonction linéaire croissante (voir illustration 12 p. 110), il est possible de déduire que plus le nombre de symboles par ligne est important, plus le texte est long.

Le graphique précédent nous aide à observer plusieurs points concernant les plans du corpus. L'observation des 33 pratiques narratives permet de dégager trois plans principaux :

Tableau 13: Analyse des plans des textes du corpus

	Plan 1	Plan 2	Plan 3
	introduction		dialogue introductif
	situation initiale	situation initiale	situation initiale
	péripéties	péripéties	péripéties
	séquences poétiques intercalées aux péripéties ou séquence poétique conclusive	séquences poétiques intercalées aux péripéties ou séquence poétique conclusive	séquences poétiques intercalées aux péripéties ²²³
	situation finale	situation finale	situation finale
	conclusion	conclusion	conclusion
			dialogue conclusif
Nombre de textes	11 <i>nabol</i>	13 <i>nabol</i>	7 <i>nabol</i>

Deux textes, le **T9** narré par le vieux Sumbles et le **T14** narré par l'adulte Kalbatik, disposent d'un plan qui se démarque des trois décrits précédemment. Ils ne possèdent ni péripéties ni conclusion, bien qu'ils aient une introduction. Ces textes sont des *nabwe* : " des chants ", plus spécifiquement, " des chants pour les enfants " : « nabwe s'nahe ari »²²⁴. Les *nabwe* sont les seuls textes du corpus dont la fin n'est pas explicitement marquée par une conclusion²²⁵. La consultation d'autres enregistrements de *nabwe* qui n'ont pas été annotés révèle que ces textes ne nécessitent pas de conclusion²²⁶ explicite qui soit portée par la voix de l'orateur.

223 Le fait qu'il n'y ait pas de séquence poétique conclusive lorsqu'il y a un dialogue introductif et conclusif n'apparaît pas, au regard du corpus, comme significatif. Il s'agit d'un aléa dû au choix des *nabol* narrées par les orateurs lors des veillées narratives.

224 La partie *nabwe* de ces textes pourrait être décomposée en plusieurs séquences marquant la progression du texte. Cependant, une telle analyse n'apporterait pas d'éléments supplémentaires au propos tenu.

225 Les autres *nabwe* qui ont été enregistrés, par exemple les chants du *Lebus*, interprétés par la vieille Limeten et chantés habituellement dans le cadre de l'initiation des jeunes filles, ou les chants du *Naluan*, interprétés par les vieux Bongmeme ou Bongalgal, ne contiennent pas non plus d'introduction ou de conclusion.

226 Une analyse des chants pourrait cependant montrer que la mélodie annonce, ou non, la fin du chant. La voix qui porterait l'annonce de la fin du chant ne serait cependant pas celle de l'orateur mais du narrateur chantant.

Les textes **T10**, **T21**, **T24** et **T33** contiennent une introduction alors qu'il ne s'agit pas de la première narration racontée durant la session. Ces textes appellent une description plus précise, car ils ne correspondent pas à l'hypothèse associée à cette section. Le texte **T21** de Filip débute ainsi par l'annonce de son intention de raconter une histoire et désigne ses personnages principaux. Limeten ne produit qu'une seule fois une introduction à ses pratiques narratives, elle débute sinon directement par la situation initiale de l'histoire. Seul le texte **T24** contient une courte introduction : l'annonce par l'oratrice qu'elle compte raconter à nouveau une *nabol* :

Exemple 80: Courte introduction par la vieille Limeten.

T24.2013.1

Na kal avyn mi.

"J'en raconte une nouvelle."

Il s'agit d'une introduction portée par la voix de l'orateur qui est située hors du temps de narration tout en étant intégrée à la pratique narrative. Cette séquence de courte durée marque la continuité de l'interprétation narrative de la parole et distingue les deux textes. L'introduction du texte **T10** par Sumbles est particulière en ce qu'il s'agit effectivement d'une veillée narrative, ma présence au sein de la communauté est encore nouvelle et mes compétences en *nisvai* et en *bichelamar* sont alors assez limitées. D'ailleurs, Sumbles commence la narration par la situation initiale, avant de s'autocorriger et de produire une introduction, révélant par là même un certain malaise avec la situation de narration.

T10	Traduction	Plan	Sources
Nren avyn ga roh.	"Une famille est là.	situation initiale	T10.T2011.1
Ahnao e,	Moi euh,	introduction	T10.T2011.2
na kal nstori avyn... avyn mitasi, na kal nasilvarin avyn mi.	je dis une histoire qui... à nouveau, je dis une discussion à nouveau."	introduction	T10.T2011.3
Nren avyn ga roh,	Une famille est là,	situation initiale	T10.T2011.4

Le texte **T33** de Salben contient également une introduction, alors qu'elle fait suite à une autre *nabol*. Salben y rappelle qu'il avait annoncé qu'il raconterait cette *nabol* en particulier :

Exemple 81: Introduction de la nabol T33 par Salben

T33.2015.1

Ga qan... nstori avyni, na kal na sishi, ga qan nyn.

"Elle est comme... cette histoire que j'ai dit que je raconterai, elle est comme ça."

Les introductions des textes **T10**, **T21**, **T24** et **T33** marquent une distinction entre les textes tout en prolongeant le contexte existant d'interprétation de la parole comme relevant de la pratique narrative. Ces introductions se distinguent de celles des textes provoqués qui débutent une situation de narration, car elles annoncent le début d'une *nabol* et créent un contexte à l'interprétation de la parole.

L'étude du corpus montre que l'introduction, cette séquence de narration portée par la voix de l'orateur et non pas celle d'un narrateur *nisvai*, n'est produite que lorsque la situation de narration est provoquée. Lorsque la narration est produite au sein de la situation à laquelle elle est associée, la narration comprend un dialogue introductif et conclusif, que ce soit la première narration de la situation ou bien une narration suivant une autre narration. L'introduction n'est réalisée qu'en situation de narration provoquée et particulièrement lorsqu'il s'agit de la première narration d'une session de narrations provoquées. La conclusion, annonce de la fin du temps de narration, est en revanche produite pour toutes les narrations. Lorsque la situation de narration est celle d'une veillée narrative, l'orateur ajoute à la suite de la conclusion un dialogue conclusif avec la formule « Kusve »²²⁷ qui est reprise par l'auditoire.

V.c L'influence de la classe d'âge dans la pratique de la nabol

Nous venons de voir que les *nabol* ne sont pas apprises par cœur et que les variations dans l'organisation du plan du texte résultent d'une situation d'énonciation particulière. Nous allons maintenant décrire des variations du contenu des *nabol*. Cette observation motive à postuler que les variations du contenu d'une *nabol* ne proviennent pas de la manière dont la *nabol* a été apprise. Si ce

²²⁷ Le procédé est décrit p. 168 dans la section *Les séquences dialogales conclusives*.

n'est pas l'apprentissage des *nabol* qui est différenciée en fonction de l'âge de l'auditoire, la variation de son contenu proviendrait de paramètres liés à la production de la narration. C'est dans cette optique que nous allons maintenant aborder le rôle de la classe d'âge de l'orateur sur le contenu d'une *nabol*. Il s'agit d'une caractéristique sociale de l'orateur, et donc liée à la production du texte. Lors de la description de la communauté nisvaie dans *l'Introduction générale*, nous avons vu que la classe d'âge n'est pas déterminée par le nombre d'années de la personne. La classe d'âge de l'orateur doit être interprétée comme une caractéristique sociale, un statut social de l'orateur au sein de la communauté nisvaie. Cette classe d'âge reflète en partie le rôle social attribué à la personne. Les catégories d'âge qui sont sollicitées pour mettre en valeur les variations dans les pratiques narratives nisvaies sont *nahre* : " enfant ", *nren* : " adulte " et *hevuh* : " vieux ". Ces classes, via leur explicitation en français pour faciliter la lecture, sont reprises ici afin de donner du sens aux variations observées au sein du corpus d'annotation.

Deux variations liées à la classe d'âge sont présentées au cours de cette section. La première concerne la forme phonologique associée au morphème de coordination nominale : la forme employée par l'orateur dépend de sa classe d'âge. La deuxième porte sur l'emploi des *nahsyn* : " noms propres " au sein des pratiques narratives. Comme nous le verrons, cet emploi est socialement significatif, car il contribue à marquer le statut social de l'orateur.

V.c.1 La coordination nominale : un marqueur de classe d'âge

Il existerait, selon les locuteurs nisvais mais aussi ceux parlant la langue voisine de Port-Sandwich, une langue spécifique aux enfants. Les enfants commenceraient par parler cette langue qui serait davantage qu'une simplification de la langue des adultes : elle posséderait un lexique et des morphèmes grammaticaux qui lui seraient propres. Si les locuteurs adultes ont donné des exemples de cette pratique²²⁸, sa réalisation par des enfants n'a pas été observée lors des différents séjours de recherche.

Comme nous allons le voir, l'observation des narrations produites par les enfants nisvais révèle que le morphème de coordination nominale est un marqueur de classe d'âge²²⁹. Ce morphème prend

228 Un locuteur de la langue de Port-Sandwich a ainsi donné l'exemple suivant : / [ga popo] signifiant " tu vas ", [ga] correspondant à la deuxième personne du singulier et [popo] au verbe aller.

229 La coordination entre deux noms consiste à mettre deux termes ou expressions sur un même plan syntaxique. Cette coordination est dite asyndétique lors qu'elle résulte de la simple juxtaposition et syndétique lorsqu'elle est réalisée par un morphème grammatical (Haspelmath, 2004). La coordination fait partie des sujets régulièrement abordés par les grammairiens des langues au Vanuatu (voir par exemple François, 2001, p. 260 et 651 ou Guérin, 2011, p. 315). et

une forme différente²³⁰ en fonction de la classe d'âge qui l'emploie. Le morphème de coordination nominale employé par les adultes est *druan* :

Exemple 82: Emploi du morphème de coordination nominale « *druan* » par l'adulte Aven

T16.t2013.2

Ga kadr napynevu avyn druan nren syn, ara tuv.

"Il y a une femme avec son mari, ils sont là."

Les enfants utilisent l'allomorphe *wuan* pour coordonner deux noms :

Exemple 83: Emploi de la coordination nominale « *wuan* » par l'enfant Epel

T15.2013.2-3

Ok, ga kadr nren ckai, tatag ckai wuan

"Ok, il y a une famille, un père avec"

pnevur ckai wuan nren syn

"une femme et son mari."²³¹

Les illustrations 26 et 27, respectivement pages 232 et 233, sont des diagrammes de dispersion des emplois à travers le corpus de la coordination nominale *druan* par les adultes et les vieux, et de son équivalent grammatical pour les enfants : *wuan*. Chaque point du diagramme représente une unité d'intonation. Le nombre d'occurrences de la coordination nominale au sein d'une unité d'intonation est indiqué par la taille du point représentant l'unité d'intonation : plus la taille du point est importante, plus l'unité d'intonation contient de noms propres. Le graphique suit ensuite les mêmes conventions en ce qui concerne les axes des abscisses et des ordonnées que celles indiquées pour le graphique 25, p. 225.

dont certains aspects, les constructions inclusives ou comitatives ont fait déjà l'objet d'une synthèse descriptive au niveau des langues océaniques (Bril, 2010).

230 Ce phénomène langagier est nommé allomorphie, une variation de la forme d'un même morphème conditionnée par le contexte. Les allomorphes sont les différentes formes que peut prendre le morphème.

231 Epel s'autocorrige lors de la deuxième unité d'intonation. Si lors de la première unité d'intonation, il définit la famille en commençant par son père, lorsqu'il se reprend, il commence par la mère.

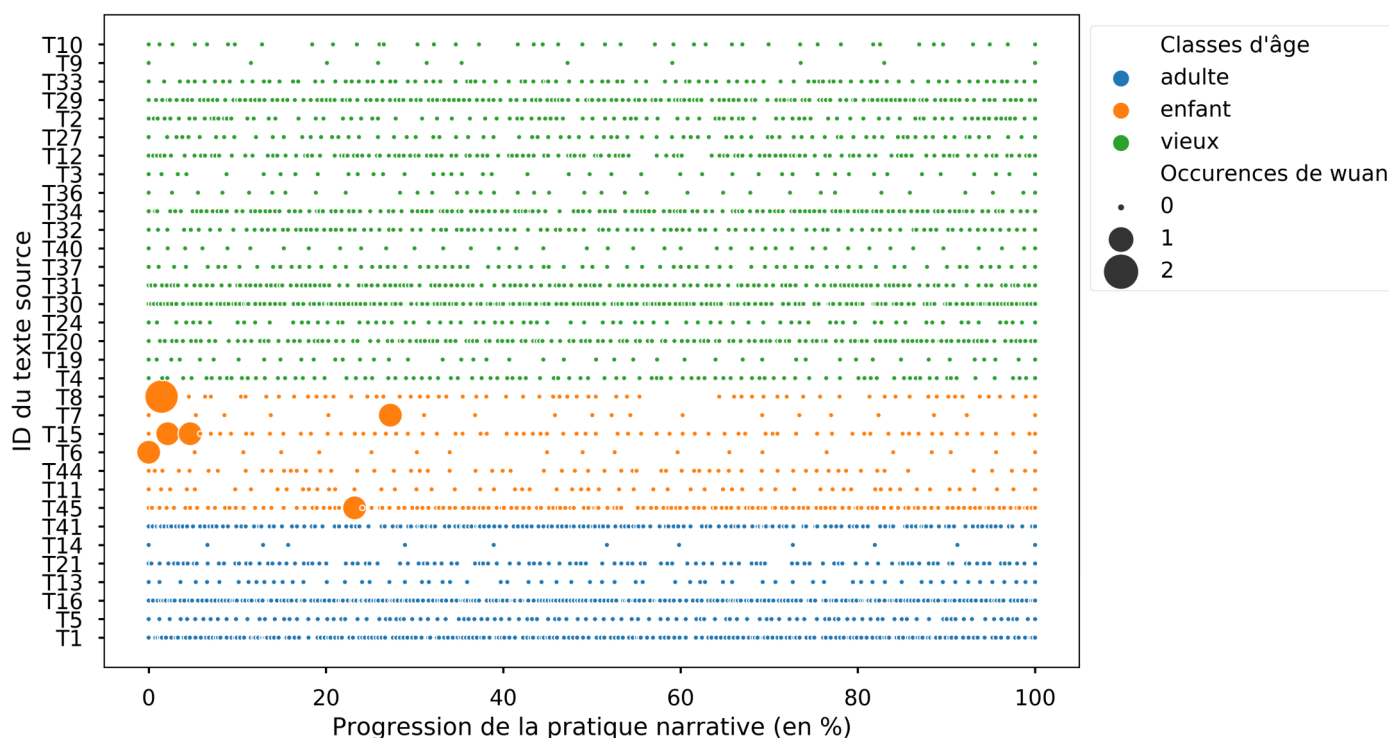


Illustration 26: Occurrences de la coordination nominale « wuan » en fonction de la classe d'âge

L'illustration 26 montre que seuls les enfants ont employé l'allomorphe « wuan » au sein du corpus. De son côté, l'illustration 27 montre que ce sont les adultes et les vieux qui emploient l'allomorphe *druan* :

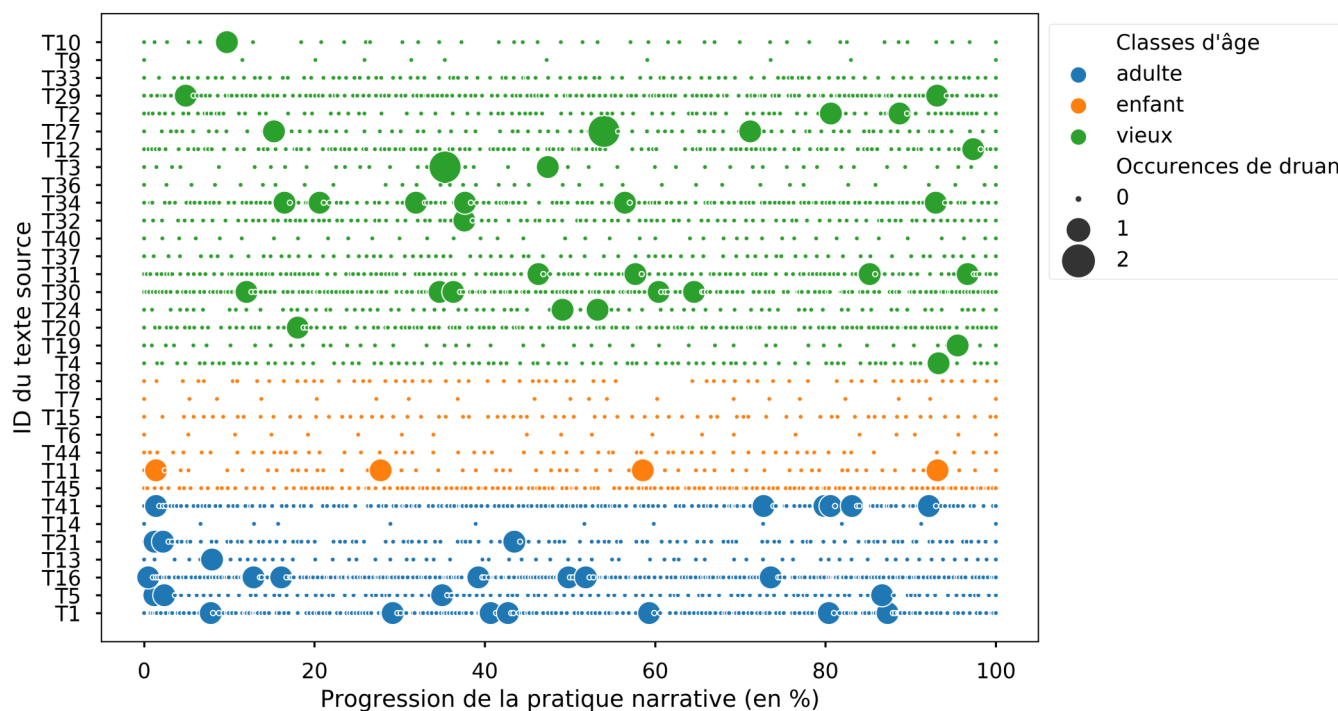


Illustration 27: Occurrences de la coordination nominale « druan » en fonction de la classe d'âge

L'observation de cette illustration révèle toutefois qu'une personne, Kati Gelu qui a été catégorisée comme enfant, utilise également la forme « druan » au sein des unités d'intonation T11.2011.2, 17, 34 et 55 :

Exemple 84: Coordination nominale avec « druan » par Kati Gelu

T11.2011.

55

Nanag s'nare nin druan tatag s'nare nin ara cubrah ara lu van aim.

"La mère de l'enfant avec le père de l'enfant se lèvent et rentrent vers la maison."

L'exemple précédent présente un des emplois de « druan » par Kati Gelu. Son statut en tant qu'enfant n'est cependant pas clair. Si Kati n'a pas fondé de famille, n'étant pas mariée, elle s'occupe du catéchisme des autres enfants des villages de Renivier et d'Asuk. Ce rôle, lié à l'éducation, est en principe associé aux adultes. C'est ce qui explique son emploi de la coordination nominale « druan », alors qu'elle est considérée comme une *nahre* : "enfant".

En ce qui concerne les autres textes, tous les autres enfants, lorsqu'ils coordonnent deux noms, emploient la forme *wuan* de la coordination nominale (voir l'illustration 26, p. 232). Les adultes n'emploient pas cette forme. Notons également que lors de la production de son texte **T44**, l'enfant Anici n'emploie pas de coordination nominale. Cette observation est révélatrice de la tendance générale des enfants à employer peu de coordinations, comparativement aux adultes.

Du point de vue de l'acquisition de la langue, la forme *wuan* pourrait s'entendre comme une adaptation phonologique résultant de la difficulté à prononcer [ʰdʰu.an]. Cette explication pose cependant problème car les locuteurs les plus âgés en nombre d'années de la classe des enfants, et dont nous pourrions nous attendre qu'ils maîtrisent la prononciation du *nisvai*, réalisent l'allomorphe [wuan]. Epel, dont la voix mue au moment de l'enregistrement, a plus de dix ans, mais n'est pas encore passé par le *Naluan*, la cérémonie d'initiation masculine. Au cours de la narration, il prononce à plusieurs reprises le phonème /ʰdʰ/ aux trois différentes positions syllabiques : en début de syllabe, avec les morphèmes « *drog* » : "chercher", « *dry* » : "coordination verbale" ou « *droiar* » : "sagoutier" (Cabalion, 1984) ; en inter-syllabique : « *madra* » : "1^{ère} personne exclusive du pluriel" ; et en fin de syllabe : « *kadr* » : "avoir". Son emploi de « *wuan* » ne résulte pas d'une difficulté articulatoire. John Daniel, l'enfant qui produit le texte T8, présente des caractéristiques similaires. Agé d'une dizaine d'années comme Epel, il emploie la coordination verbale « *dry* » (**T8.2013.25**) et réalise comme les adultes la deuxième personne du pluriel « *madru* » (**T8.2013.15**). En revanche, il emploie également l'allomorphe *wuan* de la coordination nominale.

Il est possible que *wuan* soit un allomorphe adapté de *druan* lors de l'acquisition de la langue par les enfants afin de faciliter sa prononciation. Toutefois, le fait que cette forme soit toujours employée par des enfants âgés d'une dizaine d'années, alors qu'ils sont capables de prononcer le phonème, montre qu'il ne s'agit pas uniquement d'une adaptation à une difficulté phonétique. L'emploi par les enfants de l'allomorphe *wuan* est une marque d'appartenance à la classe d'âge des enfants.

V.c.2 *Employer des noms propres, une pratique différenciée selon la classe d'âge*

Nous avons vu dans *Interdiction d'inventer : un rapport différencié aux nabol* (p. 134) que lorsqu'ils sont interrogés sur la création de nouvelles *nabol*, les locuteurs *nisvais* déclarent que raconter des événements imaginés relève du mensonge et est mauvais pour l'auditoire. Les locuteurs

nisvais présentent leurs *nabol* comme relevant d'une vérité historique. Les *nahsyn* : " noms propres ", ancrent les pratiques narratives dans ce régime de vérité. Ils peuvent être associés à des lieux ou à des êtres vivants, plantes, esprits ou personnes. Leur emploi n'est pas sujet à une interdiction explicite²³². En dehors des pratiques narratives, les enfants peuvent nommer les personnages des *nabol*, ce qu'ils font par exemple lorsqu'ils discutent des *nabol* afin de s'accorder sur celle à raconter. Quant aux noms des lieux, si les noms des villages sont connus des enfants nisvais, aucune information n'a été recueillie concernant les autres types de lieux.

Les *nahsyn* identifient des êtres vivants ou des lieux au sein d'une catégorie d'entités. L'exemple suivant montre comment un nom est catégorisé :

Exemple 85: Identification de noms communs comme nahsyn

T36.t2011.32

Nabwe nin, dram nin, nahsyn gai Navipah.

"Ce chant, cette igname, son nom c'est Navipar."

Cet exemple montre comment deux entités, le « nabwe » : " chant " et le « dram » : " igname ", sont associées à un *nahsyn* : « Navipar ». Si le *nahsyn* distingue au sein d'une catégorie, le verbe copule « vi » : " être " correspond à un processus catégoriel qui intègre une entité au sein d'une catégorie plus générique :

Exemple 86: Catégorisation d'un être avec le verbe « vi »

T4.2013.22

Ga vi nren qanili a dry vi napnevuh.

"Il est une personne puis devient une femme."

L'exemple 86 correspond à un être, indiqué simplement par le pronom personnel « Ga » qui se forme d'abord en tant que personne puis qui devient une femme. Cet exemple produit une première ontologie nisvaie des êtres humains : « napnevuh » : " femme " est une sorte de « nren » : " personne "²³³.

232 Dans le texte de loi (voir l'illustration 5 p. 44) que les habitants de Renivier ont rédigé et ont fait imprimer à l'école de Lamap, aucune mention de cette interdiction n'est faite.

233 Les occurrences du terme « nren » dans le corpus ont pu être traduites par " personne ", " couple " ou " adulte ". C'est le contexte qui permet de déterminer l'élément référencé par le terme nisvai et qui a motivé le choix du terme français à retenir. D'un point de vue ontologique, « nren » possède deux sens distincts. Il peut désigner une " personne mariée " ou simplement une " personne, un être humain ".

Exemple 87: Identification d'un être, qui a déjà été catégorisé au cours de la narration, à un « nahsyn »

T4.2013.81

ko kal hanao buni ? hanao bun nahsyq a Lindri Rohbiag.

" qui m'appelle moi ? c'est mon nom Lindri Rorbiang. "²³⁴

L'exemple 87 montre comment, au cours de la narration **T4**, le nom de la femme est annoncé. Il s'agit de la femme elle-même qui annonce son nom lors d'un dialogue intérieur.

V.c.2.1 Les *nahsyn* de personnes

L'étude du corpus montre que l'emploi des noms propres de personnes dans les pratiques narratives varie en fonction de la classe d'âge de l'orateur (diagramme 28).

234 « Lindri Rohbiang » signifie littéralement " celle du sang du taro ".

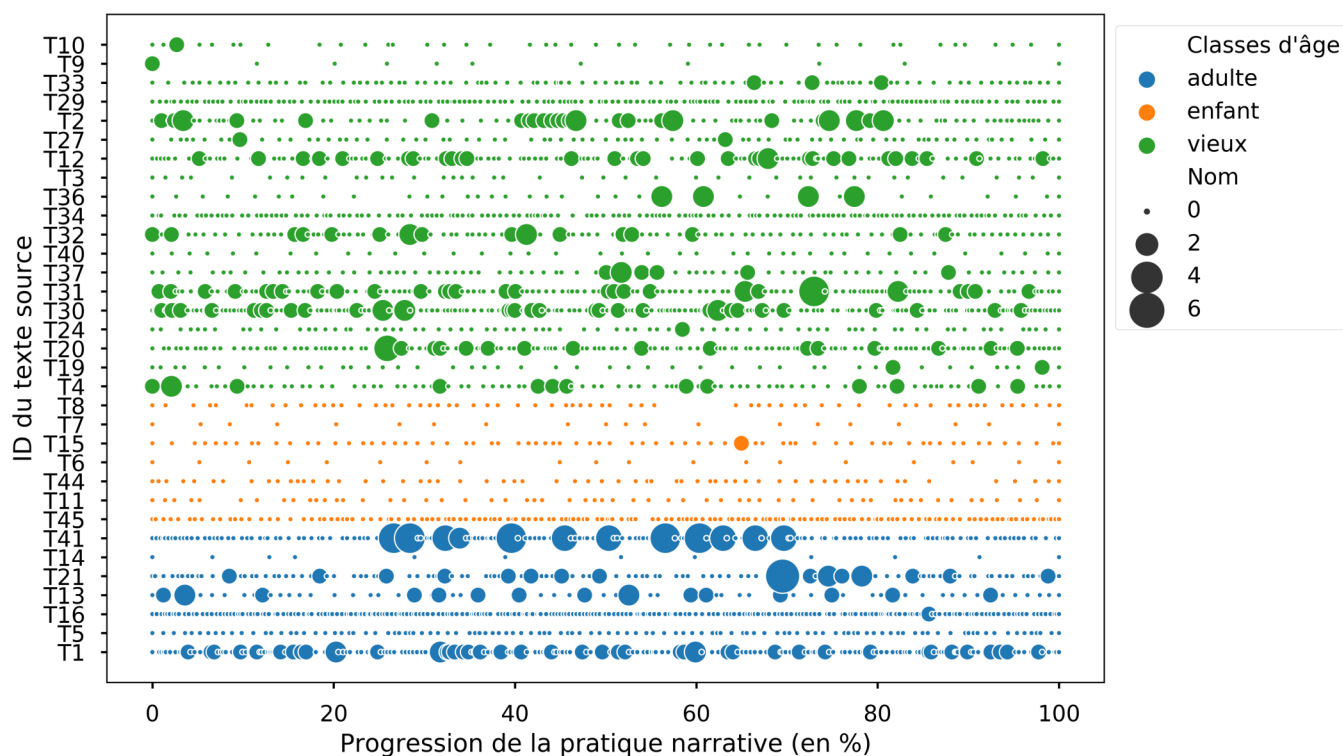


Illustration 28: Diagramme de dispersion des occurrences de noms propres de personnages dans le corpus selon l'âge de l'orateur

Il apparaît que les enfants n'emploient pas, à l'exception du texte **T15** d'Epel qui sera discuté plus loin, de noms propres de personnages. En revanche, aucune différence notable n'apparaît entre les emplois de noms propres par les adultes et par les vieux.

Les noms propres ne sont pas identifiés sur l'illustration, seule leur occurrence au fil du texte est mentionnée. L'étude des emplois des noms propres peut être affinée en analysant les différents noms propres de personnages employés au cours des narrations. Le tableau 14, ci-dessous, détaille l'emploi des noms propres en fonction du texte. Il montre que, lorsque des noms propres de personnes sont employés au cours d'une narration, si le nombre d'occurrences d'un nom propre peut être important, le nombre de noms propres différents au cours d'une narration est réduit. Cette diversité de noms employés au cours d'une narration est au maximum neuf. Le nombre d'occurrences de ces noms propres au cours d'un texte est de 2 à 45. Ce nombre est au moins égal, mais souvent plus important, que la diversité des noms propres. L'analyse des textes du corpus montre que, lorsque le nombre d'occurrences de noms est plus important que leur diversité, les

noms répétés au cours des narrations correspondent aux personnages principaux des récits. Ces noms sont alors réutilisés au fur et à mesure du déroulement de la narration. Les orateurs nisvais n'emploient que rarement une seule fois un nom propre au cours d'un texte. Ces cas ne sont pas anodins et appellent une description plus précise.

Textes	Nombre d'occurrences de noms propres	Nombres de noms propres différents	Noms
T1	45	1	Tamata
T2	25	8	Lituh Merpag, Bat, Batmaludr, Keskisvas, Livenbubhao, Subiahvlu, Vielahlah, Vigotgot
T4	9	2	Bat, Lidri Rohbiag
T9	2	2	Sumbles Raidin
T10	2	2	Sumbles Raidin
T12	38	6	Bat, Batmaludr, Keskisvas, Livenbubhao, Subiahvlu, Vielahlah
T13	12	4	Bogave, Libulah, Bongman Sumbles
T15	2	1	Vielahlah
T19	4	1	Nassiv
T20	21	5	Bat, Keskisvas, Subiahvlu, Vielahlah, Vigotgot
T24	2	2	Batretbao, Qawahmiel
T27	3	2	Bali, Balvrahu
T30	39	3	Bat, Lihari, Vielahlah
T31	38	9	Bat, Batmaludr, Keskisvas, Litur Hodrom, Litur Mehpag, Livenbubhao, Subiahvlu, Vielahlah, Vigotgot
T32	24	8	Bat, Batmaludr, Bemhav, Keskisvas, Livenbubhao, Subiahvlu, Vielahlah, Vigotgot
T33	4	1	Hevur Hbaci
T36	5	1	Vipah
T37	6	4	Bat, Keskisvas, Subiahvlu, Vielahlah, Vigotgot, Nmasur
T41	12	1	Tuqlaher

Tableau 14: Liste des noms de personnages en fonction des textes où ils apparaissent.

Parmi les pratiques narratives des adultes et des vieux, seuls les textes, **T3**, **T9**, **T10** et **T29**, ne contiennent pas de noms de personnages. Comme nous le verrons par la suite cependant, si les narrations **T3** et **T29** ne sont pas associées à des noms de personnes, elles sont en revanche associées à des noms de lieu. Les pratiques **T9** et **T10**, narrées par Sumbles Raidin, sont

particulières en ce que les noms employés au début des textes correspondent au nom de l'orateur et non pas à des personnages liés à la narration. S'agissant des premiers enregistrements réalisés, l'orateur a ressenti la nécessité de se présenter lors de l'introduction du récit. Le prêtre Bongman Sumbles, dans le texte **T13**, se présente également pour la même raison en début de texte²³⁵. Si, pour les textes **T9** et **T10**, il s'agit des seuls noms présents au cours de la narration, le texte **T13** contient également les noms des protagonistes.

Un autre groupe de pratiques narratives émerge : celui où les noms de personnages n'apparaissent pas au début du texte, mais au cours de celui-ci ou vers sa fin. Ce groupe est constitué des textes **T19**, **T36** et **T37**. Les noms employés au cours de ces textes sont des noms de plantes. La méconnaissance du nom de la plante participe à l'intrigue et avec la compréhension du nom arrive sa résolution. Les plantes de ces textes sont animées, elles chantent, voire, pour l'une d'entre elles, dévore des êtres humains. Le texte **T37** rentre également dans ce schéma, mais avec une différence : les noms des frères doigts de la main figurent également dans la liste des noms propres de l'histoire.

Parmi les textes ayant un nom propre de personnage ne correspondant pas aux cas décrits précédemment, c'est-à-dire ayant un personnage introduit lors de la situation initiale ou dont le nom est l'enjeu de l'intrigue, il ne reste alors que le texte **T15** narré par l'enfant Epel. Ce texte étant une exception au constat du non-emploi par les enfants de noms propres durant les *nabol*, une description approfondie est nécessaire afin de comprendre ce cas particulier. Lors de la transcription et de la traduction avec l'aide du vieux Luan des textes **T15** et **T29** du vieux Salben, Luan a identifié les deux textes comme étant la même *nabol*. Du point de vue du contenu narratif, le texte **T15** contient un nombre important d'éléments similaires au texte **T29** :

- Les personnages principaux de la *nabol* : un fils, un père, une anguille, un vieux et une vieille.
- Des éléments de l'intrigue : un arc fabriqué par le père à la demande du fils, le fils qui perd une flèche à cause d'une anguille, le père qui part plonger dans un trou d'eau pour récupérer une flèche et qui émerge dans un autre lieu, le vieux qui apprend au père à dormir et lui donne des objets.

235 Notons aussi que les orateurs des textes **T9** et **T13** se sont présentés en donnant leur nom suivi du nom de leur père.

Le vieux Salben, lorsqu'il produit le texte **T29**, ne nomme pas les personnages de la narration alors que durant la narration **T15** de l'enfant Epel, l'auditoire découvre au milieu du texte que le garçon du père, personnage central depuis le début, se nomme « Vielahlah ». Son nom n'avait pas été donné lorsque le personnage est introduit dans la narration alors que dans les autres textes du corpus, les noms des personnages principaux sont annoncés dès le début de la narration.

Une exception à ce cas est possible lorsque le nom est l'objet d'une intrigue. Cette caractérisation du personnage ne correspond pas aux autres emplois de noms de personnages par les différents orateurs du corpus. L'emploi du nom « Vielahlah » par Epel, lors du texte **T15**, apparaît comme une erreur. Epel connaissant l'importance de cette *nabol*, une *istri* associée à ses ancêtres, a essayé de la narrer en suivant les règles implicites du régime de vérité nisvai : inclure dans la pratique le nom d'un personnage. Cependant, la comparaison avec la même *nabol* produite par le vieux Salben, narrée alors que d'autres vieux écoutaient, conduit à penser que les noms des personnages ne sont pas centraux dans cette *nabol*.

Si les *nahsyn* de personnages qui apparaissent durant la situation initiale sont ceux des personnages principaux, d'autres *nahsyn* apparaissent au fur et à mesure de la progression du texte. Certains noms propres correspondent à des personnages secondaires à l'intrigue et sont présentés au milieu voire à la fin de la narration. Ainsi, les trois noms : « Batmaludr », le mari de l'ogresse Livenbumbrao et « Lituh Merpag » et « Litur Hodrom » : leurs deux enfants aux yeux abîmés, sont des hapax lorsqu'ils sont observés à l'échelle des textes **T2** ou **T31** durant lesquels ils n'apparaissent qu'une seule fois. Ces noms ne sont introduits qu'au milieu ou à la fin des textes où ils apparaissent comme personnages secondaires : ils ne sont pas au cœur de l'intrigue et de son dénouement.

L'emploi par les adultes et les vieux de noms propres de personnages, et leur non emploi par les enfants, ne peuvent être expliqués par une différence de compétence en nisvai. Lors de discussions ou de veillées narratives avec les enfants, ces derniers peuvent nommer les personnages lorsqu'ils souhaitent demander aux adultes ou aux vieux une narration particulière. Les enfants sont tout à fait capables de prononcer ces noms puisqu'ils peuvent demander une *nabol* à travers les noms des personnages y figurant, comme nous l'avons vu lors de la description de *La veillée* (p. 120).



Illustration 29: Un groupe d'enfants de Renivier venu discuter et narrer des *nabol*, février 2014, à Renivier.

Cependant, nous avons vu dans *Les noms propres : ancrer dans la véridiction les nabol* (p. 135) que les noms propres de personnages participent au régime de vérité *nisvai* et permettent aux *nabol* de jouer un rôle social. Ce rôle est si important que, lors des séances de transcription des *nabol*, un locuteur adulte a refusé de nous aider à la transcription d'un texte car l'orateur, un adulte, n'avait pas nommé les protagonistes. Le locuteur avait alors qualifié la narration de « *sitsit* » : " merde " et a demandé que nous ne travaillions plus sur le texte en question. Le non-emploi presque systématique des noms de personnages au cours d'une narration par les enfants *nisvais* met en valeur la différence de statut social avec les adultes ou les vieux. Les enfants, en écartant leur pratique narrative du régime de vérité, produisent un texte sans implication sociale.

L'anecdote suivante vient appuyer cette hypothèse. En février 2014, un groupe de six enfants est venu me voir travailler dans la maison où je résidais (voir l'illustration 29). La discussion qui a suivi portait sur la pratique des *nabol* à l'école. Les enfants ont alors proposé d'en raconter. Ils ont commencé par affirmer à tour de rôle, avec fierté, que leur professeur en narrer souvent. L'un d'eux a ensuite demandé à un autre enfant de commencer à narrer. La *nabol* portait sur un groupe de rats qui travaillait et qui ont souhaité boire de l'eau. Ils sont alors partis en puiser. La jeune oratrice a introduit à ce moment le nom d'une personne : « Dimitri ». Elle s'est fait reprendre par un autre enfant du groupe qui l'a corrigée en proposant « nahemac » : " esprit " à la place. Elle a repris la narration en employant ce terme au lieu du nom propre.

Cette narration montre à nouveau que ces enfants peuvent connaître les noms des personnages associés aux *nabol*. Le point qui apparaît est l'interdit que manifeste l'enfant qui corrige l'oratrice lorsqu'elle nomme « Dimitri ». Ce faisant, l'oratrice lorsqu'elle emploie le nom du *nahemac*, l'enfant montre qu'il a intégré cet interdit et demande aux autres enfants de le respecter.

V.c.2.2 Les *nahsyn* de lieux

L'emploi des *nahsyn* de lieux insère la narration dans le régime de vérité des *nabol*. Ces noms permettent de situer le déroulement des événements narrés. Comme nous le verrons au cours de cette section, leur emploi lieux varie en fonction de la classe d'âge de l'orateur.

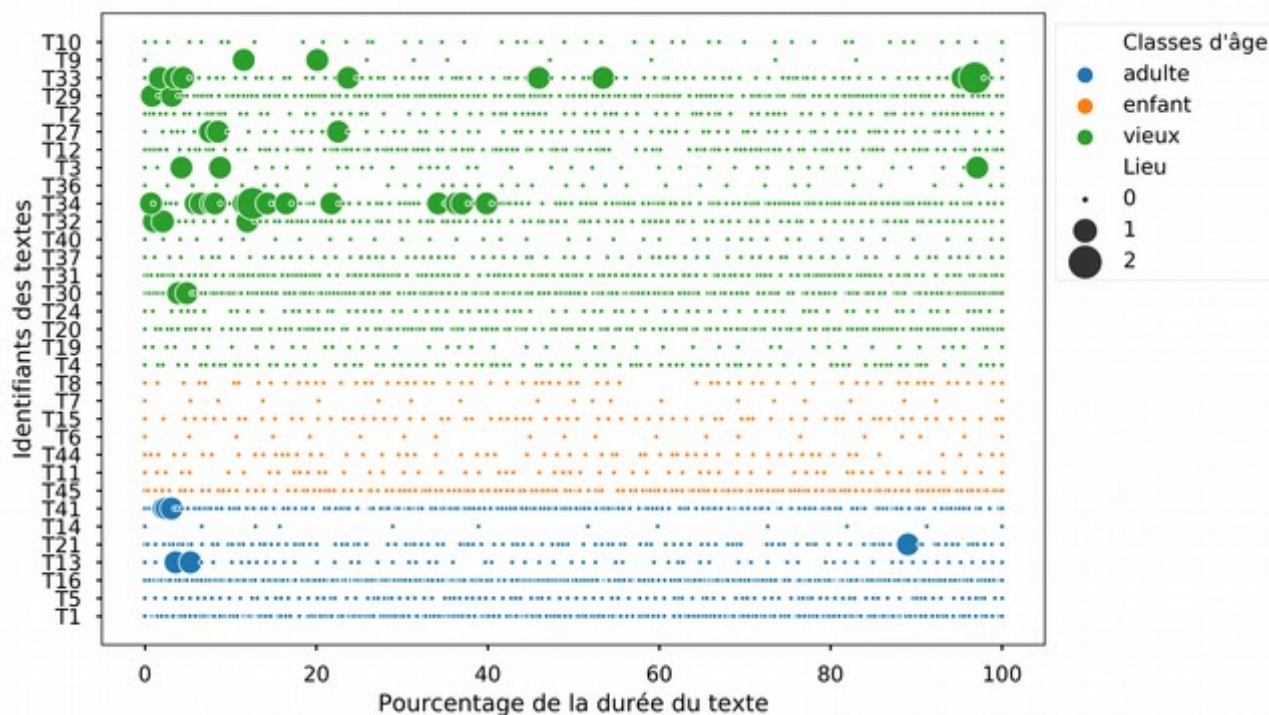


Illustration 30: Diagramme de dispersion des noms propres de lieux dans le corpus en fonction de l'âge de l'orateur

En premier lieu, il est nécessaire de mieux cerner à quoi correspondent les noms de lieux dans le corpus. La consultation de la liste des lieux auxquels un *nahsyn* a été attribué au cours d'une narration (voir le tableau 21 en annexe) fait apparaître que ces noms sont constitués pour moitié de noms de village. Il y a également des noms associés à des territoires, comme « Malakula », « Lymav » ou « Lymas » ou des noms de rivières, comme « Matlevus » ou « Matlelab », et enfin un nom de grotte : « Laslurur »²³⁶.

Trois observations sur les emplois de noms de lieux au sein du corpus sont réalisables à l'aide de la consultation de l'illustration 30. La comparaison entre l'illustration 28 et l'illustration 30 permet une première observation d'ordre quantitative. Le nombre de noms de lieux est moins

²³⁶ *Laslurlur* a été décrit comme étant un *nhasmac*, littéralement *nhas* : " mer " et *mac* : " mort ". Le lieu est également appelé *deds* en bichelamar. Les *nhasmac* sont des grottes que les habitants disent d'origine volcanique et reliées à la mer. Ces grottes sont parfois situées à plusieurs kilomètres au sein des terres et les habitants affirment que des poissons de mer peuvent être aperçus dedans. Ces lieux étaient tabous et associés à des esprits, avant que la conversion à une religion chrétienne ne motive les prêtres à tuer ces esprits.

important que le nombre de noms de personnages. Si les noms de personnages parsèment les narrations *nisvaies*, les noms de lieux sont plus épars. D'un point de vue narratif, cette différence s'explique par la récurrence des noms des personnages principaux au cours des textes alors que les noms de lieux ne sont employés que de manière ponctuelle.

La deuxième observation se rapporte à la position de ces noms de lieux au sein du texte narratif. Lorsque des noms de lieux sont employés, les trois quarts sont réalisés lors de la situation initiale, en début de *nabol*. Le quart restant étant partagé presque équitablement entre des emplois au cours de la narration et des emplois à sa fin. Pour la majorité des textes, lorsque les noms des lieux ne sont pas employés au cours de la narration mais uniquement à son début ou à sa fin, les lieux ne jouent pas un rôle dans le déroulement des événements. Dans ces narrations, les noms des lieux ne sont pas nécessaires au fonctionnement de l'intrigue. Quand les lieux sont nommés, les événements racontés ne sont pas situés directement vis-à-vis de ces lieux. Leur suppression des séquences introductives ou de la situation initiale ne pose pas de problème de cohérence à l'interprétation des événements narrés. Les lieux ne sont pas décrits au cours de la pratique narrative et aucun élément associé à ces lieux ne rentre dans la composition des événements narrés.

Deux textes viennent nuancer cette observation, les textes **T33** du vieux Salben et **T34** de la vieille Rosi. Les noms de lieux de ces narrations sont particuliers en ce qu'ils sont intégrés aux événements narrés, contrairement aux occurrences des noms de lieux des autres textes. Les personnages des narrations **T33** et **T34** se rendent dans les lieux évoqués. Dans le texte **T33**, « Hevuh h'Baci »²³⁷ va à la rencontre des gens du village de Bumbran pour piéger un mauvais esprit. Dans le texte **T34**, les événements narrés se déroulent au sein du village de Liror. Les personnages principaux, une mère, sa fille cadette et un « *nakenbi* »²³⁸, se rendent au village afin de visiter la fille aînée. Une fois rendue dans ce village, la fille aînée, aidée par des esprits, tente de les tuer.

La troisième observation porte sur le rôle de la classe d'âge de l'orateur dans l'emploi des noms de lieux. Le premier constat, similaire au constat sur les noms de personnages, est qu'aucun nom propre de lieu n'a été prononcé par un enfant. Si les enfants situent le déroulement des événements narrés au sein d'espaces définis (auprès d'un arbre, sur une colline, dans un village, dans une rivière), ces espaces ne sont cependant jamais identifiés par un nom propre.

Il existe une différence également dans l'emploi des noms de lieu par les adultes et par les vieux que l'illustration 30 ne permet pas de montrer. Les noms de lieux employés par les adultes

²³⁷ Le nom de ce personnage peut être traduit littéralement par : " Vieux de la Lune "

²³⁸ Le *nakenbi* est un être de petite taille, aux ongles tranchants, qui revient dans plusieurs narrations. Il est présenté comme un être bienveillant et aide les personnages des narrations.

n'ont pas le même rôle narratif que les lieux nommés par les vieux. Ainsi, lorsqu'au cours du texte **T41**, Kalbatik emploie le nom de son village, « Bwenahai », lieu où le texte est enregistré, et de « Lymas », un ancien territoire associé à certains membres de la communauté nisvaie, ce n'est pas pour situer le déroulement de l'histoire mais pour effectuer un parallèle descriptif entre le lieu où se déroulent les événements narrés et des lieux connus par le chercheur. Le nom de lieu du texte **T21** de Filip de Levetbao répond à la même intention descriptive. Lorsque Filip nomme le village de « Barbaruh », le nom nisvai du village de Blaksand, il l'emploie à titre de comparaison descriptive afin de permettre à l'auditoire de mieux visualiser la scène où se déroulent les événements. Le cas du texte **T13** narré par le prêtre presbytérien Bongman est particulier en ce qu'il s'agit de l'un des premiers textes enregistrés. Bongman ressent alors la nécessité de se présenter, à la manière d'une interview, et nomme le nom du village, « Renivier », où il habite.

Un deuxième aspect de l'emploi des noms de lieux peut être questionné : celui de son rapport au genre discursif *istri* (voir *Narrer est une forme de discussion*, p. 127 pour une description des genres discursifs nisvais). Considérer le rapport entre l'usage des noms propres aux genres narratifs nommés n'est pas évident, car lorsqu'une narration est produite, l'orateur ne lui assigne pas un genre discursif. De même, le genre discursif *istri* n'est pas identifiable à travers des procédés discursifs particuliers. Il en résulte une difficulté à assigner de manière systématique un genre discursif nisvai à une narration. Deux narrations cependant ont été catégorisées comme *istri*, à posteriori, par les locuteurs nisvais : le texte **T27** de Dalé et le texte **T29** du vieux Salben. La liste des protagonistes de la narration, personnages et objets liés à l'intrigue, et les événements narrés dans le texte **T29** sont suffisamment similaires de ceux narrés par Epel dans le texte **T15** pour identifier les deux textes comme étant des manifestations de la même *nabol*. Il est possible que l'usage des noms de lieux, s'il n'est pas restreint, soit associé au genre discursif *istri*. Afin qu'une *nabol* soit reconnue comme étant une *istri*, la présence de noms de lieux est un prérequis. Dans ce cas, la *nabol* d'Epel ne serait pas une *istri* non pas de par son contenu narratif, identique à celui du texte **T29** du vieux Salben, mais en raison de la classe d'âge d'Epel : enfant. En l'état, le corpus actuel de *nabol* et l'ethnographie des pratiques narratives nisvaies ne permettent pas encore de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse selon laquelle le genre discursif d'un texte dépend de la classe d'âge de l'orateur.

Nous avons vu, lors de l'introduction générale, la réinterprétation du conte *Barbe Bleue* par un locuteur adulte nisvai, nommé Filip. Lors de cette narration, Filip n'a pas produit de nom de personne, mais uniquement des noms de lieux. Pourtant, nous venons d'écrire que c'était l'inverse

qui devait se produisait pour un orateur adulte : il aurait dû produire des noms de personnages mais pas de noms de lieu. Si les événements relatés dans la *nabol* de Filip sont clairement localisés, ils ne se déroulent pas dans l'île Malekula mais sur l'île d'Efate, près de la capitale Port-Vila. Ces lieux associés aux événements narrés ne sont pas l'objet d'enjeux locaux. Les personnes présentes dans la narration sont associées à des groupes sociaux lointains : Efate, Haedawe, un Australien, une fille d'Atchin, une fille de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Cette narration n'a pas à répondre aux contraintes du régime de vérité habituel des *nabol*, car les événements relatés ne sont pas sujets à des enjeux locaux liés au lignage ou aux questions foncières.

V.d Conclusion

Le propos de ce chapitre était de montrer dans un premier temps que les *nabol* sont des pratiques narratives organisées au moment de leur énonciation. Cette étape était nécessaire afin de s'assurer que la pratique narrative n'était pas apprise par cœur. La comparaison de textes appris par cœur, de leur contenu morphologique ou de leur organisation, en aurait été que plus difficile²³⁹. La première section compare donc des pratiques narratives individuelles entre elles à l'échelle du texte. Les comparaisons à l'échelle de la pratique individuelle reposent sur l'identification, par les locuteurs, de pratiques comme étant issues de mêmes *nabol*. Ces comparaisons nous ont permis, dans un premier temps, d'identifier des éléments identiques entre les pratiques. Seuls quelques éléments sont identiques ou similaires et sont appris par cœur par les locuteurs nisvais. Ces éléments, qui peuvent être sollicités pour identifier une *nabol*, sont les protagonistes, personnages ou êtres importants, la séquence poétique et, dans une certaine mesure, un résumé des événements narrés. Ces similarités entre les pratiques narratives provenant d'une même *nabol* permettent de voir que le texte est organisé lors de la situation de narration à partir d'un fond de représentations narratives.

Dans un second temps, nous avons identifié des variations textuelles qui permettent d'établir que le texte n'est pas appris dans son intégralité. Ces variations portent sur plusieurs niveaux d'analyse du texte. Tout d'abord l'étude de pratiques narratives d'une même *nabol* montre que, mis à part les séquences poétiques, ces *nabol* ne sont pas apprises par cœur. Le plan des narrations d'une même *nabol* est occasionnel, il change d'une pratique à l'autre, que ce soit au niveau de son

²³⁹ L'étude aurait alors dû reposer sur les erreurs des orateurs et voir si ces erreurs répondaient à des caractéristiques sociales ou énonciatives. Ce type d'analyse nécessite un corpus bien plus important que celui réalisable pour une langue orale non-documentée.

organisation ou bien du nombre de ses péripéties et de ses séquences poétiques. Puis, la comparaison entre deux narrations d'une même *nabol* produites par des orateurs différents montre que, même si ces pratiques pourraient apparaître quantitativement similaires, de nombreuses variations qualitatives les distinguent. Que ce soient au niveau des valeurs ou des émotions transmises par les narrations, des points de vue adoptés par les orateurs ou encore de la réalisation des séquences poétiques, les variations observées révèlent que les orateurs n'ont ni les mêmes compétences linguistiques, ni les mêmes motivations. Enfin, lorsque les unités d'intonation sont comparées, leur contenu lexical et morphologique varie dans de telles proportions qu'il est difficilement évaluable.

Les sections deux et trois portent un regard plus général sur le corpus. Elles comparent les pratiques à l'échelle du corpus annoté dans son ensemble. Les variations observées dans ces sections sont associées à deux cadres théoriques explicatifs. Le premier sollicité est celui de la linguistique énonciative à travers l'utilisation d'une caractéristique de la situation de narration pour expliquer les variations. Le deuxième cadre explicatif est celui de l'ethnolinguistique, avec l'utilisation d'une caractéristique sociale pour expliquer des variations dans le contenu des *nabol*.

Le propos de la deuxième section était de mettre en valeur le rôle de la situation d'énonciation sur le plan d'une pratique narrative. Nous avons vu que l'organisation d'une *nabol* variait en fonction des caractéristiques de la situation d'énonciation. Le plan dépend, dans une certaine mesure, de la situation au sein de laquelle la *nabol* est produite. Lorsque la situation de narration est une veillée, l'orateur commence et conclut la pratique narrative par une séquence dialogale avec l'auditoire. Lorsque la pratique narrative est provoquée, l'orateur pourra produire une introduction afin de créer un contexte à la *nabol*, en particulier lorsqu'il s'agit de la première *nabol* d'une série. Dans le cas d'une veillée narrative, le fait que la narration soit la première ou non n'influe pas sur la production d'une séquence dialogale puis d'une conclusive. La pratique de la *nabol*, qu'elle soit provoquée ou non, répond à un plan en partie conventionnel : chaque narration contient une situation initiale, des péripéties et une conclusion. En revanche, les séquences dialogales introductives et conclusives sont produites en fonction de la situation d'énonciation. Dans tous les cas, l'organisation des péripéties est occasionnelle, quelle que soit la situation.

Enfin, nous avons terminé par l'étude du rôle de la classe d'âge de l'orateur dans la production d'une *nabol*. Cette dernière étape montre que la pratique narrative est marquée socialement en fonction du locuteur qui prend la parole. Nous avons commencé par voir qu'il y a un morphème, la

coordination nominale, qui distinguait les narrations des enfants de celles des adultes et des vieux. Cette distinction morphologique montre que la parole nisvaie est marquée socialement. Ensuite, nous avons étudié les emplois des *nahsyn*, les noms propres, en fonction de la classe d'âge de l'orateur. Comme nous l'avons vu lors du chapitre sur les genres discursifs, les *nahsyn* dans les pratiques narratives jouent un rôle au niveau foncier en situant les déroulements des événements narrés, et au niveau social, à travers l'association que les locuteurs opèrent entre un personnage et un lignage. L'observation des occurrences des *nahsyn* au sein du corpus révèle que les enfants ne les emploient pas, que ce soit pour désigner les personnages ou les lieux. Si les adultes et les vieux nisvais emploient tous deux les noms des personnages sans qu'aucune distinction n'ait pu être établie, l'étude des occurrences de *nahsyn* de lieux par les adultes et les vieux montre que leurs emplois répondent à des enjeux narratifs différents. Alors qu'il arrive à des adultes d'employer des noms de lieux, ces noms de lieux n'ont été utilisés qu'afin de réaliser des comparaisons descriptives avec des lieux connus de l'auditoire. Il y a une exception cependant, comme le montre la narration de *Barbe bleue* dans l'introduction générale par l'adulte Filip de Levetbao. Cette exception concerne les *nabol* se déroulant dans des lieux lointains, qui ne sont vraisemblablement pas soumis aux mêmes enjeux sociaux. Les vieux ont, eux, utilisé les noms de lieux afin de situer le déroulement des événements narrés. Ces noms sont d'ailleurs situés majoritairement au début et à la fin des narrations. Ils peuvent être toutefois répétés au cours de la narration lorsque les personnages interagissent avec les lieux. Ces variations en fonction de la classe d'âge sont révélatrices de l'insertion, ou non, de la parole de l'orateur au sein du régime de vérité de la communauté nisvaie. Que les enfants nisvais ne nomment les personnages ou les lieux associés aux *nabol* montre qu'ils ne participent pas aux enjeux sociaux associés aux *nabol*. Si les adultes reconnaissent ces enjeux sociaux, seuls les vieux ancrent concrètement les narrations dans des lieux. C'est le fait d'ancrer les narrations dans un lieu qui permet de relier un lignage, à travers un personnage, à un lieu. La classe d'âge de l'orateur joue un rôle essentiel dans l'interprétation de la *nabol*.

Chapitre VI Des ressources langagières à partir des annotations des *nabol*

Le présent chapitre porte sur la production de ressources langagières sur le nisvai. Nous allons montrer que le traitement des annotations et la création de ressources langagières ne sont pas des processus indépendants de l'étude de pratiques narratives. Si nous avons déjà vu que la constitution de ressources langagières motivait la coopération avec la communauté nisvaie²⁴⁰, nous allons maintenant voir que ces ressources participent également à l'analyse linguistique des données et permettent de communiquer les résultats de la recherche.

Depuis toujours, la création de ressources langagières répond à des besoins pratiques (Gala, 2013). Nous allons voir que, dans notre cas, elles répondent aux attentes issues de la coopération avec la communauté locale ou à celles de « fiabilité » des analyses (Bird et Simons, 2003, p. 563²⁴¹ ; Thieberger, 2011) et de communication des résultats provenant de la communauté scientifique, car :

- 1) elles fournissent une représentation des analyses linguistiques mettant en évidence leur cohérence ou non,
- 2) elles répondent à la demande locale.

Un dictionnaire « classique »²⁴² n'aurait pas répondu à la première attente, car il ne représente pas les analyses linguistiques qui ont été réalisées pour étudier les narrations nisvaies. De plus, l'intérêt local pour un dictionnaire nisvai-français n'a pas été manifeste, alors que les locuteurs nisvais ont demandé qu'un travail soit effectué sur les *nabol*.

La forme et le format des ressources ont été pensés en fonction de leurs destinataires. Quatre ressources ont ainsi été produites : deux ressources papier, un recueil de textes bilingues et un lexique, et deux ressources en ligne, une interface de consultation des annotations et une interface de lecture-écoute des textes. Les ressources papier sont à destination de la communauté nisvaie alors que les ressources en ligne s'adressent d'abord au chercheur, à la communauté scientifique et à la communication des résultats de la recherche.

240 Voir chapitre II *L'annotation des nabol*, p. 87.

241 Il s'agit d'une traduction du terme « accountability » proposé par Bird et Simons (2003) pour décrire les enjeux autour de l'interopérabilité du contenu d'une description linguistique.

242 Nous avons vu dans le chapitre I, section *La documentation des langues orales*, p. 54, que c'est l'objectif le plus courant associé aux projets de documentation d'une langue orale.

La communauté nisvaie joue un double rôle structurant dans la production des ressources. Tout d'abord au niveau du contenu, la transcription et de la traduction des pratiques narratives, ont été élaborées pour leur être pertinentes. Comme nous l'avons vu précédemment²⁴³, la traduction française a été réalisée avec ces locuteurs comme cibles et les conventions de transcription du nisvai ont été conçues pour être utilisables sur les périphériques de saisie qu'utilisent les locuteurs nisvais. Ensuite, au niveau de la structuration du contenu, les unités qui ont été employées, le texte et l'unité d'intonation, sont des unités que les locuteurs nisvais sollicitent pour narrer. Le texte du point de vue nisvai, c'est la *nabol*, la pratique narrative nisvaie. Comme nous l'avons vu lors de l'étude des procédés discursifs du chapitre IV, les unités d'intonation sont prises en compte lors de la réalisation des procédés discursifs comme le discours direct, les périodes et les séquences textuelles.

La première section de ce chapitre explique le processus de création de la base de données à partir du corpus d'annotation. Ce processus présente plusieurs intérêts. Il permet de vérifier la cohérence des annotations, de créer des liens entre les annotations et il facilite par la suite la manipulation des données. La deuxième et la troisième section portent sur les ressources langagières générées à partir des données linguistiques de la base. La deuxième section porte sur la description des deux ressources papier. Ces deux ressources, un lexique bilingue nisvai-français et un recueil bilingue nisvai-français des pratiques narratives nisvaies répondent à la demande de Filip Dale Gelu, ancien directeur de l'école Kamai, qui désirait des ressources pédagogiques mobilisables par les professeurs de l'école²⁴⁴. Ensuite, nous décrivons les deux ressources en ligne qui ont été développées. L'une a été conçue en particulier afin de pouvoir partager les données linguistiques du nisvai avec d'autres chercheurs, l'autre pour présenter les textes oraux nisvais, mettre en valeur leur organisation textuelle et servir de support à la médiation scientifique.

VI.a Du corpus à l'élaboration d'un traitement automatisé

La particularité des ressources développées pour la communauté nisvaie est qu'elles organisent la structuration des textes autour d'une unité qui n'est pas sollicitée pour produire des ressources linguistiques : l'unité d'intonation²⁴⁵. Réutiliser ces concepts et analyses en les concrétisant sous la forme de ressources langagières fournit au chercheur étudiant la langue des vues reflétant ses

243 Voir la section *Traduire les nabol*, p. 101.

244 Filip Dale Gelu souhaitait également que ces ressources soient traduites en bichelamar. Cependant, ajouter une langue supplémentaire aurait augmenté la charge de travail de manière importante. Cette augmentation de travail n'était pas compatible avec la concrétisation de la thèse.

245 Voir la section *Observer la pratique du nisvai*, p. 90 pour une description de l'unité d'intonation.

propres analyses. Ces représentations aident le chercheur à prendre une distance critique vis-à-vis de son travail. Elles lui procurent notamment des retours sur la cohérence de ses annotations, premières analyses des pratiques narratives. Cette réutilisation des analyses permet également de réduire le travail nécessaire pour tenter de répondre à la demande locale. Le développement d'un dictionnaire, en particulier un dictionnaire qui donnerait une place au point de vue des locuteurs sur leur pratique langagière, serait une tâche spécifique supplémentaire qui ne participerait pas au propos de cette thèse.

Un des enjeux des ressources est de montrer le rôle des locuteurs nisvais dans la production de celles-ci. Pour cela, chaque extrait est associé à l'orateur qui le produit et à sa *nabol*. Préciser le rôle des orateurs nisvais aide à minimiser le développement d'une autorité linguistique que la communauté nisvaie pourrait attribuer au linguiste. Pour ce faire, les énonciateurs des ressources langagières ne sont pas anonymisés. L'explicitation de leur voix est concrétisée par la citation systématique de l'orateur ayant produit l'extrait. De même, lorsque cela est possible, l'écoute des enregistrements audios matérialise la voix de l'orateur. Ces procédés facilitent la contextualisation du travail d'analyse et de compilation des données linguistiques réalisé par le linguiste. Une représentation uniquement scripturale de la pratique narrative, c'est-à-dire une représentation copiable de manière systématiquement identique, occulte la part singulière de la performance narrative. La multimodalité écrite et audio des ressources langagières issues de l'annotation des pratiques narratives nisvaies a été implémentée aussi bien pour le recueil bilingue de textes que pour les ressources en ligne. L'utilisation des enregistrements sonores dans une ressource langagière est de permettre au lecteur-auditeur d'associer les données linguistiques aux locuteurs nisvais et pas au linguiste, grâce à l'écoute de leur voix.

L'intégration du sonore à la ressource passe par l'unité d'intonation, une unité qui renvoie à des segments sonores uniques du corpus. C'est à partir de l'unité d'intonation qu'un pivot est réalisé entre les différentes couches d'annotations, c'est-à-dire entre la transcription, la traduction et l'annotation morphologique et un segment de l'enregistrement sonore. Un deuxième intérêt est celui de mettre en valeur l'aspect performatif de la pratique narrative. L'entextualisation (Silverstein & Urban, 1996) d'une pratique narrative tend à figer la compréhension d'une pratique. La voix de l'orateur joue un rôle prépondérant dans l'interprétation d'un texte comme une performance (Zumthor, 1982 ; Zumthor et Engelhardt, 1984). Produire des ressources langagières intégrant l'enregistrement sonore facilite l'interprétation des *nabol* comme étant une pratique unique, associée

à une situation particulière. Ce faisant, l'intégration de la voix limite l'effet d'entextualisation résultant de la transcription de la pratique. C'est dans cette optique également que les hésitations et les dysfluences ont été conservées lors de la transcription de la narration.

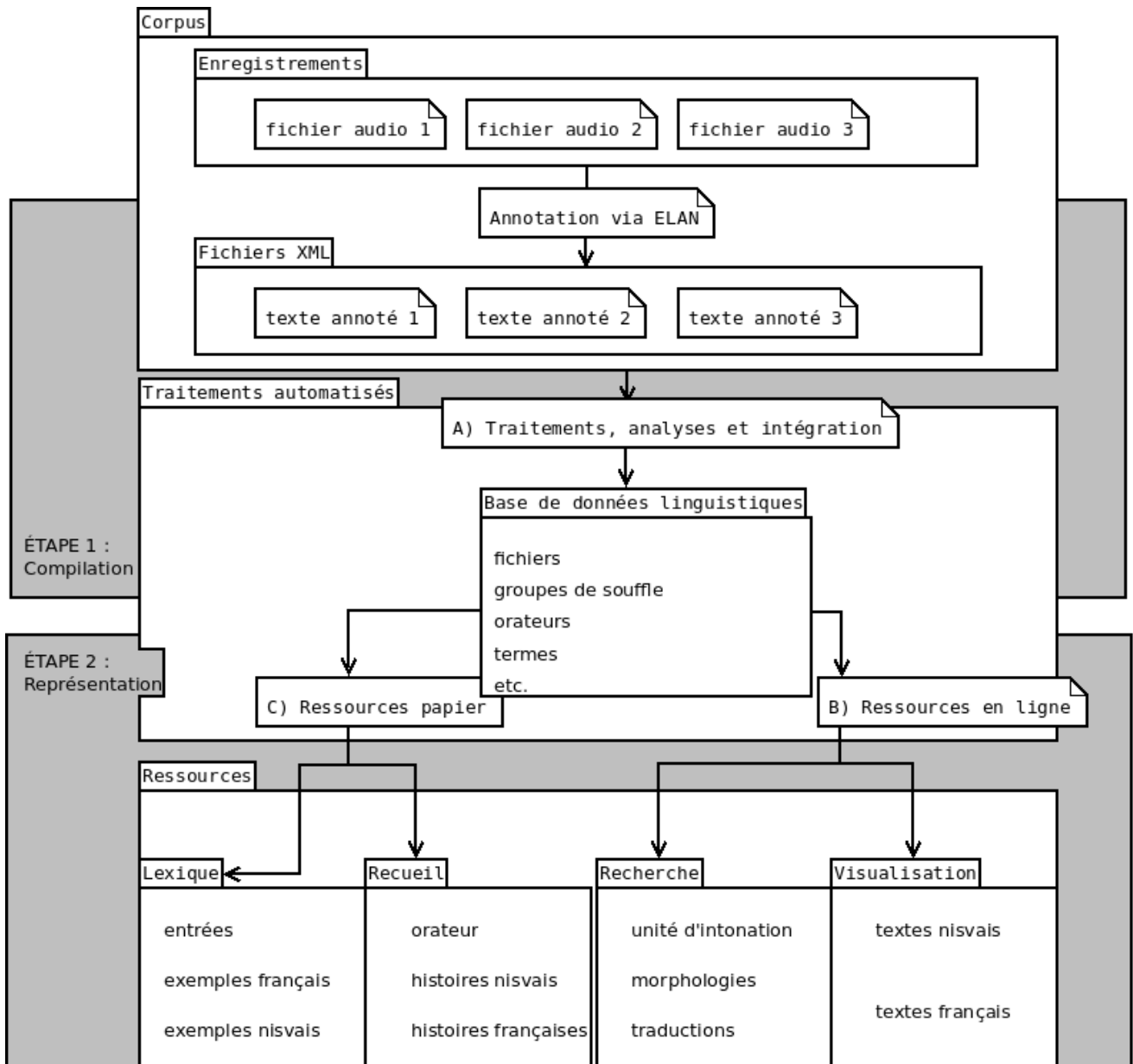


Illustration 31: Schématisation du traitement des annotations, de la compilation jusqu'à la production des ressources

Le traitement informatisé a été conçu pour le corpus d'annotations des pratiques narratives nisvaies. Il peut être divisé en trois ensembles. Le schéma de l'illustration 31 synthétise

l'organisation de ce traitement. La première étape du traitement consiste en l'extraction des annotations depuis les fichiers XML générés par le logiciel ELAN pour les intégrer dans la base de données. La deuxième étape, la représentation, est automatique dans le cadre des scripts de l'ensemble C) et semi-automatisé pour les scripts de l'ensemble B). Il est nécessaire de traiter manuellement chacune des pratiques annotées. Un premier ensemble, noté A) dans l'illustration 31, est composé d'un script Python qui extrait les annotations puis les intègre dans la base de données du corpus. Un deuxième ensemble de scripts PHP et Javascript, noté B), permet la consultation via des interfaces audio-visuelles en ligne de la base de données des annotations. Le dernier ensemble, noté C), a pour objet de produire les deux types de ressources papier en générant des fichiers imprimables. Les données linguistiques sont extraites de la base et sont mises en forme soit comme lexique bilingue nisvai-français soit comme recueil de textes nisvais-français. Les ressources produites visent à conserver les informations linguistiques liées au cotexte et les méta-données afin de permettre les analyses textuelles du corpus et de produire des ressources langagières qui mettent en valeur ces analyses. Les trois ensembles de scripts liés correspondent aux deux étapes principales du traitement automatisé du corpus :

- Étape 1 : La compilation des annotations au sein d'une base de données ;
- Étape 2 : La représentation des données issues de la base sous forme de ressources langagières utilisables.

VI.a.1 Étape 1 : La compilation des annotations au sein de la base de données

La compilation consiste ici à collecter les annotations qui ont été produites lors de l'étude des narrations nisvaies. Ces annotations, situées dans les différents fichiers générés par le logiciel ELAN, sont assemblées en une unique entité : la base de données²⁴⁶. Cette compilation présente plusieurs intérêts. La centralisation des données facilite, du point de vue du traitement informatique, l'accès, la manipulation, l'analyse et la représentation des annotations. La phase de compilation

²⁴⁶ Le logiciel de base de données utilisé est MariaDB, <https://mariadb.org/>, une base de données dite relationnelle issue d'une scission avec le projet MySQL en 2009. Le logiciel est complètement compatible avec MySQL. La scission du projet fait suite au rachat de l'entreprise MySQL par Sun Microsystems, elle-même rachetée par la suite par Oracle Corporation. La gestion du projet est assurée par la fondation MariaDB dont l'objet est d'assurer la pérennité libre du logiciel.

intègre également un contrôle des annotations et de leur cohérence. Cette vérification s'inscrit dans la problématique de la gestion de la terminologie descriptive soulevée par Bird et Simons, (2003, p. 563). La compilation permet de s'assurer de la cohérence interne de la terminologie grammaticale employée : si un concept linguistique a été utilisé pour annoter un morphème mais ne fait pas partie de la liste des concepts retenus, une erreur est levée. Il s'agit de garantir qu'aucun nouveau concept n'a été créé lors de l'annotation. Si c'est toutefois le cas, il faut alors s'assurer que cette création répond bien à une nouvelle nécessité descriptive. Ce processus évite la création d'annotations dues à des fautes de frappe ou un défaut de mémoire qui conduirait à une nouvelle abréviation pour un concept déjà employé. Bird et Simons, (2003, p. 563) Afin de procéder à cette vérification, les annotations sont catégorisées parmi l'une des seize catégories suivantes :

LEXIQUE	COORDINATION	PREPOSITION	NOM PROPRE
TAM	INTERJECTION	PONCTUATION	TAXON
DEICTION	CLASSIFICATEUR	INDEFINI	
PERSONNE	TRANSLATEUR	AUTRE	

Tableau 15 : Liste des catégories morphologiques employées pour les annotations

À chacune des catégories, autre que la catégorie " LEXIQUE "²⁴⁷, correspond une liste d'annotations possible pour décrire morphologiquement les pratiques narratives enregistrées²⁴⁸. Lors de la compilation, si l'annotation ne se trouve pas dans la liste des annotations possibles, une erreur est retournée.

Le processus de compilation a également pour objet de créer des liens entre les annotations provenant des textes des différentes pratiques narratives. Les liens qui sont créés portent sur les couples forme nisvaie-annotation morphologique, et leurs occurrences à travers les unités d'intonation du corpus. À chaque fois qu'un couple particulier est identifié, toutes ses occurrences lui sont associées. L'exemple 88 détaille la liste des termes obtenue à partir des annotations d'une unité d'intonation du corpus :

²⁴⁷ Le programme identifie grâce à la casse un élément comme relevant du lexique lors de l'analyse des annotations, car il s'agit de la seule catégorie annotée avec des minuscules.

²⁴⁸ Voir le tableau *Catégorisation des abréviations morphologiques employées dans le corpus*, p. 328.

Exemple 88: Détail de l'association des annotations morphologiques à des transcriptions afin d'obtenir une liste de termes

T19.t2013.6

ga=kal : « O, kanin ha-n daru ga=mar. »
 3SG=dire INTER nourriture PN-3SG 1INCL 3SG=ne_pas_avoir
 « il dit : « Oh, nous n'avons pas de nourriture.. » »

Termes	Formes	ga	kal	o	kanin	ha	n	daru	ga	mar
	Annotations	3SG	dire	INTER	nourriture	PN	3SG	1INCL	3SG	ne pas avoir

Après segmentations et analyse de la transcription associée à son annotation, nous obtenons une liste de dix termes insérés dans la base de données. Par exemple, parmi les termes contenus dans l'unité d'intonation de l'exemple 88, il y a le couple « kal » : " dire ". Lors de l'analyse d'une nouvelle unité d'intonation, si le couple terminologique *kal* : " dire " apparaît de nouveau, cette occurrence sera associée à l'entrée existante dans la base de données. Cependant, une différence au niveau de la forme ou de l'annotation morphologique entraîne la création d'une nouvelle entrée dans la base. Ainsi *kal* : " parler " ou l'hypothétique *kalkal* : " dire " ne correspondent pas au même terme que *kal* : " dire ", ils provoqueraient la création de nouvelles entrées. Une fois la liste des termes générés, les unités d'intonation du corpus sont parcourues afin d'établir des liens entre le terme et ses occurrences au sein des unités.

Le processus de compilation des annotations peut être résumé par les étapes suivantes :

1. Identification et parcours de cinq des couches d'annotations : la transcription du nisvai, l'annotation morphologique, la traduction en français, l'annotation du plan du texte et la référence ,
2. Segmentation des mots nisvais provenant de la transcription et des annotations morphologiques en suivant les conventions d'annotation établies²⁴⁹. De cette segmentation résultent deux listes ordonnées : l'ordre des mots et l'ordre des concepts morphologiques sont alignés ;
3. Création de termes dans la base par l'association des éléments segmentés en fonction de leur ordre : à une forme transcrite nisvaie correspond une annotation morphologique²⁵⁰ ;

249 Pour rappel, les marques de distinction morphologiques sont : les espaces " ", égales "=" et tirets "-", afin d'isoler chacune des formes de la transcription.

250 L'entrée dans la base de données résultante correspond alors à la définition du signe saussurien, composé d'un signifiant, la forme transcrite, et d'un signifié, l'annotation en morphèmes (de Saussure, 2005, p. 23).

4. Insertion des termes dans la base de données ;
5. Insertion des unités d'intonation et des informations relatives à leur temporalité dans la base de données ;
6. Parcours de l'ensemble des unités d'intonation. S'il y a reconnaissance d'un terme, alors insertion d'une relation entre un terme et une unité d'intonation dans la base de données.

D'autres tâches secondaires, comme la gestion des erreurs ou l'élagage des marques de ponctuation²⁵¹, sont effectuées au cours du traitement automatisé. Ces tâches, en raison de leur récurrence dans le traitement des données langagières, ne nécessitent pas de description particulière²⁵².

La base de données linguistiques finale est composée de cinq tables²⁵³. Deux tables forment le cœur de la base, les tables *Enonces* et *Termes*. Ces deux tables sont reliées par la table *Termes_has_Enonces*. C'est dans cette table que les liens créés lors de la compilation sont enregistrés. La table *Enonces* contient les annotations extraites des fichiers XML produits par ELAN. Les colonnes *nisvais*, *morphologies*, *francais*, *sources* et *textualites* contiennent respectivement les annotations issues de la transcription, de l'annotation morphologique, de la traduction, les références et les annotations du plan²⁵⁴. Le contenu de la table *Categories*, et en particulier de sa colonne *categories*, correspond au contenu indiqué dans le tableau p. 328. La table *Textes* fait la correspondance entre le fichier informatique et l'identifiant au sein du corpus d'annotation.

VI.a.2 *Étape 2 : La production des ressources*

La deuxième étape de traitements automatisés permet la production des ressources langagières à partir des informations contenues dans la base de données. La production d'une ressource résulte des choix des annotations à représenter et de l'agencement retenu afin de les mettre en forme. Il s'agit, selon la terminologie issue des sciences des données, d'une visualisation (Bae, Falkman,

251 Ces marques de ponctuation ont été ajoutées suite à l'étude du plan du texte et des procédés discursifs nisvais.

252 Pour Python, se reporter à des manuels d'informatique comme le chapitre 4 de *Practical Text Analysis* (Anandarajan, Hill, & Nolan, 2018) ou *Dive Into Python 3* (Pilgrim, 2009, p. 106) ; pour l'utilisation des expressions régulières afin de procéder à des manipulations complexe des chaînes de caractères, voir Froedl (2003).

253 Voir la représentation graphique en annexe 37, p. 325. Cette représentation visuelle a été réalisée avec le logiciel libre MySQL-Workbench : <https://dev.mysql.com/downloads/workbench/>.

254 La production de ces annotations est décrite dans le chapitre II, section *L'annotation : du terrain au bureau*, p. 96.

Helldin, & Riveiro, 2019, p. 133). La visualisation consiste à produire une structuration particulière des données linguistiques de la base afin de produire un texte en fonction d'attentes associées à un destinataire spécifique. Ces visualisations fournissent des retours au linguiste sur la cohérence de ces annotations. Les différentes vues fournissent chacune une perspective particulière sur les ressources, multipliant les regards critiques sur le travail d'annotation et ses cohérences. La consultation de la ressource lexicale permet ainsi de vérifier la cohérence des transcriptions et des traductions données aux lexèmes. Au niveau des morphèmes lexicaux, l'affichage en liste des différentes formes données à un lexème ou l'affichage des différentes traductions pour un ou plusieurs lexèmes assurent que ces variations sont motivées. En ce qui concerne les morphèmes grammaticaux, le traitement automatisé permet de s'assurer de la non-prolifération de catégories grammaticales.

VI.b Les ressources papier : un retour à la communauté nisvaie

Maintenant que nous avons vu dans ses grandes lignes le traitement informatique qui a été développé afin de produire des ressources langagières sur les *nabol*, nous allons maintenant passer en revue ces ressources.

Deux ressources papier ont été développées durant l'étude des pratiques narratives nisvaies. La première consiste en un lexique bilingue nisvai-français issu de l'annotation des pratiques narratives. La seconde correspond au recueil des textes des pratiques narratives. Tout comme les interfaces Web, les ressources papier sont des vues, des concrétisations des informations linguistiques provenant de la base de données du corpus de pratiques littéraires. Les deux ressources papier ont été conçues afin de fournir des retours concrets à la communauté nisvaie et à son école. La communauté nisvaie n'ayant pas un accès stable à l'électricité ni à Internet, les ressources en ligne ne leur sont pas accessibles. Ces ressources ont été conçues pour les locuteurs du nisvai, apprenants du français à l'école Kamai. L'optique est de fournir des ressources qui puissent être utilisées par les professeurs de cette école, professeurs maîtrisant le français, afin de leur permettre de réfléchir à des exercices pédagogiques pour les écoliers.

VI.b.1 *Le lexique bilingue nisvai et français*

Le lexique bilingue nisvai-français, français-nisvai est une ressource langagière papier qui met en avant les informations lexicales contenues dans la base de données. Les unités linguistiques retenues pour constituer les entrées du lexique sont le lexème²⁵⁵ pour le nisvai et les verbes à l'infinitif ou les noms au singulier pour le français. La lecture des occurrences du lexème nisvai et des exemples de traduction en français du terme en fonction d'un contexte invite le lecteur à une approche contextuelle du sens des termes nisvais ou français. Si le terme « lexique » peut être compris comme l'ensemble des termes d'une langue, le lexique bilingue correspond davantage au vocabulaire employé par les orateurs nisvais au cours de leur *nabol* (Polguère, 2002, pp. 64 et 67). Vocabulaire est entendu comme l'ensemble des termes employés par les orateurs nisvais.

Le lexique nisvai-français, français-nisvai est organisé, comme le laisse deviner son nom, en deux parties. La première moitié du lexique présente d'abord en entrée les *termes* nisvais puis leurs *annotations*, c'est-à-dire la traduction du terme nisvai en fonction du contexte. Dans la deuxième moitié du lexique, il s'agit pour le lecteur de voir comment un terme français peut être traduit en nisvai. La première partie du lexique présente donc les lexèmes nisvais puis propose une traduction en français alors que la deuxième partie part de la traduction française pour lui associer un lexème nisvai. Le vocabulaire présenté au sein du lexique provient uniquement de l'annotation des pratiques narratives. La ressource ne vise donc pas à représenter de manière exhaustive le lexique nisvai, mais à fournir des exemples d'usage de la langue que le lecteur puisse situer au sein d'un texte. Le lexique contient au total 2104 entrées, c'est-à-dire 1052 entrées pour chacune des deux langues.

La première partie du lexique contient les entrées nisvaies ordonnées selon un ordre alphabétique inspiré du français : [abcdefghijklmnpqrstuvwxy]. Pour la deuxième partie, français-nisvai, c'est l'ordre alphabétique français habituel qui est utilisé. Comme il est d'usage dans les dictionnaires, la partie gauche de l'entête (1)²⁵⁶ présente le premier terme de la page alors que l'entête droit (2) donne le terme concluant la page. Le lexique propose des entrées (3) qui relient un terme nisvai (3.1) à une traduction en français (3.2). Dans sa deuxième partie, le contenu des entrées est inversé : c'est d'abord la traduction française (3.2) qui est proposée, puis le terme nisvai correspondant (3.1). Pour chacune des entrées sont données une à trois occurrences (4) provenant

255 Le lexème est une unité dépourvue de flexions véhiculant la signification lexicale (Polguère, 2002, pp. 37). De part la nature peu flexionnelle du nisvai, les lexèmes sont le plus souvent libres, seuls les noms inaliénables et les verbes transitifs sont fléchis.

256 Les numéros entre parenthèses renvoient aux annotations en bleu de l'illustration 32.

du corpus de textes transcrits. Les occurrences sont présentées sous la forme suivante : l'unité d'intonation nisvaie (4.1), puis sa traduction en français (4.2), enfin la source (4.3). Le nombre d'occurrences de certains lexèmes dans le corpus étant élevé, si aucune limite haute n'était donnée, alors le lexique atteindrait un nombre de pages trop important pour être imprimable. Afin de limiter à une taille raisonnable le lexique, le nombre d'unités d'intonation prises en exemple pour fournir un contexte au lexème est limité à un maximum de trois.

1 bare	3	2 bulahe
<p>cul la... navlun brav... nambrav aLivenbumbrao vi bar ili mecing bul a vi han. <i>tu fais que les poils du ventre de Livembumbrao vont frotter contre le tronc et ensuite tomberont par terre.</i>» T12.2013.106</p> <p>3.1 3 - bare tete 3.2 <i>... talb len ni ara tams nen napenrevur ili len van baren a bubu pal. qui ont porté le bois, ils tuent la vieille avec, sa tête est complètement fracassée.</i> T1.2013.139 <i>... long swani len baren, nga hav a dri svoh cumbul. ... le cache dans sa tête, ensuite il saute.</i> T2.2013.45</p> <p>- bareh tronc 4.1 4.1 Nga mestem, nen, ninqav sen nga roh len ameh len bareh banq. 4.2 <i>Il manque, sa flèche reste en haut dans le tronc du banian.</i> T11.2011.19 Nmar a ... nmar a husur nen bareh nbanq. <i>Un serpent suit le tronc du banian.</i> T11.2011.25 4.3 Tamata acumbon ni nga husuh buluk van ili dri husuh nsal nen buluk nga van, bul nahemac bumi nahemac aven nga roh bareh bang ang. <i>Tamata seul suit la vache et suit le chemin que la vache a pris mais c'est le démon, le démon qui est sous le banian.</i> T1.2013.41</p> <p>- barih tronc Husuh hoi ili qam tvuk van dri lsi nalen nga tvuk barih nbanq, ale nga kai tasi : <i>Ils suivent la rivière, remontent en courant et voient les traces de pas qui montent vers le banian. L'enfant chante à nouveau :</i> T10.T2011.31</p>	3	<p>nambur, <i>Il chasse le rat, le rat court et rentre dans un trou.</i> T13.2011.50</p> <p>- blah atteindre Bul nga sba blah nen naur bus... naur bus ili drembi. <i>Mais ils n'ont pas atteint le rivage encore.</i> T5.2013.45</p> <p>- blahe atteindre rohbai binbat vi blahe, bul nga vu nga sah bai. <i>il n'aurait rien, donc c'est bon qu'il grimpe.</i> T10.T2011.16 Nga heli nga heli heli heli van dri blahe nga svoh, <i>Il creuse, il creuse et l'atteint, il (le rat) saute,</i> T13.2011.54</p> <p>- blav long Ngai meni nga sba blav ngai mutmut, nga cumbul. <i>Cela seulement, ce n'est pas long, elle est courte, elle se termine.</i> T3.2013.71</p> <p>- bo odeur a tongtong bon, <i>il sent les odeurs,</i> T12.2013.55</p> <p>- bong jour Ili ari ling bong aven. <i>Ensuite ils s'accordent sur un moment.</i> T1.2013.31 Bong ckai, <i>Un jour,</i> T13.2011.17 Nga kandr bong ckai, nanang, <i>Il y a un jour,</i> T8.2013.1</p> <p>- brah avoir peur Kik qanili aliroh ili a brah : «Be nga brah. <i>il parle comme cela et la femme a peur :«N'aie pas peur.</i> T4.2013.45</p>

Illustration 32: Extrait de la partie nisvai-français du lexique bilingue

En ce qui concerne la nature grammaticale des entrées, toutes les catégories nisvaies ne sont pas représentées. Lors du processus de compilation des annotations dans la base de données, chacun des morphèmes nisvais a été catégorisé. Le lexique ayant pour destinataire les locuteurs nisvais, seuls les morphèmes lexicaux ont été retenus pour figurer parmi les entrées. Les morphèmes

grammaticaux nisvais, qui ne sont pas annotés par des équivalents français mais par des concepts linguistiques, nécessitent une connaissance de la terminologie linguistique pour être compris. Leur présence au sein d'un lexique destiné à des personnes non formées à la linguistique n'est pas pertinente. Les noms propres n'ont pas été inclus non plus dans le lexique. En effet, ceux-ci ne font pas l'objet d'une traduction mais d'une translittération. L'objet du lexique consistant à présenter les traductions d'un terme nisvai en fonction du contexte, leur inclusion n'a donc pas été estimée pertinente.

Par rapport au lexique, la réalisation d'un dictionnaire aurait nécessité l'ajout de définitions aux entrées. Deux motifs justifient de ne pas fournir de définition aux termes nisvais. Le premier est que le « mode d'organisation du discours explicatif » nisvai, et en particulier la manière dont les locuteurs produisent des définitions (Charaudeau, 1992), n'a pas fait l'objet d'une étude spécifique. Il n'est donc pas possible de rédiger des définitions en nisvai. Il n'aurait été possible que de présenter des définitions des lexèmes en français, ce qui aurait produit un texte déséquilibré en faveur de la langue latine. Dans la perspective d'une ressource destinée à des locuteurs nisvais, ce déséquilibre pose problème éthique, car il participerait à perpétuer la domination du français sur le nisvai. Le deuxième motif est également d'ordre pratique. La rédaction de ces définitions aurait nécessité une étude ethnographique et lexicographique de chacun des mots, un travail qui débordait du cadre de la présente recherche centrée sur les *nabol* et leurs variations.

VI.b.2 *Le recueil de textes des pratiques narratives*

Le recueil de textes des pratiques narratives nisvaies a pour objet de servir de support pédagogique aux professeurs de l'école Kamai. Le recueil est destiné à être consulté tout en disposant d'un lecteur capable de diffuser les enregistrements sonores des *nabol*. Ces enregistrements sont ordonnés de la même manière que les textes du recueil. Ce dispositif a été conçu pour que les professeurs puissent disposer de textes en nisvai et en français. Dans la section *Traduire les nabol* (p. 101), le choix retenu a été de traduire les *nabol* en suivant un registre de langue oral. Nous avons vu ensuite dans la section *Narrer est une forme de discussion* (p.127) que narrer une *nabol* est, pour les locuteurs nisvais, une forme de discussion. S'il est courant de traduire les narrations orales selon des conventions d'écriture liées au conte ou à la littérature de jeunesse, l'hypothèse qui a été ici suivie est qu'il sera plus facile pour un locuteur nisvai d'apprendre le

français à travers des textes qui suivent un registre oral plutôt qu'un registre écrit dont les conventions sociales lui sont inconnues.

15 Nambwas naur Malekula, Bongmeme Ngelu nga sihi

- 3 Ale nga vu. Ah, nga vu nar silvar ni, qar tong ni. Nasilvar iang, nga... nga... nga roh nen ni len ailand naur Malakula. Nga sba husur naur pal be nastoria naur aveni nandr na... Malakula ni. Be nga roh len bambar ari.
- Bambar a pas navlamb aven. Ara roh len naur aven ara roh, nga sba husuh naur. Ara roh van ara roh van van van van, nren aven nga qan, napnevur nga cong nhamb. Nhamb ur mbas, be nren aven nga va rohroh dri tongni, a dri lsi. Nren aven nga rohroh ang dri ngur cong nhamb bum, nga si?
- Ale nga roh van ngai nambong aven nga van va lsi napnevur ili. Nga kal :
- 5 «Hainq, qa ... hainq qa si ?
- 6 – Ka hanao ni cumbong
– Be hainq qu rohroh urang, qu rohroh druan asi ?
- Hanao roh druan inanq. Nanang senq.»
- Nga kal : «Be na ngot dara silvar, nren sem nga vanvan bulah nen bum, va tams ahnao.» Be napnevur ili nga kal : «Ka vu hanao nasba noco na roh kakalik napne... nren senq. Na sba noco hanao, na roh urang druan nanang seng. Be na sba noco nren lamlam, nren lamlam kurkambi van ?»
- Ale, ara van prangni van prangni prangni prangni van nga prang nga qan nagelfren.
- 7 Ara prangni van qan ang dri tongni qam vi im ?? kilim ceng nga kal «Kik dara van, be druv ahnao.» Ara van, nga kalik : «Nisvai qa kal kik dara mai ? Be naroh aven na kal tasi, be qu han wokan tams nambwas. Kik ara van nren minac ara tamsi nambwas, ben qu hani. Hainq qa roh ang ni, roh qa han ili, na qam hainq monqi.»
- Ale ara van ba sba noco. Ara kal kik naur aven napnevur ili a pishah. Ara ni ara van va tamsi nambwas ili. Bambar ili ami ara hani. Ara hani mbe napnevur ili nga rohroh noco monq : «Oh nanang sang monq ha Ara tamsi monq mbe nga vu, na tasi mong be na kal kik naur aven ara han nambwasmac, be qalmen ara van, ... nren ari monqi.»
- Taim nambwan naur ara hani a hav, nren nap... nambwas ili bambar ili a qam nren ari, ari pal nga vi nga vi nambwas. Nga vi nambwas, aven nga vi bambar,

24

2 Les cochons de Malekula, par Bongmeme Ngelu

- 4 Ok c'est bon. Euh c'est bon je vais discuter, tu vas entendre. Cette discussion est à Malekula seulement. Elle n'est pas arrivée partout mais cette histoire provient de Malekula seulement. Mais elle est à propos des truies.
- Une truie accouche d'une fille. Elles restent à l'endroit où elles sont et elle ne va pas ailleurs. Elles restent, elles restent longtemps, un homme est là, la femme fait du feu. Le feu brûle, mais l'homme qui est là l'entend, et il le voit. Une personne est là-bas et fait du feu, mais qui est-ce ?
- Ensuite, il reste et il, un jour, va voir la femme. Il dit : «Toi, tu es qui ?
- Bah, c'est moi seul.
- Mais tu es ici, tu es avec qui ?
- Je suis avec ma mère. Ma mère.» Il dit : «Mais je ne veux pas que l'on discute, si ton homme arrive, il va me frapper.» Mais la femme dit : «Je ne sais pas de quoi tu parles quand tu dis mon homme. Je ne sais pas moi, je suis ici avec ma mère. Mais je ne sais pas l'homme, l'homme marche comment ?»
- Ensuite ils font ils font... jusqu'à que ce soit sa petite amie. Ils font encore comme ça puis ils veulent rentrer à la maison, il dit : «Si nous y allons, ne me perdre pas.» Ils vont, elle dit : «Pourquoi tu dis que nous y allons ? Mais il y a une chose que je dis interdite, ne mange pas de cochon. Si d'autres hommes tuent un cochon, tu ne le manges pas. Tu restes comme ça maintenant, si tu en manges, je te quitterai.»
- Ensuite ils vont mais ils ne savent pas. Ils disent que la femme ment. ils vont et tuent ensuite le cochon. la truie aussi, ils la mangent ils mangent mais la femme est là et sait déjà : «C'est ma mère là. Ils l'ont déjà tuée mais c'est bon, je leur avais interdit, je leur avais dit que si ils allaient manger du cochon, mais ils l'ont déjà fait, les hommes.»
- Lorsqu'ils ont fini de manger la truie, tous ceux qui ont mangé de la truie se transforment en sanglier. Un devient un sanglier, un devient une truie, un sanglier, une truie. C'est pour ça que les cochons enfantent les enfants. Et ce qui fait qu'il y a beaucoup de cochons chez nous, à Malakula.
- Cela seulement, ce n'est pas long, elle est courte, elle se termine.

25

Illustration 33: Deux pages extraites du recueil bilingue d'histoires nisvaies

Le recueil d'histoires nisvaies-français comporte trois parties : une introduction avec une présentation des orateurs puis la partie principale, puis les textes bilingues : la page de gauche en nisvai (3), la page de droite en français (4), comme le montre l'illustration 33. Le début de la transcription en nisvai de la *nabol* et le début de sa traduction en français sont alignés afin de pouvoir mettre visuellement en correspondance la structure des deux textes. Si une ponctuation est présente en nisvai, elle est aussi présente en français : point, guillemets (5), tiret de dialogue (6) et paragraphes (7). Toutefois, il peut y avoir un décalage visuel entre le texte nisvai et le texte français, celui-ci étant généralement plus long que le texte nisvai. À l'usage, cet alignement approximatif permet de repérer les passages français correspondant aux passages nisvais.

Le titre, en nisvai (1) ou en français (2), est un procédé étranger à la pratique narrative nisvaie. Il a été introduit pour le livret. Couplé à la mise en place d'une table des matières reprenant le titre des textes, ce procédé autonymique rend plus aisés la consultation du livre et le repérage des *nabol*. Ces titres ont été composés en se basant sur les introductions des « *nabol* ». Ils incluent en outre le nom de l'orateur.

Dans le cadre de l'écriture des *nabol*, la ponctuation noire²⁵⁷ permet de représenter, d'un côté, les hésitations, et de l'autre, la structuration interne des péripéties. Le point marque la fin d'un énoncé, voire d'une période ou d'une séquence textuelle. Quant à la virgule, elle correspond à une étape du développement d'une de ces structures textuelles. Les deux points notent le passage au discours direct et les guillemets français marquent le discours direct. En ce qui concerne la ponctuation blanche, le paragraphe et le retour à la ligne ont été employés pour représenter le marquage du plan du texte par les orateurs nisvais. Les annotations du plan du texte²⁵⁸ sont utilisées pour produire des paragraphes. Chaque paragraphe correspond à une annotation du plan du texte : dialogue introductif, introduction, situation initiale, péripétie, séquence poétique, conclusion, dialogue conclusif et autre. Les retours à la ligne sont associés aux discours directs, c'est-à-dire à la prise de parole par un personnage ou à la réponse d'une deuxième personne. Lorsque le texte est de nouveau porté par le narrateur nisvai, celui-ci est également marqué d'un retour à la ligne.

VI.b.2.1 Une première version des ressources pour la communauté nisvaie

Le séjour de recherche de 2015 a été l'occasion de présenter à la communauté nisvaie une première version du recueil de *nabol* et du lexique bilingue. Cette version du recueil a été l'occasion de discuter des ressources langagières avec les professeurs de l'école Kamai. Dans un premier temps, l'écriture et la correspondance entre les lettres et les sons du nisvai ont été décrites. Dans un deuxième temps, les deux ressources papier ont été présentées. Si la séance de présentation avait été pensée pour être une discussion, le déroulement a en fait été monologique : le travail était présenté, mais n'était pas discuté par l'auditoire. À l'exception de l'une d'entre eux, les professeurs de l'école sont originaires d'autres îles de l'archipel du Vanuatu²⁵⁹. Une première version du lexique et du recueil de textes a été donnée à l'école, mais aucun retour sur son usage n'a pu encore être récolté.

257 Se reporter à la note de bas de page 112, p. 102 pour une définition des termes « ponctuation noire » et « ponctuation blanche ».

258 Le format de l'annotation est décrit dans *Annoter le plan du texte*, p. 107, et les analyses textuelles correspondantes sont décrites dans la section *Marquer le plan du texte*, p. 147,

259 Au Vanuatu, les professeurs des écoles doivent changer de lieu de travail tous les trois ans. Il est possible toutefois de demander à ne pas être muté, mais il faut alors que cette demande soit motivée et acceptée.

Ce premier retour sur le travail effectué a motivé plusieurs locuteurs à consacrer du temps pour transcrire et traduire les pratiques narratives. Le vieux Luan a passé ainsi plusieurs heures presque quotidiennement à aider à transcrire, à traduire et à commenter les narrations enregistrées.

VI.c Les ressources en ligne : communiquer ses travaux

Les ressources Web ont été conçues pour communiquer les travaux sur les narrations et la langue nisvaie aux communautés scientifiques, en particulier celle des linguistes. Les membres de la communauté nisvaie ne disposant que d'un accès réduit à Internet et d'une maîtrise limitée des outils Web, les interfaces en ligne ne leur sont que d'un intérêt réduit²⁶⁰. Nous abordons tout d'abord l'interface de consultation des annotations du corpus, puis nous verrons l'interface de lecture-écoute des narrations, qui a été développée dans le cadre d'une exposition²⁶¹ sur ce travail de recherche.

VI.c.1 L'interface de consultation des annotations du corpus²⁶²

Les fonctions principales de l'interface de consultation des annotations du corpus permettent à l'utilisateur de saisir une requête et d'afficher ses résultats. Ceux-ci contiennent les occurrences présentes dans le corpus de l'information recherchée, affichées sous la forme de la transcription nisvaie, son annotation morphologique, sa traduction en français et son identifiant au sein du corpus. L'affichage suit les conventions d'interlinéarisation linguistiques proposées à Leipzig (H. Martin *et al.*, 2015).

260 Bien qu'il y ait un accès Internet via les téléphones tactiles dans le sud-est de Malekula, un seul locuteur nisvai, résidant à Tanna, possède un ordinateur portable. De plus l'accès à l'électricité est encore peu stable.

261 L'exposition Lokol Stael : Regards ethnographiques sur le quotidien au Vanuatu (Malekula et Tongoa), à l'université Aix-Marseille, en juin 2016.

262 Une instance de l'interface en ligne au corpus est disponible à l'adresse suivante : http://jocelynaznar.eu/lexique_nisvai/form_lexique.html

1 Mode de recherche : **Textes** Pallier : **Segment**

1.2 1.3

1 Nisvai Chercher

2 2.5 Nombre de résultats : 3

Lecture Pause

2.1 Nga=kali: «Eh nisvai nga=but-i ngai nen bang nga=qan ?

2.2 3SG=dire: INTER.SP quoi 3SG-?? 3SG DEI.IRR bang 3SG=comme

2.3 Il dit: «Eh, qu'est-ce qui fait un bruit comme ça ?»

2.4 T1.2013.162

Lecture Pause

Ara=van, nga=kalik : «Nisvai qa=kali kik dara=mai ?

3PL=aller 3SG=dire : quoi IRR 1INCL=venir ?

Ils vont, elle dit : «Pourquoi tu dis que nous y allons ?

T3.2013.55

Illustration 34: Résultat d'une recherche via l'interface Web du corpus

La recherche (1.1)²⁶³ au sein du corpus est effectuée en fonction de plusieurs ensembles de paramètres. Le premier ensemble définit le mode de recherche (1.2), c'est-à-dire parmi quelles annotations du corpus l'information sera recherchée. Trois options sont alors disponibles : le texte, les annotations morphologiques ou le lexique. Le premier mode est le mode *Lexique* qui permet à l'utilisateur de restreindre la recherche parmi les lexèmes nisvais et les termes français. Seul ce mode propose une complétion des résultats, à partir de trois lettres saisies par l'utilisateur. Une fois la recherche validée, l'interface affiche les occurrences du terme recherché dans le corpus. Du point de vue de l'utilisateur, il s'agit d'une manière de pouvoir chercher par mot. Le deuxième mode, *Textes*, permet à l'utilisateur de parcourir les transcriptions nisvaies et les traductions françaises afin de trouver les occurrences d'une chaîne de caractères spécifiée. À un utilisateur cherchant la chaîne de caractères " quoi ", l'interface renverra tous les résultats, français ou nisvai, contenant la suite de lettres " quoi ", quel que soit le mot dans lequel cette suite est intégrée. La transcription nisvaie contenant les marques de séparateurs morphologiques suivantes : " ", "=", "-", l'utilisateur doit en tenir compte lors de la constitution de sa requête. Enfin, le mode *Annotations* permet de rechercher uniquement parmi les annotations morphologiques du corpus. Cette fonction permet d'étudier les collocations grammaticales, parfois également nommées colligations (Legallois, 2012).

263 Les numéros de cette section renvoient aux annotations en bleu de l'illustration 34.

Le deuxième ensemble de paramètres, regroupé sous le nom *Palier*, est le palier d'affichage des occurrences (1.3) : segment, contexte, périphérie. Il permet de préciser la longueur des résultats retournés. Le premier palier, *segment*, affiche simplement l'unité d'intonation dans laquelle se trouve le résultat. Le deuxième palier, *contexte*, affiche également les unités d'intonation précédentes et suivantes du résultat. Enfin, *périphérie* affiche l'intégralité de la périphérie dans laquelle se trouve le résultat de la requête tel qu'elle est annotée dans le champ *Textualité*²⁶⁴.

Tous les résultats (2) sont affichés comme texte interlinéaire : la première ligne (2.1) correspond à la transcription en nisvai, la deuxième ligne (2.2) aux annotations morphologiques et la troisième ligne (2.3) à la traduction en français. Deux boutons, un pour la lecture du résultat et l'autre pour arrêter cette lecture, accompagnent chacune des occurrences. L'identifiant de l'unité d'intonation (2.4) se trouve en bas à droite du résultat. Enfin, le nombre de résultats trouvés dans le corpus est donné avant l'affichage des résultats, dans la partie droite de la page.

VI.c.2 L'interface de lecture-écoute des pratiques narratives nisvaies

La deuxième ressource est une interface audio-visuelle qui affiche la transcription et la traduction d'une pratique narrative en interaction avec son enregistrement audio²⁶⁵. L'interface de visualisation et d'écoute des textes nisvais est une vue qui a été développée à l'occasion de l'exposition *Lokol Stael : Regards ethnographiques sur le quotidien au Vanuatu (Malekula et Tongoa)*²⁶⁶. Cette ressource a été conçue afin de présenter les textes nisvais à un public découvrant la littérature orale. Son propos est de permettre à son lecteur-auditeur de saisir la complexité des textes nisvais. Cette interface permet d'avoir une vue textuelle des pratiques narratives, moins isolante que l'affiche de l'interface précédente, par unité d'intonation.

L'interface est composée de quatre sections :

1. en entête de la page, la liste des textes disponibles à l'écoute-lecture,

264 Voir la section *Annoter le plan du texte*, p. 107 pour une description de l'annotation du champ *Textualité*.

265 L'interface de visualisation et d'écoute est disponible à l'adresse suivante : http://jocelynaznar.eu/lexique_nisvai/form_visualisation.php.

266 L'exposition a été organisée par Maëlle Calandra, alors doctorante en anthropologie sociale et culturelle au CREDO et travaillant sur les jardins à Tongoa (Vanuatu), Raphaël Gravagna, alors étudiant en art à l'ESADMM et moi-même.

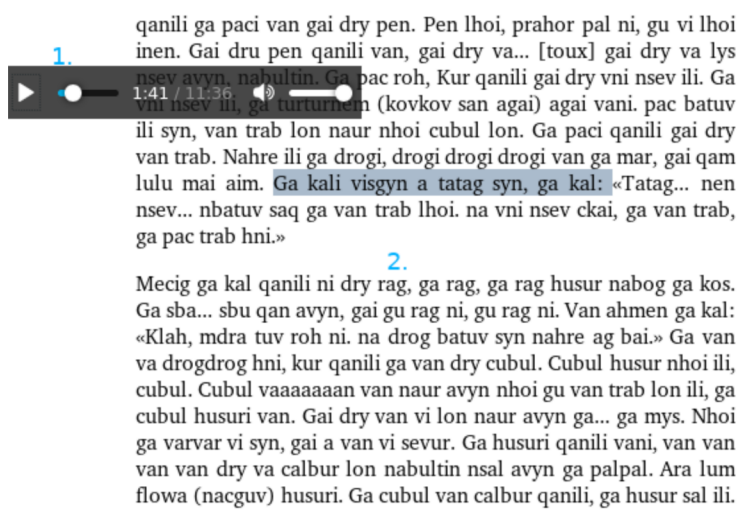
2. dans la partie gauche de la page (2)²⁶⁷, la transcription textuelle de la narration nisvaie,
3. dans la partie droite (3), la traduction en français correspondant à la narration nisvaie,
4. superposés à la partie gauche, mais légèrement en décalage (1), les boutons liés à l'écoute de la narration.

Lorsque l'utilisateur clique sur le texte, que ce soit en français ou en anglais, l'unité d'intonation nisvaie correspondante est jouée et la lecture-écoute démarre. Un surlignage de l'unité et de sa traduction en français permet de faire le lien entre la parole écoutée, sa transcription et sa traduction.

L'interface montre, grâce à la représentation textuelle des *nabol*, que la pratique narrative orale est structurée et peut être représentée avec les conventions littéraires habituelles. L'interface juxtapose le texte nisvai et sa traduction française, puis, lorsque le lecteur-auditeur joue l'enregistrement sonore, le passage correspondant aux paroles prononcées par l'orateur est surligné. Cette mise en lien des différentes informations permet au lecteur-auditeur de relier les paroles entendues par le biais de l'enregistrement sonore à sa transcription nisvaie, et d'en comprendre le sens grâce à sa traduction en français. Le fait que seul un court segment, l'unité d'intonation en cours de lecture, soit surligné permet de restreindre le nombre d'informations que le lecteur-auditeur doit interpréter.

La pertinence de cette ressource se trouve dans la matérialisation de la voix à la lecture-écoute des textes. Zumthor (1982, 2008 ; Zumthor et Engelhardt, 1984) décrit à de nombreuses reprises le rôle de la voix dans l'interprétation des textes oraux, que ne peut rendre le formalisme nécessaire à l'écriture (Tedlock, 1983, p. 195). Afin de permettre l'interprétation des pratiques narratives nisvaies comme des performances, l'interface de lecture-écoute propose d'écouter l'enregistrement audio en parallèle à la lecture du texte. L'interprétation résultante ne correspondra pas à celle d'un locuteur nisvai connaissant, ou situant, l'orateur. Toutefois, l'interprétation du texte via la figure d'un narrateur due à la lecture silencieuse sera questionnée par la présence de la voix de l'orateur.

267 Les numéros de cette section renvoient aux annotations de l'illustration 35.



(son fils) l'emporte et tire, tire dans la rivière. La matinée finie, il est encore dans la rivière. Il tire comme cela longtemps, et va... il voit une anguille, une énorme. Elle est immobile, alors il tire sur l'anguille. Il a tiré sur l'anguille, elle se retourne, emporte sa flèche, et disparaît dans l'endroit où la rivière descend. Elle l'emporte et disparaît. L'enfant la cherche, la cherche longtemps mais en vain, il rentre en courant à la maison. Il le dit à son père, il dit : «Père, une anguille, mes flèches se sont perdues dans la rivière, j'ai tiré sur une anguille, elle a disparu et a emporté la flèche avec elle.»

3. Ensuite, alors qu'il dit cela, il se met à pleurer. Il pleure, il pleure durant des jours. Il n'est plus comme avant, il pleure, il pleure. Jusqu'à ce que son père dise : «Bien, vous restez là, je vais chercher les flèches de mon fils.» Il va pour les chercher, en faisant cela, il va et descend, il descend en suivant la rivière, il descend. Il descend longtemps jusqu'à un endroit où la rivière disparaît, il plonge pour continuer à la suivre. Il nage jusqu'à un endroit qui... est sec. La rivière s'écoule en elle-même, lui émerge

Illustration 35: L'interface de visualisation et d'écoute des annotations des pratiques narratives nisvaies

Si cette ressource est pertinente pour un public non familier avec la littérature orale, elle peut aussi être consultée par d'autres types de publics. Cette vue permet ainsi de rapidement s'appropriier les contenus des annotations sans passer par l'utilisation d'outils logiciels particuliers.

VI.c.2.1 Retours sur l'utilisation de l'interface de lecture-écoute

L'interface de présentation des pratiques narratives nisvaies a été utilisée lors de deux expositions dont l'objet était la médiation scientifique. L'exposition était nommée *Lokol Stael : Regards ethnographiques sur le quotidien au Vanuatu (Malekula et Tongoa)*. Cette exposition a eu lieu à deux reprises. La première en juin 2016 au sein de l'espace d'exposition Fernand Pouillon, géré par la Mission Culture d'Aix-Marseille Université²⁶⁸, et la deuxième, en janvier et février 2017, au café villageois tenu par l'association *Au Maquis !* à Lauris²⁶⁹. Cette exposition comportait une cinquantaine de photographies accompagnées de leurs légendes, des textes dans des panneaux au format A1 présentant le Vanuatu, Malekula et Tongoa et le travail de terrain effectué par Maëlle Calandra et moi-même. Des panneaux au format A3, contenant principalement des textes, introduisaient les thèmes abordés au cours de l'exposition. Deux ensembles distincts d'enregistrements audios ont été présentés. Le premier, qui concernait des enregistrements réalisés auprès de personnes travaillant dans les jardins, avait été mis en scène afin de produire un paysage sonore. Il s'agissait d'accompagner un des groupes de photographies de l'exposition : « les jardins

268 <https://mission-culture.univ-amu.fr/fr/evenements-a-lespace-dexposition-fernand-pouillon>

269 <http://aumaquis.org/cafe-villageois/>

de terre ». Un deuxième consistait en la présentation de l'interface d'écoute-lecture des pratiques narratives nisvaies.



Illustration 36: Dispositif de consultation des pratiques narratives nisvaies lors de l'exposition de 2016, au sein de l'espace Fernand Pouillon, d'Aix-Marseille Université.

L'illustration 36 donne un exemple de mise en place du dispositif au sein duquel l'interface de consultation des pratiques narratives nisvaies avait été installée dans le cadre de la première exposition. Une borne de consultation composée d'un écran, d'une souris et d'enceintes audios avait été mise en place sur une table afin que les visiteurs puissent naviguer à travers une sélection de trois *nabol*. Ces narrations avaient été retenues pour plusieurs raisons : tout d'abord, elles avaient été réalisées par des orateurs présents sur des photographies de l'exposition ; deuxièmement, le contenu des narrations entrait en dialogue avec des thèmes abordés par l'exposition ; enfin le contenu des narrations était accessible à un public ne connaissant ni le contexte du Vanuatu ni la littérature orale.

L'interface de consultation des pratiques narratives a également été utilisée lors de présentations aux grands publics durant les journées *En Quêtes* de 2018 à la Vieille Charité,

organisées par le MAAOA avec le Centre Norbert Elias et le Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie. Ces journées avaient pour objectif de présenter des recherches de terrain en sciences humaines. Diverses activités avaient été mises en place dans le cadre de ces journées. Notre intervention consistait à faire découvrir les problématiques de recherche d'un ethnolinguiste. L'interface de consultation a été utilisée afin de présenter les pratiques aux visiteurs et de faire émerger des questions. Les visiteurs, enfants et adultes, étaient invités à lire et à écouter une pratique narrative. De cette écoute-lecture émergeaient des questions sur le contenu présenté. Le corpus de textes présenté était alors plus conséquent que lors des expositions et contenait notamment des pratiques narratives réalisées par des enfants.

Les questions des visiteurs portaient sur la possibilité même d'écrire une langue, et ensuite le choix d'une écriture. La problématique de la mise en page des narrations était une question qui suivait parfois. La représentation textuelle et audio des pratiques narratives a ainsi permis de montrer que les narrations orales étaient organisées.

Conclusion

Le traitement automatisé élaboré pour produire des ressources langagières s'appuie sur les concepts qui ont été appliqués pour étudier les *nabol*, en particulier l'unité d'intonation et les procédés discursifs nisvais. Le développement des ressources a consisté à sélectionner et à mettre en forme les relations existantes entre les informations contenues dans la base de données langagières en vue de répondre au mieux aux attentes, estimées ou formulées, des destinataires : la communauté scientifique et les locuteurs nisvais.

Le premier objectif a été de répondre à la demande des locuteurs nisvais d'avoir des ressources langagières pour l'école. Toutefois, ces ressources participent à l'étude des pratiques narratives nisvaies à travers la visualisation critique des annotations qu'elles permettent. Réaliser un dictionnaire aurait, dans le cas de notre étude, nécessité d'effectuer une tâche supplémentaire non pertinente aux analyses des pratiques.

Comme le montre Cameron (1995), une ressource langagière n'est pas neutre, elle agit sur les représentations linguistiques de son lectorat. La négociation avec la communauté d'accueil lors de la conception et des interactions visant à constituer le corpus pour le développement des ressources

participent à « l'autonomisation » (Cameron, 1998) de la communauté nisvaie²⁷⁰. Cette reconnaissance passe par la mise en avant du statut du texte comme une performance réalisée par des orateurs nisvais. C'est à travers la citation et la diffusion de la voix de l'orateur que le statut du texte comme une performance située est établi. La reconnaissance du rôle des orateurs nisvais participe au partage de l'autorité linguistique associée aux ressources. En mettant en avant le rôle de ses informateurs, le linguiste ne se positionne plus simplement comme un expert de la langue qu'il étudie, notamment auprès de la communauté d'accueil du projet. Il se place davantage comme un médiateur entre des techniques et pratiques relevant de l'informatique et de la linguistique et la demande issue d'une communauté linguistique.

Les quatre ressources actuellement produites à partir du corpus d'annotations répondent à des problématiques particulières. Les ressources papier ont été conçues pour les locuteurs nisvais, en particulier pour les professeurs de l'école *Kamai*. Combinées aux enregistrements audios, ces ressources multimodales deviennent « mobilisables » par les professeurs (Nathan, 2006 ; Thieberger, 2011).

- Le lexique bilingue nisvai-français permet aux lecteurs d'avoir des exemples concrets de traduction du nisvai vers le français. Ces exemples, présentés avec des contextes en nisvai et en français, donnent des cas concrets d'applications des termes et de leur mise en correspondance.
- Le recueil de textes nisvai-français est, pour l'école, un corpus d'exemples. Il permet aux professeurs d'avoir des exemples de narrations réalisées par des enfants, des adultes et des vieux.

Les ressources en ligne sont produites pour un auditoire soit constitué de chercheurs, soit de personnes s'intéressant à la recherche dans une optique de médiation culturelle. Elles fournissent un accès dynamique et de lecture-écoute aux pratiques narratives nisvaies.

- L'interface de consultation des annotations du corpus est conçue pour que des chercheurs puissent interroger les données linguistiques pour leurs propres recherches.
- L'interface de lecture-écoute des pratiques narratives nisvaies permet, dans le cadre de la médiation scientifique, de présenter ce qu'est une pratique narrative. Cette interface crée un pont pour le visiteur entre ses habitudes liées de lecture de livres et l'organisation textuelle

270 Autonomisation est une traduction de « empowerment » utilisée par Cameron.

d'une pratique narrative narrative. Pour le chercheur, cette interface permet de mieux comprendre l'organisation d'une pratique narrative.

Conclusions et perspectives

Au moment de commencer ce travail de recherche, la communauté nisvaie et sa langue avaient uniquement fait l'objet d'une étude lexicale (Charpentier, 1984), de quelques notes de Lynch et al. (2001, p. 77)²⁷¹ et Guiart (2011, p. 220), ainsi que des remarques sur la population rédigées par Charpentier dans l'atlas de Siméoni (2009, p. 215). Les analyses qui ont été présentées au cours de cette thèse sont issues d'un corpus de textes oraux annotés et d'une « ethnographie à travers l'étude de la parole » (Hoenigman, 2015, p. 269)²⁷². L'utilisation de techniques issues du traitement informatisé du corpus a permis de donner une dimension appliquée à la recherche : la communauté nisvaie est maintenant dotée de ressources langagières. L'élaboration de ces ressources a servi de leitmotiv à la coopération avec les locuteurs. Elles ont pris quatre formes différentes : deux papiers et deux en ligne. Les ressources papiers, le lexique nisvai-français, français-nisvai et le recueil de textes bilingues, sont une réponse à la demande de Filip Dale Gelu, un des vieux de la communauté. Ce dernier souhaitait obtenir des documents, des ressources langagières, pouvant servir de supports aux professeurs de l'école *Kamai*, l'école primaire et maternelle locale. Les deux ressources en ligne, l'interface de consultation des annotations et l'interface de lecture-écoute des textes ont été élaborées afin de faciliter l'étude et la critique des données recueillies et annotées par d'autres chercheurs. Elles permettent également de diffuser les résultats de la recherche.

Le développement de ressources langagières s'est fondé sur l'étude des *nabol* et des procédés discursifs qui jouent un rôle dans la production du plan de un texte. L'identification de ces procédés a permis de repérer les différentes parties des textes nisvais. Ce plan a été ensuite représenté par des marques de ponctuations blanches. Ce choix pratique a eu plusieurs intérêts :

- Pour le chercheur, les ressources ont permis de visualiser la cohérence textuelle des analyses annotées, participant à l'étude des pratiques narratives.
- Pour la communauté scientifique, ces ressources facilitent la consultation et la critique du travail réalisé, suivant la problématique de la traçabilité²⁷³ proposée par Bird et Simons (2003, p. 563).

271 Ces notes reprennent en grande partie les informations fournies par Charpentier (1984).

272 Notre traduction des propos de l'autrice qui emploie les termes suivant : « *ethnography through the study of speaking* ».

273 Notre traduction du concept de « *accountability* » proposé par les auteurs dans le cadre de la documentation d'une langue.

- Pour la communauté nisvaie, la mise en page des textes en fonction des procédés discursifs nisvais sera plus facilement interprétable par les locuteurs de la communauté.

Cette thèse a montré que lorsqu'un orateur de la communauté nisvaie produit une *nabol* : une " discussion narrative ", l'emploi des *nahsyn*, les " noms propres ", varie en fonction de la classe d'âge de l'orateur. Ces classes d'âge sont des catégories sociales qui ont été définies selon des critères propres à la communauté. Ces trois classes d'âges sont : *nahre* : les enfants, *nren* : les adultes et *hevuh* : les vieux. C'est grâce à l'étude des genres discursifs locaux que le terme *nabol* a été traduit par l'expression " discussions narratives ". L'emploi différencié des *nahsyn* a été expliqué avec le concept de « régime de vérité » (Foucault, 2008, pp. 138-155). Ce concept admet qu'une communauté donnée évalue la performance d'un orateur en fonction de critères qui lui sont propres. Le régime de vérité nisvai associé aux *nabol* se fonde sur ces *nahsyn*. Ils consistent en deux ensembles : les noms de personnages et les noms de lieux qui établissent des liens entre les événements narrés dans la *nabol*, des lignages et les lieux de la région. Si un orateur adulte ou vieux n'emploie pas de *nahsyn*, alors sa performance est considérée inappropriée. En ce qui concerne les enfants, leur parole ne s'insère pas dans ce régime, elle n'est pas évaluée par l'auditoire en fonction de la présence ou non de *nahsyn*. Cela signifie également que la discussion narrative d'un enfant n'a pas pour rôle social de relier des lignages à des espaces. De leur côté, les adultes emploient les *nahsyn* des personnages au cours des narrations, permettant à l'auditoire de relier une *nabol* à un lignage particulier. Seuls les vieux emploient des noms de lieux afin de localiser les événements narrés. Cet ancrage permet à l'auditoire d'associer un groupe de parenté à un espace géographique.

Pour arriver à ces résultats, la thèse a procédé en plusieurs étapes. Après avoir présenté les approches au sein desquelles s'est situé le présent travail au cours du premier chapitre, le deuxième chapitre s'est focalisé sur la description du processus d'annotation qui a été mis en place pour étudier les pratiques narratives nisvaies. L'optique générale de ce processus est de produire des ressources langagières à partir de l'enregistrement d'événements langagiers, quel qu'ils soient (discussions, monologues, chants, réunions). Ce processus a vocation à être réutilisé dans d'autres contextes, que ce soit pour l'étude des pratiques langagières de la communauté nisvaie comme pour celle d'autres communautés linguistiques orales. Il permet de produire des textes annotés qui sont comparables les uns aux autres. Le processus repose sur une annotation assistée par le logiciel ELAN sur six couches de pratiques narratives : la transcription, l'annotation morphologique, la traduction, l'annotation du plan du texte, une référence aux données et enfin un champ notes. La réalisation de ce processus d'annotation a été faite en deux étapes : la première lors du terrain, et la deuxième une fois de retour au bureau. Nous avons vu que la transcription et la traduction des

nabol participaient à l'ethnographie des pratiques narratives nisvaies, les locuteurs fournissaient à ce moment des informations sur la langue, mais également sur sa pratique et les représentations socio-culturelles qui lui étaient associées.

La nabol : une forme narrative de discussion

Au cours du chapitre trois, l'étude des genres discursifs a permis de mieux comprendre la pratique narrative du point de vue des locuteurs nisvais. La narration a été décrite comme relevant de la *naocin* : la " parole ", en ce qu'elle est un acte social qui relève de la *nasilvar* : la " discussion ". Les termes *nabol* et *nstori* ont été employés par les locuteurs nisvais pour désigner de manière plus spécifique leurs pratiques narratives. C'est dans cette optique que nous avons traduit *nabol* par " discussion narrative ». Selon les locuteurs, ces pratiques narratives ne peuvent être inventées ; au contraire, l'orateur retransmet ce qu'il a entendu. Même lorsque des *nahemac* : les " esprit ", transmettent une narration, celle-ci ne relève pas de l'invention individuelle, mais également de la transmission. L'invention relèverait du mensonge, alors que les *nabol* renvoient vers des événements qui se sont déroulés. C'est ce rejet de l'invention qui ancre la pratique narrative dans un régime de vérité. Parmi les *nabol*, il existe un sous-ensemble, les *istri*. Le terme est emprunté au bichelamar et correspond aux narrations associées à des lignages particuliers. Ces *istri* sont connues par les locuteurs nisvais, mais seuls ceux appartenant au groupe de parenté associé à l'*istri* possèdent le droit de la narrer. Le narrateur nisvai associé à une *istri* n'est d'ailleurs pas le même que celui d'une *nabol*. Les locuteurs nisvais se représentent le narrateur d'une *istri* comme la personne du lignage ayant pris part aux événements narrés, alors que le narrateur d'une *nabol* n'est pas associé à un lignage.

Les aspects énonciatifs des pratiques narratives nisvaies ont été abordés à travers les lieux de narration, caractérisés par deux propriétés, le temps et le lieu (Authier-Revuz, 1993), et les rôles des différents énonciateurs. Les énonciateurs associés à la situation de narration peuvent correspondre à des personnes physiques (l'orateur ou l'auditoire) ou à des représentations sociales (le narrateur nisvai, c'est-à-dire l'ancêtre qui a vu et transmis les événements narrés). Tous les locuteurs peuvent raconter des *nabol*, quel que soit leur âge ou leur sexe. Ces *nabol* ne sont pas uniquement produites au cours de veillées. Les locuteurs nisvais ont également narré des *nabol* durant d'autres situations de narrations, lorsqu'ils étaient sollicités à le faire, lors de pauses au cours d'une activité ou durant la

messe. Toutefois, lors de la messe, seul le prêtre possédait le monopole de la parole. Nous avons vu également que le lieu de narration jouait un rôle sur le répertoire des *nabol* narrées. Si toutes les *nabol* peuvent être racontées lors de la veillée, il apparaît que certaines *nabol*, issues du répertoire occidental, sont limitées à l'église. Trois espaces principaux sont associés aux lieux de narration : la maison-cuisine pour la veillée et les narrations provoquées, l'école et l'église.

Le chapitre quatre a établi que les *nabol* peuvent être comparées les unes aux autres à travers leurs procédés discursifs. L'étude de la production des textes narratifs nisvais a souligné l'usage des catégories de la langue par les orateurs afin d'organiser les textes. Cette analyse a fait émerger les différentes parties du plan d'un texte et la manière dont celles-ci étaient coordonnées par les orateurs. Le concept narratologique de voix a permis de distinguer les séquences rituelles des séquences narratives, les péripéties et les séquences poétiques durant lesquelles la voix de l'orateur peut également incarner, à travers l'emploi du discours direct, la voix d'un des personnages. Lors de la narration des séquences introductives, conclusives et dialogales, la voix matérielle de l'orateur correspondait à sa propre voix narrative, alors que pour d'autres parties du texte (situation initiale, situation finale et péripéties), la voix de l'orateur nisvai incarne le narrateur. La voix de l'orateur doit alors être interprétée comme la voix de l'esprit, ou de l'ancêtre si l'orateur raconte une *istri*, ayant assisté aux événements narrés.

Au cours du chapitre cinq, nous avons d'abord montré que raconter une *nabol*, c'est organiser un texte qui véhicule des opinions. La *nabol* est une discussion située et socialisée, support pour l'orateur pour le partage de ses opinions et de ses valeurs. Cette observation met en évidence que concevoir la littérature orale comme une littérature figée revient à enfermer les locuteurs dans des opinions et valeurs. Cette conception, qui relève de l'entextualisation (Silverstein & Urban, 1996), nie la capacité des orateurs à produire leurs propres représentations sociales et culturelles. La documentation des pratiques des littératures orales nisvaies ne doit pas amener à les concevoir comme sauvegardées. Au contraire, dans cette thèse, l'étude des pratiques narratives nisvaies nous a conduit à concevoir la littérature comme une forme de discussion. Il sera pertinent de se demander si la fixation de ces discussions narratives à l'écrit a des conséquences sur les pratiques narratives, voire sur l'organisation sociale de la communauté.

Certaines parties du plan du texte de la *nabol* sont produites en fonction de la situation de narration. La production d'une situation initiale et d'une conclusion est récurrente d'une narration à l'autre, mais l'organisation du début et de la fin de la narration dépend de la situation. Si celle-ci est provoquée, alors l'orateur produit une introduction ; si la *nabol* est réalisée lors d'une situation plus

habituelle, comme la veillée, il débute le temps de narration par un dialogue introductif et le termine par un dialogue conclusif. Ces observations montrent que les locuteurs nisvais n'apprennent pas par cœur les *nabol*, celles-ci sont des performances organisées en fonction de la situation de narration. Pour reprendre les termes d'Adam (2002), une partie du plan d'une *nabol* est conventionnel, toutefois, en fonction de la situation d'énonciation, le début et la fin du texte sont adaptés à la situation. À noter que certains éléments des *nabol* reviennent de façon similaire d'une narration à l'autre. Ces éléments sont les séquences poétiques, les personnages et, dans une certaine mesure, le résumé de la narration. Ils permettent aux locuteurs d'identifier les pratiques narratives au sein du répertoire des *nabol* et sont mobilisés lorsqu'ils souhaitent désigner une *nabol* en particulier. Nous avons remarqué ensuite que la différenciation de la pratique narrative en fonction de l'âge ne porte pas uniquement sur des éléments du contenu auxquels sont associés les enjeux associés au régime de vérité. Les enfants réalisent la coordination nominale « wuan », alors que les adultes et les vieux prononcent « druan ». Cette différence est socialement significative, car elle permet d'identifier un locuteur comme étant un enfant. Toutefois, elle ne joue pas de rôle dans la véridiction de la pratique narrative.

L'étude des pratiques narratives nisvaies a eu recours à des techniques issues du traitement automatique des langues et de la visualisation des données. L'utilisation de ces techniques informatisées pour traiter les données a permis de réaliser des représentations visuelles et des statistiques sur des annotations. Les représentations visuelles ou statistiques ont été intégrées à la description des *nabol* à travers des tableaux ou des représentations graphiques ; elles ont participé à l'argumentation de deux manières. Elles objectivent en premier lieu les analyses à l'aide de graphiques normés, ce qui facilite la communication des données et la réutilisation du modèle de leur représentation. En deuxième lieu, les représentations graphiques produites ont modélisé le contenu d'annotations, noms propres, morphèmes ou plan du texte à travers l'ensemble des unités d'intonation du corpus. Cela a permis de mettre en évidence des comportements particuliers, que ce soit des hapax ou plusieurs cas qui déviaient de la tendance générale. Ces comportements pouvaient questionner les interprétations proposées dans le cadre de l'étude du corpus, et elles ont dû être contextualisées au travers de la mobilisation de données sur les orateurs et la situation d'énonciation associée aux pratiques narratives concernées.

Les ressources langagières ont été décrites dans le chapitre six. Les ressources peuvent être considérées comme des comptes-rendus des pratiques narratives nisvaies annotés. Le traitement

automatisé a été élaboré afin de produire des ressources langagières qui conservent les informations liées au contexte de la pratique narrative. Cette contextualisation a été rendue possible en reliant les textes écrits ou les passages cités à leurs orateurs et à leur voix. Les textes et passages présentés au sein des ressources, que ce soit les interfaces audiovisuelles en ligne ou les livrets papier, mettent en valeur l'aspect performance de la narration. Les termes du lexique sont situés au sein de leurs pratiques d'origine. La lecture des occurrences des termes du lexique a contribué à établir des liens sémantiques entre les termes nisvais. Elle a aussi permis de repérer les procédés textuels employés par les orateurs d'une pratique narrative à l'autre.

Les ressources ont été développées afin de contribuer à « l'autonomisation » des locuteurs en valorisant leurs pratiques narratives (Cameron, 1998). Ce développement a tenu compte du fait qu'il est possible que les ressources langagières soient sollicitées par les locuteurs nisvais afin de produire des propos normatifs sur leur pratique de la langue (Cameron, 1995). Préciser la source d'un texte ou d'un passage participe à cette autonomisation en évitant que les personnes consultant les ressources, en particulier les locuteurs nisvais, associent uniquement le linguiste à ces ressources. Les ressources auraient sinon participé à l'aliénation des locuteurs vis-à-vis de leur propre langue : ces derniers ne seraient plus les énonciateurs de leurs propres textes. Pour cela, la citation et l'écoute de l'enregistrement ont été implémentées afin de rendre compte de la narration comme une performance ; cette démarche évite que les textes annotés ne correspondent qu'à un processus d'entextualisation. La citation, via le système de référence élaboré, recontextualise les extraits au sein de leur texte d'origine, leur réattribue un locuteur, une situation de narration et une date d'enregistrement. Ces points importent aussi bien aux locuteurs nisvais qu'aux chercheurs désireux d'aboutir à une interprétation située des textes.

Lors de la médiation scientifique, l'aspect performance de la pratique narrative a été rendu évident par l'écoute de l'enregistrement sonore à un public. Le public tendait sinon à estimer que les textes d'une communauté de littérature orale étaient répétés de manière largement homogène. L'écoute de la voix de l'orateur grâce aux interfaces informatisées a incité le public à une interprétation du texte narratif comme étant une performance. De son côté, l'écriture des textes qui résulte de la transcription de la parole est une formalisation qui réduit les aspects performatifs d'une narration orale dans laquelle chaque mot, chaque phonème, ne peut être que différent. Cette formalisation tend cependant à occulter le singulier d'une pratique narrative, car elle ne rend pas compte de la prosodie et du timbre de la voix de l'orateur, alors que ces éléments manifestent l'individu produisant la pratique narrative. La matérialisation de la voix de l'orateur dans les

ressources langagières a contribué à nuancer le processus d'entextualisation que subissent les textes nisvais lors de leur annotation.

Limites et Perspectives

Il sera possible, pour de futurs travaux, de développer le corpus afin de permettre d'autres analyses. Un corpus plus volumineux sera alors nécessaire afin de mettre en évidence le rôle d'autres caractéristiques sociales et énonciatives. Deux axes pour développer ce corpus sont envisageables : continuer le travail sur les *nabol* en annotant davantage de textes. Ou annoter d'autres genres discursifs, et ne pas se restreindre à des genres narratifs, afin de pouvoir comparer les genres narratifs les uns aux autres.

Au niveau scolaire, les ressources développées pour cette recherche ont permis de débiter un dialogue avec les professeurs de l'école *Kamai*. Si le dernier séjour de recherche a été l'occasion de fournir une première version des ressources langagières aux enseignants de l'école *Kamai*, ces derniers n'ont pas eu l'occasion de les utiliser avant la fin du séjour. Les retours critiques sur les ressources pourront permettre d'approfondir le processus de création d'une ressource, que ce soit au niveau de l'annotation, des formats des ressources proposées, voire de la méthode d'enquête ou d'enregistrement des événements langagiers. Continuer l'étude des pratiques narratives de la région permettra d'approfondir la problématique du corpus « mobilisable » localement d'un point de vue pédagogique. Un aspect à développer est celui du rôle de la littérature orale nisvaie comme une pratique qui forme les locuteurs à la production de textes oraux, puis écrits.

L'enseignement de l'oralité est aujourd'hui remis à l'ordre du jour en France. Des recherches actuelles questionnent son rôle dans l'acquisition d'une parole organisée (Véronique Rey et al., 2013). Toutefois, comme nous l'avons vu au cours de cette thèse, narrer répond à des enjeux sociaux particuliers au sein de la communauté nisvaie. Bien que les professeurs narrent déjà à l'école *Kamai*, le développement de pratiques narratives dans une perspective scolaire doit passer par une réflexion sur les enjeux sociaux de la pratique narrative des enfants.

Les quatre ressources langagières qui ont été développées ne sont que des exemples possibles de représentations numériques ou papier des annotations des *nabol*. D'autres ressources sont imaginables afin d'approfondir l'étude des pratiques langagières nisvais ou contribuer à son

enseignement. Par exemple, les représentations en arbre de corpus textuel (Wattenberg & Viegas, 2008) facilite l'analyse du texte et les concordanciers audio-textuels (Guy, 2015) fournissent des exemples concrets d'utilisation d'une langue qui peuvent bénéficier à des personnes l'apprenant. Enfin, le modèle XML *Lexical Markup Framework* (Francopoulo, 2013, pp. 19-39) contribuerait à ouvrir les résultats de la recherche aux communautés de linguistes. Si son orientation autour des concepts lexicologiques plutôt que des textes concrets n'est pas pertinente dans le cadre d'une recherche de terrain, une fois les textes analysés, il est possible de faire coïncider les données produites au modèle de ressource linguistique fourni par *Lexical Markup Framework*.

Cette thèse nous amène à un questionnement sur les éléments de la *nabol* qui ne sont pas encadrés par le régime de vérité nisvai. Ces éléments pourraient, par opposition au régime de vérité, être qualifiés de fictionnels. Est-ce que les éléments qui ne sont pas évalués par le régime de vérité nisvai répondent à des enjeux sociaux ? Ce questionnement est apparu avec l'observation, lors de la deuxième narration d'une même *nabol*, qu'un adulte a changé l'espèce d'un des animaux qui accompagnait le protagoniste. Si dans la première version, l'animal qui accompagnait le personnage principal était un chien, dans la deuxième version, ce rôle d'accompagnant était dévolu à un tigre. Ce changement a dû être motivé par des enjeux particuliers : l'orateur a-t-il voulu être drôle ? ou au contraire impressionner son auditoire ? Il s'agira alors d'étudier le rôle des éléments fictionnels du point de vue de l'orateur et de son auditoire. Mais la fiction concerne un autre aspect de la pratique narrative. Lorsque nous avons abordé l'école comme un lieu de narration, nous avons discuté de narrations racontées par des enfants. L'une en particulier, narrée par une jeune fille, portait sur quatre rats qui allaient chercher de l'eau mais qui étaient dérangés par « Dimitri ». Lorsque l'oratrice a prononcé ce nom, elle a été corrigée par l'une de ses camarades qui lui a proposé de dire : *nahemac*. Selon Aufray (2015), dans certaines littératures océaniques, le rat est également une métaphore pour le jeune non-initié. Il est possible que la jeune fille ait raconté un événement qui soit arrivé mais ait anonymisé les personnes qui prenaient part à l'histoire en les transformant, le temps de la narration, en rat ou en *nahemac*. Il s'agirait alors d'un processus de fiction dans l'optique de narrer une expérience personnelle. Enfin, ces pratiques de la fiction seront peut-être différenciées en fonction de caractéristiques sociales. Intégrer les paramètres sociaux et énonciatifs lors de l'étude des textes permettra de mettre en évidence le caractère social, voire énonciatif, de l'expression de la fiction.

Les index

Index des illustrations

Illustration 1: Nombre de locuteurs par communauté linguistique au Vanuatu (<i>François et al.</i> , 2015, p. 8).....	28
Illustration 2: Reconstruction linguistique des langues Océaniques (Bellwood <i>et al.</i> , 1995, p. 24)	30
Illustration 3: Les sous-groupes de langues de l'est de Malekula, (<i>Lynch</i> , 2016).....	31
Illustration 4: Vue de l'allée centrale de Renivier, donnant sur la place du village. Sur la gauche se trouve l'église, à droite la maison d'hôte pour accueillir les éventuels visiteurs ou touristes, août 2015, Renivier.....	37
Illustration 5: Les règles de vie commune de Renivier ont été rédigées en bichelamar par deux chefs élus du village, cif Daniel, fils du vieux Membran, cif J. Hary, frère puîné du vieux Dalé (Renivier, 2013).....	44
Illustration 6: Le nahmal, la maison où les garçons vivent durant leur initiation, est caché derrière une palissade, Levetbao, janvier 2014.....	46
Illustration 7: Visualisation des unités d'intonation grâce au spectrogramme proposé par ELAN. .	92
Illustration 8: Durées des unités d'intonation en fonction de l'âge et du sexe de l'orateur.....	93
Illustration 9: Extrait du texte T17 après l'annotation de terrain.....	100
Illustration 10: Extrait du texte T17 après révision de l'annotation, au bureau.....	105
Illustration 11: Extrait via ELAN du texte T19 montrant l'annotation de différentes parties du plan du texte.....	108
Illustration 12: Durée en minutes d'un texte en fonction du nombre d'unités d'intonation qu'il contient.....	110
Illustration 13: Schéma du processus d'annotation avec ELAN des pratiques narratives nisvaies.	112
Illustration 14: Répartition des textes en fonction de la classe d'âge et de l'orateur.....	113
Illustration 15: Répartition des textes du corpus en fonction de leurs situation de narration.....	117
Illustration 16: Réunion avec des vieux et des chefs de Farun pour enregistrer des nabol, à Farun, août 2015.....	119
Illustration 17: Portrait de la famille Varilu, résidant à Bwenarai, juillet 2015. La « vieille » Limeten se trouve à droite, en blanc. À sa gauche, en rouge, se trouve son fils Kalbatik.....	121

Illustration 18: Photographie de l'église de Renivier, à gauche, nous distinguons un réservoir, percé, pour collecter l'eau, juillet 2015.....	124
Illustration 19: Les enfants de l'école Kamai posant devant l'un de ses bâtiments, près de Burbar, 2011.....	126
Illustration 20: Segmentation en paragraphe de la transcription du texte T32 de Rosie.....	148
Illustration 21: Comparaison de la durée des unités d'intonation poétiques à celles des unités en prose, en fonction de la classe d'âge de l'orateur. Les durées sont exprimées en millisecondes.....	186
Illustration 22 : Schématisation de l'occurrence d'une séquence poétique finale.....	189
Illustration 23 : Schématisation de l'occurrence des séquences poétiques intercalaires au texte....	189
Illustration 24, carte des isoglosses : le terme oiseau dans les langues du sud de Malekula. (Source: Charpentier, 1984).....	218
Illustration 25: Visualisation des unités d'intonation, caractérisés par leur appartenance à une section du plan de texte et de leur situation de narration, et répartis sur l'axe des abscisses selon leur position dans la narration, en pourcentage de la durée du texte.	225
Illustration 26: Occurrences de la coordination nominale « wuan » en fonction de la classe d'âge	232
Illustration 27: Occurrences de la coordination nominale « druan » en fonction de la classe d'âge	233
Illustration 28: Diagramme de dispersion des occurrences de noms propres de personnages dans le corpus selon l'âge de l'orateur.....	237
Illustration 29: Un groupe d'enfants de Renivier venu discuter et narrer des nabol, février 2014, à Renivier.....	241
Illustration 30: Diagramme de dispersion des noms propres de lieux dans le corpus en fonction de l'âge de l'orateur.....	243
Illustration 31: Schématisation du traitement des annotations, de la compilation jusqu'à la production des ressources.....	252
Illustration 32: Extrait de la partie nisvai-français du lexique bilingue.....	259
Illustration 33: Deux pages extraites du recueil bilingue d'histoires nisvaies.....	261
Illustration 34: Résultat d'une recherche via l'interface Web du corpus.....	264
Illustration 35: L'interface de visualisation et d'écoute des annotations des pratiques narratives nisvaies.....	267
Illustration 36: Dispositif de consultation des pratiques narratives nisvaies lors de l'exposition de 2016, au sein de l'espace Fernand Pouillon, d'Aix-Marseille Université.....	268
Illustration 37: Organisation de la base des données linguistiques issue de l'extraction des annotations du corpus XML.....	325

Index des exemples

Exemple 1 Marquer le début d'une péripétie.....	11
Exemple 2: Exemple de désignation d'un « hevuh » au cours du texte T29.....	43
Exemple 3: Utilisation du terme nstori par l'adulte Aven.....	129
Exemple 4: Emploi du mot silvar au cours d'une narration d'Aven.....	130
Exemple 5: Emploi du mot « nasilvar » lors de l'introduction d'un texte.....	131
Exemple 6: Introduction d'un texte comme étant une nasilvarin, une discussion, par Filip.....	131
Exemple 7: Emploi du mot « nabwe » à la fin d'un texte.....	132
Exemple 8: Présentation du lieu dans le texte T29 par Salben.....	138
Exemple 9: Présentation du lieu dans le texte T41 par Kalbatik.....	139
Exemple 10: Présentation de l'origine d'un « nahemac » par Salben.....	140
Exemple 11 Marquer le début d'une péripétie avec « ale ».....	148
Exemple 12: Utilisation de « mycig » afin de marquer le plan du texte.....	149
Exemple 13 Multiplication et organisateur temporel pour marquer le début d'une péripétie.....	150
Exemple 14 « ale » : marquer le lien de temporalité et de conséquence entre deux énoncés.....	151
Exemple 15 « ale » : marquer le lien de temporalité et de conséquence entre deux énoncés.....	151
Exemple 16: Utilisation de « mycig » pour marquer la cohésion.....	151
Exemple 17: Usages de « mycig » pour l'enchaînement entre les actions.....	152
Exemple 18: Reprise d'un énoncé à l'autre.....	153
Exemple 19: Deux reprises différentes qui se suivent.....	153
Exemple 20: Longue période jouant sur la répétition.....	155
Exemple 21: Période lente contrastive.....	156
Exemple 22: Période longue jouant sur la répétition.....	156
Exemple 23: Récapitulation après une digression.....	157
Exemple 24: Utilisation du chant de la cigale pour dénoter du temps qui passe.....	158
Exemple 25: Utilisation de « naur mtas » pour marquer une phase de la journée.....	159
Exemple 26: Utilisation de « prahor » : “matin” pour marquer la cohésion et la chronologie du texte.....	159
Exemple 27: usage du verbe « roh » combiner avec « van » multiplié.....	160
Exemple 28: « qanili » comme contexte pour l'énoncé.....	160
Exemple 29: Utilisation de « taim » afin d'introduire deux événements se déroulant de manière simultanée.....	161
Exemple 30: Utilisation de « dry » pour coordonner deux verbes.....	161

Exemple 31: Séquence introductive du texte T1 portée par Aven.....	163
Exemple 32: Passage de la voix de l'orateur à celle du narrateur.....	163
Exemple 33: Séquence dialogale introductive.....	164
Exemple 34: Situation initiale du texte T24 par Limeten.....	165
Exemple 35: Situation finale de l'istri T33 par le vieux Salben.....	166
Exemple 36: Situation finale du texte T37 par la vieille Limeten.....	166
Exemple 37: Annonce de la fin de la narration par Aven.....	167
Exemple 38: Clôture inclusive d'une narration.....	167
Exemple 39: Interprétation de la narration portée par la voix de l'orateur.....	168
Exemple 40: Conclusion dialogale simple, par l'adulte Kalbatik, reprise par l'auditoire.....	169
Exemple 41: Conclusion dialogale développée, par la vieille Limeten.....	169
Exemple 42: Focalisation narrative des personnages.....	171
Exemple 43: Focalisation narrative portée par le narrateur.....	171
Exemple 44: Annonce de la focalisation par l'orateur.....	172
Exemple 45: Changement de perspective narrative.....	173
Exemple 46: Le possessif « syn » pour marquer la perspective narrative.....	174
Exemple 47: discours direct avec le verbe « kal » : " dire ".....	176
Exemple 48: Discours direct intérieur.....	177
Exemple 49: Discours direct contenant du discours indirect.....	177
Exemple 50: Segmentation du discours direct en deux unités d'intonation.....	178
Exemple 51: Discours indirect.....	181
Exemple 52: Discours intérieur indirect libre.....	181
Exemple 53: Annonce d'une séquence chantée par un personnage.....	187
Exemple 54: Annonce du chant.....	187
Exemple 55: Séquence que le personnage crie.....	188
Exemple 56: Séquence poétique de mise en suspense.....	190
Exemple 57: Réactions des personnages à l'écoute d'une séquence poétique intercalaire.....	191
Exemple 58: Séquence poétique finale résumant l'intrigue de la nabol.....	192
Exemple 59: Répétition du mot final pour former une unité d'intonation.....	193
Exemple 60: Répétition d'un groupe de mots en fin des unités d'intonation.....	194
Exemple 61: Répétitions chaînées lors d'une séquence chantée, avec répétition du mot final.....	194
Exemple 62: Séquence poétique non chantée contenant une répétition à l'initial et une assonance	195
Exemple 63: Séquence chantée contenant un exemple de parallélisme.....	195
Exemple 64: Séquence poétique finale avec assonances redoublées externes.....	196

Exemple 65: Assonances croisées par Kalbatik.....	197
Exemple 66: Assonances croisées par Filip.....	197
Exemple 67: Extrait d'une transcription d'un récit d'Aulua par Paviour-Smith.....	199
Exemple 68: Extrait d'une transcription d'un récit d'Aulua par Paviour-Smith.....	201
Exemple 69: Conclusion du texte T23 de Limeten.....	208
Exemple 70: Conclusion du texte T30 de Limeten, et début de la séquence dialogale conclusive.....	208
Exemple 71: Fin de la séquence dialogale conclusive du texte T30.....	209
Exemple 72: Comparaison de deux péripéties issues des textes T23 et T30 de Limeten.....	210
Exemple 73: Comparaison des séquences poétiques des textes T10 et T11.....	217
Exemple 74: Pleurs de la mère dans le texte T11 «Ofe Ita E» de Kati.....	220
Exemple 75: Extrait du texte T10, «Ofe Ita E» de Sumbles, montrant les pleurs du père et les conséquences des actions de l'enfant.....	221
Exemple 76: Transition vers le point de vue du père dans le texte T10 de Sumbles.....	221
Exemple 77: Kati adopte le point de vue du père et de la mère de l'enfant dans le texte T11.....	221
Exemple 78: Transition du point de vue de l'enfant jusqu'au point de vue de la mère.....	222
Exemple 79: Introduction du texte T1 d'Aven précisant le contexte de la nabol.....	224
Exemple 80: Courte introduction par la vieille Limeten.....	228
Exemple 81: Introduction de la nabol T33 par Salben.....	229
Exemple 82: Emploi du morphème de coordination nominale « druan » par l'adulte Aven.....	231
Exemple 83: Emploi de la coordination nominale « wuan » par l'enfant Epel.....	231
Exemple 84: Coordination nominale avec « druan » par Kati Gelu.....	233
Exemple 85: Identification de noms communs comme nahsyn.....	235
Exemple 86: Catégorisation d'un être avec le verbe « vi ».....	235
Exemple 87: Identification d'un être, qui a déjà été catégorisé au cours de la narration, à un « nahsyn ».....	236
Exemple 88: Détail de l'association des annotations morphologiques à des transcriptions afin d'obtenir une liste de termes.....	255

Index des cartes

Carte 1: Le Vanuatu est situé à 500 kilomètres au nord-est des côtes de la Nouvelle-Calédonie (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com , licence CC-BY-SA).....	26
Carte 2: Détail des îles et provinces de l'archipel du Vanuatu (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com , licence CC-BY-SA).....	27

Carte 3: La diversité des langues du sud-est de Malekula. Le relevé des villages est non exhaustif (fond de carte : openstreetmap.org et stamen.com, licence CC-BY-SA).....	39
Carte 4: Langues de Malekula. Extrait de la carte des langues du Vanuatu. (<i>François et al., 2015,</i> <i>p. 3</i>).....	62

Index des schémas

Schéma 1: Chronologie des différentes politiques linguistiques éducatives depuis 1977 (Vandeputte-Tavo, 2014).....	32
Schéma 2: Les étapes d'une séquence narrative selon Adam (2011, p. 110).....	71
Schéma 3: Organisation en couches des annotations des pratiques narrations nisvaies.....	95
Schéma 4: Description terminologique des termes désignant les pratiques narratives nisvaies.....	134
Schéma 5: les possibilités de déroulement du procédé de discours direct.....	180

Bibliographie

- Aarne, A. (1909). *Die Zaubergaben : Eine vergleichende Märchenuntersuchung* (Vol. XXVII). Helsinki : Journal de la Société Finno-Ougrienne.
- Aarne, A., & Thompson, S. (1961). *The types of the folktale : A classification and bibliography : 2. Rev.* Helsinki : Suomalainen Tiedeakatemia.
- Adam, J.-M. (2002). Plan de texte. (P. Charaudeau & D. Maingueneau, Éds) *Dictionnaire de l'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Adam, J.-M. (2011a). *La linguistique textuelle* (3ème édition). Paris : Armand Colin.
- Adam, J.-M. (2011b). *Les textes, types et prototypes : Séquences descriptives, narratives, argumentatives, explicatives, dialogales et genres de l'injonction-instruction*. Paris : A. Colin.
- Adam, J.-M., & Heidmann, U. (2004). Des genres à la généricité. L'exemple des contes (Perrault et les Grimm). *Langages*, 38(153), 62-72. <https://doi.org/10.3406/lgge.2004.934>
- Adamou, E. (2016). *A Corpus-Driven Approach to Language Contact : Endangered Languages in a Comparative Perspective* (Vol. 12). Boston/Berlin : Mouton de Gruyter.
- Adda, G., Stüker, S., Adda-Decker, M., Ambourou, O., Besacier, L., Blachon, D., ... Zerbian, S. (2016). Breaking the Unwritten Language Barrier : The BULB Project. *Procedia Computer Science*, 81, 8-14. <https://doi.org/10.1016/j.procs.2016.04.023>
- Allen, M. (1984). Elders, Chiefs, and Big Men : Authority Legitimation and Political Evolution in Melanesia. *American Ethnologist*, 11(1), 20-41. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/644353>
- Anandarajan, M., Hill, C., & Nolan, T. (2018). *Practical text analytics : Maximizing the value of text data* (eBook, Vol. 2). Cham : Springer. Repéré à <https://doi.org/10.1007/978-3-319-95663-3>
- Aro, M., & Wimmer, H. (2003). Learning to read : English in comparison to six more regular orthographies. *Applied psycholinguistics*, 24(4), 621-635.
- Aufray, M. (2012). *Les littératures océaniques : Approche syntaxique et stylistique : le rat et le poulpe : communiquer, parler, raconter en Océanie* (Vol. 1). Nouméa; Paris : Académie des langues kanak ; Langues o' (Inalco).

- Aufray, M. (2015). *Les littératures océaniques : Communiquer, parler, raconter : le rat et le poulpe*. (Vol. 2). Nouméa; Paris : Académie des langues kanak ; Langues o' (Inalco).
- Austin, P. K., & Sallabank, J. (2011). *The Cambridge handbook of endangered languages*. New York : Cambridge University Press.
- Authier-Revuz, J. (1993). Repères dans le champ du discours rapporté (suite). *L'Information Grammaticale*, 56(1), 10-15. <https://doi.org/10.3406/igram.1993.3163>
- Bae, J., Falkman, G., Helldin, T., & Riveiro, M. (2019). Visual Data Analysis. Dans A. Said & V. Torra (Éds), *Data Science in Practice*. Cham : Springer.
- Bakhtine, M., & Volochinov, V. N. (1977). *Le Marxisme et la philosophie du langage : Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Traduction par M. Yaguello, Paris : Les Editions de Minuit.
- Barbour, J. (2012). *A Grammar of Neverver*. Berlin/Boston : De Gruyter.
- Barbour, J. (2015). Small stories and associated identify in Neverver. Dans G. Farzana (Éd.), *Narrative and Identity : Construction in the Pacific Islands* (Vol. 21, pp. 81-100). Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. Repéré à DOI:10.1075/sin.21.04bar
- Baroni, R. (2004). Tension narrative, curiosité et suspense : Les deux niveaux de la séquence narrative [Conférence]. Conférence communication présentée au La narratologie aujourd'hui, CRAL, Paris. Repéré à <http://web.archive.org/web/20190408140425/http://www.vox-poetica.org/t/lna/baronilna.html>
- Baroni, R. (2007). *La tension narrative : Suspense, curiosité et surprise*. Paris : Éd. du Seuil.
- Barras, C., Geoffrois, E., Wu, Z., & Liberman, M. (2001). Transcriber : Development and use of a tool for assisting speech corpora production. *Speech Communication*, 33(1-2), 5-22.
- Bascom, W. (1965). The Forms of Folklore : Prose Narratives. *The Journal of American Folklore*, 78(307), 3. <https://doi.org/10.2307/538099>
- Baumgardt, U. (2008). La performance. Dans *Littératures Orales Africaines : Perspectives théoriques et méthodologiques*. Paris : Kathala.
- Baumgardt, U., & Derive, J. (Éds). (2008). *Littératures Orales Africaines : Perspectives théoriques et méthodologiques*. Paris : Kathala.

- Bazillon, T. (2011). *Transcription et traitement manuel de la parole spontanée pour sa reconnaissance automatique*. Université du Maine.
- Beacco, J.-C. (2004). Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif. *Langages*, n° 153(1), 109-119. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-langages-2004-1-page-109.htm>
- Bellwood, P. S., Fox, J. J., Tryon, D. T., & Australian National University (Éds). (1995). *The Austronesians: Historical and comparative perspectives*. Canberra : Dept. of Anthropology as part of the Comparative Austronesian Project, Research School of Pacific and Asian Studies, Australian National University.
- Bensa, A. (1994). Mythe, mentalité, ethnie : Trois mauvais génies des sciences sociales. *Genèses*, 16(1), 142-157. <https://doi.org/10.3406/genes.1994.1255>
- Bensa, A. (2006). *La fin de l'exotisme : Essais d'anthropologie critique*. Toulouse : Anacharsis.
- Bensa, A., & Rivierre, J. C. (1982). *Les chemins de l'alliance : L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie (région de Touho, aire linguistique cèmuhi)*. Paris : SELAF.
- Benveniste, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Armand Colin*, (17), 12-18. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/41680738> 3-10-2015 16:37 UTC
- Berman, A. (1985). *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Mauvezin : Trans-Europ-Repress.
- Berman, E. (2019). *Talking like Children : Language and the Production of Age in the Marshall Islands*. New York : Oxford University Press.
- Bird, S. (2010). A scalable method for preserving oral literature from small languages. *The Role of Digital Libraries in a Time of Global Change*, 5–14.
- Bird, S., Chiang, D., Frowein, F., Berez, A. L., Eby, M., Hanke, F., ... Wan, A. (2013). The International Workshop on Language Preservation : An Experiment in Text Collection and Language Technology. Repéré à <http://scholarspace.manoa.hawaii.edu/handle/10125/4593>
- Bird, S., Hanke, F. R., Adams, O., & Lee, H. (2014). Aikuma : A Mobile App for Collaborative Language Documentation. Dans *Proceedings of the 2014 Workshop on the Use of Computational Methods in the Study of Endangered Languages* (pp. 1-5). Baltimore, Maryland, USA : Association for Computational Linguistics. <https://doi.org/10.3115/v1/W14-2201>

- Bird, S., & Simons, G. F. (2003). Seven Dimensions of Portability for Language Documentation and Description. *Language*, 79(3), 557-582. Repéré à <https://www.jstor.org/stable/4489465>
- Blachon, D., Gauthier, E., Besacier, L., Kouarata, G.-N., Adda-Decker, M., & Rialland, A. (2016). Parallel Speech Collection for Under-resourced Language Studies Using the Lig-Aikuma Mobile Device App. *Procedia Computer Science*, 81, 61-66. <https://doi.org/10.1016/j.procs.2016.04.030>
- Blust, R. (2001). Reduplicated colour terms in Oceanic languages. Dans *The boy from Bundaberg: Studies in Melanesian linguistics in honor of Tom Dutton* (pp. 23-49). Canberra : Pacific Linguistics.
- Boas, F. (1901). *Kathlamet Texts*. Washington : Smithsonian Institution.
- Boas, F. (1922). *Handbook of American Indian Languages*. Washington : Smithsonian Institution.
- Boas, F. (1947). *Kwakiutl Grammar with a glossary of the suffixes*. New York : AMS Press.
- Bois, J. W. D., Cumming, S., Schuetze-Coburn, S., & Paolino, D. (1992). *Discourse Transcription* (Vol. 4). Santa Barbara : University of California.
- BOLD:PNG. (2019). Stage 1 : Audio Capture. <https://sites.google.com/site/boldpng/>. Repéré à <http://web.archive.org/web/20190129142847/https://sites.google.com/site/boldpng/bold/stage1>
- Bolton, L. (2003). *Unfolding the Moon_ Enacting Women's Kastom in Vanuatu*. Honolulu : University of Hawaii Press.
- Boulay, R. (1991). *Masque-coiffe*. Lamap, Vanuatu : Quay Branly. Repéré à http://collections.quaibrantly.fr/default.aspx?permq=permq_a177ab6c-75ed-4646-afea-429935288c5d
- Bowern, C. (2008). *Linguistic Fieldwork: A Practical Guide*. New York : Palgrave Macmillan.
- Bowern, C. (2015). *Linguistic Fieldwork: A Practical Guide* (2. ed). New York : Palgrave Macmillan.
- Brotchie, A. (2009). *Tirax grammar and narrative: An Oceanic language spoken on Malakula, North Central Vanuatu*. The University of Melbourne.
- Brown, C. H., Anderson, E. N. J., Bulmer, R., Drechsel, P., Ellen, R. F., Hays, T. E., ... Reason, D. (1985). Mode of Subsistence and Folk Biological Taxonomy [and Comments and Reply]. *Current Anthropology*, 26(1), 43-64. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/2742995>

- Bru, J. (1999). Le repérage et la typologie des contes populaires. Pourquoi ? Comment ? *Bulletin de l'AFAS*, 14(14). <https://doi.org/10.4000/afas.319>
- Bru, J. (2014). Qu'est-ce qu'un conte de tradition orale ? Dans C. Torreilles & M.-J. Verny (Éds), *Contes e cants : Les recueils de littérature orale en pays d'oc, XIXe et XXe siècles* (pp. 151-172). Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée. Repéré à <http://books.openedition.org/pulm/476>
- Brugman, H., & Russel, A. (2004). Annotating multimedia/multi-modal resources with ELAN. Dans *Proceedings of the Fourth International Conference on Language Resources and Evaluation* (pp. 2065–2068). Citeseer.
- Bucholtz, M. (2002). Youth and Cultural Practice. *Annual Review of Anthropology*, 31(1), 525-552. <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.31.040402.085443>
- Cabalion, P. (1984). Les noms des plantes en bichlamar. Origines, formations et déterminations botaniques. *Journal de la Société des océanistes*, 40(78), 107-120. <https://doi.org/10.3406/jso.1984.2540>
- Cablitz, G., Ringersma, J., & Kemps-Snijders, M. (2007). Visualizing endangered indigenous languages of French Polynesia with LEXUS (pp. 409-414). IEEE. <https://doi.org/10.1109/IV.2007.134>
- Cahour, B., & Licoppe, C. (2010). Confrontations aux traces de son activité. *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol 4, n° 2(2), 243-253. Repéré à http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RAC_010_0243
- Caillon, S. (2011). Ethnobotanique du cocotier (*Cocos nucifera* L.) sur l'île de Vanua Lava (Vanuatu). *Journal de la société des océanistes*, (133), 333-352. <https://doi.org/10.4000/jso.6533>
- Cameron, D. (1995). *Verbal Hygiene* (eBook). London and New York : Routledge.
- Cameron, D. (1998). Problems of empowerment in linguistic research (Vol. 10, pp. 23-38). Communication présentée au Le travail du chercheur sur le terrain : questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête, Lausanne : Cahiers de l'ILSL. Repéré à <http://www.unil.ch/files/live/sites/clsl/files/shared/CILSL10.pdf>
- Cameron, D. (2001). *Working with Spoken Discourse*. London, Thousand Oaks, New Delhi : SAGE Publications.

- Catach, N. (1996). *La ponctuation : Histoire et système* (2ed.). Paris : Presses Universitaires de France. Repéré à <http://www.cairn.info/la-ponctuation--9782130460503.htm>
- Chafe, W. (1994). *Discours, consciousness, and Time*. Chicago & London : The University of Chicago Press.
- Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette.
- Charlent, M.-T. (2004). L'autonymie dans le discours direct. Dans J. Authier-Revuz, M. Doury, & S. Reboul-Touré (Éds), *Parler des mots : Le fait autonymique en discours*. Paris III, Université de la Sorbonne : Presses de la Sorbonne nouvelle.
- Charpentier, J.-M. (1979). *La Langue de Port-Sandwich (Nouvelles-Hébrides)*. Paris : SELAF.
- Charpentier, J.-M. (1984). *Atlas linguistique du Sud-Malakula (Vanuatu)*. Paris : SELAF.
- Clifton, J. M. (2016). Orthography as Social Practice : Lessons from Papua New Guinea, 34(1).
- Codrington, R. H. (1885). *The Melanesian Languages : A Linguistic Survey of the Groups of Dialects and Languages Spread Over the Islands of Melanesia Comprising Their Comparative Grammar, Numerals, Vocabularies, and Phonology, and the Grammars of Some Thirty-five Languages, Preceded by a General Introduction* (Vol. 1). Oxford : Clarendon Press.
- Conklin, H. C. (1962). Lexicographical treatment of folk taxonomies. *International Journal of American Linguistics*, 28(2), 119–141.
- Conklin, H. C. (1967). *An ethnoecological approach to shifting agriculture*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.
- Conklin, H. C. (1986). Hanunoo color categories. *Journal of Anthropological Research*, 42(3), 441–446.
- CRISCO. (2019). histoire—Dictionnaire des synonymes : Repéré à <http://web.archive.org/web/20180803040408/http://crisco.unicaen.fr/des/synonymes/histoire>
- Croft, W. (2009). *Typology and Universals* (2ème édition). New York : Cambridge University Press.
- Crookes, G. (1990). The Utterance, and Other Basic Units for Second Language Discourse Analysis. *Oxford University Press*, 11(2).

- Crowe, P. (1992a). La naissance du chant à Maewo (Vanuatu). *Cahiers d'ethnomusicologie. Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles*, (5), 183-204. Traduction par I. Schulte-Tenckhoff.
- Crowe, P. (1992b). La naissance du chant à Maewo (Vanuatu). *Cahiers d'ethnomusicologie. Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles*, (5), 183-204. Traduction par I. Schulte-Tenckhoff. Repéré à <https://ethnomusicologie.revues.org/2437>
- Crowley, T. (1998). *An erromangan (Sye) grammar*. Honolulu : University of Hawaii Press.
- Crowley, T. (2000). The Language Situation in Vanuatu. *Current Issues in Language Planning*, 1(1), 47-132. <https://doi.org/10.1080/14664200008668005>
- Crowley, T. (2004). *Bislama reference grammar*. Honolulu : University of Hawai'i Press.
- Crowley, T. (2007). *Field linguistics : A beginner's guide*. Oxford ; New York : Oxford University Press.
- Crowley, T., & Lynch, J. (2006a). *Naman : A vanishing language of Malakula (Vanuatu)*. Canberra : ANU.
- Crowley, T., & Lynch, J. (2006b). *Nese : A diminishing speech variety of northwest Malakula (Vanuatu)*. Canberra : ANU.
- Crowley, T., & Lynch, J. (2006c). *Tape : A declining language of Malakula (Vanuatu)*. Canberra : ANU.
- Crowley, T., & Lynch, J. (2006d). *The Avava Language of Central Malakula (Vanuatu)*. Canberra : ANU.
- Crowley, Terry. (1982). *The Paamese language of Vanuatu*. Canberra : Dep. of Linguistics, Research School of Pacific Studies, the Australian National Univ.
- Daly Lecourtier, D. (2018a). Généalogie de Charles Alexandre RENEVIER. *Geneanet*. Repéré à <http://web.archive.org/web/20180119190244/https://gw.geneanet.org/domdaly?lang=fr&p=charles+alexandre&n=renevier>
- Daly Lecourtier, D. (2018b). Généalogie de Gabriel Lucien Alfred RENEVIER. *Geneanet*. Repéré à <http://web.archive.org/save/https://gw.geneanet.org/domdaly?lang=fr&p=gabriel+lucien+alfred&n=renevier/>
- de Saussure, F. (2005). *Cours de linguistique générale*. Traduction par L.-J. Calvet, Paris : Payot.

- Deacon, A. Bernard, & Wedgwood, C. H. (1934). Geometrical Drawings from Malekula and Other Islands of the New Hebrides. *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 64, 129. <https://doi.org/10.2307/2843952>
- Deacon, Arthur Bernard. (1934a). *Malekula : A vanishing people in the New Hebrides*. London : George Routledge & Sons, LTD.
- Deacon, Arthur Bernard. (1934b). The Nalawan Society. Seniang. Dans *Malekula : A Vanishing People in the New Hebrides* (ODSAS). London : George Routledge & Sons, LTD. Repéré à <https://www.odsas.net/object/86463>
- Derive, J. (2008). Fixer et traduire la littérature orale africaine. Dans *Littératures orales africaines : Perspectives théoriques et méthodologiques* (pp. 287-329). Paris : Karthala.
- Diki-Kidiri, M. (2007). *Comment assurer la présence d'une langue dans le cyberspace ?* Paris : UNESCO.
- Dimock, L. G. (2009). *A Grammar of Nahavaq (Malakula, Vanuatu)*. Victoria University of Wellington.
- Dixon, R. M. W. (2010). *Basic Linguistic Theory Volume 1 : Methodology*. New York : OUP Oxford.
- Dortier, J.-F. (2013). Le dictionnaire des sciences humaines. Sciences humaines.
- Dousset, L. (2016). La sorcellerie en Mélanésie. *L'Homme*, (2), 85–115. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-l-homme-2016-2-page-85.htm>UR
- Dousset, L. (2017). *Pour une anthropologie de l'incertitude*. Paris : CNRS Éditions.
- Du Bois, J. W. (1991). Transcription design principles for spoken discourse research, 1(1), 71-106. Repéré à <http://journals.linguisticsociety.org/elanguage/pragmatics/article/download/464/464-782-1-PB.pdf>
- Dunis, S. (2000). *Mythes et réalités en Polynésie* (Haere Po). Papeete - Tahiti : Université de la Polynésie Française.
- Durand, M. (2016). Du nakamal à la maison-cuisine : Chronique socio-architecturale de Mere Lava (Vanuatu). *Journal de la Société des Océanistes*, (142-143), 223-239. <https://doi.org/10.4000/jso.7559>
- Enfield, N. J., & Stivers, T. (Éds). (2007). Meanings of the unmarked : How 'default' person reference does more than just refer. Dans *Person Reference in Interaction* (pp. 97-120). Cambridge : Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511486746.006>

- Ethnologue. (2016, 9 octobre). Repanbitip | Ethnologue. Repéré à <http://web.archive.org/web/20161009185027/https://www.ethnologue.com/18/language/rpn/>
- Facey, E. E. (1988). *Nguna voices : Text and culture from Central Vanuatu*. Calgary : The University of Calgary Press.
- Farrar, S., & Lewis, W. D. (2007). The GOLD Community of Practice : An infrastructure for linguistic data on the Web. *Language Resources and Evaluation*, 41(1), 45-60. <https://doi.org/10.1007/s10579-007-9016-x>
- Favriaud, M. (2004). Quelques éléments d'une théorie de la ponctuation blanche -par la poésie contemporaine. *L'Information Grammaticale*, 102(1), 18-23. <https://doi.org/10.3406/igram.2004.2559>
- Finnegan, R. H. (1992). *Oral traditions and the verbal arts : A guide to research practices*. London; New York : Routledge. Repéré à <http://public.ebib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=179164>
- Fleming, L. (2011). Name Taboos and Rigid Performativity. *Anthropological Quarterly*, 84(1), 141-164. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/41237484>
- Florey, M. (2009). *Endangered languages of Austronesia* (Ebook). Oxford New York : Oxford University Press.
- Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1984, 1 février). Les Quatres Modes de Véridiction Antiques. Repéré à <https://web.archive.org/web/20190320073807/https://www.arretetonchar.fr/les-quatre-modes-de-v%C3%A9ridiction-antiques-michel-foucault/>
- Foucault, M. (2008). *Le gouvernement de soi et des autres : Cours au Collège de France (1982-1983)*. Paris : Gallimard - Le Seuil.
- Foucault, M. (2012). *Du gouvernement des vivants : Cours au Collège de France (1979-1980)*. Paris : EHESS, Gallimard, Seuil.
- François, A. (2001). *Contraintes de structures et liberté dans l'organisation du discours. Une description du mwotlap, langue océanienne du Vanuatu*. Université Paris IV–Sorbonne.
- François, A. (2008). Semantic maps and the typology of colexification : Intertwining polysemous networks across languages. Dans M. Vanhove (Éd.), *Studies in Language Companion Series*

(Vol. 106, pp. 163-215). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/slcs.106.09fra>

François, A. (2013). Shadows of bygone lives : The histories of spiritual words in northern Vanuatu. *Lexical and structural etymology : Beyond word histories*, 185–244.

François, A., Lacrampe, S., Franjeh, M., Schnell, S., Australian National University, & Asia-Pacific Linguistics. (2015). *The languages of Vanuatu : Unity and diversity*. Canberra : Asia-Pacific Linguistics.

François, A., & Stern, M. (2013). Music of Vanuatu : Celebrations and mysteries. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00874941/>

Francopoulo, G. (2013). *LMF Lexical Markup Framework*. Londres, Hoboken : ISLE, Wiley.

Francopoulo, G., George, M., Calzolari, N., Monachini, M., Bel, N., Pet, M., & Soria, C. (2006). Lexical Markup Framework (LMF) (p. 5). Communication présentée au International Conference on Language Resources and Evaluation - LREC, Gêne.

Froedl, J. E. F. (2003). *Maîtrise des Expressions Régulières* (2^e éd.). Paris : O'Reilly.

Fromonteil, A. (2016). Littéracie à 'Uvea (Wallis) : Récits oraux, gestes et figures. Dans *Littéracies en Océanie : Enjeux et pratiques*. (S.l.) : Harmattan.

Gadet, F. (1992). Variation et hétérogénéité. *Langages*, 26(108), 5-15.
<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1647>

Gala, N. (2013). Ressources lexicales mono- et multilingues : Une évolution historique au fil des pratiques et des usages. Dans *Ressources lexicales : Contenu, construction, utilisation, évaluation*. Paris : Hermès-Lavoisier.

Garde, M. (2015). « Stories of long ago » and the forces of modernity in South Pentecost. Dans *Narrative and Identity Construction in the Pacific Islands* (pp. 135-153). Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.

Garde Tamine, J. G. (2003). Phrase, proposition, énoncé, etc. Pour une nouvelle terminologie. *L'Information Grammaticale*, 98(1), 23-27. <https://doi.org/10.3406/igram.2003.2612>

Gauthier, E., Blachon, D., Besacier, L., Kouarata, G.-N., Adda-Decker, M., Rialland, A., ... Bachman, G. (2016). LIG-AIKUMA: a Mobile App to Collect Parallel Speech for Under-Resourced Language Studies. Dans *Show&Tell Session* (p. 3). San Francisco.

Genette, G. (1969). *Figures II*. Paris : Éditions du Seuil.

- Genette, G. (1972). *Figures III (Discours du récit : Essai de méthode)*. Paris : Éditions du Seuil.
- Genette, G. (1982). *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- Godard, P., Adda, G., Adda-Decker, M., Allauzen, A., Besacier, L., Bonneau-Maynard, H., ... Yvon, F. (2016). Preliminary Experiments on Unsupervised Word Discovery in Mboshi (pp. 3539-3543). Communication présentée au Interspeech 2016.
<https://doi.org/10.21437/Interspeech.2016-886>
- Godelier, M. (1984). *L'Idéal et le matériel : Pensée, économies, sociétés*. Paris : Fayard.
- Good, J. (2011). Data and language documentation (pp. 212-233). Cambridge : Cambridge University Press.
- Good, J., & Cysouw, M. (2013). Languoid, Doculect, and Glossonym : Formalizing the Notion 'Language'. Repéré à http://scholarspace.manoa.hawaii.edu/bitstream/handle/10125/4606/cysouw_good.pdf?sequence=5
- Goody, J. (2010). *Myth, ritual and oral*. New York : Cambridge University Press.
- Greimas, A. J. (1966). Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique. *Communications*, 28-59. Repéré à http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1114
- Greimas, A. J. (1967). La Structure des actants du récit : Essai d'approche générative. *WORD*, 23(1-3), 221-238. <https://doi.org/10.1080/00437956.1967.11435478>
- Greimas, A. J. (1973). Un problème de sémiotique narrative : Les objets de valeur. *Langages*, 8(31), 13-35. <https://doi.org/10.3406/lgge.1973.2233>
- Greimas, A.-Julien. (1966). *Sémantique structurale : Recherche de méthode*. Paris : Larousse.
- Guérin, V. (2008). Writing an endangered language. *Language Documentation & Conservation*, 2(1), 47-67. Repéré à <http://scholarspace.manoa.hawaii.edu/handle/10125/1804>
- Guérin, V. (2011). *A grammar of Mavea : An oceanic language of Vanuatu*. Honolulu : University of Hawai'i Press.
- Guiart, J. (1986). La conquête et le déclin : Les plantations, cadre des relations sociales et économiques au Vanuatu (ex Nouvelles-Hébrides). *Journal de la Société des océanistes*, 42(82), 7-40. <https://doi.org/10.3406/jso.1986.2821>

- Guiart, J. (2011). *Malekula : L'explosion Culturelle au Vanuatu* (1e édition expérimentale restreinte). Nouméa et Pape'ete : Le Rocher à la Voile.
- Guy, A. (2015). Corpora are useful tools for translators : And for interpreters? [Présentation]. Présentation communication présentée au Terrains de Recherche En Linguistique Appliquée, Paris. Repéré à <http://trela.clillac-arp.univ-paris-diderot.fr/fr/programme>
- Hale, K., Krauss, M., Watahomigie, L. J., Yamamoto, A. Y., Craig, C., Jeanne, L. M., & England, N. C. (1992). Endangered Languages. *Language*, 68(1). <https://doi.org/10.2307/416368>
- Healey, D. (2013). A grammar of Maskelynes : The language of Uluveu Island, Vanuatu. *Port Vila, Vanuatu : University of the South Pacific doctoral dissertation*.
- Heloir, A., Neff, M., & Kipp, M. (2010). Exploiting Motion Capture for Virtual Human Animation. *Proceedings of the LREC Workshop on « Multimodal Corpora : Advances in Capturing, Coding and Analyzing Multimodality »*, European Language Resources Association.
- Himmelman, N. P. (1998). Documentary and Descriptive Linguistics. *Linguistics*, 36(1), 161–196.
- Hoenigman, D. (2015). *'The talk goes many ways' : Registers of language and modes of performance in Kanjimeï, East Sepik Province, Papua New Guinea*. Australian National University.
- Hofmann, H., Wickham, H., & Kafadar, K. (2017). Letter-Value Plots : Boxplots for Large Data. *Journal of Computational and Graphical Statistics*, 26(3), 469-477. <https://doi.org/10.1080/10618600.2017.1305277>
- Horvath, B. M. (2018). Ways of Observing Studying the Interplay of Social and Linguistic Variation. Dans C. Mallinson, B. Childs, & G. Van Herk (Éds), *Data Collection in Sociolinguistics : Methods and Applications* (2ème). New York : Routledge.
- Huffman, K. (2009). Sacred pigs to Picasso : Vanuatu art in the traditional and « modern » worlds, 46(3), 472-479.
- Hume, L. (1985). Making Lengwasa : A Women's Pig-Killing Ritual on Maewo (Aurora), Vanuatu. *Oceania*, 55(4), 272-287. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/40330831>
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Jakobson, R. (1977). *Huit questions de poétique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Jauncey, D. (2011). *Tamambo : The language of west Malo, Vanuatu*. Canberra, A.C.T : Pacific Linguistics, School of Culture, History and Language, College of Asia and the Pacific, Australian National University.

- Jefferson, G. (2004). Glossary of transcript symbols with an introduction. Dans G. H. Lerner (Éd.), *Conversation analysis : Studies from the first generation* (p. 300). Amsterdam ; Philadelphia : John Benjamins Pub.
- Jolly, M. (1992). Specters of inauthenticity. *The Contemporary Pacific*, 49–72. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/23699843>
- Jolly, M. (2015). Braed Praes in Vanuatu : Both Gifts and Commodities? *Oceania*, 85(1), 63-78. <https://doi.org/10.1002/ocea.5074>
- Kemps-Snijders, M., Windhouwer, M., Wittenburg, P., & Wright, S. E. (2006). ISOcat : Corraling Data Categories in the Wild (p. 5). Communication présentée au International Conference on Language Resources and Evaluation - LREC, Gêne.
- Kipp, M. (2001). Anvil—A Generic Annotation Tool for Multimodal Dialogue.
- Labov, W. (1972a). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1972b). The Transformation of Experience in Narrative Syntax Art. Dans *Language in the Inner City : Studies in the Black English Vernacular*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (2011). Oral narratives of personal experience. Dans P. C. Hogan (Éd.), *Cambridge Encyclopedia of the Language Sciences*. Cambridge University Press.
- Labov, W., & Waletzky, J. (1997). Narrative analysis oral versions of personal experience. *Journal of Narrative and Life History*, 7(1-4), 3–38. <https://doi.org/10.1075/jnlh.7.02nar>
- Laks, B. (1992). La linguistique variationniste comme méthode. *Langages*, 26(108), 34-50. <https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1649>
- Lamberterie, I. D., Baude, O., Blanche-Benveniste, C., Calas, M. F., Cappeau, P., Cordereix, P., ... others. (2006). *Corpus oraux Guide des bonnes pratiques 2006*. (S.I.) : Centre National de la Recherche Scientifique.
- Larousse. (2019). Définitions : Histoire. [larousse.fr](https://web.archive.org/web/20190930130122/https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/histoire/40070?q=histoire). Repéré à <https://web.archive.org/web/20190930130122/https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/histoire/40070?q=histoire>
- Lavandera, B. R. (1978). Where does the sociolinguistic variable stop? *Language in Society*, 7(02), 171-182. <https://doi.org/10.1017/S0047404500005510>

- Layard, J. (1942). *Stone men of Malekula*. Londres : Chatto & Windus.
- Ledegen, G., & L glise, I. (2013). Variations et changements linguistiques. Dans S. Wharton & J. Simonin ( ds), *Sociolinguistique des langues en contact* (pp. 315-329). Lyon : ENS  ditions.
- Legallois, D. (2012). La colligation : Autre nom de la collocation grammaticale ou autre logique de la relation mutuelle entre syntaxe et sémantique ? *Corpus*, (11). Repéré à <http://journals.openedition.org/corpus/2202>
- Lemaréchal, A. (2010). *Comparative grammar and typology : Essays on the Historical Grammar of the Austronesian Languages* (Vol. 35). Leuven - Paris - Walpole, MA : Peeters.
- Lemonnier, P. (1996). Et pourtant ca vole copie : L'ethnologie des techniques et les objets industriels. *Ethnologie française*, 26(1), 17-31.
- Lévi-Strauss, C. (1955). La Structure des mythes (The Structural Study of Myth). *Journal of American Folklore*, 78(270), 428-444. Traduction par C. Lévi-Strauss. Repéré   <http://litgloss.buffalo.edu/levistrauss/text.shtml>
- Levon, E. (2018). Ethnographic Fieldwork. Dans C. Mallinson, B. Childs, & G. Van Herk ( ds), *Data Collection in Sociolinguistics : Methods and Applications* (2 me). New York : Routledge.
- Lindstrom, L. (1990). *Knowledge and Power : In a South Pacific Society*. Washington and Londres : Smithsonian Institution.
- Littell, P., Kazantseva, A., & Kuhn, R. (2018). Indigenous language technologies in Canada : Assessment, challenges, and successes. Dans *Proceedings of the 27th International Conference on Computational Linguistics* (pp. 2620-2631). Santa Fe, New Mexico, USA : Association for Computational Linguistics.
- Littr ,  . (2019). «histoire», définition dans le dictionnaire Littr . Repéré   <https://web.archive.org/web/20190930141212/https://www.littre.org/definition/histoire>
- Lourens de Vries. (2005). Towards a typology of tail-head linkage in Papuan languages. *John Benjamins Publishing Company*, pp. 363-384.
- L pke, F. (2011). Orthography development. Dans *The Handbook of Endangered Languages* (pp. 312-353). New York : Cambridge University Press.
- Lynch, J. (1970). *Lenakel wordlist*. Boroko : University of Papua and New Guinea.

- Lynch, J. (2016). Malakula Internal Subgrouping : Phonological Evidence. *Oceanic Linguistics*, 55(2), 399-431. <https://doi.org/10.1353/ol.2016.0019>
- Lynch, J., Crowley, T., Pacific, A. N. U. R. S. of, & Studies, A. (2001). *Languages of Vanuatu : A New Survey and Bibliography*. Canberra : Pacific Linguistics, Research School of Pacific and Asian Studies, The Australian National University.
- Malau, C. (2016). *A grammar of Vurës, Vanuatu*. Boston/Berlin : De Gruyter Mouton.
- Malinowski, B. (1926). *Myth in primitive psychology*. New York : W.W. Norton & Co.
- Malinowski, B. (2005). Argonauts of the Western Pacific : An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea. *Taylor & Francis e-Library*, 502.
- Martin, H., Balthasar, B., & Bernard, C. (2015). *Leipzig Glossing Rules : Conventions for interlinear morpheme-by-morpheme glosses*. Leipzig : University of Leipzig and Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology : Departments of Linguistics. Repéré à <https://www.eva.mpg.de/lingua/pdf/Glossing-Rules.pdf>
- Martin, P. (2013). La structure prosodique opère-t-elle avant ou après la syntaxe? *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, (29). <https://doi.org/10.4000/tipa.943>
- Mauss, M. (1926). *Manuel d'ethnographie*. Chicoutimi : Bibliothèque Paul-Émile-Boulet, Université du Québec.
- Mayer, R. (1976). Les transformations de la tradition narrative à l'île Wallis (Uvea). *Musée de l'Homme*, (38).
- Meyerhoff, M. (2014). Borrowing in Apparent Time : With some comments on attitudes and universals. *University of Pennsylvania*, 20(2), 121-128.
- Meyerhoff, M. (2016). Borrowing from Bislama into Nkep (East Santo, Vanuatu) : Quantitative and qualitative perspectives. *Journal of the Linguistic Society of Papua New Guinea*, 34(1), 77-94.
- Meyerhoff, M. (2017). Writing a linguistic symphony : Analyzing variation while doing language documentation. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 62(4), 525-549. <https://doi.org/10.1017/cnj.2017.28>

- Michailovsky, B., Mazaudon, M., Michaud, A., Guillaume, S., François, A., & Adamou, E. (2014). Documenting and researching endangered languages : The Pangloss Collection. *Language Documentation and Conservation*, 8, 119–135.
- Mieke, B. (2009). *Narratology : Introduction to the theory of narrative* (3^e éd.). Traduction par C. Van Boheemen, Toronto Buffalo London : University of Toronto Press.
- Morgenstern, A., & Michaud, A. (2007). La réduplication : Universaux iconiques et valeurs en système. *Faits de langues*, (29), 117-124.
- Mosel, U. (2006). Fieldwork and community language work. Dans *Essentials of language documentation* (pp. 67-88). Berlin ; New York : Mouton de Gruyter.
- Moseley, C. (2010). *Atlas of the World's Languages in Danger* (Troisième édition). Paris : UNESCO Publishing. Repéré à <http://www.unesco.org/culture/en/endangeredlanguages/atlas>
- Musgrave, J., & Linguistics, A. N. U. P. (2007). *A grammar of Neve 'ei, Vanuatu*. Camberra : Pacific Linguistics.
- Nagy, N., & Meyerhoff, M. (2015). Extending ELAN into variationist sociolinguistics. *Linguistics Vanguard*, 1(1), 271–281. <https://doi.org/10.1515/lingvan-2015-0012>
- Nathan, D. (2006). Thick interfaces : Mobilizing language documentation with multimedia. Dans *Essentials of language documentation* (p. 363 à 380). Berlin ; New York : Mouton de Gruyter.
- Ochs, E. (1979). Chapter 3 Transcription as Theory. Dans *Developmental Pragmatics*. New York : Academic Press.
- Office, V. N. S. (2009). *National Census of Population and Housing*. Ministry of Finance and Economic Management Port Vila.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. *Enquête. Archives de la revue Enquête*, (1), 71-109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- O'Reilly, P. (1957). *Hébridais : Répertoire bio-bibliographique des Nouvelles-Hébrides* (Vol. 6). Paris : Société des Océanistes.
- Parlement du Vanuatu. *Constitution de la République du Vanuatu* (2006). Repéré à http://web.archive.org/web/20160417080704/http://www.paclii.org/vu/legis/consol_act_fr/cdlrdv397/

- Paviour-Smith, M. (2015). We've never seen a cyclone like this. Dans *Narrative and Identity Construction in the Pacific Island* (pp. 37-57). Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.
- Pearce, E. (2015). *A grammar of Unua* (Epub). Boston/Berlin/Munich : De Gruyter Mouton.
- Pike, K. L. (1947). *Phonemics : A Technique for Reducing Languages to Writing*. Ann Arbor : The University of Michigan Press.
- Pilgrim, M. (2009). *Dive Into Python 3*. En ligne : Apress. Repéré à <https://www.diveinto.org/python3/>
- Polguère, A. (2002). *Notions de base en lexicologie* (Version préliminaire septembre 2002, pour LNG 1080). Montréal : Université de Montréal.
- Propp, V. (1968). *Morphology of the Folktale* (2nd éd., Vol. 9). Traduction par L. Scott, Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore, and Linguistics : University of Texas Press.
- Rabatel, A. (2008). Retour sur les relations entre locuteurs et énonciateurs Des voix et des points de vue. Dans *Des voix et des points de vue* (pp. 357–373). Ceted, Université de Metz. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00504918/>
- Rabatel, A. (2012). Les relations Locuteur/Énonciateur au prisme de la notion de voix. *Arts et Savoirs*, (2). <https://doi.org/10.4000/aes.510>
- Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris : Presses universitaires de France.
- Rastier, F. (1995). La sémantique des thèmes (pp. 223-249). Paris : Didier érudition. Repéré à http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Themes.html
- Rastier, F. (2002). Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. Repéré à http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html
- Rastier, F. (2011). *La mesure et le grain : Sémantique de corpus*. Paris : Champion.
- Reiman, D. W. (2010). Basic oral language documentation. *Language Documentation & Conservation*, 4, 254–268. Repéré à <http://scholarspace.manoa.hawaii.edu/handle/10125/4479>
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit* (Vol. 1). Paris : Éd. du Seuil.

- Rio, K. (2005). Discussions around a sand-drawing : Creations of agency and society in Melanesia. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 11(3), 401-423.
<https://doi.org/10.1111/j.1467-9655.2005.00243.x>
- Rix-Lièvre, G. (2010). Différents modes de confrontation à des traces de sa propre activité, 4(2), 358-379. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2010-2-page-358.htm>
- Robinson, S., Aumann, G., & Bird, S. (2007). Managing Fieldwork Data with Toolbox and the Natural Language Toolkit. *Language Documentation*, 1(1), 14.
- Rochet-Capellan, A., & Fuchs, S. (2013). The interplay of linguistic structure and breathing in German spontaneous speech. Dans *14th Annual Conference of the International Speech Communication Association (Interspeech 2013)* (p. 1228). Repéré à <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00871600/>
- Rogers, C. (2010). Fieldworks Language Explorer (FLEX) 3.0 from SIL International, 4, 78-84. Repéré à <http://hdl.handle.net/10125/4471>
- Sahlins, M. D. (1963). Poor Man, Rich Man, Big-man, Chief: Political Types in Melanesia and Polynesia. *Comparative Studies in Society and History*, 5(3), 285-303.
<https://doi.org/10.1017/S0010417500001729>
- Sankoff, D., & Labov, W. (1979). On the Uses of Variable Rules. *Language in Society*, 8(2), 189-222. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/4167071>
- Schmitt, J.-C. (2007). L'invention de l'anniversaire, The Invention of Birthday. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 62e année(4), 793-835. Repéré à <https://www.cairn.info/revue-Annales-2007-4-page-793.htm>
- Schutz, A. J. (1969). *Nguna texts : A collection of traditional and modern narratives from the central New Hebrides* (Oceanic linguistics special publication, Vol. 4). Honolulu : University of Hawaii Press.
- Sebba, M. (2009). Sociolinguistic approaches to writing systems research. *Writing Systems Research*, 1(1), 35-49. <https://doi.org/10.1093/wsr/wsp002>
- Sébillot, P. (1913). *Le folk-lore : Littérature orale et ethnographie traditionnelle*. Paris : Octave Doin et fils.
- Servy, A. (à paraître). 'We've paid your vagina to make children!' Bridewealth and women's reproductive autonomy in Port-Vila, Vanuatu.

- Servy, A. (2013). «As-tu un petit copain ? Non je n'ai pas de téléphone.» Moralité, progrès technique et sexualité en milieu urbain au Vanuatu, "Have you got a boyfriend ? No, I haven't got a phone". *Morality, technical progress and sexuality in Vanuatu's urban areas. Hermès, La Revue*, (65), 137-143. Repéré à <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-1-page-137.htm>
- Servy, A. (2017). «*aids is here!*»: *Prévenir les infections sexuellement transmissibles à Port-Vila, Vanuatu*. EHESS, Marseille.
- Silverstein, M., & Urban, G. (Éds). (1996). *Natural histories of discourse*. Chicago : University of Chicago Press.
- Siméoni, P. (2009). *Atlas du Vanouatou (Vanuatu)*. Port-Vila : Géo-consulte.
- Simons, G., & Bird, S. (2003). The Open Language Archives Community : An Infrastructure for Distributed Archiving of Language Resources. *Literary and Linguistic Computing*, 18(2), 117-128. <https://doi.org/10.1093/lc/18.2.117>
- Simons, G. F. (1982). Word taboo and comparative Austronesian linguistics. *Australian National University*, 3(76), 157-226. Repéré à DOI:10.15144/PL-C76.157
- Speiser, F. (1996). *Ethnology of Vanuatu : An early twentieth century of study*. Traduction par D.Q. Stephenson, Honolulu : University of Hawai'i Press.
- Sperlich, B. W. (1991). *Namakir a description of a central Vanuatu language*. Auckland University.
- Stanford, J. N., & Preston, D. R. (Éds). (2009). *Variation in indigenous minority languages*. Amsterdam : Benjamins.
- Stern, M. (2001). La permanence du changement, ou les métissages dans la musique du Vanuatu. *Cahiers d'ethnomusicologie. Anciennement Cahiers de musiques traditionnelles*, (13), 179-202. Repéré à <https://ethnomusicologie.revues.org/705>
- Stierle, K. (1977). Identité du discours et transgression lyrique. *Poétique*, (32), 422-441.
- Swadesh, M., Sherzer, J., & Hymes, D. H. (1971). The origin and diversification of language.
- Tedlock, D. (1975). Learning to Listen : Oral History as Poetry. *Boundary 2*, 3(3), 707-728. Repéré à <http://www.jstor.org/stable/302186?origin=crossref>
- Tedlock, D. (1983). *The spoken word and the work of interpretation*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.

- Telban, B. (1997). Mutual Understanding: Participant observation and the transmission of information in Ambonwari. *Canberra Anthropology*, 20(1-2), 21-39.
<https://doi.org/10.1080/03149099709508380>
- The Language Archive. (2012). *ELAN Annotation Format* (Rapport No. 2.7). Nijmegen, Pays-Bas : Max Planck Institute for Psycholinguistics. Repéré à http://www.mpi.nl/tools/elan/EAF_Annotation_Format.pdf
- Thieberger, N. (2011). Building A Lexical Database with Multiple Outputs: Examples from Legacy Data and from Multimodal Fieldwork. *International Journal of Lexicography*, 24(4), 463-472. <https://doi.org/10.1093/ijl/acr027>
- Thieberger, Nicholas, & Barwick, L. (2012). Keeping records of language diversity: The Pacific and Regional Archive for Digital Sources in Endangered Cultures (PARADISEC). Repéré à <https://scholarspace.manoa.hawaii.edu/bitstream/handle/10125/4555/master.pdf>
- Thieberger, Nick. (2006). *A grammar of South Efate: An oceanic language of Vanuatu*. Honolulu : University of Hawai'i Press.
- Thieberger, Nick (Éd.). (2012). *The Oxford handbook of linguistic fieldwork*. Oxford New York : Oxford University Press.
- Tomashevsky, B. (1965). Thematics, in Russian Formalist Criticism Four Essay. *Univerty of Nebraska Press*, 67. Traduction par L. T. Lemon & M. J. Reis.
- Trubetskoi, N. S. (1949). *Principes de phonologie*. Traduction par J. Cantineau, Paris : C. Klincksieck. (Ouvrage publié avec le concours de la Faculté des lettres de l'Université d'Alger.).
- Tryon, D. T. (1971). The contemporary language situation in the New Hebrides. Dans A. R. Davis (Éd.), *Proceedings of the 28 International Congress of Orientalists*. Canberra : University of Sydney.
- UNESCO. (1953). *The use of vernacular languages in Education* (Rapport No. VIII). Paris : UNESCO.
- UNESCO. (2008). *Vitalité et disparitions des langues*.
- Uther, H.-J. (2001). *Klassifikation von Volkserzählungen nach Aarne und Thompson: Zur erneuten Revision von The Types of the Folktale* (Vol. 97). Basel, Suisse : Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. (Allemand).
- Vandeputte Tavo, L. (2011). Mécanismes d'identification linguistique et jeunesse urbaine à Port-Vila (Vanuatu) : Une approche anthropologique. *Le Journal de la Société des Océanistes*,

(133), 241–254. Repéré à <http://www.cairn.info/revue-journal-de-la-societe-des-oceanistes-2011-2-page-241.htm>

- Vandeputte-Tavo, L. (2013). New technologies and language shifting in Vanuatu. *Pragmatics. Quarterly Publication of the International Pragmatics Association (IPrA)*, 23(1), 169–179.
- Vandeputte-Tavo, L. (2014). *D'une fonction véhiculaire à une fonction identitaire : Trajectoire du bislama au Vanuatu (Mélanésie)*. EHESS.
- Velupillai, V. (2015). *Pidgins, Creoles and Mixed Languages : An Introduction* (Vol. 48). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/cll.48>
- Vendryès, J. (1921). *Le langage : Introduction linguistique à l'histoire*. Paris : La renaissance du livre.
- Verine, B. (2006). Marquages et fonctionnements dialogiques du discours intérieur autophonique de forme directe à l'oral. *Travaux de linguistique*, 52(1), 57. <https://doi.org/10.3917/tl.052.70>
- Véronique Rey, Corinne Gomila, & Christina Romain. (2013). *Détresse langagière chez l'enfant—Nouvelles perspectives*. Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence.
- Veyne, P. (1983). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*. Paris : Éditions du Seuil.
- Vinck, D. (2010). *Confrontations aux traces de son activité* (Vol. 4). Paris : S.A.C. Repéré à <https://doi-org.lama.univ-amu.fr/10.3917/rac.010.0243>
- von der Gabelentz, H. C. (1873). *Die Melanesien Sprachen*. Leipzig : Bei S. Hirzel.
- Walker, W., & Sarbaugh, J. (1993). The Early History of the Cherokee Syllabary. *Ethnohistory*, 40(1), 70-94. <https://doi.org/10.2307/482159>
- Wang, Y.-T., Green, J. R., Nip, I. S. B., Kent, R. D., & Kent, J. F. (2010). Breath Group Analysis for Reading and Spontaneous Speech in Healthy Adults. *Folia Phoniatrica et Logopaedica*, 62(6), 297-302. <https://doi.org/10.1159/000316976>
- Wattenberg, M., & Viegas, F. B. (2008). The Word Tree, an Interactive Visual Concordance. *IEEE Transactions on Visualization and Computer Graphics*, 14(6), 1221-1228. <https://doi.org/10.1109/TVCG.2008.172>

- Weinreich, U., Labov, W., & Herzog, M. I. (1968). Empirical foundations for a theory of language change. Dans W. P. Lehman & Y. Malkiel (Éds), *Directions for Historical Linguistics : A Symposium* (pp. 95-195). Austin : University of Texas.
- Wimmer, H., & Goswami, U. (1994). The influence of orthographic consistency on reading development : Word recognition in English and German children. *Cognition*, 51, 91-103.
- Wittersheim, É. (2009). *Le salaire du poète*.
- Wright, S. E. (2004). A Global Data Category Registry for Interoperable Language Resources. Communication présentée au International Conference on Language Resources and Evaluation - LREC, Lisbonne.
- Zumthor, P. (1982). Considérations sur les valeurs de la voix. *Cahiers de civilisation médiévale*, 25(99), 233-238. <https://doi.org/10.3406/ccmed.1982.2202>
- Zumthor, P. (2008). Oralité. *Revue intermédialités*, (12), 169-202. Repéré à <https://www.taylorfrancis.com/books/9780203328064>
- Zumthor, P., & Engelhardt, M. C. (1984). The Text and the Voice. *New Literary History*, 16(1), 67-92. <https://doi.org/10.2307/468776>
- Zumthor, P., & McGarry, J. (1984). The Impossible Closure of the Oral Text. *Yale French Studies*, (67), 25-42. <https://doi.org/10.2307/2929906>

Annexes

Liste des nabol du corpus annoté avec ELAN

Tableau 16: Liste des textes annotés via ELAN de pratiques narratives nisvaies

Identifiants	Orateurs	Lieux	Résumés	Situations	Genres	Dates	Notes
T1	Aven	Levetbao	Tamata travaille pour un masta « Blanc ». Il poursuit une vache qui s'est éloigné de l'enclôt. Celle-ci est en fait un démon qui le capture alors. Tamata parvient à s'échapper et se venge grâce à l'aide du masta et des autres ouvriers.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T2	Luan	Blaksand	Ambat et ses frères vont prendre des fruits dans le navellier de Livenbumbrao. Celle-ci les entend et les piège dans l'arbre. Quatre des frères tentent de s'enfuir en sautant de l'arbre mais se font avaler par l'ogresse. Le dernier des frères, Vielarlar, emporte sa machette avec lui en sautant. Il se fait avaler mais, une fois dans l'estomac, éventre Livenbumbrao pour sortir avec ses frères. Les cinq frères tuent ensuite le mari de Livenbumbrao et ses enfants.	Provoquée	Nabol	2014	Annoté intégralement.
T3	Bongmem e	Burbar	La « nabol » porte sur une femme qui est la fille d'une truie. Elle se marie à un homme mais lui interdit de manger du cochon. Cet homme mange cependant du cochon chassé par les membres de son village. La mère de la femme est parmi ces cochons. Les hommes sont alors transformés en cochon.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.

T4	Limeten	Levetbao	Une femme émerge du sang d'Ambat après qu'il se soit coupé la main dans le jardin et qu'il ait mis son sang dans une feuille de taro. La femme se perd dans la forêt mais est retrouvée par un oiseau envoyé par Ambat.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T5	Aven	Levetbao	Un rat propose à un martin-chasseur de se rendre jusqu'à une île. Ils décident de tailler une pirogue dans une papaie, de prendre de la nourriture et de naviguer ensemble. Sur le trajet, ils se relaient pour pagayer, mais lorsque c'est sa pause, le rat mange la papaie. Elle se brise et lui tombe à l'eau alors que le martin-chasseur s'envole et rentre sur leur île d'origine. Le rat nage pour revenir sur le rivage. Cependant ses forces s'épuisent. Il demande de l'aide aux poissons qui passent mais seule une tortue accepte de l'aider. Il grimpe sur sa carapace mais, pendant le retour, en profite pour déféquer sur sa carapace. Il lui dit lorsqu'il arrive sur le rivage et rentre dans la forêt. La tortue tente, elle, de regagner la mer mais se fait capturer par des hommes qui passaient par là. Pendant que les hommes vont dans leur jardin chercher du taro, la tortue appelle le rat à l'aide. Il la délivre de ses liens et elle rentre dans la mer.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T6	enfant 1	Renivier	Un enfant grimpe sur un navellier contre l'avis de sa mère. Il tombe. Sa mère rentre au village et se laisse mourir.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T7	enfant 2	Renivier	Un enfant attrape un papillon. S'il le lâche, il vit, sinon, il meurt.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T8	John Daniel	Renivier	Un enfant demande à son père de lui fabriquer un arc. Le père s'exécute mais lui demande de ne pas s'éloigner à cause de l'esprit qui rode. L'enfant part	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.

			chasser et grimpe dans un arbre. Un énorme cochon le bloque alors en haut. L'enfant prend des graines de l'arbre et les jette afin de l'éloigner. Il en profite pour fuir et rentrer au village. Le cochon le poursuit. L'enfant saute par-dessus un feu, mais le cochon le mord à ce moment. Ils tombent tous les deux dans le feu et meurent.				
T9	Sumbles	Renivier	Un chant pour les enfants.	Veillé	Nabol	2011	Enregistrée dans la maison cuisine de Sumbles avec ses enfants et petits-enfants autour du feu. Annoté intégralement.
T10	Sumbles	Renivier	Deux parents partent jardiner et disent à leur enfant de ne pas s'éloigner. L'enfant part chasser, suit une rivière et voit un oiseau perché dans un banyan. Il lui tire dessus, le manque et grimpe pour prendre sa flèche. En redescendant de l'arbre, l'enfant se fait avaler par un serpent. Il chante pour appeler ses parents à l'aide mais ces derniers arrivent trop tard.		Veillée	2011	Enregistrée dans la maison cuisine de Sumbles avec ses enfants et petits-enfants autour du feu. Annoté intégralement.
T11	Kati Gelu	Renivier	Même « nabol » que le texte T10.	Provoquée	Nabol	2011	Annoté intégralement.
T12	Bongmem e	Burbar	Vielarlar et ses frères partent marcher. Vielarlar est fatigué et se sépare de ses frères. Livenbumbrao le trouve, l'invite à l'inviter chez lui, mais ce dernier refusant, l'emporte de force pour le manger. Vielarlar arrive à s'échapper pendant que Livenbumbrao et son mari sont partis chercher du taro pour le cuisiner. Livenbumbrao le poursuit jusqu'à un arbre sur lequel Vielarlar s'est réfugié. Vielarlar chante pour appeler ses frères à l'aide. Ils viennent et tuent Livenbumbrao et sa famille.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.

T13	Bongman	Asuk	Un rat et un rôle tiklin décident de manger une papaie. Cependant, cette papaie appartient à Bongaveu. Ce dernier entend le rat faire tomber la papaie au sol et le poursuit. Le rôle tiklin s'enfuit de son côté. Bongaveu rattrape le rat et lui coupe la queue. Le rat chante alors.	Provoquée	Nabol	2011	Annoté intégralement.
T14	Kalbatik	Levetbao	Ber�euse.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T15	Epel	Renivier	Même narration que le texte T29.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T16	Aven	Levetbao	Un homme et une femme souhaitent avoir des enfants mais n'y arrivent pas. Un jour, l'homme revient de la pêche avec un gros poisson. Avec sa femme, ils vont au jardin pour chercher du taro avec lequel le cuisiner. En rentrant, ils constatent que le poisson s'est changé en deux enfants. Une fois adultes, les enfans d�sob�issent à leurs parrents et tombent sur un démon. Ce dernier tue un des deux fr�ers mais l'autre arrive à se venger. Il ressuscite alors son frère.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T18	Kalbatik	Levetbao	Livenbumbrao dévore les enfants de Livenkar à chaque fois qu'elle accouche. Elle décide de cacher ses deux derniers enfants lors de son accouchement. Livenbumbrao ne les voit pas. Les deux enfants grandissent et partent un jour chasser. Ils tirent sur le coq de Livenbumbrao. Cette dernière s'en rend compte et se venge sur Livenkar car elle ne sait pas que ce sont ses enfants qui ont fait �a. Elle capture Livenkar pour la dévorer mais cette dernière chante pour appeler à l'aide. Ses deux enfants arrivent au bout d'un moment et tuent Livenbumbrao et sa famille.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté partiellement
T19	Limeten	Levetbao	Un couple qui n'arrive pas à manger à sa faim. La femme trouve enfin un taro sauvage à manger.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.

T20	Limeten	Levetbao	Un couple de femmes se proposent en mariage à qui trouvera le nom d'un arbre, le nanqaillier. Vielarlar, le dernier des frères d'Ambat, trouve le nom de l'arbre et se marie avec les deux femmes. Ses frères, par jalousie, décident de tuer Vielarlar pour lui prendre ses femmes. Vielarlar avait prévenu ses derniers que si elles voyaient la pousse de son arbre se briser, elles devaient fuir. Après qu'Ambat et les autres frères aient tué Vielarlar, les deux femmes se suicident.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T21	Filip de Levetbao	Levetbao	Un échenilleur et un pigeon élèvent leurs rejetons ensemble. Cependant, alors que le pigeon va chercher de la nourriture pour leurs rejetons, l'échenilleur échange les enfants de nid. Le pigeon poursuit alors l'échenilleur en colère.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T22	Filip de Levetbao	Levetbao	Même narration que le texte T18.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté partiellement
T23	Limeten	Levetbao	Une histoire d'Ambat et ses frères, et une de leur sœur, Lirari. Vielahlah est envoyé chercher un chien chez Lirari, mais sa sœur ne l'a jamais vu.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté partiellement
T24	Limeten	Levetbao	L'histoire porte sur un couple. Une femme rencontre un homme, ils se marient. La femme vient vivre avec l'homme, mais ce dernier, allant de fête en fête, est remplacé, chez lui, par un « démon ».	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.
T25	Limeten	Levetbao	L'histoire raconte comment une femme, qui se marie à un homme. L'homme dit à la femme qu'il faut aller visiter ses parents. Ils y vont, mais ces derniers sont morts. La femme interdit à son mari de manger les fruits des plantes du jardin de son père, mais l'homme désobéit.	Provoquée	Nabol	2013	Annoté partiellement
T26	Membran	Renivier	Le récit de l'ancêtre Raitavo.	Lignage	Istri	2011	Texte raconté par

							Membran, seul dans sa cuisine.
T27	Dale Gelu	Renivier	L'origine du nom de l'arbre à pain.	Lignage	Istri	2011	Texte raconté par Dale Gelu, seul dans sa cuisine. Un deuxième texte de l'histoire a été enregistré en 2013. Annoté intégralement.
T28	Membran	Renivier	L'origine du feu.	Lignage	Istri	2011	Texte raconté par Membran, seul dans sa cuisine.
T29	Salben	Farun	Un père part chercher la flèche de son fils qu'une anguille a emporté dans un trou d'eau. Il arrive dans un autre lieu après avoir plongé dans le trou d'eau. Il rencontre un vieux et sa femme. Le vieux lui apprend à dormir et lui donne des présents. Le vieux aide le père à rentrer. Ce dernier rend la flèche à son fils et il apprend à sa famille comment dormir.	Provoquée	Nabol	2015	Annoté intégralement.
T30	Limeten	Bwenahai	L'histoire de Vielarlar et Lirari, la sœur d'Ambat et ses frères. Vielarlar va chez sa sœur Lirari, qui ne la reconnaît pas et la fait	Veillé	Nabol	2015	Avec Limeten et quelques enfants. Annoté intégralement.
T31	Limeten	Bwenahai	L'histoire concerne Ambat, ses frères et Livenbumbrao. Ambat et ses frères travaillent aux jardins puis partent pêcher pour accompagner les fruits de leur labeur. Livenbumbrao les piège un à un et les égorge. Sauf le petit dernier, Vielarlar, qui, avec l'aide d'un nakenbi, piège Livenbumbrao et sa famille et les tue tous.	Veillé	Nabol	2015	Avec Limeten et quelques enfants. Annoté intégralement.
T32	Rosi	Farun	Livenbumbrao rejoint Ambat et ses frères dans leur jardin. Ils lui donnent à manger. Elle part mais revient la nuit saccager leur jardin. Les frères se	Provoquée	Nabol	2015	Annoté intégralement.

			vengent et la tuent, elle et sa famille.				
T33	Salben	Farun	Un esprit-a,guille dévore les personnes qui passe près de son trou d'eau. Le vieux de la lune se rend dans le village de Bumbran, à côté du trou, pour résoudre le problème. Il trompe l'esprit en se transformant en anguille aussi et pousse les villageois à assécher le trou d'eau. Les villageois capturent l'esprit-anguille et font un laplap avec.	Provoquée	Nabol	2015	Annoté intégralement.
T34	Rosi	Farun	Une femme a deux filles. L'ainée va se marier au loin. Le temps passe et la mère va au village de sa fille. Sur le chemin, un esprit, un kenbi, les aide à traverser une rivière et les accompagne jusqu'au village de la fille ainée. Une fois arrivés au villages, la troupe trouve la fille mais seul le kenbi se rend compte qu'elle est morte. Il arrive à les sauver alors qu'elle tente de les tuer. La mère recompense le kenbi de les avoir sauver.	Provoquée	Nabol	2015	Annoté intégralement.
T35	Rosi	Farun	Ambat et ses frères travaillent dans leur cocoteraie. Tour à tour, les frères partent chercher des crevettes pour accompagner leur laplap. Chacun voit un oiseau qui se tient sur la clôture de Livenbumbrao et tente de le chasser. À chaque fois, Livenbumbrao les entend et les attrape. Elle les garde dans un trou pour les préparer dans le cadre de son namangi. Les cinq frères arrivent cependant à s'échapper du trou en creusant avec un coquillage.	Provoquée	Nabol	2015	Annoté partiellement
T36	Bongalgal	Bwenahai	Deux frères vont chercher une igname. Ils en trouvent une dans la forêt. Ils la déterrent mais lorsqu'elle sort de la terre, de l'eau jaillit et les dévore. Ils chantent alors.	Provoquée	Nabol	2011	Annoté intégralement.
T37	Limeten	Bwenahai	L'histoire raconte comment un couple entend une	Provoquée	Nabol	2013	Annoté intégralement.

			plante qui chante, mais ne la trouve pas. Ambat et ses frères vont aussi chercher cette plante et découvrent le bananier « Masur ».				
T38	Limeten	Bwenahai		Veillé	Nabol	2015	Annoté partiellement
T39	Limeten	Bwenahai		Veillé	Nabol	2015	Annoté partiellement
T40	Limeten	Bwenahai	L'histoire d'une femme et de sa fille qui découvre la banane « cenq », qui appartient à un « démon ».	Veillé	Nabol	2015	Annoté intégralement.
T41	Kalbatik	Bwenahai		Veillé	Nabol	2015	Annoté intégralement.
T42	Kalbatik	Bwenahai		Veillé	Nabol	2015	Annoté partiellement
T43	Kalbatik	Bwenahai	Une version du petit poucet.	Église, provoquée	Nabol	2015	Le texte n'a pas été prononcé à l'église, mais à Bwenahai, Kalbatik avait proposé de narrer cette « nabol ». Annoté partiellement
T44	Enfant	Bwenahai		Veillé	Nabol		Annoté intégralement.
T45	Anici	Bwenahai		Veillé	Nabol		Annoté intégralement.

Liste des informations relatives aux langues de Malékula

Tableau 17: Liste des informations relatives aux langues de Malékula présentées dans la carte 3, p. 39.

65 : Ahamb, axamb ou akamb, akhamb, n°10 dans l’atlas de Charpentier, voir aussi http://paradisec.org.au/fieldnotes/VAXA.htm .	66 : Small Nambas, letemboi, notes de terrain d’Arthur Capell, 1936, http://catalog.paradisec.org.au/collections/AC2/items/VNMALV106 ; peut-être ajiualeián _a dans l’atlas de Charpentier (n°2), ou mbotkót _e n°3, (1984, p. 25)
67 : Nasvañ-Farun, n°11, chez Charpentier, nasvan étant le terme signifiant “quoi” et Farun le nom du village le plus important en terme de population.	68 : Sörsörian, disparu selon Charpentier (1984, p. 24)
69 : Avok, ou Avokh-Marpagho, n°13, dans l’atlas de Charpentier.	70 : Maskelynes, ou, Uliveo, n°14 dans l’atlas de Charpentier, une grammaire par Healey, (2013)
71 : Port-Sandwich, n°15 dans l’atlas de Charpentier, voir aussi sa thèse ((Charpentier, 1979).	72 : Nisvai Les premiers documents mentionnant la langue proviennent de Charpentier (1984).
73 : Burmbar, Banam Bay, n°16 dans l’Atlas, https://abvd.shh.mpg.de/austronesian/language.php?id=1160	74 : Numéro 17 dans l’Atlas de Charpentier p. 24
75 : Aulua, Martin Paviour-Smith, pas de grammaire connue, Aulua textes, genèse, phrase et phonétique de l’Aulua http://search.language-archives.org/search.html?q=Aulua	76 : Niolean : aucune recherche connue.
77 : Rerep (aussi nommé Pangkumu), voir le manuscrit contenant une description des voyelles par Capell, en 1938, http://paradisec.org.au/fieldnotes/VRER.htm ,	78 : Unua, (Pearce, 2015),
79 : Vivta : aucune recherche connue.	80 : Nitita : aucune recherche connue.
81 : Avava, Katbol, Navava, Taremp, Tembimbe-Katbol, Tisvel, Vava, (Crowley & Lynch, 2006d),	82 : Neverver, (Barbour, 2012),
83 : Naman, Lagalag, Litzlitz-Visele, Lolnarrong, Naman, Netensal, (Crowley & Lynch, 2006a) ou http://www.language-archives.org/language/lzl ,	84 : Uripiv, Wala, Rano, Atchin Grammaire (Grammar of the Atchin Language) et description par Capell http://www.language-archives.org/language/upv ,

85 : Rutan : aucune recherche connue.	86 : aucune information sur la langue, seulement un recensement par Lunch et Crowley, 2001, Vanuatu language survey http://glottolog.org/resource/languoid/id/mpot1241 http://www.ethnologue.com/18/language/mvt/
87 : Vao Language (Draft) by A. Capell and J. Layard, http://catalog.paradisec.org.au/collections/AC2/items/VVAO105 voir aussi http://www.language-archives.org/language/vao	88 : Aiovas : aucune recherche connue.
89 : Vovo : aucune recherche connue.	90 : Nese, (Crowley & Lynch, 2006b),
91 : Najit : aucune recherche connue.	92 : Middle Nambas Malua Bay http://www.language-archives.org/language/ml \footnote{Il s'y trouve également une liste des pronoms d'une dizaine de langues (Axamb – ahb Ambae, East – omb, Rerep, Port Sandwich, Sa, Nahavaq, Uripiv-Wala-Rano-Atchin, Vao, Neve'ei) réalisée par Arthur Capell, pas de date donnée.
93 : Njav : aucune recherche connue.	94 : Tirax, (Brotchie, 2009),
95 : V'ënen Taut aussi appelé Big Nambas, (Fox 1979),	96 : Tape, (Crowley & Lynch, 2006c), Maragus : http://www.language-archives.org/language/mrs ,
97 : Laravat, lararat (?)] comparaison avec les langues de la région, http://paradisec.org.au/fieldnotes/VMAL.htm	98 : Neve'ei, (Musgrave & Linguistics, 2007),
99 : Nivat :	100 : Nasarian, aucune documentation connue,
101 : Aveteian : Disparu selon Charpentier, aucune documentation connue.	102 : Ninde : aucune recherche connue.
103 : Nahavaq, (Dimock 2009),	104 : Näti, (Crowley 1998), langue 21, (nahati) de l'atlas de Charpentier.
105 : Na'ahai Anastasia Riehl ²⁷⁴ , pas de grammaire connue, Naha'aj/naha'ai : langue n°8 de l'atlas de Charpentier.	106 : Navwien, langue n°9 de l'atlas de Charpentier.

274 Pour avoir des informations sur l'archive constitué par Anastasia Riehl, consulter : <http://www.language-archives.org/item/oai:elar.soas.ac.uk:0245>

VI.d Liste des chants du Naluan, la cérémonie d'initiation des hommes

<i>Tableau 18: Liste des chants du Naluan, la cérémonie d'initiation des hommes</i>				
Naluan_1 à 27	Collectif	Enregistrements audios des chants du Naluan		
Naluan_mov_1 à 13	Collectif	Enregistrements vidéo des chants du Naluan		
1027_t2011.WAV	Bongmeme	Chants du Naluan par Bongmeme		
1348.WAV	Bonganalnal	Chants du Naluan par Bongalgal. Commentaire de Bonganalnal à la fin de l'enregistrement.		
Identifiants	Orateurs	Fichiers annotations	Types d'annotation	Informateurs
1024_t2011	Bongmeme	1024_t2011.	Traduction et explications à la suite du chant	Bongmeme ²⁷⁵

²⁷⁵ Il s'agit d'un chant du Naluan.

Identifiants	Orateurs	Fichiers annotations	Types d'annotation	Informateurs
1025_t2011	Kati	1025_t2011	Chant chrétien. Traduction chantée à la suite de l'enregistrement du chant en nisvai.	Kati

Liste des chants du Lebus, la cérémonie de graduation des femmes

Tableau 19: Liste des chants du Lebus, la cérémonie de graduation des femmes

1102.WAV	Limeten	Enregistrements durant une veillée après un repas à Bwenahai. Chant du Lebus. Tous les chants sont différents.
Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1045.WAV	Limeten	Chant cérémoniel pour les initiations féminines. Les chants relèvent du Lebus.
Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1046.WAV	Limeten	Chant cérémoniel pour les initiations féminines. Les chants relèvent du Lebus.
Lebus_2013_Levetbao_Limeten_1047.WAV	Limeten	Chant cérémoniel pour les initiations féminines. Les chants relèvent du Lebus.

Liste des différents noms propres de personnes ou personnages présents dans le corpus

Noms	Textes	Notes
Litur Mehpag	T31, T2	Enfant de Livenbumbrao et Batmalgudr.
Litur Hodrom	T31, T2	Enfant de Livenbumbrao et Batmalgudr.
Bali	T27	Nom d'un ancêtre des Gelu au début de l'histoire.
Balvrahu	T27	Littéralement, "Bal deux fois", Dalé explique dans l'histoire T27 que son nom signifie : "celui est a vécu deux fois". Nom de l'ancêtre des Gelu après sa première mort.

Bat	T12, T2, T20, T30, T31, T32, T4	Le frère aîné des cinq frères, nommés comme les doigts de la main. Son nom désigne également le pouce. Si « bat » peut également désigner « les Blancs », il s'agit selon les locuteurs nisvais interrogés, d'une analogie avec la couleur du pouce du côté intérieur de la main.
Batmaludr	T31, T32, T12, T2	Le mari le Livenbubrao
Batretbao	T24	Nom du méchant prenant la place du mari de la femme dans le texte T24.
Bemhav	T32	Signifie littéralement : "langueur", "atonie". Nom emprunté à la langue de Farun et qui désigne le cadet des frères doigts de la main.
Bogaveu ou Bogave	T13	Un homme.
Hevur hbaci	T33	Littéralement, son nom signifie : « Le vieux de la Lune ».
Keskisvas	T37, T20, T12, T2, T31, T32	Le deuxième des frères doigts de la main. Son nom désigne également l'index.
Lihari	T30	La sœur des frères doigts de la main.
Livenbubhao	T31, T2, T32, T12	L'ogresse Livenbubrao, personnage
Nalibulah	T13	"Nambulah" est le taxon désignant un oiseau, "Libulah" permet de désigner un oncle maternel.
Nassiv	T19	Nom d'une variété de Taro autour duquel tourne l'intrigue du texte T19.
Lidri Rohbiag	T4	Nom de la femme qui émerge du sang de Bat qui se trouvait dans la feuille de taro.
Qawahmiel	T24	Nom du mari de la femme du texte T24.
Raidin	T9	Nom donné par Sumbles lorsqu'il se présente : Sumbles Raidin. Ce nom correspond au nom de son père.
Subiahvlu	T31, T2, T32, T12, T37, T20	Le troisième des frères doigts de la main. Son nom signifie également le majeur de la main.
Sumbles	T13, T9	Nom d'un des vieux de la communauté. Lorsque Bongman l'utilise, c'est parce qu'il se présente comme Bongman Sumbles.
Tamata	T1	Nom d'un garçon employé par un "masta" blanc.
Tuqlaher	T41	Nom du méchant ayant dévoré la mère du personnage principal du texte T41.
Vielahlah	T20, T12, T15, T2, T30, T31, T32, T37	Le quatrième des frères doigts de la main. Son nom désigne également l'annulaire.
Vigotgot	T2, T20, T31, T32, T37	Le cadet des frères doigts de la main. Son nom signifie littéralement : "celui qui ne veut pas". C'est également le nom nisvai de l'auriculaire.
Vipah	T36	Nom d'une variété d'igname sauvage qui dévore les deux protagonistes initiaux du texte T36.

Tableau 20: Tableau décrivant les différents noms propres de personnes ou personnages présents dans le corpus

Liste des noms de lieu dans le corpus des pratiques narratives nisvaies

Noms de lieu	Type	Sources	Notes
Malakula	territoire	T3	
Asuh	village	T9	Le nom peut également être prononcé, en variance libre, Asuk.
Blaksand	village	T9	
Renivie	village	T13	
Barbaruh	village	T21	Il s'agit du nom en nisvai du village de Blaksand
Mali	territoire	T27	
Navuretvar	rivière	T27	
Laslurur	grotte	T29	
Hokai	village	T30	
Saos Be	village	T30	Il est possible que le village nommé ainsi corresponde en fait au village de Southwest Bay.
Ahab	village	T32	Son nom peut aussi être prononcé en nisvai : « Akab ». Il s'agit du village situé sur l'île éponyme d'Akamb.
Bubran	village	T33	
Labulmaq	grotte	T33	
Lymav	territoire	T33	
Lhornias	village	T34	
Lihor	village	T34	
Matlelab	rivière	T34	
Matlevus	rivière	T34	
Bwenahai	village	T41	
Lymas	territoire	T41	

Tableau 21: Liste des noms de lieu dans le corpus des pratiques narratives nisvaies

Représentation graphique des tables et colonnes de la base de données linguistiques

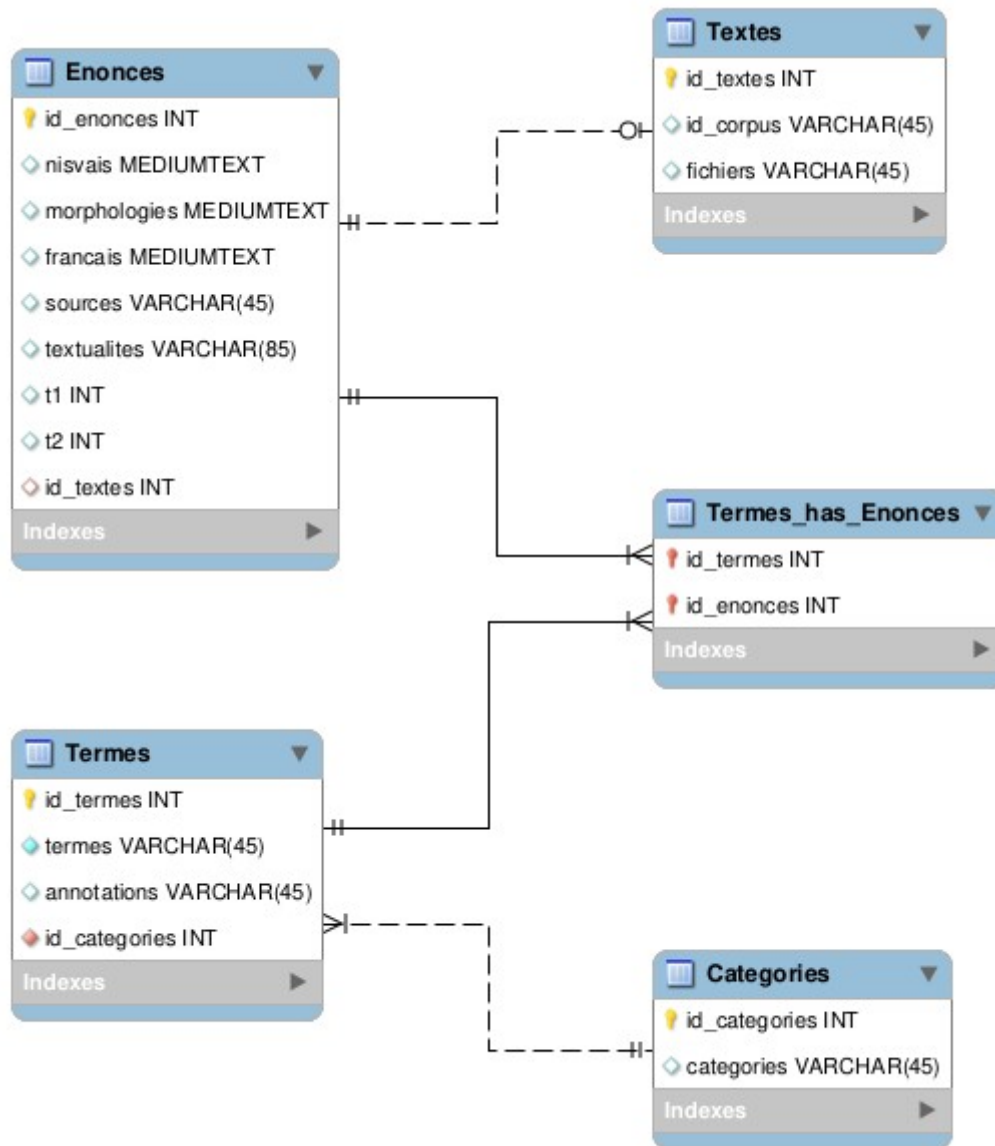


Illustration 37: Organisation de la base des données linguistiques issue de l'extraction des annotations du corpus XML

Les pratiques narratives répétées

<i>Tableau 22: Liste des pratiques narratives répétées</i>		
Texte 1	texte 2	Notes
1040_bis_t2013.WAV	Filip 1037	
T36 : Bongalgal	1029_t2011.WAV, Bongmeme	Enregistrement 1029 a été interrompu.
1105	Enregistrements durant une veillée après un repas à Bwenahai. Même histoire : T16	Aven

Catégorisation des abréviations morphologiques employées dans le corpus

TAM ²⁷⁶	ASP, IRR, IRR.NEG, IRR.2SG, IRR.1SG, NEG.IRR, FUT, 3SG.ASP.C, 3PL.ASP.EC, NEG.INT, NEG, ASP.C, ASP.F, ASP.D, ASP.RP, ASP.R, ASP.I, ASP.CO, ASP.N, MUL, ASP.EC, ASP.T, ASP.A, ASP.AT, ASP.V, ASP.J, FUT.C, 3SG.ASP, FUT.POST, 2SG.ASP.EC, FUT.IRR, NEG.ASP.EC, ASP.P, NARR,
DÉICTION	DET, DEI, DEI.R, DEI.PI, DEI.IRR, DEI.P, DEI.M, DEI.E, DEI.LOC, DEI.LOC.PRO, LOC.DEI.E, DEI.LOC.E, DEI.H, DEI.N, DEF, INDEF, DEI.PL, DEI.LOC.P, LOC.DEI.R, LOC.DEI.P, LOC.DEI.I, DEI.LOC.PI,
PERSONNE	1INC.DU.IRR, 3PL.IRR, 1INCL.DU.IRR, PRO, PR.INDEF, 3PL.OP, PR.OP, INCL, EXCL, SG, PL, 1SG, 2SG, 3SG, 2PL, 3PL, 1INCL, 1EXCL, 1INCL.DU, 3PL.DU, 3PL.??, 2SG.OBJ, 1SG.OBJ, 3SG.ASP.EC, 2SG.ASP.C, 1SG.ASP.EC, 1EXCL.DU, 2PL.DU, 2PL.ASP.EC, PRO.DEI.P, PRO.DEI.E, PRO.DEI.R, DEI.LOC.R, PRO.DEI.P, PRO.INDEF, OBJ.2PL, OBJ.3PL, OBJ, OBJ.1SG, OBJ.2SG, OBJ.3SG, PRO.POS,
COORDINATION	COO, COO.NM, COO.OP, COO.PROP, COO.DEF, COO.CSQ, SUB.VB, COO.TMP, SUB.N, COO.PP, COO.VB, REL.DEF, REL, COO.CAUS, COO.VB.ASP.EC, COO.NARR, COO.ASP.EC,
AUTRE	CORR, DESI, ASS, HESI, INST, MUS, INTR, INT, RED, COP,
INDEFINI	??, --, INCONNU, AUTRE,
INTERJECTION	INTER.P, INTER.OP, INTER.AP, INTER.SP, INTER.NEG, INTER.EXC, INTER.CO, INTER, INTER.IN, INTER.ACQ,
CLASSIFICATEUR	PA, PI, PA.AFFEC, PI.IND, PN, PI.1SG, PI.2SG, PI.3SG, PA.1SG, PA.2SG, PA.3SG, POS, PAN, PN.2PL, PA.2PL,
TRANSLATEUR	DIR, ART.C, ART.P, NOMI,
PREPOSITION	PRE.TMP, PRE.LOC, PRE.PERS, PRE.NM, PREP, PRE, PRE.LOC.P, PRE.INST, PREP.CAUSE, PRE.LOC.DOM, COND,
PONCTUATION	"?", "!", ":", ";", ":", "...",
NOM PROPRE	NOM, LIEU,
TAXON	OISEAU, POISSON, ARBRE, INSECT, TAXON, INSECTE, PLANTE, ANIMAL.

276 T.A.M signifie Temps-Aspect-Mode.

L'alphabet du nisvai et comparaison avec le travail de Charpentier

Phonétique	[a ã	mb, mB	ḥ ⁿ d, d	ε, e, Ě	ŋ	ʎ	i	j	k	l	m	n	ɔ, ɔ̃, ɔ̄, o	p	ⁿ g, g	r	s, z	t	u, ü, ũ	v	w	ə, ẽ]									
Phonologie	/a	^m b	ḥ ⁿ d	ε	ŋ	ʎ	i	j	k	l	m	n	ɔ	p	ⁿ g	r	s	t	u	v	w	ə/									
Alphabet	{a	b	c	d	e	g	h	i	i, j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	u, w	y}								
Alphabet de Charpentier	{a	^m b	^m bw	č	ⁿ dr	e	ŋ	ʎ	x	'	i	j	k	l	m	mw	n	o	ö	p	pw	ⁿ g	r	s	t	u	ü	v	vw	w	ə}
Phonologie de Charpentier	/a	mb	mbw	č	ndr	e	ŋ	ʎ	x	'	i	j	k	l	m	mw	n	o	ö	p	pw	ŋg	r	s	t	u	ü	v	vw	w	ə/
Phonétique	[a, e, æ	mb	mbw	č	ndr	e ²⁷⁷	ŋ	ʎ	x	'	i, i̇	j	k	l	m	mw	n	o, ö, u, a	ö, u, o, ə,	p	pw	ŋg	r	s	t	u, o, ə, ü	ü, ə, i	v	vw	w	ə, a, e]

²⁷⁷ Ce phonème a été oublié par Charpentier dans son inventaire (1984), il n'est donc pas possible de connaître ses allophones.